

THE GETTY CENTER LIBRARY



*Why ask for the moon
When we have the stars?*







105
S. 2. 9150. 7. 5

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS

BULLETIN

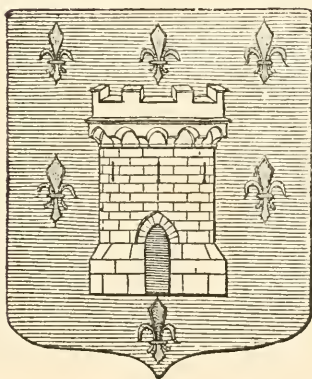
DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS



TOME X



SENS

IMPRIMERIE DE CH. DUCHEMIN



1872

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS.

LE RU DE MONDEREAU

Le domaine des cours d'eau a soulevé de nombreuses controverses et subi bien des transformations. Dès l'origine du droit, il fut mis hors du commerce, et laissé sous l'administration des pouvoirs publics. Mais lorsque la féodalité, déplaçant la souveraineté, vint l'ériger en patrimoine, les principes qui régissaient ce domaine furent bientôt intervertis : le souverain eut alors sur les cours d'eau, non plus un simple droit de garde et de surveillance, mais un droit absolu de propriété, de telle sorte qu'il put aliéner la jouissance des rivières et permettre des établissements qui en gênaient ou supprimaient même l'usage public ¹. Le domaine royal ne fut déclaré inaliénable que par l'édit de 1556, et il appartint désormais au souverain, non plus en qualité de seigneur foncier, mais seulement au titre de dépositaire de la chose publique ².

Toutefois, ces règles ne s'appliquaient qu'aux rivières navigables et flottables, les autres cours d'eau demeurant la propriété des seigneurs qui avaient fiefs ou jus-

¹ Daviel, *Traité des cours d'eau*, tome I, n° 29.

² Id., n° 30.

tices : leurs droits ne recevaient d'exception que dans le cas où le Roi, législateur suprême, croyait devoir s'attribuer ou confier à des agents une administration spéciale sur les cours d'eau affluant dans les rivières navigables ou flottables ¹.

Il est difficile de préciser sous quel régime et par quel pouvoir fut concédée la dérivation de la rivière de Vanne qui forme et alimente le cours d'eau appelé *ru de Mondereau* ²; mais les premiers indices historiques font présumer qu'elle ne remonte pas au delà du quatorzième siècle.

A cette époque, la paroisse de Mâlay-le-Vicomte, sur le territoire de laquelle ce ru prend naissance, dépendait de la commune de Sens ³, et, depuis plusieurs siècles, le comté de Sens était inféodé à la couronne de France ⁴. On peut donc en conclure que le Roi confondait alors en sa personne les droits du seigneur et du souverain, et nous en retrouverons en effet la confirmation dans les actes de son autorité qui les ont successivement consacrés depuis.

¹ De Bontarie, *Traité des droits seigneuriaux*, p. 554 à 556. — Henrys, livre III, question 34. — *Coutume de Sens*, article 13. — Loisel, *Institutes coutumières*, n° 233. — Pardessus, *Traité des servitudes*, n° 95. — Troplong, *Traité de la Prescription*, n° 145.

² Le Ru de Mondereau s'ouvre sur la commune de Mâlay-le-Vicomte, à 5 kilomètres de la ville dont il traverse le territoire sur un parcours de 7 kilomètres, et se jette, à l'ouest, dans la rivière d'Yonne.

³ *In suburbio et in parochia Malaii-vice-Comitatus, qui de communia erunt.* — Charte de Philippe-Auguste de 1189, rétablissant la commune de Sens. — Cartulaire, t. II, p. 406 — *Société historique de l'Yonne*, bulletin, t. XI, p. 186.

⁴ Le comté de Sens, à la mort de Renard II, fut réuni en 1055, par le roi Henri I^{er}, à la couronne de France. — *Art de vérifier les dates*, t. xvi, p. 305. — *Cartulaire de l'Yonne*, t. I, p. 29.

L'inventaire de Taveau ¹, que conserve précieusement la bibliothèque de la ville de Sens, et dont j'aurai souvent à invoquer ici l'autorité, rapporte ² qu'en l'année 1358 la ville de Sens fut, par ordre du régent Charles, entourée de fossés destinés à la défendre contre les invasions des Anglais qui ravageaient alors le royaume. On dut, pour cela, détruire plusieurs églises et monastères; mais, afin d'en indemniser les habitants, des lettres patentes du mois de septembre de la même année leur accordèrent la pêche du poisson que l'on pourrait nourrir dans ces fossés ³. Cette concession ne pouvait évidemment leur profiter qu'à la condition d'y amener de l'eau, et tout fait présumer que la création du ru de Mondereau doit être contemporaine de cette époque.

On trouve en effet, dans un compte établi en 1368, par Jean de Savigny, procureur des bourgeois et habitants de Sens ⁴ :

¹ Déclaration des libertez, franchises, héritaiges et droicts avec l'inventaire des chartes, tiltres, lectres et enseignements d'iceulx, appartenant à la communauté des bourgeois, manans et habitants de la ville de Sens, faict et rédigé en ordre et par escript de l'ordonnance de Baptiste-Pierre Vincent, prévost dudit Sens, maire, etc.; par maistre Balthazar Taveau, procureur au bailliage de Sens, greffier de la chambre civile, le quinzième septembre et autres jours en suivant 1572.

² Folio 46.

³ *Coutume de Sens*, p. 591. Pelée de Chenouteau rapporte que ces lettres émanaient du duc de Normandie, qui n'était autre que le régent lui-même. En effet, Charles avait reçu la Normandie en apanage en 1351; devenu roi de France, en 1364, il la conserva, et elle passa avec tout le royaume à son fils Charles VI. *Art de vérifier les dates*, t. 13, p. 39.

⁴ Jean de Savigny fut procureur des bourgeois et habitants de Sens de 1338 à 1380, lieutenant général au bailliage de Sens de 1386 à 1405, et commis, par lettres patentes de Charles VI, du 15 juillet 1398, pour rendre la justice au bailliage de Sens, en l'absence du titulaire. *Coutume de Sens*, p. 593 à 601. — *Inventaire Taveau*, fol. 46 v°.

“ Que le ruisseau de Mondereau appartient à la ville
“ de Sens, et que les habitants y ont fait faire ponts,
“ écluses, les curer et nestoyer, et passait et entraît
“ ès-fossés de ladite ville entre la porte du Charnier ¹ et
“ la poterne de la porte Formeau ². ”

Un règlement dressé en 1372, pour les tanneurs de la ville de Sens, par Pierre de Jeurre, lieutenant général au bailliage, sur les conclusions de Jean Le Mire, procureur du Roi, fait mention du *ruissel de Mondereau* ³, et un inventaire des moulins à blé existant ⁴ dans la ville de Sens, en 1392, comprend les moulins de Saint-Père et de Saint-Jean, alimentés alors comme aujourd'hui par le même ruisseau. A quelque temps de là, des contestations s'élevèrent, entre le bailli de Sens et les habitants, à l'occasion de la pêche des fossés, et les droits de ceux-ci furent confirmés par des lettres patentes du 22 novembre 1375 ⁵.

Il paraît, du reste, que la ville de Sens était déjà chargée de l'entretien du canal, car il résulte d'un registre de compte tenu par Etienne Bierne ⁶, “ escuyer, “ seigneur du Chesnoy, procureur et receveur des “ deniers communs de la ville et cité de Sens, des re- “ ceptes et mises par lui faites, à commencer dès le

¹ La porte Notre-Dame.

² L'étymologie de la porte Formeau a soulevé plusieurs controverses : Est-ce *Porta forma* (porte fortifiée) ? *Porta formosa* (belle porte) ? *Aqua formosa* (belle eau) ? *Forum aquæ* (place de l'eau) ? Tarbé, p. 403.

³ Ce règlement fut confirmé par lettres patentes de juin 1375. *Coutume de Sens*, p. 548 et 601.

⁴ Taveau, p. 174, recto.

⁵ *Coutume de Sens*, p. 593.

⁶ Ce manuscrit fait partie des archives communales de Sens.

« 27^e jour du moys de décembre, jour de saint Jehan
« ès-festes de Noël mil cinq cent et quinze, ledit jour
« inclus et finissant à pareil et semblable jour et feste
« l'an révolu 1516, ledit jour exclus ; qu'il a été payé
« par ledit procureur et receveur à Jehan Hodry et
« Jehan Tonnelier, mariglier de Malay-le-Vicomte, la
« somme de quarante sols tournois pour la vente et dé-
« livraison de huit muids de chaulx vendue et délivrée
« audit Malay QUI ETAIT POUR REFAIRE LA BONDE OU
« ENTRE LE RU DE MONDEREAU. »

Ce compte a été clos et affirmé le 7 février 1522, par le conseiller du Roi, lieutenant au bailliage de Sens ¹, en l'absence de M. le gouverneur de Champagne, en présence du procureur du Roi ², du maire et des échevins.

Ce ne fut qu'en 1531 ³ que l'eau des fossés fut amenée dans l'intérieur de la ville, au moyen d'auges en bois établies près de la porte Formeau. C'était là une précieuse conquête pour la ville de Sens ; aussi, plusieurs particuliers, ayant voulu divertir le cours du ru, furent-ils condamnés par une sentence du bailliage de Sens, du 9 juillet 1556, à six livres parisis d'amende et à quarante sous parisis de dommages-intérêts ⁴.

Mais les *auges* ne furent pas de longue durée ; un canal en pierre fut substitué au canal en bois qui amenait

¹ François Boucher, conseiller du roi en son grand conseil, fut le premier lieutenant général pourvu en titre d'office : il résigna en 1534. *Coutume*, p. 602.

² Savinien Hodoard, nommé le 9 février 1516. *Coutume*, p. 611.

³ Tarbé, p. 405. Voir l'inscription de 1556 citée plus bas.

⁴ Un arrêté municipal du 29 mai 1760 rapporte cette sentence.

les eaux dans la ville, et les dépenses que nécessita ce travail furent approuvées par des lettres patentes de Henri II, en date du 19 novembre 1556, sur lesquelles Taveau s'exprime ainsi ¹ :

« Pour la propreté du canal qui jecte l'eau ès-rues et
« fossés de ladite ville sert la lettre patente du Roi
« Henri II, par laquelle il approuve le debvoir fait par
« les habitants à la construction du canal qui estait
« de bois et qu'ils ont fait faire de pierre pour jecter
« l'eau ès-dits rues et fossés, tant pour nestoyer et pré-
« server du feu qui y est fort à craindre estant toutes
« les maisons basties de bois, que pour la tenir en toute
« seureté et deffense.

« Et permet aux habitants d'employer leurs deniers
« communs, dons et octroys à l'entretienement et répa-
« ration dudit canal. »

Une inscription commémorative de ce travail fut gravée sur une grande pierre ovale du côté de la ville et voici quel en était le texte que M. Tarbé rapporte dans son histoire de Sens ² :

« Quod urbi et civibus felix faustumque sit, annos ab
« hinc v et xx quem ligneis canalibus opt. reip. cura-
« tores in urbem primum deduxerunt, hunc vetustate
« collapsum aquæ ductum Æmilius Gibier³, regiæ ad-

¹ Taveau, p. 47, verso. — 11 novembre selon la requête de 1687 citée plus bas.

² Tarbé, *Histoire de Sens*, p. 405. *Coutume de Sens*, p. 197.

³ Miles Gibier, second avocat du roi près le bailliage de Sens, le 9 avril 1556. *Coutume de Sens*, p. 64.

« vocationis triumvir, ac decurion. primus Ludovic.
« *Pescheur*, juriscons. ; Nic. *Lelasseur*, cognitor ; Franc.
« *Chevalier* ; Savinian. *Duport*, decurion, ac Jo. *Bour-*
« *going*, pub. pecuniæ procurator, consignato in eam
« rem *Henrici* Franc. regis invictissimi diplomate,
« *Joanne Richer* ¹, præfecturæ judice primario ; Ro-
« berto *Hemard* ², causar., capital. quæsitore, et Claud.
« *Couste* ³, urbi præfecto, rempubl. feliciter moderan-
« tibus anno salutis per Christum restitutæ MDLVI,
« publica pecunia faciendum curaverunt. »

Ici se place un fait des plus importants qui vient confirmer et sanctionner d'une manière définitive les droits de la ville de Sens sur le cours du ru de Mondeveau. Le 20 décembre 1574, *les maire et échevins* firent entre les mains de Jean Richer, lieutenant général au bailliage, dont j'ai déjà cité le nom, la déclaration au papier terrier du Roy, *des droits, privilèges, franchises et immunités appartenant aux manants et habitants de la ville et cité de Sens*, et le procès-verbal en est signé par M^{re} *Baltazar Taveau*, *procureur aux causes et greffier de la chambre d'icelle ville*.

Voici dans quels termes cette déclaration est conçue :

¹ Jean Richer, lieutenant général au bailliage en septembre 1540; ambassadeur en Pologne; anobli en 1543; président du siège présidial en 1557; frère de Christophe Richer, secrétaire et valet de chambre des rois François I^{er} et Henri II; ambassadeur en Danemark et en Turquie, et dont la fille, Marie Richer, épousa Jean Cousin, notre illustre compatriote. *Coutume de Sens*, p. 602 et 604.

² Robert Hemard, écuyer, seigneur de Paron, lieutenant criminel, le 5 décembre 1552; lieutenant général en 1584; mort le 15 septembre 1599.

³ Claude Gousté, écuyer, licencié ès lois, 108^e prévôt de Sens, mort en 1580. *Coutume*, p. 62.

“ Les maire et eschevins de ladite ville et cité de
“ Sens, satisfaisant à ce qui est commandé et ordonné
“ par les lettres patentes du Roy, nostre Sire, données
“ à Vitry le 5 novembre 1574, disent pour la commu-
“ nauté des bourgeois, manans et habitants de ladicte
“ ville qu'icelle estant la première et plus ancienne de
“ la Gaule, en laquelle, pour la marque de sa première
“ dignité et splendeur, rapportée par les histoires tant
“ étrangères que françoise, a esté établi le siège mé-
“ tropolitein et primatial d'icelle Gaule et la Germanie,
“ y ont aussi esté donnez et octroyez par les Roys au-
“ cuns beaux privilèges et droits, et autres acquis par
“ les anciens prédécesseurs et habitans avec cause oné-
“ reuse ou lucrative, et en liberté et sans charge aucune
“ envers le Roy nostre Sire, de sorte qu'ils ne seroient
“ sujets à estre descrits ne déclarés suivant lesd. let-
“ tres, lesquelles regardent seulement les personnes et
“ héritages chargés à cause du domaine dudit sei-
“ gneur.

“ Toutefois, d'autant qu'on pourroit dire aucuns
“ desdits héritages et droits concerner ledict do-
“ maine et fermes d'icelui, et en considération que
“ lesdits droicts et héritages sont deubs et assis en
“ la haute justice du Roy, et afin de pourvoir à la
“ conservation d'iceux pour l'advenir, déclarent les-
“ dits maire et échevins qu'à lad. communauté appar-
“ tient à bon et juste titre les héritages et droits qui
“ s'ensuyvent.

“ La propriété des fossés de ladite ville et des places
“ vagues és-environs d'iceux, et autres endroits en
“ l'enclos de ladite ville, aucunes desquelles places sont

“ tenües et baillées à rente perpétuelle, ou louage à
“ temps, au proffit d'icelle ville.

“ Comme aussi se baille quelquefois la pêche desd.
“ fossés, suivant le don fait par Charles V, lors dud.
“ don, fils aîné du Roi, régent de France, expédié à
“ Paris, au mois de septembre 1348, signé sur le re-
“ ply *Per dominum Regentem, præsente domino Nico-*
“ *lao Braquet Blanchet*, et scellé sur lacs de soye de cire
“ verte, ensemble les baulx faits desdites places, sui-
“ vant ce qu'ils sont déclarés en l'inventaire des titres
“ de ladicte ville.

“ La propriété d'un ru, *appelé le ru de Mondereau*,
“ qui a son commencement en la rivière de Vanne au
“ village de Maslai-le-Vicomte, auquel ledit ru com-
“ mence son cours, par lequel lesdits habitants ont une
“ bonde audit Maslai pour ouvrir ou retenir l'eau
“ quand il en est de besoin, et continue dudit Maslai
“ jusques en l'abbaye S. Jean-lez-Sens, au dedans de
“ laquelle commence le canal de pierre et que lesd. ha-
“ bitans de Sens ont fait faire et continuer jusques
“ sous la porte Formau pour mettre et jetter partie de
“ l'eau dudit ru de Mondereau jusques en ladicte ville ;
“ laquelle eau dudit ru ne se peut divertir et diminuer
“ ny autrement empescher sans le consentement
“ desd. habitans qui sont en possession immémoriale
“ et notoire de la propriété dud. ru, depuis son
“ commencement jusques à la fin d'icelui, qu'il des-
“ cend en la rivière de Vanne, et est led. droict
“ confirmé par lettres patentes du feu Roy Henry
“ second, que Dieu absolve, en date du 19 novembre
“ 1556, par sentences et autres tiltres inventoriés

« au 4^e chap. de l'inventaire des tiltres de ladiete
« ville. »

Une sentence du bailliage, en date du 28 décembre 1574, maintint les habitants de Sens dans tous *les héritages et droits spécifiés et mentionnés dans ladite déclaration*, et le dépôt en fut opéré en l'étude de M^e Boutet, notaire royal, le 29 octobre 1575, pour être insérée au papier terrier du Roy.

A quelques années de là, deux pestes épouvantables vinrent successivement désoler la ville de Sens, l'une en septembre 1586, et l'autre en juillet 1627, et un règlement prescrivit *que pour mieux nettoyer la ville, le maire, les échevins et le procureur de la ville seraient tenus de faire courir l'eau par toutes les rues, en grande abondance, tant que la nuit durerait, depuis sept heures du soir jusqu'à six heures du matin*¹.

Un livre fort curieux, intitulé *les Antiquités et recherches des Villes, Châteaux et Places plus remarquables de toute la France*, par André Du Chesne, tourangeau, et portant la date de 1609, s'exprime ainsi (page 382) sur la ville de Sens :

« Ses rues baignées d'un fleuve de ruisseaux qui y
« coulent en tout temps au moyen d'un lac de dehors
« près lequel se remarque une source où les eaux se
« durcissent naturellement en pierres. »

Evidemment l'auteur commet une erreur relativement *au lac* dont l'existence n'a jamais été signalée ; et il se

¹ Tarbé, p. 607.

trompe également en disant que les eaux de la Vanne *se durcissent en pierres*. Il les confond sans aucun doute avec la fontaine de Saint-Gorgon, située sur la commune de Véron, près de Sens, et à laquelle on attribuait autrefois la vertu de pétrifier les corps que l'on y plongeait ¹.

Malgré tous ces actes de possession publique, un sieur Paul de Roux de Chevrier, seigneur de Villeneuve, propriétaire de trois moulins situés à Malay-le-Vicomte, éleva certaines prétentions contre l'étendue des droits de la ville de Sens : une requête présentée par les maire et échevins, le 9 décembre 1687, à *nos seigneurs des requêtes du palais* ², et dont le manuscrit fait partie des archives de la commune, discute ces prétentions au plus grand avantage de la ville et confirme tous les documents cités plus haut.

« Il y avait, est-il dit dans cette requête, une bonde
« dès l'année 1583; elle y est encore aujourd'hui placée entre deux murailles de pierres de taille au commencement du canal appelé *de Mondereau*, etc.

« Ils tiennent ce droit de la concession du Roy qui est seigneur de Malay et par conséquent de la rivière.
« La concession leur en a été faite pour servir à nettoyer les rues de ladite ville de Sens, embellir ladite ville et la garantir des incendies qui sont d'autant plus dangereux que toute ladite ville est bastie de bois. Ce droit est si ancien qu'il n'est mémoire du

¹ Tarbé, *Almanach de Sens*, année 1831, p. 187.

² La chambre des requêtes du palais était établie près le parlement pour juger certaines causes déterminées.

« contraire : c'est ce qui fait que les concessions n'en
« ont pas pu être conservées jusqu'à aujourd'hui ; il est
« vrai qu'une sentence de 1583 fait mention qu'ils les
« avaient alors, mais les guerres civiles qui sont sur-
« venues depuis ce temps-là en France, en différents
« temps, les ont fait perdre. »

Il n'existe aucune trace de la décision qui dut intervenir sur cette contestation ; mais tout fait présumer que la solution en fut favorable à la ville de Sens qui continua de jouir sans trouble de tous les droits consacrés déjà tant de fois à son profit.

En effet, près d'un siècle plus tard, les maire et échevins faisaient reconstruire le canal en pierre aux frais de la ville, et une inscription commémorative fut placée sur le mur de ce canal proche le moulin de Saint-Jean ; elle existe encore aujourd'hui, et j'en reproduis ici le texte ¹ :

« Du règne de Louis XV.

« L'an 1768, sous le consulat de MM. Antoine-Blaise
« Aublet, conseiller au bailliage et siège présidial de
« cette ville de Sens, maire électif en exercice ; Michel
« Sallot, premier avocat du Roi ès dits sièges, ancien
« maire alternatif ; Jean Berthelin, docteur en médecine ; Sébastien Epoigny, marchand, ancien juge-
« consul ; Martial Layné, procureur du Roi au grenier
« à sel ; et Jean Pierron, marchand, ancien juge-con-
« sul, échevin ; ce canal a été reconstruit par les soins

¹ Tarbé, p. 466.

« de M. Nicolas Jolly, marchand, ancien échevin et ancien juge-consul de ladite ville. »

De nombreux arrêtés émanés de l'autorité municipale ont successivement réglementé, à différentes époques ¹, l'usage du ru de Mondereau au profit des riverains et des usiniers. De tout temps et chaque année l'eau en a été retirée pendant dix jours, à compter de la Pentecôte ², pour opérer le curage et les réparations nécessaires, puis la visite du ru faite officiellement par les représentants de la cité. Autrefois même, la restitution de l'eau se faisait avec une certaine solennité : c'était l'occasion d'un banquet dont les excellentes truites de la Vanne faisaient les honneurs, et l'on trouve, à la date du 24 prairial an VIII, une délibération du conseil municipal qui met à la charge de la commune une dépense de 107 fr. pour le repas des autorités. Cette partie du programme est depuis bien des années tombée en désuétude.

Or, le 9 juin 1784, lors de cette constatation faite par l'échevin ³, en cette qualité juge de police, sur la réquisition du procureur du roi ⁴, il fut reconnu qu'à la fin du mois de juin 1783, un sieur de Biencourt, propriétaire du moulin de Mâlay, avait soustrait *une cer-*

¹ 29 mai 1760, 4 juin 1764, 9 mai 1785, 30 floréal an 13, 12 mars 1820 et 23 avril 1866.

² Le règlement du 23 avril 1866 a reporté cette opération au premier dimanche de juin.

³ Rousselot, Jean-Baptiste, conseiller du roi au bailliage et siège présidial de Sens, du 28 mai 1781. *Coutume*, p. 609.

⁴ Sandrier, Edme-François, lieutenant particulier au bailliage, en 1759; procureur du roi, du 21 janvier 1769. *Coutume*, p. 606 et 611.

taine borne ou marque, qui avait jusque alors servi de règle à l'effet de donner à l'eau de la rivière de Vanne le niveau convenable pour fournir aux habitants de la ville de Sens la quantité d'eau qu'ils sont en possession de prendre par le vannage qu'ils ont de toute ancienneté sur la rivière de Vanne. Il fut immédiatement procédé, en présence et du consentement du sieur de Biencourt, par des experts amiablement choisis, à la vérification et reconnaissance du niveau de l'eau tel qu'il avait toujours été déterminé par ladite borne. Un procès-verbal en fut dressé à titre provisoire seulement, sans préjudice aux droits des parties au fond ainsi que l'action pendante devant messieurs de la maîtrise de Sens.

Ce ne fut que le 23 mai 1785, qu'une sommation fut signifiée à la requête de MM. les officiers municipaux et officiers de police de Sens au sieur de Biencourt, d'avoir à se trouver, le 25 du même mois, à la vanne d'ouverture du ru de Mondereau, à l'effet d'assister à la plantation d'une borne destinée à indiquer la hauteur à laquelle les moulins de Mâlay devaient laisser l'eau pour que ledit ru fût suffisamment approvisionné. Le procès-verbal qui a dû être dressé de cette opération n'a pas été retrouvé; mais il résulte d'un acte dressé contradictoirement, le 14 juin 1786 ¹, entre le maire et les échevins de la ville de Sens et le sieur de Biencourt, que les parties ont, à cette date, fait placer et sceller, sur la borne plantée et scellée l'année précédente, un chapeau de fer pour servir de niveau et de règle invariable entre eux et mondit sieur de Biencourt.

¹ Archives générales de l'Yonne.

Une tentative d'usurpation se reproduisit en 1858, de la part de deux usiniers établis sur la rivière de Vanne, et elle fut promptement réprimée par une sentence de M. le juge de paix, du 25 septembre 1858, qui maintint la ville dans la possession de tous ses droits antérieurs. Ces usiniers introduisirent alors, le 18 juillet 1859, une instance principale contre la ville de Sens, pour faire déterminer la hauteur de l'eau et l'ouverture de la vanne : mais, le 14 août 1860, il intervint, entre les parties et les usiniers du ru de Mondereau qui y comparurent, une convention qui réglemeute les conditions et l'étendue de leurs droits respectifs et en assure la consécration définitive.

Il y a plus, la ville de Paris elle-même, cette puissance envahissante dont chacun connaît la gigantesque entreprise sur les eaux de la Vanne, a reconnu, dans un rapport officiel présenté le 29 décembre 1865¹, au conseil municipal de la Seine, par M. Cornudet, l'un de ses membres, que *la part attribuée au ru de Mondereau devait être respectée*.

Cette déclaration solennelle n'ajoute rien aux droits de la ville, qui sont consacrés à la fois par les actes les plus formels et une possession de plusieurs siècles ; il n'est point à craindre sans doute que personne veuille y porter atteinte directement ou indirectement ; mais, dans tous les cas, nous sommes suffisamment armés pour les défendre.

Tel est l'historique de ce modeste ruisseau, et si l'on pouvait s'étonner de cet hommage public, je dirais qu'il

¹ *Moniteur* du 10 février 1866.

est pour nos contrées une ressource des plus utiles et des plus précieuses. Le ru de Mondereau, dont l'étymologie, *munda aqua*, indique une eau pure et limpide, arrose nos prairies, fertilise nos jardins, embellit nos fossés et nos promenades, assainit et rafraîchit nos rues, alimente nos usines et féconde notre industrie. Et quoiqu'il nous ait valu jadis, sans doute de la part de quelque voisin altéré, le sobriquet de *crapauls de Sens*, nous nous en consolons facilement en pensant qu'il a été chanté par un ancien poète qui a dit :

. Chaque rue a son fleuve
Qui clair comme cristal par la ville ondoyant,
Va toute heure qu'il veut le pavé balayant.

Rien ne manque donc à sa gloire, et son importance restera marquée à jamais dans les annales du pays.

DELIGAND,

AVOCAT, MAIRE DE SENS.

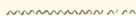
Sens, 7 mai 1866.

LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE

ET

L'ANCIENNE MOSQUÉE DE CORDOUE

CONSIDÉRATIONS TIRÉES DE CES DEUX MONUMENTS SUR LE GÉNIE
ARABE ET LE GÉNIE CHRÉTIEN.



L'Europe a vu, pendant le moyen âge, deux invasions qui font époque dans son histoire, et qui, après avoir débuté toutes deux par l'occupation à main armée, ont eu sur les destinées des peuples conquis et sur les conquérants eux-mêmes des influences bien dissemblables : l'invasion de la Gaule par les populations germaniques, et l'invasion de l'Espagne par les sectateurs de Mahomet. La première se composait de ces belles races descendues des plateaux de l'Asie par le Caucase, pures de tout mélange, et étrangères aux raffinements des civilisations grecque et romaine. Elles portaient en elles un sang jeune et généreux, un cœur simple, un esprit droit, une âme ouverte à toutes les grandes pensées. Incapables de résister aux séductions de la civilisation gallo-romaine, ces vainqueurs, qu'on est convenu d'appeler les barbares, sont vaincus à leur tour par ceux dont ils

venaient de triompher, et c'est la Gaule, cette fois, qui conquiert son farouche conquérant :

Gallia capta ferum victorem cœpit.

On voit bientôt les Germains embrasser la religion du vaincu ; ils infusent un sang nouveau dans ses veines appauvries, s'assimilent, en les améliorant, ses mœurs, ses goûts, son génie, et, après une élaboration de dix siècles, aboutissent à la formation d'une nation homogène, dévorée d'indépendance, de gloire, de nobles aspirations. Ce sont les régénérateurs de la Gaule, ce sont les fondateurs de cette France moderne qui, à la fin du dix-huitième siècle, a ouvert à tous les peuples l'arène de la liberté, et semé avec son sang, sur tous les pays du monde, les idées de progrès et de régénération sociale.

La seconde invasion amène en Espagne, du fond des déserts de l'Arabie, des hordes sauvages poussées par le prosélytisme religieux et l'appât du pillage. Elles s'y précipitent le Coran d'une main et le glaive de l'autre, et, en peu de temps, elles rangent la Péninsule sous leur domination. Intolérantes et fanatiques, elles n'aspirent à rien moins qu'à soumettre le monde entier à la loi de Mahomet, et affectent un mépris profond pour les peuples qui ne professent pas leur croyance. Douées d'une intelligence vive, d'une imagination ardente, fascinées par l'éclatant spectacle de la civilisation hispano-romaine, elles cultivent avec succès les sciences, les lettres, les arts, et se montrent, dès la conquête, plus éclairées que le peuple conquis.

Mais un jour vient où cet éclat emprunté pâlit pour s'effacer bientôt. Le vaincu relève la tête, et, ce que n'a pu faire la puissance romaine épuisée et abattue, l'Es-

pagne l'entreprend seule, en plaçant audacieusement la croix humiliée en face du croissant victorieux. La fortune seconde ses efforts, et, après huit siècles d'occupation, l'Arabe quitte à jamais la Péninsule, sans avoir fondé un établissement durable, laissant à peine quelques témoignages de sa splendeur.

Ces destinées si étrangement diverses s'expliquent et se comprennent merveilleusement lorsqu'on étudie en Espagne deux édifices qui semblent résumer en eux le génie des deux peuples et symboliser le caractère spécial de leur religion, de leurs arts, de leur état social. Ces édifices sont la cathédrale de Séville et l'ancienne mosquée de Cordoue. Une description sommaire va nous permettre d'en apprécier les principales dispositions ; nous verrons ensuite quelles conséquences on peut en tirer au point de vue spécial qui fait l'objet de ce travail.

I

Quels que soient les préoccupations qu'on apporte à Séville et le but qui y conduit, il est difficile de ne pas donner à la cathédrale une bonne partie des instants qu'on a l'intention d'y passer. C'est assurément un des plus magnifiques édifices que l'art gothique (*) ait laissés

(*) Le mot *gothique* est employé ici à cause de sa consécration générale ; mais après les belles études et les recherches pleines d'érudition de M. Viollet-Leduc, il n'est plus permis d'ignorer que l'architecture dite gothique, ou, si l'on veut, ogivale, est un art essentiellement français, né sur le sol même de notre pays antérieurement à l'érection des plus célèbres cathédrales.

en Europe, et il n'est pas pour peu de chose dans le dicton espagnol : « Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveille. » Il s'élève sur un vaste terre-plein de forme elliptique, auquel on monte par sept ou huit marches. Ce terre-plein est artificiel et servait autrefois d'emplacement à une mosquée, qui avait pris la place d'une église, précédée elle-même d'un temple romain succédant à un temple carthaginois. Les colonnes employées dans la construction de ces temples n'ont pas quitté leur ancien emplacement ; seulement, l'architecte de la cathédrale n'ayant pu les faire entrer dans l'édifice gothique, on a eu l'idée d'en faire un ornement extérieur, et les colonnes païennes forment aujourd'hui, autour de l'église chrétienne, une sorte de chapelet de pierre. Inégales en hauteur et dépourvues de chapiteau, elle produisent un effet assez bizarre et n'offrent qu'un intérêt purement archéologique.

Indépendamment des vestiges considérables que l'on reconnaît sur ses flancs, la cathédrale tient encore de l'ancienne mosquée la belle cour qui en précède l'entrée. Cette cour, appelée *patio des orangers* (*), est entourée

(*) Le mot espagnol *patio* n'a pas de correspondant dans notre langue, par la raison toute simple qu'il n'y a rien de pareil dans la disposition de nos habitations. Le mot *cour* ne répond d'ailleurs qu'imparfaitement à l'idée qu'on doit se faire de cette partie d'une maison espagnole. C'est à proprement parler, une salle carrée, à ciel ouvert, comme l'*impluvium* des maisons romaines, ménagée entre les quatre corps de logis plus ou moins considérables dont se composent presque toutes les demeures. Cette salle est entourée d'un portique à arcades formant à l'étage supérieur une galerie sur laquelle s'ouvrent la plupart des pièces de l'habitation. Cette disposition, qui s'est maintenue en Espagne jusqu'à nos jours, avait été empruntée aux Romains par les Arabes, qui l'ont également conservée dans leurs constructions. Le rez-de-chaussée, généralement sombre et humide, est consacré au service ; les étages supérieurs seuls sont habités.

d'arcades mauresques sur ses trois faces, et, au milieu, se trouve encore la fontaine de marbre blanc où les Maures faisaient leurs ablutions. Plusieurs portes donnent entrée au patio ; mais, parmi elles, il faut distinguer la porte dite du Pardon, qui, par ses dimensions et la pureté de son style, offre un des plus beaux spécimens de l'architecture arabe.

Dès qu'on a pénétré dans le patio des orangers, l'œil est attiré par une haute tour carrée qui se dresse comme un immense clocher à côté de la cathédrale : c'est l'ancien minaret de la mosquée. Il est surmonté d'une statue en bronze de la Foi, servant de girouette (*giralda*), et qui, par une métonymie hardie, a donné son nom à la tour entière. Construite à la fin du dixième siècle par Huever, astronome arabe, elle servit d'abord d'observatoire et n'atteignait alors que quatre-vingts mètres de hauteur. Plus tard, les chrétiens l'ayant surélevée de trente-cinq mètres, ils en firent le clocher de la cathédrale et y placèrent une horloge. La ressemblance de cette tour avec le campanile de Saint-Marc, à Venise, et quelques anciens minarets de l'Algérie est frappante. C'est le même genre de construction, c'est la même disposition intérieure. On reconnaît ici l'influence exercée pendant le moyen âge par les artistes byzantins. Tandis que l'Europe, dévastée et ruinée par les invasions germaniques, languissait dans l'ignorance et la barbarie, Constantinople était le seul point du monde où la culture des beaux-arts eût conservé quelques fidèles. C'est de là que partirent ces artistes qui ont créé un style spécial

Par extension on donne aussi le nom de *patio* aux cours intérieures plantées d'arbres.

et laissé chez presque tous les peuples des monuments intéressants, dont l'air de parenté est remarquable.

On arrive jusqu'à l'extrémité de la partie arabe de la tour par une série de rampes douces qui permettent d'y monter à cheval ; de là, un escalier conduit au sommet. Le supplément ajouté par les chrétiens ne manque ni de grâce ni de légèreté ; mais la partie arabe n'offre qu'une construction en briques unie sur les quatre faces. Sauf quelques petites fenêtres à double arc trilobé, soutenu par une colonnette de marbre ou de jaspe, qui donnent du jour à l'intérieur, on n'y trouve absolument aucune saillie, aucun ornement architectural. Cet édifice n'attire donc l'attention que par sa grande hauteur qui dépasse cent quinze mètres. Toutefois les Sévillans en ont fait « une huitième merveille, merveilleuse entre les sept anciennes merveilles (*) ». »

Malgré le coup d'œil imposant offert par cette tour gigantesque, j'avoue que je ne partage pas l'enthousiasme des habitants de Séville, et que j'ai le faible de priser le beau plus que le haut. Mais si l'on se décide à en faire l'ascension, le magnifique panorama dont on jouit à son sommet dédommage amplement de la peine qu'on a prise pour y monter. Les villages semés dans l'immense plaine, les méandres capricieux du Guadalquivir, les cimes neigeuses de la Sierra-Nevada et de la Sierra-Morena, les souvenirs qui se rattachent à ces belles campagnes que s'arrachèrent tant de fois d'avidés conquérants, tout donne à ce tableau un charme puissant, et l'on a peine à quitter ces régions éthérées, d'où

(*) Tu, maravilla octava, maravillas
A las posadas siete maravillas.

il semble qu'on plane sur les petitesesses et les misères humaines.

Si maintenant du haut de la tour mauresque nous descendons dans la cathédrale gothique, nous nous trouvons assaillis par un tout autre ordre d'impressions. Le plaisir se change en surprise, l'admiration fait place à l'étonnement, et l'on croit rêver en mesurant des yeux la merveille de pierre dans laquelle on vient de pénétrer. A l'aspect de ces énormes piliers qui soutiendraient le ciel, de ces faisceaux de colonnettes qui jaillissent de leurs piédestaux comme un bouquet de feu d'artifice et se croisent en ogives à des hauteurs vertigineuses, l'homme se sent rapetissé, amoindri, écrasé ; il oublie un instant que ce sont des hommes qui ont élevé cet imposant édifice, et le plus sceptique ne peut s'empêcher d'y reconnaître une inspiration d'en haut. La lumière discrète qui se glisse sous ces voûtes gigantesques donne au monument un charme magique. Le sentiment religieux vous saisit, et l'on comprend la ferveur de ces fidèles qui, humblement agenouillés sur la dalle, rendent un pieux hommage à la majesté divine.

La cathédrale, nous l'avons vu, occupe l'emplacement d'une ancienne mosquée. C'est au nom du Dieu des chrétiens que l'Espagne avait reconquis sur l'infidèle le sol sacré de la patrie ; c'est sur les ruines du temple musulman que ses enfants reconnaissants voulurent élever une cathédrale « telle qu'aucune autre ne pût en être l'égale. » Ce fier programme du chapitre de Séville devait recevoir son accomplissement, et la première année du quinzième siècle vit commencer cet édifice sans pareil, monument imposant de gratitude et de foi. Nous verrons plus loin que, six siècles auparavant, la même

pensée guidait un souverain musulman dans la construction de la magnifique mosquée de Cordoue ; nous comparerons ces deux merveilles architecturales inspirées l'une et l'autre par le sentiment religieux ; nous analyserons les procédés employés par les constructeurs pour atteindre le même but, et nous chercherons, dans le rapprochement de ces deux temples, aussi divers par leurs détails que par le culte auquel ils étaient destinés, un enseignement sur l'état social de deux peuples qu'une lutte héroïque tint pendant huit siècles en présence l'un de l'autre.

La construction de cette immense cathédrale n'exigea pas moins de cent vingt années. Nous ne sommes plus accoutumés à ces longs délais. En toute chose, nous sommes pressés de jouir, et dès qu'une pensée réalisable s'est fait jour, nous nous étonnons de ne pas la voir accomplie. Il n'en était pas de même alors. Cette centralisation puissante qui, à un moment donné, place dans une seule main les ressources de tout un peuple, s'était éteinte avec l'empire romain, et la province de Séville, à peine remise des efforts que lui avait coûtés l'expulsion des Maures, dut suffire seule à l'érection d'un des plus magnifiques temples de la chrétienté. Je n'entreprendrai pas ici une description impossible ; elle a été essayée maintes fois d'ailleurs par les plumes les plus compétentes, et il serait téméraire de chercher à captiver l'attention du lecteur après les travaux de MM. Delaborde, Théophile Gautier, etc. Un volume, d'ailleurs, n'y suffirait pas. La chapelle principale, la sacristie, le chœur, l'orgue, le baptistère, la chapelle royale, la salle du chapitre, le sanctuaire, sont autant de temples d'une richesse inouïe, où se trouvent amoncelés les retables

•

gothiques, les grilles dorées, les missels du moyen âge, les tableaux, les bronzes, les statues, les riches ornements d'église, les reliquaires, les marbres, les jaspes, et mille objets d'art précieux. Après quelques heures de séjour dans l'immense basilique, on se trouve saturé de chefs-d'œuvre, écrasé de magnificences ; on a passé par toutes les gammes de l'admiration, épuisé toutes les formes de l'interjection, et l'on sort ébloui autant que charmé par le nombre et la variété des richesses qui se sont déroulées sous les yeux.

Il faut bien reconnaître toutefois qu'un goût irréprochable ne préside pas toujours à cette prodigieuse accumulation ; tous les styles, toutes les époques, y étalent leurs pompeuses magnificences, et le curieux, obligé de passer de l'art grec à l'art byzantin, du gothique à la renaissance, du fleuri au flamboyant, se trouve à chaque instant dépisté dans ses études. Mais s'il borne son attention à la cathédrale seule, s'il arrête sa pensée sur son immense ossature en la dépouillant des ornements parasites qui, aux yeux de l'archéologue, la gâtent plus qu'ils ne l'embellissent, il retrouve l'art du moyen âge dans ce qu'il eut de plus brillant et de plus audacieux, et il admire sans réserve une des plus splendides réalisations de l'idéal chrétien.

II

La mosquée de Cordoue va soulever en nous tout un autre ordre d'impressions.

Parmi les temples que les Romains avaient élevés en

grand nombre dans cette ville, l'un d'eux, dédié à Janus, se faisait remarquer par sa magnificence. Aussi, lorsque Auguste se trouva investi de l'autorité suprême, les courtisans du pouvoir nouveau s'empressèrent-ils de remplacer le culte du dieu de la paix par celui de l'homme qui avait fait fermer son temple et devant qui s'inclinait alors le monde entier. Quatre ou cinq siècles après, lorsque les Goths, chassant devant eux les Vandales, eurent assis définitivement leur autorité dans la contrée, ils consacrèrent à saint Georges le temple païen, et en firent le centre d'une croisade toute pacifique, destinée à ramener à l'orthodoxie les disciples d'Arius. Mais un jour vint où le christianisme devait disparaître pour de longues années du sol qu'il commençait à féconder. Les Arabes avaient envahi l'Espagne, et un demi-siècle à peine après cette invasion, Abd-er-Rahman établissait à Cordoue la capitale de son royaume. Non content d'avoir brisé les liens de suzeraineté qui l'unissaient aux califes de Damas, il voulut les surpasser en magnificence, et bientôt il annonça l'intention de construire « une mosquée sans pareille par ses dimensions et sa splendeur. » Dès 770, l'église consacrée à saint Georges est rasée, et, sur son emplacement, Abd-er-Rahman fait commencer ce merveilleux édifice, que son fils Hescham devait terminer vingt-cinq ans après.

Il n'est personne qui n'ait vu, soit à Paris, soit dans nos grandes villes de province, ces belles promenades où les arbres, plantés en quinconce et dépouillés de tout branchage jusqu'à une certaine hauteur, forment des avenues régulières un peu monotones, mais qui, vues en diagonale, offrent l'apparence d'une forêt de colonnes à travers lesquelles l'œil aime à s'égarer. Telle est, dans

toute sa vérité, l'impression qu'on éprouve en pénétrant dans la mosquée de Cordoue. On a beau se dire qu'on erre dans un temple arabe ; l'idée d'une haute futaie de pierre vous poursuit, et les sommets de toutes ces colonnes, épanouis en légers arceaux, ajoutent encore à l'illusion. De quelque côté qu'il se tourne, l'œil est arrêté par cette exubérante végétation minérale qui, suivant la direction du regard, présente l'aspect de longues allées ou de massifs disposés avec art.

Cette première impression est saisissante. On dirait une forêt de palmiers pétrifiés qu'une puissance surnaturelle a fait jaillir du sol avec leurs gerbes de rameaux. Une cathédrale a été construite au centre de l'ancienne mosquée ; on la cherche et on ne la trouve point. Elle est perdue dans cette forêt, comme le serait une chapelle dans un bois.

Examinons maintenant avec quelques détails le merveilleux monument ; ses dimensions vont tout d'abord nous édifier sur l'effet qu'il produit. Son extérieur offre l'aspect d'un immense parallélogramme formé par de hautes murailles, dans lesquelles s'ouvrent, de distance en distance, de petites fenêtres mauresques coupées en deux par une fine colonne de marbre ou de jaspe. Ce vaste rectangle mesure cent cinquante mètres de largeur sur deux cents mètres de profondeur. L'intérieur est divisé, dans le sens de la longueur, en dix-neuf nefs égales, sauf la nef principale conduisant au *mihrab* ou sanctuaire. Les nefs transversales, qui coupent les premières à angle droit, moins longues et beaucoup plus étroites, sont au nombre de trente-six. Toutes ces nefs sont soutenues par huit cent cinquante colonnes, sur lesquelles reposent les arcs en fer à cheval qui sou-

tiennent les voûtes. On comprend le merveilleux effet produit par un aussi prodigieux amoncellement.

Ces colonnes n'ayant pas plus de trois à quatre mètres de hauteur, les architectes arabes frappés du peu d'élévation de l'édifice, eu égard à son énorme superficie, ont imaginé d'élever au-dessus de ces arcs une nouvelle série d'arcs semblables, s'appuyant sur des piliers plantés au-dessus des chapiteaux mêmes de chaque colonne. Cet artifice leur a permis d'obtenir une hauteur totale de sept à huit mètres sous clef, et rien n'est plus original que ces arcs superposés, qui passent parfois au-dessus des chapiteaux et sautent d'une archivolté à l'autre. Il y a là une combinaison ingénieuse, qui n'est pas dépourvue de hardiesse; elle bouleverse toutes les idées sur la manière de soutenir les voûtes, varie leur aspect et imprime à l'édifice un cachet tout particulier. La mosquée est éclairée par de petites coupoles ménagées dans les plafonds; le demi-jour qui s'en échappe augmente la magie des perspectives et donne aux avenues plus de profondeur et de charme.

Parmi les dix-neuf nefs qui courent du nord au sud, l'une d'elles, un peu plus large que les autres, conduit au mihrab. C'est la partie de la mosquée qui correspond, en France, au chœur des églises catholiques; c'est le lieu, sacré entre tous, vers lequel les musulmans fixent les yeux lorsqu'ils prient. Il a la forme d'un petit hémicycle ouvert dans l'épaisseur du mur méridional de la mosquée; une sorte de chapelle, destinée à recevoir les ministres du culte, le précède. C'est sur ces deux points que s'est plus particulièrement exercé l'esprit inventif des Arabes; ils y ont concentré tout ce que peut accomplir la puissance d'ornementation la plus originale et

la plus riche. Sur un espace de cinq cents mètres carrés environ, imaginons une harmonieuse profusion d'arcs dentelés, de colonnettes, de galeries à trèfle, d'archivoltes peintes, de mosaïques, de grillages dorés, d'inscriptions arabes, de stucs fouillés et rehaussés en couleur, et si nous n'avons qu'une idée bien incomplète des splendeurs de ce coin de la mosquée, nous éviterons du moins la description impossible d'un chef-d'œuvre de grâce, d'élégance et de richesse. Nous étions tout à l'heure dans une forêt de marbre ; nous sommes maintenant dans un palais féerique : le merveilleux n'a fait que changer d'aspect.

III

Si j'ai réussi à donner une idée des dispositions principales de la mosquée de Cordoue, et si l'on se rappelle que le style architectural de la cathédrale de Séville n'est autre que celui de nos vieilles basiliques chrétiennes, on possède tous les éléments d'un rapprochement intéressant entre les deux édifices, les deux cultes auxquels ils étaient consacrés, les deux sociétés qui les ont construits. Résultat de l'effort puissant de deux peuples résolus à élever au Dieu qu'ils adorent un temple sans égal par ses dimensions et sa magnificence, ce qui frappe en eux tout d'abord, ce sont les dissemblances capitales qu'ils présentent dans leur construction, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Tel on voit, à la mer, un vaisseau de haut bord pavoisé, avec son grand mât, sa coque gigantesque, et son

harmonieux ensemble de voiles, de pavillons et de flammes, telle, vue à distance, apparaît la cathédrale de Séville, dont la haute tour et la grande nef se dressent majestueusement au-dessus des chapelles, des coupoles et des clochetons. Ce coup d'œil est imposant. On sent tout aussitôt que ce n'est pas là un édifice ordinaire ; on devine qu'une pensée supérieure aux préoccupations terrestres a inspiré l'architecte et dirigé sa main.

Bien différente est l'impression produite par l'extérieur de la mosquée de Cordoue. Ici, plus de ces contre-forts savamment combinés, de ces arcs-boutants percés à jour, de ces galeries découpées, véritables dentelles de pierre qui étonnent et réjouissent à la fois le regard par leur hardiesse et la riche variété de leurs aspects ; mais de hautes murailles de briques, nues, monotones, à peine percées de quelques fenêtres étroites. Sauf une grande tour carrée, unie et sans ornements, du haut de laquelle la voix humaine appelle les fidèles à la prière, rien ne fait soupçonner la destination religieuse de l'édifice, et, à sa vue le triste mot de prison vient involontairement sur les lèvres.

Il est vrai qu'en entrant dans le patio, nous trouvons comme vestibule de la mosquée une belle cour à arcades mauresques, plantée d'orangers. De là, l'œil pénètre dans le temple par les dix-neuf arcades du nord, aujourd'hui fermées, et nous apercevons, à l'intérieur, la merveilleuse forêt de marbre. On admire, l'esprit est charmé mais on n'est pas atteint par l'émotion religieuse. On aime à respirer le parfum de ces orangers, à s'abriter sous leur ombre ; on se repose à l'aise sous ces portiques ; on caresse du regard cette fontaine aux eaux fraîches et limpides ; mais il n'y a là rien qui impose.

Cette entrée fait pressentir tout l'attrait d'une riche demeure ; mais elle n'inspire pas ce respect involontaire que commande l'aspect grandiose de nos majestueuses cathédrales.

Si nous pénétrons à l'intérieur, la supériorité de la basilique chrétienne sur la mosquée nous semble plus sensible encore. Le sentiment religieux, qui émeut à l'aspect extérieur de la première, s'accroît lorsqu'on a mis le pied sous ces voûtes gigantesques. L'esprit émerveillé se refuse à croire que ce temple est l'œuvre des hommes, et sa destination sacrée éclate aux yeux, visiblement écrite dans toutes les parties de son imposante enceinte. Le beau quinconce de la mosquée est loin de produire cette impression. On se plaît à errer à travers ces avenues de marbre ; on admire la perspective de ces longues files de colonnes ; on demeure confondu devant les prodiges d'ornementations du mihrab et de la maksoura ; mais plus l'esprit se complait dans l'admiration de ces chefs-d'œuvre, plus l'âme reste froide en présence de richesses qui semblent accumulées plutôt pour récréer le regard que pour élever la pensée. On sent aussitôt qu'un abîme sépare les deux cultes : élégant et somptueux, le temple musulman annonce les joies du ciel par le spectacle des splendeurs de la terre ; imposante et sévère, la basilique chrétienne révèle à l'homme ce royaume idéal où le fidèle, dégagé de toute pensée mondaine, s'attend à trouver la consolation et la paix.

Allons plus loin : remontons des œuvres à leurs auteurs, et cherchons la somme de talent déployé dans chacune d'elles. Tout d'abord, il est difficile de voir dans les grandes murailles plates et unies de la mosquée et de la giralda autre chose que l'ouvrage d'un maçon in-

telligent et consciencieux, qui n'a rien négligé pour assurer à ses œuvres la solidité et la durée. A l'intérieur, il n'est pas besoin d'une longue étude pour reconnaître que la mosquée a été construite aux dépens des édifices romains qui couvraient la Péninsule ; le plus grand mérite de l'architecte a été de réunir une quantité de colonnes suffisante pour produire l'effet qui nous a frappés. L'archéologie et le culte des monuments anciens sont de date trop récente pour que je songe à lui en faire un reproche ; mais, il m'est impossible d'attacher un mérite sérieux à une œuvre construite au mépris des principes les plus élémentaires de l'art. Ici, comme à l'Alcazar de Séville, où l'on peut également le remarquer, les colonnes ne sont pas toujours en harmonie avec la dimension des chapiteaux, et quand ceux-ci ne proviennent pas d'un ancien édifice, ils sont grossièrement imités des chapiteaux romains. Les fûts affectent des modules différents, et les colonnes, empruntées à tous les ordres, choquent par l'irrégularité de leurs dimensions, dès qu'on cesse de regarder l'ensemble. Il en résulte une sorte de promiscuité barbare, une irrégularité navrante pour quiconque a le moindre sentiment des arts ; on sent que ces matériaux dépareillés ont été employés d'une façon grossière et sans aucun souci des règles des proportions.

L'impression est pénible : on s'aperçoit qu'on n'a plus affaire qu'à des manœuvres qui n'ont pas craint d'accomplir, dans un temple où ils voulaient déployer toutes les ressources de l'art, ce que nos artisans toléreraient à peine chez eux ; elle enlève aux architectes maures une grande partie de leur mérite, et si elle n'ôte rien à leur talent de décorateurs, elle laisse en suspension très-légitime leur science et leur goût.

Il est à remarquer, du reste, que c'est le désir d'employer, de la seule manière permise à l'imperfection de leurs connaissances, les magnifiques matériaux qu'ils avaient sous la main, qui donna aux constructeurs arabes l'idée de l'arc en fer à cheval; et cette disposition, modifiée depuis par l'ogive, est devenue le point de départ d'un art nouveau, le trait caractéristique de l'architecture mauresque. Avec les Romains avaient disparu les belles traditions de l'art de bâtir. Incapables d'exécuter des voûtes à grande portée, les Arabes, dès qu'ils voulurent élever de grands édifices, se trouvèrent dans l'obligation de multiplier les colonnes pour soutenir les plafonds. Mais ils comprirent bientôt que l'arc plein cintre des Romains ne leur donnait que des enceintes basses, écrasées, et ils s'appliquèrent à relever leurs voûtes en portant les dimensions de l'arc aux trois quarts de la circonférence. Dans le même but, ils posèrent des piliers sur les chapiteaux des colonnes, firent bondir d'une archivolté à l'autre une seconde série d'arceaux, et, malgré ces artifices, qui témoignent de plus d'imagination que de science, ils n'ont pu éviter le défaut capital de leurs constructions, la lourdeur et le manque d'ampleur.

Il est juste de dire qu'à l'époque où fut construite la mosquée de Cordoue (770 à 795), l'art arabe sortait des langes de l'art byzantin qui, de son côté, s'essayait alors dans la voie qu'il devait bientôt parcourir avec éclat. Cet édifice appartient donc à la première période de l'art arabe, que nous appellerons, si l'on veut, arabe-byzantine. Dès ce moment le nouvel art est créé, et l'Alcazar de Séville ainsi que l'Alhambra de Grenade, qui

représentent les deux périodes suivantes, sont là pour dire si sa carrière fut brillante ; mais à quelque époque qu'on le prenne, et alors même qu'on le suit à travers tous ses développements, on retrouve en lui les qualités et les défauts caractéristiques qui viennent d'être signalés.

IV

En résumant nos souvenirs et nos impressions, nous reconnaissons sans peine que le mérite des Arabes, comme architectes, est nul, et qu'il ne faut leur accorder que la qualité de décorateurs habiles et ingénieux. J'ai rendu un juste hommage aux merveilles de la mosquée de Cordoue, et, je ne crains pas de le répéter, il ne me paraît pas possible de pousser plus loin le génie de l'ornementation, la souplesse du dessin, la séduction des couleurs ; mais, il est bien difficile d'y voir autre chose que des œuvres de patience, où se sont donné carrière la fantaisie orientale et tous les caprices d'une vive et brillante imagination. On y trouve partout la grâce, l'éclat, l'élégance ; on n'y sent nulle part la force, la science, et ces hardiesses imposantes qui saisissent à la vue des édifices gothiques et inspirent pour le peuple qui les a élevés une admiration mêlée de respect. Il y a plus de véritable science architecturale dans un des arcs de la cathédrale de Séville que dans la mosquée de Cordoue tout entière, et il est difficile d'accorder le nom d'œuvre d'art à des constructions offrant aux yeux le

barbare assemblage de colonnes et de chapiteaux dépareillés d'où ils tirent presque toute leur beauté.

Au surplus, pour nous assurer de la part de talent déployée par les Arabes dans leurs constructions, arrachons un instant à leurs monuments les matériaux d'emprunt dont ils se parent ; dépouillons-les par la pensée de cette fantasmagorie chatoyante qui séduit l'esprit, éblouit le regard, et fait confondre un moment la beauté avec la richesse ; que reste-t-il ? Des murailles nues et plates, des enceintes écrasées, sans élégance, sans grandeur ; c'est une statue informe à laquelle on a enlevé les riches draperies sous lesquelles elle excitait l'admiration. Si maintenant nous appliquons ce procédé aux édifices grecs, romains et gothiques, nous les voyons au contraire se revêtir d'une splendeur nouvelle, et puiser dans leur nudité une grâce, une majesté, qui en rehaussent le mérite et leur assurent à jamais un rang élevé parmi les plus belles œuvres de l'esprit humain.

Comme les individus, les peuples ont leur caractère propre qui ne saurait se scinder, et cette excursion dans le domaine de l'art nous met sur la voie du génie spécial au peuple arabe, qui eut toujours plus d'éclat que de force, plus de brillant que de solidité. Ce caractère particulier se retrouve partout chez lui, dans ses arts comme dans sa religion, dans sa politique comme dans son organisation sociale. Partout, nous voyons un assemblage bizarre de civilisation et de barbarie, de puissance et de faiblesse, qui devait tôt ou tard s'écrouler sous le poids de principes destructeurs à peine voilés par des dehors mensongers. Mélange souvent heureux de principes empruntés au judaïsme et au christia-

nisme, l'islamisme offre l'exemple d'une religion pratiquée avec ferveur et cependant à peine comprise de ses plus fidèles sectateurs. Ici encore, le beau et le bien ne sont qu'à la surface. Tandis que le prophète, par la voix du Coran, s'efforce d'élever l'âme du croyant jusqu'à la conception la plus haute du Dieu unique et l'invite à la pratique des plus nobles vertus, le musulman, plongé dans la superstition et l'ignorance, se dégrade entre un fatalisme aveugle et un fanatisme impuissant.

Cette faiblesse radicale, qui fait le fond de la société arabe, se montre dans tout son jour lorsqu'on étudie l'histoire de sa domination en Espagne et les péripéties par lesquelles elle eut à passer. Maîtres de la Péninsule après une série de victoires brillamment inaugurées par celle de Xérès (711), les Arabes sont bientôt réduits à une lutte purement défensive, et tandis que les Saxons et les Normands en Angleterre, les Franks et les Burgondes en Gaule, les Lombards en Italie, vainqueurs également et solidement établis, se fondent parmi les vaincus et finissent par faire corps avec eux, les Arabes, incessamment refoulés vers la mer, repassent honteusement le détroit et quittent à jamais ces belles contrées que leur vaillance a conquises et que leur politique n'a pas su conserver.

Cette société devait disparaître de l'Espagne, et elle mérite de périr. Richement dotés par la nature, électrisés par une foi ardente, supérieurs à l'Européen par la culture de l'intelligence, les Arabes tirent promptement parti des éléments civilisateurs laissés en Espagne par les Romains et les Visigoths ; ils atteignent, en peu d'années, un niveau moral d'une grande hauteur, et

l'on put croire un instant que les prédications du prophète avaient tiré des déserts une nation appelée à exercer sur les destinées de l'humanité l'influence féconde acquise par les Romains et par les Grecs. Il n'en était rien. Chez les Arabes, tout est superficiel, factice, emprunté. Ces sciences, ces arts, ces hautes spéculations philosophiques dont naguère on leur attribuait l'honneur, n'étaient que des traditions dérobées à la société brahmanique. Loin de se développer et de grandir entre leurs mains, elles s'affaiblissent insensiblement, et, après avoir jeté une lueur passagère, elles s'éteignent pour ne plus reparaitre.

Est-ce une loi mystérieuse, est-ce un caprice du destin, qui, du huitième au quinzième siècle, sur deux points contigus de l'Europe, fit naître la décadence d'une civilisation précoce, et une civilisation avancée de la barbarie du moyen âge ? Comment expliquer, d'un côté ce passage rapide de l'éclat à l'obscurité, et, de l'autre, cette incubation laborieuse suivie d'un épanouissement lumineux toujours croissant ? Il n'y a ici ni mystère, ni caprice. Vainement l'homme change de ciel, il transporte partout avec lui les vices et les qualités de sa nature première.

Cælum, non animum mutant qui trans mare currunt.

Quand les Arabes s'élancèrent de leurs déserts, sous l'impulsion d'un prosélytisme ardent, ils emportaient dans leur sein des germes destructeurs qui devaient miner sourdement leur état social et les réduire, à un moment donné, à l'état où nous les voyons aujourd'hui. Mahomet avait fondé une religion ; il avait créé un

peuple en réunissant sous la bannière de l'Islam les tribus éparses dans les vastes plaines de l'Arabie ; mais il n'avait pu former cette grande famille, puissamment unie par les liens d'une solidarité civile, politique et religieuse, qu'on appelle une nation. Si je ne craignais d'aborder ici la question de race, qui me conduirait beaucoup trop loin, je chercherais à expliquer cette infériorité relative par les différences radicales qui séparent les sémites des peuples d'origine caucasienne ; mais, sans remonter si haut, nous pouvons remarquer que, dans le Coran, la loi religieuse se lie intimement à la loi civile, et que l'immuableté inexorable de la première paralyse chez la seconde l'essor qu'elle pourrait prendre. Il en résulte, pour la société qui s'y trouve soumise, un point d'arrêt forcé qu'elle ne peut dépasser sans s'exposer à tomber dans l'impiété et l'anarchie religieuse. Ce mot sacré de « progrès, » devant lequel s'inclinent aujourd'hui toutes les sociétés, se trouve dès lors rayé du vocabulaire de la langue arabe, et, ainsi qu'il advint pendant les beaux jours de l'islamisme en Espagne, il suffit d'un accès de zèle d'un nouvel Omar pour recommencer l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, et faire proclamer, au mépris de toutes les conquêtes de l'esprit humain, que rien ne doit subsister en dehors du Coran.

En observant de plus près cette société afin de découvrir le secret de sa faiblesse, nous trouvons que, pour se soutenir, il lui eût fallu résister à trois ferments délétères qui, à raison de son origine sémitique, devaient agir plus profondément sur la race arabe que sur tout autre peuple : le fanatisme, la polygamie et le fata-

lisme. Par le fanatisme, l'Arabe, cantonné dans sa croyance, s'interdit tout commerce intellectuel avec ceux qui ne professent pas sa foi, et se place ainsi au ban de tous les peuples qui pourraient l'accompagner ou le précéder dans les sphères variées où s'exerce l'esprit humain. Par la polygamie, il rabaisse la femme et détruit la famille, qu'il réduit à n'être plus qu'un troupeau ; et, par cet attentat à la morale de tous les temps et de tous les peuples civilisés, il sape les bases les plus solides de la prospérité des états. Par le fatalisme enfin, il dénie à l'homme son plus bel apanage : le droit de disposer de son sort et d'être, dans une certaine mesure, le maître de sa destinée ; il lui enlève l'honneur de cette lutte qui place l'esprit en présence de l'éternel obstacle du fait, et donne, seule, du prix à la victoire. Dans sa résignation aveugle à des décrets providentiels qu'il a forgés lui-même, il tarit à leur source les idées les plus saines d'amélioration et de progrès social ; il écrase l'humanité sous le poids d'une puissance inexorable qui lui enlève à la fois sa liberté et son initiative, c'est-à-dire tout ce qui fait sur la terre son honneur et sa dignité.

Ce n'est jamais impunément que peuples et individus foulent aux pieds les principes tutélaires qui président à leur propre conservation. Les Maures d'Espagne subirent la conséquence des doctrines de l'islamisme, et une possession huit fois séculaire ne put leur épargner l'humiliation d'une honteuse retraite. La mer a suspendu la lutte, et depuis près de quatre siècles la croix et le croissant se dressent l'une en face de l'autre sur les deux rives du détroit de Gibraltar. Mais la paix qui

règne entre les deux races n'est qu'une trêve momentanée ; après avoir été tous deux païens sous les Romains, puis tous deux musulmans sous les Arabes, il est permis de penser, sans trop de témérité, que ces rivages seront un jour tous deux chrétiens sous les Espagnols. L'islamisme, depuis longtemps, ne représente plus que la barbarie, et, à ce titre, ses jours sont comptés. Tel on le vit autrefois, refoulé pied à pied par les Espagnols, disparaître lentement, mais sûrement de la Péninsule, telles nous voyons aujourd'hui les nations qui s'inspirent de ses doctrines crouler de toutes parts et s'abîmer sous le poids de leurs propres aberrations. Le Maroc, quoi qu'il fasse, ne sera jamais que le cadavre d'un grand empire ; la régence de Tunis est minée par l'anarchie ; l'Egypte n'est plus qu'un poste chargé de veiller à la neutralité de l'isthme de Suez ; la Turquie, ce stigmate honteux imprimé depuis quatre cents ans au front de l'Europe, ne se soutient plus que par la rivalité des grandes puissances, et un souffle du génie chrétien suffirait pour renverser ces sociétés vermoulues chez lesquelles tous les efforts de la diplomatie parviennent à peine à entretenir une existence artificielle.

La religion de Mahomet, il ne faut pourtant pas se le dissimuler, fait encore, de nos jours, des prosélytes en Asie et dans l'Afrique centrale ; mais ces conversions, opérées le glaive à la main sur des peuplades ignorantes et sauvages, servent la cause du Christ en ménageant une transition nécessaire entre le monothéisme le plus élevé et un fétichisme abject. Les deux arbres ont porté leurs fruits, les deux religions ont fait désormais leurs preuves. Tandis que l'une dégrade

l'homme en n'offrant à l'âme qu'une nourriture maigre et insuffisante, l'autre épure et relève la pensée en versant dans les cœurs une manne salubre et réparatrice. Ces secousses violentes, qui bouleversent le monde et jettent le trouble dans les esprits, ne sont que de douloureux épisodes ; rien ne saurait arrêter les sociétés dans leur marche providentielle, et les enseignements de l'histoire, aussi bien que l'éternelle loi du progrès, assurent à l'humanité tout entière, dans un avenir éloigné sans doute, mais certain, le règne incontesté de ces grands principes d'amour et de justice qui forment la base des sociétés modernes et sont une des plus nobles et des plus glorieuses émanations de la loi du Christ.



DES FRAIS DE CULTURE

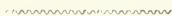
DE LA VIGNE

ET PARTICULIÈREMENT

DU SALAIRE DES VIGNERONS

IL Y A 330 ANS.

Lecture faite à l'assemblée générale des Sociétés savantes du département de
l'Yonne, tenue à Sens, le 22 novembre 1866.



Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Cet adage, pour n'être pas nouveau lui-même, n'en est pas moins vrai. Sur la scène mobile de ce monde, les acteurs changent, les décors se modifient, les événements se succèdent dans un ordre varié ; mais le fond des choses reste identique. A toutes les époques de l'histoire, l'homme est mû par les mêmes passions, et régi par les mêmes éternelles lois. Sous l'effort de ces passions, en vertu de la liberté que Dieu lui a donnée, les lois éternelles peuvent plier : mais ce n'est jamais que pour un temps : l'effort de l'homme est passager ; la résistance divine est immortelle, et les lois providentielles, après avoir un instant fléchi, reprennent leur ressort et leur empire. Que de grands coups d'épée, donnés, dans le cours des

siècles, pour renouveler la face du monde, qui ont versé des flots de sang, et qui, en définitive, ont été des coups d'épée..... dans l'eau.

Voilà des réflexions quelque peu ambitieuses à côté du titre de ce petit travail ; et pourtant je les faisais dernièrement, à propos de la culture de la vigne et du salaire des vigneronns au seizième siècle. Il m'était tombé sous la main un document assez complet sur ce sujet ; j'y trouvais des prix fabuleux. Un propriétaire de vignes, au seizième siècle, faisait façonner un arpent pendant toute l'année, et de toutes façons, pour 8 livres. Il lui en coûte aujourd'hui 120 fr. La journée du vigneron ordinaire était de 2 sols et demi ; celle du vigneron artiste, de 4 sols. Quelle différence avec les prix de nos jours ! Et comme arrive naturellement aux lèvres ce mot, aujourd'hui si caressé, de progrès, progrès du bien-être matériel pour les masses qui travaillent ! Hélas ! le progrès ici n'est qu'apparent et relatif, et c'est précisément après en avoir sondé l'inanité, que je répétais : « Décidément, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

Je demande à l'assemblée choisie qui me fait l'honneur de m'écouter, la permission de renouveler, avec elle, cette étude. Je ne saurais être soutenu, en la faisant, par l'attention d'un auditoire plus bienveillant et plus gracieux.

Nous sommes au cours de l'année 1538, et nous nous transportons, si vous le voulez bien, dans la salle où les administrateurs du grand Hôtel-Dieu de Sens sont réunis pour recevoir, et apurer, les comptes de celui d'entre eux qui a été spécialement chargé de l'administration des biens immeubles de cet établissement, pendant

l'année écoulée du 1^{er} mars 1537 au 1^{er} mars 1538. M^e Matthieu Barnicot, c'est le nom de cet administrateur, a couché par écrit, sur un grand registre in-folio, qui est encore dans les archives de l'Hôtel-Dieu, les comptes qu'il doit rendre. Il dépose ce registre sur le bureau et se retire. Ses collègues demeurent, et leur président, ayant devant lui le registre, tient à la main la plume qui doit lui servir à consigner en marge les résultats des délibérations, et à constater l'apurement définitif du compte. Au moment où nous entrons, l'on s'occupe des comptes relatifs aux vignes de l'Hôtel-Dieu. Elles sont situées, savoir :

2 arpents, sur Paron ;

1/2 arpent, à Saligny ;

Un quartier, à Ruffy ; c'est le climat appelé aujourd'hui *les Roifils*.

3 arpents, en plusieurs pièces, à Malay ;

2 arpents 1/4 sur Sens, en trois pièces, savoir :

1 arpent, lieu dit la Mychaude ;

Trois quartiers, lieu dit la Plante ;

1/2 arpent, lieu dit l'Échelotte ;

En tout, 8 arpents de vigne, ou, en mesures nouvelles, 3 hectares 37 ares 68 centiares, à raison de 42 ares 21 centiares l'arpent.

Celui des membres qui préside la réunion commence la lecture de cette partie du compte. Nous prenons la liberté de nous placer derrière lui, et, en même temps que lui-même, nous lisons par-dessus son épaule :

Autre mise de deniers faite par ledict administrateur durant l'an du présent compte, à cause des façons qu'il a convenu faire es vignes dudict Hostel-Dieu.

Et premièrement

PARON.

A payé et fourni ledict administrateur la somme de dix-huict livres tournois à Pierre Lorey et Jehan Girard, vigneronns demeurant à Sens, pour avoir par eulx faict et labouré de troys façons, à savoir bêché, byné et rebyné et parfaict de toutes façons jusques à coppe-raisin, deux arpens de vigne à ladicte maison appartenant, assis au finage de Paron, par marché faict avec eulx parce que les dictes vignes n'estoient en estat, comme appert par quittance signée Desvoustes, cy rendue, pour ce xviii liv.

Une discussion s'élève sur ce premier article du compte. Le registre n'en donne pas les détails, mais il est facile de les deviner.

Quelques membres font observer que le chiffre de 18 livres paraît élevé : qu'il donne pour le prix de façon d'un arpent de vigne 9 livres, tandis que le prix courant est moins fort. Tout en reconnaissant l'exactitude de ce dire, un autre membre fait remarquer que le chiffre de 18 livres a sans doute été demandé par les vigneronns, en raison de ce que les vignes, n'étant point en état, exigeaient un travail plus pénible. Un dernier membre enfin, rappelle que les vigneronns commencent à se plaindre de l'exiguité du prix de 8 livres ; que quelques-uns même ne veulent plus travailler qu'au prix de 9 livres ; que le renchérissement de tous les objets de première nécessité, qui s'est produit depuis quelques années, semble motiver en effet une augmentation dans les salaires, et que M^e Barnicot, touché sans doute de ces considérations, a cru devoir se montrer libéral, et devancer, à cet égard, les intentions de l'administration.

Quoi qu'il en soit, la majorité tombe d'accord de fixer à 16 livres le chiffre de la dépense. Le président biffe le

chiffre xviii liv., le remplace par celui de xvi liv., et écrit en marge ces mots :

Habitâ ratione ad communem rationem, per quittam signatam Desvoustes.

« Fixé à xvi liv., en prenant pour base le prix courant, et en vertu d'une quittance signée Desvoustes. »

J'ignore comment M^e Matthieu Barnicot a pris la chose, lorsqu'il a revu son registre avec cette rature et l'annotation mise en marge ; mais ce que je sais bien, c'est que, dans le cours de ma carrière déjà longue, et quoique j'aie entendu souvent parler de notre rigidité moderne en matière de comptabilité publique, je n'ai pas rencontré d'administrateur dont les comptes aient été apurés avec cette sévérité.

Il ne me déplait pas de rendre en passant cet hommage au soin vigilant que nos pères apportaient dans le maniement des deniers publics, et particulièrement des deniers des pauvres. Je ne rendrai pas le même hommage à leur latin. J'ignore dans quel auteur de la bonne latinité, et même de la mauvaise, se trouve le mot *quittam*, pour signifier *quittance*. Celui qui l'a écrit a peut-être oublié de mettre, sur la dernière syllabe, le signe abrégatif qui a la forme d'une ∞ retournée et couchée. Ce signe se retrouve un peu plus loin, dans le même registre et sur la fin du même mot. Il indiquerait alors qu'on a voulu écrire *quittationem* ou *quittantiam*. Ces deux dernières expressions se trouvent dans le dictionnaire de Ducange. Vous choisirez : pour moi, *quittam*, *quittationem*, *quittantiam*, j'avoue que je n'ai pas de préférence.

Faisons cependant notre profit de ce premier article

du compte de M^e Barnicot, revu et apuré par l'administration des hospices. Il en résulte très-nettement que le prix courant de la façon d'un arpent de vigne, en 1537, était de 8 liv. Ce chiffre se trouve d'ailleurs confirmé par les comptes relatifs aux autres vignes de l'Hôtel-Dieu. Partout, M^e Barnicot porte sur son compte 9 liv. pour la façon de l'arpent, comme les ayant payés : 1^o à Michel Lorey, vigneron à Sens, pour les vignes de Ruffy et Saligny, *comme appert par quittance signée Bernasse*; 2^o à Jehan Meignen, vigneron à Mâlay, pour les vignes de Mâlay, suivant quittance signée Fezet et Coppé; 3^o à Savinian Rousseau et Pierre Carré, vignerons à Sens, pour les vignes de Sens, suivant quittance signée Mau-poy. Mais partout aussi l'ayant-compte réduit le chiffre à 8 liv., *ad rationem suprâ dictam*, « d'après les bases indiquées pour les vignes de Paron, » est-il dit en marge du compte relatif aux vignes de Saligny. Pour ce prix de 8 liv., le vigneron devait tailler, bêcher, ficher, biner, lever et rebiner la vigne, exactement comme aujourd'hui. Parmi les propriétaires de nos jours, quelques-uns suppriment le rebinage, et le remplacent par l'entrhyvernage ou ruellage; d'autres cumulent, suivant l'état de la vigne, ces deux façons, et en donnent ainsi sept par an, au lieu de six. Mais le plus communément on donne six façons, comme au seizième siècle. Seulement, chaque façon coûte 20 fr. Quelques vignerons se contentent encore de 18 fr., mais c'est le petit nombre; ils emboîteront bientôt le pas de 20 fr., soit 120 fr. par an. Si l'Hôtel-Dieu avait encore des vignes, et qu'il les fit cultiver sous la surveillance de l'un de ses administrateurs, il est probable que ce dernier, placé, comme

M^e Matthieu Barnicot, sur la brèche et plus spécialement en face du vigneron, de ses besoins et de ses réclamations, demanderait pour lui 20 fr., et que ses collègues, placés plus spécialement en face du budget de l'établissement, tiendraient, aussi longtemps que possible, pour le chiffre de 18 fr.

Mais prêtons attention à la lecture du second article du compte.

2^o Plus a payé auxdicts Lorey et Girard quarante sols tournois pour dix journées d'hommes qui ont vacqué à faire des provins ès dictes vignes de Paron, au moys de mars, au fur de quatre sols tournois pour jour, comme appert par la quittance cy devant rendue en l'article précédent, pour ce, cy xl s. t.

Ici, point d'objection. Le président se contente de regarder ses collègues, et sur leur signe approbatif, il écrit en marge : *Transcat per quittam signatam Desvoustes*. « Admis, justifié par la quittance signée Desvoustes. »

Il en résulte que le prix de la journée du vigneron employé à faire des provins, c'est-à-dire à coucher en terre les rameaux des anciennes souches pour obtenir, à la distance convenable, de nouvelles souches, était de quatre sols.

Ce chiffre est encore confirmé par les comptes subséquents, et même avec des circonstances qui en corroborent l'authenticité. Ainsi, pour un cent de provins fait dans les vignes de Saligny, par le vigneron Michel Lorey, M^e Barnicot porte 20 sols : on lui en accorde xv, *viso manuele*, est-il dit en marge. Ce manuel contenait sans doute le tarif des prix ; ou peut-être était-ce le registre appelé main courante, tenu les années précéden-

tes, et auquel on a eu recours pour se fixer sur le prix du cent de provins. De même, pour neuf cents de provins faits par Jehan Meignen dans les vignes de Mâlay, il est réclamé vi liv. xv sols, « à raison de xv sols chacuns cens, » et en marge est écrit : *Habito juvamento, transeat*, « avec un peu de bonne volonté, admis. »

Or, un vigneron peut faire vingt-cinq à trente provins par jour. En prenant la moyenne de vingt-sept provins, on trouve que vingt-sept provins à raison de 15 sols le cent, produiraient précisément 4 sols. Il y a donc un rapport exact entre le prix à la journée et le prix à la tâche, qui se contrôlent ainsi l'un par l'autre.

Nous arrivons maintenant au troisième article du compte.

3^e Plus payé vingt-cinq sols tournois pour l'achapt de dix gerbes de liens quy ont esté mys et employés à lyer les dictes deux arpens de vigne, au prix de deux sols six deniers tournoys chacune gerbe, pour ce cy xxv s.

Ici, la figure des administrateurs présents se rembrunit. Non-seulement aucune quittance justificative n'est produite, mais aucune même n'est énoncée. Cette irrégularité passe les bornes : le président fronce le sourcil, et d'un trait de plume biffe l'article, sans même prendre la peine d'en mentionner en marge la raison.

Même exécution pour les articles suivants :

4. Plus payé pour l'achapt de troys gerbes de plions mys et employés ès dictes deux arpens de vigne en l'an de ce présent compte, au prix de douze deniers tournoys l'un, pour ce cy pour les dictes troys gerbes iii s.

5. Plus pour l'achapt de huict gerbes d'escolures quy ont esté mysées et employées ès dictes vignes, payé 3 s. 4 d.

On voit, par ces derniers articles, que trois sortes de liens étaient en usage pour la vigne : le lien proprement dit, le plion ou pleyon, et l'escolure ou glui. Ce dernier mot est employé dans le même compte au sujet des vignes de Sens. Les gerbes de liens se composent de huit poignées. Le lien était, comme il est encore aujourd'hui, en osier ; l'escolure ou glui, en paille. Le plion, dont le nom n'est plus en usage, était un lien d'osier moins fort. L'osier le plus gros servait à lier les échalas avec les perches et à y rattacher le gros bois des souches de vigne. Avec les plions, on attachait le menu bois de la vigne ; et les escolures ou gluis servaient à retenir autour de l'échalas les pousses nouvelles.

Je ne sais pas comment, en face du rejet de ces divers articles, M^r Matthieu Barnicot s'est tiré de la difficulté, et a pu obtenir le remboursement de sa dépense : j' imagine qu'il aura fourni des justifications, bien accueillies quoique tardives. Je constate seulement le rejet prononcé, et qui se trouve du reste répété dans les comptes des vignes de Saligny, Sens et Mâlay.

6. Plus payé et fourny douze sols tournoys pour l'assermementage de deux arpens de vigne, au prix de six sols tournoys l'arpent 12 s.

7. Plus payé deux sols six deniers tournois pour l'achapt de six cens de hars quy ont esté employés à lyer les javelles faictes ès dicts deux arpens de vigne, au prix de cinq deniers tournois le cent, cy 2 s. 6 d.

8. Plus payé douze sols tournois pour le charroy de deux voictures de javelles admenées des dicts deux arpens de vigne, au prix de six sols tournois chacune journée, pour ce cy 12 s.

9. Plus payé deux sols six deniers tournois pour la journée d'un homme qui a aydé à charger les dictes iavelles et accompagné ledict charretier, cy 2 s. 6 d.

Même absence de pièces justificatives, même rejet. Passons, en notant seulement le prix de la journée d'un charretier avec sa voiture et son cheval, six sols, et celui de la journée du manœuvre employé à aider le charretier dans le chargement de sa voiture, deux sols et demi, prix confirmés par les énonciations des comptes suivants.

Nous sommes aux deux derniers articles du compte des vignes de Paron.

10. Plus payé trente sols tournois pour l'achat de six tombellerées de fiens par luy conduicts, fournys et livrés en l'an de ce présent compte ès dictes vignes de Paron et en icelles employées, au pris de cinq sols tournois chascune tombellerée tant pour l'achat que charroy, comme par certification et quittance appert de Symon Esvrat laboureur demourant à Paron quy a fourny livré les fiens servans à l'article subséquent, pour ce

xxx s.

11. Plus audiet Evrat payé quinze sols tournois pour avoir fait porter ces fiens par ses enfants au prix de deux sols six deniers tournois la journée, pour ce cy

15 s.

Ces deux derniers articles sont également rejetés : et pourtant ici, M^e Barnicot a produit une quittance à l'appui. Malheureusement, cette quittance émane de Simon Evrat, celui-là même qui a fourni les fumiers, qui les a charroyés, et dont les enfants les ont portés. C'était là, sans doute, une irrégularité. La collusion eût été trop facile entre l'administrateur et le fournisseur, et l'on exigeait le certificat d'un tiers. Ce qui le prouve, ce sont les termes des comptes relatifs aux vignes de Saligny et de Málav, où l'Administration passe en compte d'autres fournitures de fumier, d'autres prix de charrois et de journées, mais toujours sur le vu

d'un certificat, ou quittance, émané d'un autre que le fournisseur ou l'ouvrier. S'il en est ainsi, il faut décidément reconnaître que la vieille comptabilité de l'Hôtel-Dieu ne le cédait en rien à la comptabilité moderne, pour la précision, pour la sévérité et pour le luxe des pièces justificatives.

Quant aux prix indiqués pour la voiture de fumier fournie et livrée, et pour les journées des ouvriers qui portent et enterrent cet engrais, ils sont exacts et confirmés par les énonciations des comptes suivants, relatifs aux autres vignes de l'Hôtel-Dieu et approuvés par les administrateurs.

Voici cette partie des comptes. C'est par elle que nous terminerons, si vous le voulez bien, notre séance dans la chambre des délibérations de l'Hôtel-Dieu.

COMPTES RELATIFS AUX VIGNES DE RUFFY
ET DE SALIGNY.

Art. 7. Plus payé à Jehan de la Mothe laboureur demeurant à Saligny, quatre livres quinze sols tournois pour avoir mené et rendu treize tombellerées de fiens au bout d'un demy arpent de vigne assis à Saligny avec vingt-deux voyes de pelex comme par quittance appert signée Maslard, cy rendue pour ce
cy III liv. xv s.

En marge : *Transeat per quittam signatam Maslard.*
« Admis, justifié par quittance signée Maslard. » Les *pelex* ou *pelleux* sont des terres gazonnées qu'on enlève par mottes, et qu'on entasse en les retournant, le gazon en-dessous. Lorsque ces pelex sont mûrs, c'est-à-dire quand le gazon est pourri et la terre ameublie, l'on s'en sert pour amender le sol des vignes.

Art. 8 du même compte :

« Plus payé audict Jehan de la Mothe trente sols tournois pour par luy avoir rendu, fourny et livré six charretées de fiens au bout de la vigne de Ruffy et six sols tournois pour le charroy des javelles desdictes vignes, comme par quittance appert signée Beaufls cy rendue, pour ce cy 36 s.

Il faut croire que la quittance de Beaufls ne s'appliquait qu'au charroi du fumier, et non à celui des javelles, car les six sols, prix de ce dernier charroi, sont retranchés, le chiffre xxxvi, remplacé par le chiffre xxx, et on lit en marge du registre : *Transeat per xxx s. quit-tam signatam Beaufls.* « Admis, justifié jusqu'à concurrence de 30 sols par la quittance signée Beaufls. »

Même observation pour l'article suivant.

9. Plus a payé à Michel Lorey, vigneron demeurant à Sens, cent dix-huit sols tournois, à ssavoir quatre livres deux sols tournois pour avoir porté es prowings des dictes vignes de Salligny quarante et une tombellerées de fyens et pelleux, et recouvert les dicts prowings, et trente-six sols tournois pour avoir faict deux cens de prowings quy est au fur de dix-huict sols tournois le cent et deux sols tournois pour le port de chascune tombellerée de fiens comme par quittance appert signée Juvernay, cy rendue pour ce cy c. xviii s.

On supprime en effet le coût des provins comme dépense non justifiée, et l'on met en marge *transeat* (admis) pour quatre livres cinq sols tournois.

Art. 10 dudit compte :

Plus payé audict Michel Lorey dix sols tournois pour quatre journées qu'il a vacqué à ayder à charger et descharger le charrestier qui a mené les fiens et pelleux au prix de deux sols six deniers tournois chascune journée, comme par la quittance servant à l'article précédent appert, cy rend, pour ce cy x s.

En marge, *transcat* (admis).

COMPTE RELATIF AUX VIGNES DE MALAY :

2. Plus payé audiet Maignien trente sols tournois pour l'achat de huit voyes de fiens acheptées par ledict administrateur de Jehan Bonnerents, à raison de troys sols neuf deniers tournois chascune voye, quy ont esté menés ès vignes, comme appert par quittance servant au précédent article, cy rendue xxx s.

En marge, « admis en vertu de la quittance indiquée. »

3. Plus payé audiet Jehan Maignen seize sols tournois pour une journée qu'il a vacqué avec ung charriot à quatre chevaux à mener les dicts fiens ès dictes vignes comme appert par la dicte quittance pour ce

xvi s.

Cet article avait été d'abord biffé, mais on a rétabli le chiffre, et écrit en marge : *Transcat*, « Bon. »

4. Plus payé pour la journée dudict Maignen qu'il a vacqué à conduire le charretier qui a mené les dicts fiens trois sols six deniers tournoys, pour ce

3 s. 6 d.

En marge : *Transcat*.

6. Plus payé vingt sols tournois pour le port et enterrage de huit voictures de fiens déclairées cy devant quy ont esté myses ès prowingts des dictes vignes, au prix de deux sols six deniers tournois chascune voiture, pour ce cy

xx s.

Ici, le chiffre xx a été biffé et remplacé par le chiffre xvi.

Nous avons achevé l'examen des comptes de l'Hôtel-Dieu relatifs à la gestion des vignes pendant l'année 1537.

Résumons en un tableau les prix de culture de la vigne à cette époque.

La façon d'un arpent de vigne pour l'année.	8 livres.
Salaire du vigneron employé à faire des provins, par jour.	4 sols.
Prix du cent de provins, faits à la tâche.	15 sols.
Salaire du vigneron pour un travail ordinaire, ou du manœuvre, par jour.	2 sols 1/2.
Prix d'une journée d'homme avec cheval et voiture.	6 sols.
Journée du maître laboureur accompagnant son charretier.	3 sols 1/2
Prix du tombereau de fumier, fourni et rendu sur place.	5 sols.
Prix du tombereau de fumier, sans le charroi, de 3 à 4 sols.	
Prix du charroi du fumier,	de 2 à 2 sols 1/2.
Prix d'une botte de merrain.	20 deniers.
Prix du cent de harts à lier les javelles.	5 deniers.
Prix de la gerbe de liens d'osier.	2 sols 1/2.
Prix de la gerbe de plions.	1 sol.
Prix de la gerbe d'escolure ou glui.	5 deniers.

Comparons maintenant les prix des principaux articles de ce tableau avec ceux de nos jours, et constatons l'enchérissement qu'ils ont subi.

La façon d'un arpent de vigne,	au lieu de 8 liv. coûte 120 fr., 15 fois plus cher.
Le cent de provins.	15 s. — 10 fr., 13 fois 1/2 plus cher.
La journée d'homme avec cheval et voiture.	6 s. — 6 fr., 20 fois.
La journée du vigneron ou manœuvre.	2 s. 1/2 — 2 fr. 25 c., 18 fois.
Le tombereau de fumier rendu sur place.	5 s. — 7 fr., 28 fois.
La botte de merrain.	20 d. — 2 fr. 25 c., plus de 30 fois.
La gerbe de glui.	5 d. — 1 fr., 50 fois.

Assurément, à s'en tenir aux apparences, à la simple

lecture de ces chiffres, un ouvrier de nos jours serait bien tenté de s'écrier : « Quel progrès ! » et de s'apitoyer sur le sort de ses devanciers, dont le travail était si peu rémunéré. Mais une simple réflexion le ramènerait bien vite à une appréciation plus exacte des situations comparées. Certes, si aujourd'hui, de deux ouvriers, l'un gagnait 2 s. 1/2, et l'autre 2 fr. 25, et qu'on demandât lequel des deux est le mieux payé, la question serait naïve et n'appellerait pas de réponse. Mais si l'on demande lequel a été le mieux payé, du vigneron du seizième siècle qui recevait un salaire de 2 s. 1/2 pour une journée, ou du vigneron de nos jours qui reçoit 2 fr. 25, la réponse vient aussitôt : « Cela dépend de ce qu'on pouvait acheter au seizième siècle avec 2 s. 1/2, et de ce qu'on peut acheter au dix-neuvième avec 2 fr. 25. » Si, par exemple, quand le vigneron était payé 2 s. 1/2, le pain valait un centime la livre, l'on pouvait, avec le salaire d'un jour, en acheter 12 livres 1/2, juste autant qu'en peut acheter, au prix actuel de 0,18 c. la livre, le vigneron d'aujourd'hui avec ses 2 fr. 25.

Ne nous laissons donc pas prendre aux apparences : allons au fond des choses, et pour apprécier le degré de bien-être dont jouissaient les vignerons au seizième siècle, interrogeons le prix du pain, de la viande, des objets de première nécessité, à la même époque.

Nous sommes dans d'excellentes conditions pour faire cette enquête. En 1537, à la vérité, on est au plus fort de la troisième guerre entre François I^{er} et Charles-Quint. On se bat dans le Milanais et dans les Flandres. Mais l'intérieur de la France, depuis plus de quarante ans, jouit d'une paix constante. Les édits de Louis XII,

le *Père du peuple*, vigoureusement maintenus par son successeur François I^{er}, y ont pourvu et ont ramené, dans le pays, l'ancienne prospérité, que les guerres avec l'Anglais avaient anéantie. Les Réformés français ne font encore que préluder de loin, et par des actes isolés, à cette formidable insurrection contre la liberté des consciences catholiques, qui doit couvrir la France de sang et de ruines, et amener ces deux siècles de décadence agricole qu'on appelle les siècles de Louis XIV et de Louis XV. L'Allemagne est en feu : elle a même essayé de communiquer l'incendie à ses voisins ; mais elle n'y a pas encore réussi. En 1525, douze ans en ça, 15 ou 20,000 paysans de la Souabe, ont franchi les frontières de la Lorraine. Persuadés que le baptême est la première et la plus forte des chaînes par lesquelles le Pape tient asservie l'humanité, et que le meilleur moyen de briser cette chaîne et d'en effacer les traces est d'administrer aux gens un nouveau baptême, le baptême de la liberté, convaincus que ceux qui s'y refusent sont des esclaves endurcis, qui ne sentent plus leurs fers et dont il faut purger la terre pour affranchir définitivement le genre humain, ils ont offert aux populations des territoires envahis cette aimable et libérale alternative : être rebaptisés ou mourir. Mais leur armée n'a pu parvenir jusqu'en France ; elle a été écrasée en route. La France est donc dans une situation paisible et régulière, et le prix des objets de première nécessité y doit être un prix normal, uniquement déterminé par les lois ordinaires de la production et de la consommation.

Or, pour ce qui regarde le plus indispensable des aliments, le pain, dont le prix se règle sur celui du blé, je

lis dans l'État des partitions des prébendes du chapitre de Sens, qu'en 1539, le bichet de blé froment (23 litres 1/2) est évalué 3 sols. Je lis dans les comptes du même chapitre qu'en 1523 le blé valait 3 s. 4 d. le bichet, et après la récolte 3 s.; mais qu'il a renchéri successivement jusqu'au mois de juin suivant, où il a atteint le maximum de 8 s. En 1527, il valait 7 s. 1/2; en 1528, 4 s.; en 1529, 16 s.; en 1531, 7 s. 1/2; en 1535, 9 s. 1/2.

On voit qu'il y a une très-grande variation dans les prix, variation causée évidemment par le plus ou moins d'abondance de la récolte, car je n'ai pas ouï dire qu'en ce temps-là les blés du Danube vinssent faire concurrence aux blés indigènes. Il faut donc prendre une moyenne. Dans le travail que j'ai présenté en 1857 à la Société Archéologique, j'avais évalué la moyenne du prix du blé pour chaque période décennale à partir de 1500. Il en résultait que, de 1529 à 1530, le bichet de blé avait valu 5 sols en moyenne, et de 1530 à 1540, six sols. Le même calcul a été fait par M. Quantin, pour la période écoulée entre 1480 et 1515. Pendant ces 35 années, la moyenne du prix du blé avait été de 3 s. le bichet.

Prenons pour base le chiffre le plus élevé, 6 s., qui paraît être du reste celui afférent à l'année 1537, dont nous nous occupons. Divisons par ce chiffre de 6 s., les 8 liv. qui formaient le salaire du vigneron pour la façon d'un arpent de vigne pendant un an, et nous trouverons que le vigneron pouvait acheter avec ces 8 liv., un peu plus de 26 bichets 1/2 de blé. En prenant pour base les évaluations modernes, on trouve d'ailleurs que le blé à

6 s. le bichet, c'est le pain à moins de 1 centime la livre.

Comparons avec l'état actuel.

Il est généralement admis, malgré les bas prix de ces dernières années, que dans le siècle où nous nous trouvons, la moyenne du blé est de 30 fr. le sac, ou 20 fr. l'hectolitre, soit cent sols le bichet de 25 litres. Six sols étant près de 17 fois dans cent sols, il s'ensuit, en tenant compte de la fraction de 1 litre $1/2$ qui forme la différence entre le bichet ancien et le bichet moderne, que le blé est à présent 16 fois plus cher que dans la quatrième période décennale du seizième siècle.

D'autre part, le prix de chaque façon d'un arpent de vigne est de 18 à 20 fr., soit, en prenant pour base le chiffre le plus élevé, 120 fr. pour les six façons, ou l'année. 8 est 15 fois dans 120. Le salaire du vigneron est donc aujourd'hui 15 fois plus élevé qu'en 1537 : mais comme le blé, et par conséquent le pain, coûte 16 fois plus cher, il s'ensuit que le vigneron, au lieu de pouvoir acheter aujourd'hui, avec son salaire, 26 bichets $1/2$ de blé, n'en peut plus acheter que 25. Que serait-ce donc si, au lieu de 20 fr. l'hectolitre, le blé venait à se maintenir au prix actuel de 25 à 30 fr. ?

J'ai parlé seulement du pain. Pour la viande, les documents sont plus clairsemés. Néanmoins, je dois à l'obligeance de l'honorable vice-président de la Société d'Auxerre, M. Quantin, qui a bien voulu inaugurer cette séance par une lecture si intéressante et si instructive, la communication d'un compte de l'abbaye de Vaultuisant, pour l'année 1522, fort rapprochée par conséquent de l'année où nous nous sommes placés, 1537, et qui

contient, sur ce point, des chiffres authentiques et très-curieux.

A Courgenay, commune d'où dépend Vauluisant, en 1522, un veau se paye de 15 à 18 s., — une vache, 3 liv. 5 s., — une truie et ses six petits, 4 liv., — une douzaine d'oisons, 24 sols, — deux douzaines de poulets, 12 sols.

Les poulets à 1 sol la paire ! En vérité, il ne faut pas reléguer dans les utopies et les contes de fées, la fameuse *poule au pot tous les dimanches*. Quand Henri IV la promettait à ses sujets des pauvres campagnes du Béarn, il leur promettait tout simplement de faire pour eux ce que les ordonnances du bon roi Louis XII avaient fait pour nos contrées.

De 1522 à 1537, il est vrai, par suite de l'abondance des métaux précieux qui affluaient de l'Amérique en Europe, le prix des denrées avait augmenté. La moyenne du prix du bichet de blé s'était élevée, comme nous l'avons vu, d'un sol. Mais comme les salaires des vignerons s'étaient élevés dans la même proportion, la situation générale n'avait pas changé. Nous pouvons donc, en toute sécurité, prendre ici pour base de nos calculs les prix indiqués dans le document de Vauluisant.

Or, en 1522, à Courgenay, la journée du vigneron, qui varie, quinze ans plus tard, entre 2 s. 1/2 et 4 s., suivant la capacité de l'ouvrier et le travail auquel on l'emploie, cette journée, dis-je, était de 2 sols seulement. Les hotteurs en vendange avaient été payés, en ladite année, 2 s. 1/2, et les vendangeuses, 1 sol.

Aux prix que nous venons d'énumérer, avec ses 2 sols, le vigneron de l'année 1522 pouvait donc acheter deux

paires de poulets, ou une paire d'oysons, à son choix. Où est aujourd'hui le vigneron qui gagne en un jour de quoi acheter, sur le marché de Sens, deux paires de poulets, à 3 ou 4 fr. la paire ?

En 1522, avec le salaire de huit à neuf journées, on achetait un veau : il y faudrait aujourd'hui le salaire de trente ou quarante jours. Avec le salaire de 32 journées, on obtenait une vache : en y mettant le salaire de 50 journées, le vigneron de nos jours n'achèterait qu'une vache bonne à engraisser pour l'abattoir.

Dans un bail de la ferme de Villeroy, que j'ai déjà eu l'occasion de citer, et qui était encore, en 1522 et 1537, en cours d'exécution, le porc d'un an est évalué 3 liv. Il vaudrait aujourd'hui cinquante fois davantage. Le prix de la viande a donc augmenté depuis le seizième siècle dans une proportion beaucoup plus forte que celle du blé ; et comme le salaire du vigneron est loin d'avoir augmenté dans la même proportion, il en résulte qu'en ce qui concerne la consommation de la viande, la situation était, en 1537, infiniment meilleure qu'aujourd'hui.

En ce qui concerne les denrées alimentaires autres que le pain et la viande, je ne puis fournir que peu de renseignements. Je trouve seulement qu'en 1523, le bichet de pois valait 6 sols, un peu plus d'un centime le litre. Dans la même année, le vin de Nailly se vendait 60 sols le muid, ou trois deniers (un liard) la pinte. En 1519, il avait valu 30 sols, 1 d. 1/2 la pinte (la moitié d'un liard). En 1557, d'après M. Tarbé, des particuliers de Sens, curieux apparemment de se défaire à un plus haut prix de leur récolte, conduisirent au camp de la Fère, en Picardie, du vin, à raison de 9 liv. le muid,

9 deniers la pinte (3 liards). Mais il paraît que les soldats trouvèrent le vin si bon qu'ils le pillèrent, et nos pauvres gens en furent pour leur récolte et pour leurs frais de voyage.

Pendant l'année 1522, celle-là même où les poulets valaient un sou la paire, les œufs se payèrent en moyenne un peu plus de six sols le cent. Il résulte, en effet, des comptes de l'abbaye de Vaultuisant, que, de septembre à novembre 1521, les œufs valurent 5 sols le cent. En décembre suivant et janvier 1522, le prix s'éleva au double, 10 sols le cent. Au commencement de février, il tomba à 7 sols ; et de la fin du même mois jusqu'en septembre suivant, il revint à cinq sols. Quoique l'abbaye eût une basse-cour, néanmoins on y acheta et on y consumma, pendant ladite année, 12,900 œufs qui coûtèrent en tout 40 liv. 12 sols. Des œufs à 5 sols le cent, cela les met à 3 centimes la douzaine. Ils valent aujourd'hui 50 et 60 fois plus cher, et le salaire n'a augmenté que de quinze fois !

En dehors des objets servant à la nourriture, les documents sont encore plus rares. La comparaison n'est d'ailleurs pas facile à établir. Un poulet est toujours un poulet, et un œuf, un œuf. Mais le drap, par exemple, varie beaucoup de qualité, et les comparaisons, en semblable matière, ne pourraient être qu'approximatives. Néanmoins, je dirai qu'en 1522, les religieux de Vaultuisant payaient 15 deniers l'aune (à peu près 5 centimes le mètre) la grosse toile servant à faire des besaces ; 20 deniers l'aune, la toile ordinaire pour faire des draps (près de 7 centimes le mètre) ; et 3 sols l'aune (12 centimes

le mètre), la belle toile servant à faire des surplis pour l'Eglise.

Je crois qu'il est inutile de prolonger davantage cette énumération. La démonstration me paraît complète. Ces renseignements confirment pleinement ceux que m'avaient fourni, il y a dix ans, l'examen des baux de l'Hôtel-Dieu de Sens, sur la prospérité agricole de nos contrées au seizième siècle. Et qu'on veuille bien le remarquer. Je n'ai parlé ici que des vigneron, et du prix de leur journée, qui de 1520 à 1540, variait, suivant les occupations et la capacité, de 2 à 4 s., et je n'ai même basé mes calculs que sur les prix les plus faibles, 2 s. et 2 s. 1/2. Si, au lieu des vigneron, j'avais eu à m'occuper de ouvriers proprement dits, je vous aurais fait voir, à la même époque, en 1522, le tonnelier gagnant 5 s. par jour ; en 1531, le maître couvreur gagnant 4 s., et son garçon ou manœuvre, 2 s. ; en 1537, à Auxerre, au mois de juillet, les maçons gagnant 4 s. 1/2. En 1535, à Sens, la journée des manœuvres, c'est-à-dire des moindres entre les ouvriers, est de 2 s. 1/2 à 3 s. Quant aux artisans, la journée du couturier ou tailleur, celle du cordonnier, variaient de 2 s. 1/2 à 3 s.

Il y avait donc, au xvi^e siècle, dans ce qu'on appelle les classes laborieuses, ouvriers, laboureurs, vigneron, artisans, simples manœuvres même, une aisance incontestable ; et le progrès ascendant des salaires y suivait le progrès en sens inverse de l'avilissement du numéraire. Je ne m'en étonne pas. Dieu n'a pas placé l'homme sur la terre et ne lui a pas imposé, dans l'ordre moral, les obligations de la famille, pour le mettre, par une subversion de l'ordre matériel, dans l'impossibilité de

les remplir. Un arrêt divin condamne l'homme au travail, mais non pas à la faim. Il faut qu'en travaillant l'homme gagne un salaire suffisant pour se nourrir ; il faut que ce salaire s'élève assez haut pour soutenir la famille et élever les enfants. Quand cet équilibre nécessaire est rompu, la société est en souffrance, et cette souffrance prolongée conduit aux convulsions. On peut, sur un espace restreint, dans une contrée purement industrielle, maintenir pendant longtemps sans danger cette disproportion anormale entre le salaire et les besoins légitimes de l'homme, témoins l'Angleterre et ces grands centres industriels où le salaire est descendu, grâce à la concurrence, à une exiguité lamentable, et où la famille n'existe plus que de nom, où les races s'abâtardissent, où il devient impossible de trouver le contingent militaire, où le législateur a été obligé d'intervenir pour empêcher l'enfance d'être sacrifiée sur l'autel du gain, et où il reste impuissant devant le flot montant sans cesse de la misère et de l'immoralité. On ne le peut pas dans un pays comme le nôtre, où, soit qu'elles s'en rendent compte, soit qu'elles l'ignorent, mais grâce à leur première éducation chrétienne, les classes agricoles et ouvrières ont le sentiment instinctif de la dignité humaine, la passion de la justice, et la conscience de leur force. Chez nous, l'équilibre tend donc à se rétablir comme de lui-même, et il est permis de prédire, sans être prophète, que d'ici à peu d'années les salaires, déjà augmentés, s'augmenteront encore.

Il y a là une de ces lois éternelles dont je parlais en commençant. L'homme peut troubler pendant un temps plus ou moins long, quelquefois pendant des siècles, la

juste proportion entre le salaire du travailleur et ses besoins. Cette juste proportion, qui est dans les vues de la Providence, tend toujours à se rétablir.

Elle existait au seizième siècle. Ce n'est pas qu'alors, comme depuis, il ne se présentât des moments difficiles. Ces moments avaient un nom : on ne les appelait pas la *crise agricole*, mais la *cherté* ; et dans leurs phases principales, ils avaient une singulière analogie avec ce que nous voyons.

Au seizième siècle comme au nôtre, les richesses de l'Amérique affluaient en France, et le premier effet de cette abondance du numéraire était de faire renchérir les objets de production. Qui en profitait tout d'abord ? le producteur. Le fermier, solidement assis sur un bail qui lui assurait la jouissance de la terre pendant nombre d'années (l'usage était alors de faire des baux fort longs), continuait à payer au propriétaire le même fermage jusqu'à l'expiration du bail. Il continuait également à payer le même prix de main-d'œuvre ; car la main-d'œuvre ne commence à s'émouvoir qu'après plusieurs années de renchérissement, quand il est bien démontré que le renchérissement n'est pas un fait passager ; et d'ailleurs le fermier sait résister, jusqu'à la dernière extrémité, à l'augmentation des salaires. Il jouit donc seul, pendant toute la durée de son bail, du bénéfice que lui procure sur ses produits la cherté. Alors, il se donne cheval et voiture de luxe, il garnit sa maison d'un mobilier confortable, il reçoit ses voisins et ses connaissances avec quelque ostentation ; j'ajouterais, si nous n'étions pas au seizième siècle, il envoie ses filles au pensionnat et ses fils au lycée.

Mais vient l'heure du renouvellement du bail. Il faut compter avec le propriétaire ; il faut compter surtout avec les concurrents, qui, surexcités par l'espoir de réaliser les mêmes bénéfices que le fermier sortant, mettent l'enchère à l'envi et poussent le prix du nouveau bail jusqu'aux dernières limites. Dans la situation qu'il s'est ainsi créée, le fermier nouveau, ayant à faire face à de plus lourdes charges, cherche naturellement à écouler ses produits au plus haut prix possible.

Alors surgissent les réclamations des travailleurs dont le salaire, en présence de cette cherté constante et croissante, est devenu insuffisant, et qui menacent de quitter la campagne et la culture pour se rendre à la ville où le salaire s'est élevé plus vite, et où la rente du propriétaire, accrue depuis le dernier bail, lui permet de faire travailler davantage, en payant mieux. Il faut, bon gré malgré, faire droit à ces réclamations et prélever sur les bénéfices, déjà restreints par suite de l'augmentation du prix du bail, cet accroissement du prix de la main-d'œuvre. Le fermier se sent alors gêné à son tour et se plaint de la cherté. Il se plaint, jusqu'à ce qu'un nouveau flot d'or, arrivant des grandes Indes, fasse renchérir encore ses produits, et lui permette de se retrouver en haut de cette roue de la fortune qui semble tourner incessamment.

Toutefois, au seizième siècle, les crises causées par la cherté étaient singulièrement adoucies par l'action de deux institutions, alors puissantes et respectées, l'Eglise et les corporations.

A chaque période nouvelle de renchérissement, les corporations d'ouvriers, les corps d'état comme on les

nommait aussi, étaient appelées à dire leur mot sur la question des salaires. Elles ne laissaient point fixer ce salaire d'après le plus ou moins de concurrence de la main-d'œuvre, et elles ne souffraient point que l'on spéculât sur la faim de l'ouvrier pour obtenir son travail à meilleur compte. Les chefs des corporations s'assemblaient, se rendaient un compte exact du prix des objets de première nécessité et réglaient la quotité du salaire sur ces prix. Aussi voyons-nous les salaires des ouvriers de ce qu'on appelle les corps d'état, constamment plus élevés que ceux des autres travailleurs. Toutefois, ceux-ci profitaient indirectement des mesures prises par les corporations. Ces mesures, dans une ville comme la nôtre, attireraient nécessairement leur attention. Le plus souvent, ils les attendaient pour prendre eux-mêmes un parti. Les vigneron, qui sont comme un corps intermédiaire entre l'ouvrier proprement dit et le paysan, s'ébranlaient les premiers et réclamaient à leur tour une augmentation; venait ensuite le manœuvre des campagnes; et c'est ainsi que le salaire, suivant pas à pas la marche ascensionnelle du prix de toutes choses, se maintenait à un niveau qui permettait à chacun de vivre et de faire vivre les siens du fruit de ses labeurs.

L'Eglise, de son côté, en dehors de ses prescriptions générales de charité et de concorde, exerçait une influence directe sur la situation des travailleurs, par ses lois sur l'abstinence. Le mot *abstinence*, en langage théologique, est synonyme de pénitence. Dans la langage économique, il est synonyme d'épargne; et qui dit épargne, dit aisance, et bientôt richesse. En se privant volontairement de l'usage de la viande pendant plus du

tiers de l'année, nos pères du seizième siècle amenaient, en premier lieu, une baisse dans le prix de cet aliment et le rendaient accessible, comme nous venons de le voir, pendant les deux autres tiers de l'année, à toutes les classes de la société. En second lieu, les bestiaux ainsi ménagés, conservés nombreux sur toutes les parties du territoire, y fournissaient l'engrais en abondance. Or, l'engrais en abondance, ce sont les terres bien cultivées, le grain rendant cent pour un, les récoltes s'accumulant autour de la ferme, le blé diminuant de prix, et le pain à bon marché. La paille, en l'année 1523, se vendait à Sens vingt sols le cent, 1 centime la botte. Nous avons vu tout à l'heure quel était le bas prix du fumier et comment on ne l'épargnait pas, puisque pour fumer les seuls provins des vignes de Saligny, comprenant en tout trois quartiers (32 ares), l'Hôtel-Dieu employait en une seule fois 19 tombellerées de fumier. Tout se tient dans la culture, et, en présence de tels faits, il ne faut pas de longues réflexions pour comprendre quelle immense portée avait, au seizième siècle, et au regard de la prospérité agricole, l'observance générale des lois de l'Eglise sur l'abstinence.

Lorsque les Huguenots, se piquant de mépriser les préjugés vulgaires et se faisant un point d'honneur de manger de la viande même le vendredi-saint, raillaient les populations catholiques sur leurs habitudes d'abstinence et les conviaient à jouir sans scrupules de tant de richesses en bétail accumulées autour d'elles, ils les conviaient tout simplement à tuer la poule aux œufs d'or. Il n'y ont hélas ! que trop bien réussi. Avant que le seizième siècle eût pris fin, notre Sénonais, dévasté

par la guerre civile, ruiné par les passages incessants des gens de guerre, voyait ses terres abandonnées et sans culture, ses villages dépeuplés, leurs habitants réduits parfois à manger du pain d'avoine. Cette décadence agricole a duré deux siècles. Tout le monde connaît la description qu'a faite l'illustre Vauban de l'état des campagnes de la Bourgogne, au dix-septième siècle ; voici les lignes qu'en plein règne de Louis XIV, gravait l'énergique burin de Labruyère :

« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Grâce à Dieu, nous n'en sommes plus là. Et si les salaires des travailleurs de nos jours n'ont pas encore atteint le taux des salaires de l'année 1537, ils n'en sont plus trop éloignés. La crise agricole, dont on parlait beaucoup ces jours derniers, se dénouera, je n'en doute pas, par un temps d'arrêt dans le prix des fermages et par une augmentation du prix de la main-d'œuvre. Elle se dénouera surtout, si notre siècle se décide enfin à substituer à la devise de l'économie politique moderne : *Produire et consommer*, la devise chrétienne, *Produire*

et épargner. Lorsque ce résultat aura été atteint, lorsque la masse des travailleurs, satisfaite, se félicitera des merveilles qu'accomplit tous les jours pour elle le dix-neuvième siècle, et chantera des hymnes au progrès, — si j'y suis, si nous y sommes, — je ne contredirai point, je demanderai seulement la permission de ne pas m'enflammer et de répéter tout bas, en pensant à l'aisance de nos vignerons du xvi^e siècle : « *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.* »

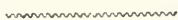


UTILITÉ DE L'ARCHÉOLOGIE

Lecture faite en la séance de la Société Archéologique de Sens, le 6 janvier 1867

PAR M. L'ABBÉ LECLERC DE CHAMPGOBERT

Pour sa réception.



Le progrès qui doit être quelquefois une lutte contre le passé, est plus souvent encore un emprunt fait à ce passé. L'histoire est l'expérience des nations, et l'expérience c'est une notable partie de la sagesse : le passé est l'enseignement de l'avenir.

EMILE LAURENT, *le Paupérisme et les Associations de prévoyance.*

I.

Sous le glorieux drapeau de la science, si bien porté dans notre vieille ville de Sens, viennent se ranger des amis de deux espèces. D'abord ceux qui pénètrent les secrets de la vérité historique ou scientifique et les révèlent aux autres ; ensuite les amis de cette vérité incapables de la découvrir eux-mêmes mais empressés de la recevoir de plus savants qu'eux. C'est parmi ces derniers que je viens demander place ici, sûr de votre bon accueil, car ces derniers, si nous ne sommes pas les

savants, nous sommes leurs admirateurs, leurs lecteurs, et, en ce siècle où l'économie politique veut dire son mot partout, je puis ajouter les acheteurs de leurs œuvres. Ami de l'archéologie, je le suis d'autant plus sérieusement, que ce n'est pas là chez moi une passion de jeunesse, d'entraînement, de goût naturel, mais une affection de raison et d'étude venue à la suite de circonstances qui ne semblaient pas devoir m'amener à cet amour du passé. Je puis donc dire, *sero te amari*, comme saint Augustin pour la vérité chrétienne ; comparaison qui n'a rien de blessant pour la religion, l'archéologie est comme elle une grande école de respect ; car toute vraie science vient de Dieu et contribue à sa gloire, particulièrement l'histoire. J'espère donc servir cette science comme elle le mérite, en venant ordinairement vous écouter, et aujourd'hui en vous demandant votre bienveillante attention pour vous dire comment m'est venue l'estime de la science que vous cultivez, espérant ainsi engager d'autres à vous suivre dans les voies de cette science.

En ne se bornant pas à protester contre l'*histoire bataille* et en écrivant son histoire des Français de différentes professions, M. Monteil a plus fait connaître le passé de notre pays que par cent volumes de documents sur les hommes illustres. Les chroniques et les mémoires sont les sources les plus précieuses de l'histoire. Il peut donc être utile de voir les impressions d'un homme de la classe moyenne pendant une grande période historique. Le dix-neuvième siècle, en imprimant les mémoires d'un bourgeois de Paris, ne fait que suivre un exemple donné quatre siècles plus tôt. Une vie obs-

encre peut recevoir les impressions de grands événements et les transmettre comme le papier fait pour les grandes pensées.

Il y a des époques pour lesquelles ce simple récit est d'un haut intérêt; ce sont celles qui, comme notre siècle, ont vu des choses surprenantes auxquelles tout le monde a pris une certaine part. Je ne parle ici ni de ces guerres de géants dont la gloire a coûté tant de sang, ni des progrès merveilleux de l'industrie payés parfois par le fléau du paupérisme et ensanglantés par l'émeute sociale. Dans cette enceinte, je veux parler surtout de la grande révolution historique, qui sera, pour la postérité, la fleur durable de la couronne de ce siècle, fleur éclosée au soleil de l'archéologie.

La Renaissance, le siècle de Louis XIV et la Révolution avaient de plus en plus exagéré l'imitation des anciens. La Grèce, qui subjuguée par les Romains avait donné ses arts à ses vainqueurs, semblait vouloir encore s'imposer au début de notre siècle. Le bon sens de la France se révolta contre cette restauration païenne; elle sentait dans son passé une tradition artistique qui laissait une plus grande liberté à l'initiative du génie. Elle se reprit à étudier et à aimer ses gloires du moyen âge. Je ne veux pas refaire le récit de ce grand mouvement tant de fois redit par des plumes éloquentes et loué encore cette année par un de nos Sénonais, en prenant possession de son fauteuil à l'Académie française; je ne veux que constater la justice rendue à l'art du moyen âge et d'abord vous dire comment j'ai joint à ce grand mouvement mon hommage trop tardif.

Longtemps la réhabilitation du moyen âge s'est

bornée à ses arts ; les plus instruits eux-mêmes parmi les lettrés, il y a trente ans, ne comprenaient pas qu'un si beau développement de l'art marquait une époque de vraie civilisation. On croyait à une force propre et isolée dans l'art. On créa alors l'étrange théorie de *l'art pour l'art*. Sur cette fausse donnée, on se préoccupa avant tout de l'exécution matérielle, sans aller jusqu'à l'idée qui l'avait inspirée ; la grâce naïve des toiles de *Fra Angelico* ou de *Pinturiccio*, ou la vie du marbre dans la Vénus de Milo et le Gladiateur, ne rappelaient pas un idéal différent. Au musée de Cluny, alors collection du Sommerard, on admirait avec le même sentiment de l'art pur, les œuvres si originales du moyen âge et les souvenirs de l'antiquité produits par la Renaissance.

C'est avec cette éducation que j'entrepris le voyage d'Italie et de Grèce, en compagnie d'un paysagiste amateur distingué, venant comme moi de finir ses études de droit à Paris. Admirateur de Marilhat, il était allé après ce maître contempler la lumière que répand le soleil sur la vieille Egypte. Elle avait plus parlé à son esprit que les antiquités trente fois séculaires de ce pays. Il ouvrit mes yeux habitués à nos petites campagnes du centre de la France, aux beautés de Naples avec son golfe et son Vésuve, aux grandes lignes de la campagne romaine. Pour nous, tout cela était admirable aux yeux, mais le souvenir des grandes choses accomplies sur cette terre italienne nous touchait fort peu.

Les ruines de Pompéi nous parurent mesquines et nous donnèrent seulement l'intelligence de la sensualité et de la luxure païennes arrivées à leur dernière limite. Après les magnificences naturelles de Naples et de la

Sicile, après les merveilles de l'art sarrazin au Palais-Royal de Palerme et à l'église de Montréale, Rome nous parut triste : le Colysée et les Thermes de Caracalla furent les seules ruines de la vieille Rome capables de nous émouvoir par leurs masses gigantesques. Pour la Rome chrétienne, Saint-Paul (hors les murs), malgré les ravages de l'incendie, et Saint-Pierre seulement, après l'avoir vu rempli par la foule, nous parurent approcher de nos belles églises de France. Les Catacombes n'offraient, disait-on, que des souvenirs ; nous ne nous dérangions pas pour si peu de nos promenades sous les ombrages des villas Borghèse et Pamphili et dans les riantes campagnes de Tibur et d'Albano. Le même sensualisme m'empêcha plus tard, à Bruxelles, d'aller voir le champ de Waterloo où les blés et les luzernes ne m'auraient semblé qu'une verdure ordinaire. J'aime, après m'être accusé de cette insensibilité aux souvenirs, à dire le plaisir que me causa l'originalité merveilleuse des monuments de Pise, de Florence et de Venise, quoique cette dernière m'ait laissé une telle impression que Sainte-Sophie, à Constantinople, et le Parthénon, à Athènes, me parurent bien au-dessous de Saint-Marc et du palais des Doges.

Ces beaux voyages, qui eussent été pour un archéologue une source de science, ne m'apprirent qu'une chose, l'ignorance de la jeunesse d'alors sur tout ce qui était loin d'elle par le temps ou par l'espace. Trop vaniteux de notre présent, de notre progrès, nous dédaignons nos ancêtres et les autres peuples. Le voyage me montra le ridicule de ces sentiments, et c'est donc une bonne chose d'en avoir rapporté sinon la science, au

moins la conscience de notre ignorance. C'est un grand bien, car l'orgueil du présent est l'ennemi de l'étude du passé et la vanité nationale fait dégénérer le patriotisme, passez-moi le mot, en *chauvinisme*, qui est au véritable amour de la patrie ce que le fanatisme est à la religion.

Puisque j'ai prononcé ce mot de patrie, je puis ajouter que l'archéologie avec le caractère décentralisateur de ses études peut développer beaucoup le patriotisme. La patrie, c'est *res patria*, la chose des pères, des ancêtres, la chose du passé autant que celle de l'avenir. C'est par la famille que nous nous rattachons à la société, c'est par l'amour du pays, du clocher, disait-on jadis, que nous nous rattachons à la nation, et rien ne favorise cet amour comme la connaissance de l'histoire locale, des lieux qu'on voit chaque jour, surtout quand on y est né.

Pour moi, vingt ans loin de Sens m'ont paru un véritable exil, et vous me pardonnerez l'épanchement de sentiments provoqué par mon retour, par mon arrivée parmi vous, les plus dévoués à cette vieille patrie.

Qui vois-je dans cette réunion ? Des enfants de Sens, des fils des vieux Gaulois Sénonais, des conquérants Francs, qui tous aiment leur antique cité, son passé si mêlé aux grandes choses de notre histoire nationale, depuis la campagne de Rome au quatrième siècle avant Jésus-Christ, jusqu'au grand peintre du seizième siècle, au glorieux défenseur de Sens en 1814, au grand chimiste de nos jours. Leurs noms portés par nos rues rappellent à tous ces gloires locales, font aimer Sens et la France. Notre belle Cathédrale, la crypte de Saint-

Savinien, notre belle Officialité ne nous disent-elles pas aussi d'autres gloires sénonaises, celles de notre antique métropole des Gaules, et ont encore pour l'archéologue l'écho des grandes voix de saint Bernard, de saint Thomas de Cantorbery et de saint Edme.

Je ne serais pas digne de m'asseoir dans cette enceinte, si, de ces observations locales et personnelles, je ne tentais pas de m'élever à quelques vues générales sur l'utilité de l'archéologie, m'appuyant sur des témoignages plus compétents et citant quelques lignes dont le grand style fera pardonner mon inexpérience à parler de ces choses et montreront, mieux que moi, tous les services rendus par votre science à l'histoire civile et religieuse, et à la vérité, sans lesquelles elle serait indigne de notre attention.

II.

De tous les glorieux progrès de la société moderne, le plus grand et le plus utile, c'est la méthode scientifique; aussi, c'est à ce progrès, c'est à Bacon, son auteur, c'est au seizième siècle que commence l'immense mouvement de découvertes et d'applications du trésor scientifique accumulé depuis l'origine du monde; méthode, vous le savez, que Bacon pour l'histoire réduit à trois principes : 1° enregistrer les faits sans chercher d'abord à les combiner, parce que cette tentative pour-

rait donner lieu à des systèmes préconçus ; 2^o comparer les faits ; 3^o induction mesurée et prudente.

Or, l'archéologie se conforme admirablement aux deux premiers principes ; le troisième est méconnu depuis les philosophes grecs jusqu'à et y compris Voltaire. On pose alors une hypothèse quelconque pour expliquer les faits et on y plie ceux qui s'y adaptent mal ; ainsi les quatre éléments, la nature a horreur du vide, le christianisme est une imposture : voilà des données *à priori*, mais les faits n'ont pas, comme les auteurs, la complaisance de s'y prêter, ils les ont renversées avec leur brutalité proverbiale. Pour l'histoire, c'est l'archéologie qui a eu l'honneur d'abattre les faux systèmes ; je veux dire quelques mots de ses victoires.

D'abord l'histoire religieuse, car, en toutes choses, la première place appartient à Dieu, leur maître suprême.

J'ose à peine rappeler l'aventure si connue du zodiaque de Denderah ; pour les incrédules du dix-huitième siècle, son antiquité renversait toute la chronologie mosaïque, voici qu'un vrai savant, Biot, démontre à l'Institut que ce zodiaque exprimait l'état du ciel 716 ans seulement avant l'ère chrétienne, et ses recherches astronomiques, archéologiques, le ramènent à la foi catholique qu'il dédaignait et ignorait comme tant d'autres savants.

Quand la géologie donna raison aux livres de l'Ancien Testament, la fausse science se mit à attaquer les origines de l'Eglise ; mais l'archéologie vient chaque jour lui donner encore les plus éclatants démentis. Tantôt c'est la découverte d'un manuscrit dans la poudre des bibliothèques d'Europe, de la Palestine ou des couvents

de la Grèce, qui remet en lumière quelques traditions qu'on voulait faire passer pour des nouveautés; plus souvent ce sont les catacombes romaines fouillées maintenant avec méthode par l'habile archéologue de Rossi, qui nous montrent, dès le premier siècle, nos usages liturgiques, ainsi le culte de la sainte Vierge.

D'autres fois, les chartriers et les cartulaires révèlent combien, au moyen âge, la liberté et le bien-être étaient plus grands que ne l'ont prétendu les historiens admirateurs de la royauté césarienne de François I^{er} et de Louis XIV. C'est sur ce dernier point que je veux insister, car, ici, ce n'est plus seulement à l'histoire comme science que l'archéologie est utile, c'est à l'histoire comme source du vrai patriotisme, et je voudrais produire quelques faits à l'appui de cette dernière assertion.

Voyons d'abord ce dix-septième siècle si grand par sa littérature et sa philosophie, il ne sait plus comprendre l'art français. Plus que nous il fréquentait nos magnifiques églises du moyen âge et il n'en voit pas la beauté. Pour lui, il y a bien plus de mérite dans les mesquins pastiches d'Athènes et de Rome. Alors, comme de nos jours, on veut la France grande sur la terre, occupant une large place sur la carte d'Europe, mais on ne la voit pas grande aussi dans les siècles et tenant dans le temps une place non moindre que dans l'espace.

Au dix-huitième siècle, cette ignorance du passé se change en haine et en dédain préconçu. Non content d'insulter la sublime figure de Jeanne d'Arc, qui clôt et résume les héroïsmes du moyen âge, Voltaire outrage la nation, en traitant nos pères de barbares, de Welches.

Mais Voltaire, on l'a dit avec raison, n'a pas de plus grand ennemi que l'histoire (1). Maintes fois il donne les preuves de son ignorance du passé; une des plus remarquables, est une lettre dictée par son mauvais goût artistique. Le 12 septembre 1750, il écrit de Berlin à madame Denis :

« Qui donc peut vous dire que Berlin est ce qu'était Paris au temps de Hugues-Capet? Je vous prie seulement d'aller voir votre ancienne paroisse de Saint-Barthélemy. C'était le palais de ce Hugues, le portail subsiste encore dans toute sa barbarie. Venez voir, après cela, la salle d'Opéra de Berlin. »

Or, cette salle d'Opéra n'est qu'un pastiche grec transporté du soleil d'Athènes aux brouillards de la Sprée, et les archéologues affirment que le portail de Saint-Barthélemy était d'un bon style du moyen âge.

A la fin de ce dix-huitième siècle, on ignore autant notre histoire. Le patriotisme qui sauve la France de l'invasion ne semble qu'un sentiment *gréco-romain* sans tradition, et notre *Marseillaise* n'a dû son influence et sa célébrité qu'à l'énergique simplicité de sa musique.

Il est certain que le souvenir de Rosbach (2) non encore effacé par Iéna et alors plus récent que ne l'était à Sébastopol celui de la campagne de 1812, et le désir de venger sur les Prussiens la défaite de nos armes, devait animer nos soldats au moins autant que la rhétorique

(1) Ozanam, *Lettre à M. Lallier*, 7 août 1846.

(2) La victoire remportée en 1757, à Rosbach, par le grand Frédéric sur le maréchal duc de Soubise, officier de cour, était rappelée dans ce village par une colonne qui fut abattue en 1806, après notre victoire d'Iéna.

de Rouget de Lisle. Sa *Marseillaise* est un chant patriotique, mais non pas un chant national ; elle est cosmopolite.

Le cosmopolitisme, c'est, permettez-moi la familiarité de la comparaison, comme l'uniformité en matière de costume, comme le paletot-sac dont s'affublent, à notre exemple, tous les peuples de la terre et qui les défigure tous, leur ôtant leur cachet traditionnel d'élégance appropriée à leur climat et à leur histoire.

C'est le grand souvenir d'un passé glorieux qui, il y a trente ans (trente ans, c'est une époque archéologique pour notre jeunesse actuelle si dédaigneuse non-seulement de la vieillesse, mais même de l'âge mûr), inspirait à Alfred de Musset une réponse vraiment patriotique au réveil contre la France du mouvement allemand de 1813. C'est avec l'histoire que le poète chantait alors :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand,
Son sein porte une plaie ouverte
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.

Où le père a passé passera bien l'enfant.

Ce poète avait du cosmopolitisme l'horreur qui lui a encore dicté ces vers charmants d'un autre genre :

L'univers, mon ami, sera bouleversé,
On ne verra plus rien qui ressemble au passé...
Sur deux rayons de fer, un chemin magnifique
De Paris à Pékin ceindra ma république ;
Là, cent peuples divers, confondant leur jargon,
Feront une Babel d'un colossal wagon...

. , ...

Du haut de ce vaisseau, les hommes stupéfaits
Ne verront qu'une mer de choux et de navets.
Le monde sera net, propre comme une écuëlle,
L'humanitaïererie en fera sa gamelle ;
Et le monde rasé, sans barbe ni cheveux,
Comme un grand potiron, roulera dans les cieux.

Me laissai-je trop aller à ces souvenirs de jeunesse, hélas ! c'est que notre jeunesse est encore ce qu'il y a de plus séduisant dans le passé ; c'est notre archéologie personnelle ; et qui n'est pas un peu personnel ?

Le patriotisme appuyé sur l'histoire et l'amour du passé est bien plus durable, nous ne le savons que trop. C'est lui qui, en 1813, a fait vaincre nos armées jusque alors invincibles. Kœrner, Arndt, Ruckert, Fallen et Uhland s'inspirent contre nous des vieux souvenirs allemands. Le plus grand de cette phalange, Uhland a un amour passionné du moyen âge qu'on ne trouve ni dans les chants de Rouget de Lisle et de Chénier, ni plus tard dans ceux de Béranger. Puisque j'ai nommé celui-ci, qu'il me soit permis de continuer la comparaison. Quand Béranger fait la caricature du passé, Uhland raille de préférence les choses modernes et il cherche dans le moyen âge des traditions de grandeur, de justice et de liberté que nous n'avons su y voir qu'après l'Allemagne. Le patriotisme a tellement besoin du temps, que s'il ne le trouve pas dans le passé, il le cherche dans l'avenir :

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps

On escompte ainsi l'histoire ; on se donne une légende

future, une grandeur de crédit, comme en finances. La postérité devra accepter tout cela. Mieux vaut s'appuyer sur le passé, c'est plus sûr, mais moins facile, car il faut l'étudier comme vous faites, au lieu que l'avenir c'est le rêve toujours plus séduisant que l'étude.

Le dédain du moyen âge s'est encore bien manifesté au début de ce siècle, et, cette fois, il a servi notre science. Pour former les bibliothèques des grands corps de l'Etat et des ministères, on puisa dans celles du clergé entassées dans les églises. Le ministre accordait, sans les désigner, un certain nombre de volumes, et comme alors on méprisait le moyen âge, tous les livres postérieurs au règne de Louis XIV furent enlevés et il ne resta que ce que les siècles nous ont légué de plus rare et de plus précieux. C'est ainsi que ces derniers ouvrages ont pu être conservés dans les bibliothèques publiques, comme celles de l'Arsenal, dont le savant conservateur, M. Ravaisson, transmet ces détails dans son *Histoire de la Bastille*.

III.

Après ces exemples, je demande la permission de citer quelques témoignages illustres, « mettant, comme dit le sage Charron, en leurs propres termes et de bonne foi ce que nous avons pris d'autrui, ne pouvant dire mieux. »

La religion d'abord, si les savants ne déposaient pas

en faveur du moyen âge, les pierres le feraient : *Quoniam si hi tacuerint, lapides clamabunt*. Luc, 19, 20. Elles nous crieraient qu'une époque d'art si original est une époque de foi et de liberté. Le despotisme bâtit aussi, mais il ne sait que copier.

Voici ce qu'écrivait, il y a vingt ans, un regrettable savant à notre Président :

« Grattons le badigeon que la calomnie a passé sur
« les figures de nos pères dans la foi et quand ces belles
« images brilleront de tout leur éclat, nous verrons
« bientôt si la foule ne reviendra pas les honorer.
« Faisons-lui voir surtout que nous abhorrons autant
« qu'elle ces abus qui firent l'ancien régime, comme
« nous ne voulons point des faiblesses et des violences
« qui compromirent la société du moyen âge. » (Ozanam, *Lettres*, t. II, p. 102.)

Je rappellerai seulement une phrase bien connue d'Augustin Thierry :

« En France, dit-il, personne n'est l'affranchi de per-
« sonne; il n'y a pas de droit de fraîche date et la géné-
« ration présente doit tous les siens au courage de ceux
« qui l'ont précédée. » (*Lettre sur l'histoire de France. Avertissement.*)

Voici un autre témoin vivant encore et le représentant de notre progrès industriel, M. Le Play, commissaire général des Expositions universelles de 1855, 1862 et 1867 :

« Je me suis souvent indigné, dit-il, dans la *Réforme*
« *sociale*, en voyant une certaine littérature contem-
« poraine pervertir l'opinion publique et affirmer que
« notre vieille France ne se composait que d'opresseurs

« et d'opprimés... Le public, sous ces influences, se per-
« suade de plus en plus que, sous les régimes antérieurs
« à la révolution de 1789, la nation française ne se
« composait que de victimes et de bourreaux...

« Beaucoup de documents conservent la description
« fidèle des rapports qui ont existé, depuis l'origine du
« moyen âge jusqu'en 1789, entre les seigneurs et les
« populations rurales. Je n'ai jamais négligé l'occasion
« de connaître l'impression des érudits ayant l'intel-
« ligence de ces trésors de la science sociale, et j'ai tou-
« jours appris avec étonnement qu'ils ne trouvaient
« aucune trace de cette oppression permanente qui,
« selon l'opinion usuelle, aurait été le trait caractéris-
« tique de notre ancien régime. Quelques-uns même
« remarquent que les classes inférieures jouissaient
« d'un bien-être et d'une quiétude qu'auraient pu envier
« leurs patrons...

« Assurément, l'antagonisme social n'est pas un fait
« nouveau, spécial à notre temps; les discordes civiles
« avaient même autrefois un caractère de violence
« qu'elles n'offrent guère aujourd'hui. Mais il y a
« entre les deux époques cette différence essentielle
« que dans l'ancien régime chaque patron allait au
« combat soutenu par ses ouvriers ou ses domesti-
« ques, tandis que maintenant il les rencontre en ar-
« mes devant lui. Autrefois, après la lutte, on retrou-
« vait dans l'atelier et dans la maison la paix et un
« repos réparateur; aujourd'hui la lutte est dans la
« maison, et elle continue d'une manière sourde, lors-
« qu'elle n'éclate pas ouvertement, elle mine donc in-
« cessamment la société en détruisant toute chance de

« bonheur domestique. » (T. I, p. 20 à 25, 1^{re} éd.; 28 à 38, 2^e éd.)

Voici un autre ami plus ardent de nos formes modernes, un long séjour en Angleterre lui a fait voir toutes les classes d'une société où la vie et la liberté du moyen âge se sont conservées dans une incroyable proportion et où le cri patriotique est un souvenir du passé, presque un cri d'archéologie : *Old England for ever !* vive la vieille Angleterre ! et non le vivat d'une forme de gouvernement, royauté, empire ou république :

« La France, disait M. de Persigny au mois de septembre dernier, en inaugurant la vieille salle restaurée des Etats du Forez, la France se demande aujourd'hui pourquoi elle ne remonterait qu'à 1789, quand, en réalité, des siècles de gloire et de grandeur de tout genre lui appartiennent légitimement ; de là l'intérêt profond avec lequel elle fouille dans les titres de son ancien héritage et reprend, peu à peu, possession de son antique patrimoine. Or, ce n'est pas une vaine curiosité, quelles que soient les grandeurs nouvelles auxquelles la France est arrivée, n'a-t-elle donc rien à regretter du passé ?

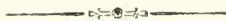
..... « Avant 1789, quoi qu'on puisse penser des vices de la société à cette époque, on n'aperçoit, dans son histoire, aucun indice de ces jalousies ni de ces haines de classes qui devaient éclater, avec fureur, durant la révolution. »

C'est maintenant, Messieurs, un fait incontesté parmi les savants comme vous qu'entre la liberté du moyen âge et la démocratie moderne, il y a eu l'ancien régime, sous lequel la liberté s'est éclipcée. Pendant cette éclipse

on ne peut plus dire de notre pays, avec le mauvais moraliste mais bon observateur Machiavel : « Il y a des » royaumes comme Lacédémone et la France qui sont » de véritables républiques avec un roi. »

Oui, on sait que la liberté est plus ancienne, en France, que le despotisme ; mais j'aime à voir que la fraternité y est vieille aussi ; j'aime à le dire avec MM. Le Play et de Persigny, j'aime à le dire dans cette société où c'est plutôt à l'amitié qu'à la science que je dois d'être admis. J'aime à proclamer l'amour mutuel, car je suis prêtre de Jésus-Christ, qui en a fait un commandement ; et s'il reste quelque chose de cet entretien, je lui demande que ce soit un peu plus d'amour les uns pour les autres, un peu plus d'amour pour ce pays où ceux qui nous ont précédés ont fait les grandes choses que vos travaux révèlent chaque jour et qui, en faisant aimer le passé, nous donnent l'espoir en l'avenir.

L'abbé DE CHAMPGOBERT.



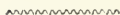
SUR L'ILIADÉ & L'ODYSSÉE

TRADUITES EN VERS LATINS

PAR M. L'ABBÉ LALLIER

ÉDITÉES

PAR M. F. LALLIER



Nous avons, de l'autre côté du Rhin, des voisins qui au point de vue littéraire ne nous tiennent pas en grande estime. Ils ne nous reconnaissent aucune aptitude à ces travaux qu'on peut appeler des monuments ; ils nous refusent l'initiative et l'originalité, nous concédant à peine la chanson et la poésie légère, et ils ont leurs raisons pour cela. Nous sommes largement pourvus contre eux d'armes défensives, et, au besoin, d'armes offensives. Il nous appartiendrait de leur répliquer à la manière de celui qui, pour confondre les arguments du sophiste niant le mouvement, se contentait de marcher, et si nous établissions la balance entre les richesses de notre catalogue général, et celles du leur, elle pencherait certainement de notre côté. Mais grâce à notre humeur facile, nous n'avons point fait mauvais accueil aux critiques des frères Schlegel, et autres qui ont été

cités ici même, et loin de marcher à l'encontre, quelques-uns de nos puissants, les ayant prises au sérieux, et comme pour leur donner raison, ont délaissé les voies de notre brillante époque pour puiser à leurs sources brumeuses.

Le châtiment ne s'est point fait attendre. Qu'ont-ils obtenu qui ne fût éphémère et factice ? Au fracas des applaudissements a bientôt succédé le silence, et la fumée de l'encens en un instant dissipée, a laissé reparaître, avec plus d'éclat, ceux dont ils ont dédaigné les enseignements et l'exemple.

Combien mieux l'entendait l'écrivain de nos premiers temps si souvent réimprimé, qui n'a point d'analogue dans les langues anciennes et modernes, et moins que partout ailleurs dans celles des universités de la Saxe et de la Thuringe, où l'on ne veut pas que nous ayons d'originalité. Pour celui-là il n'y aura ni silence, ni oubli.

« Lecteur, dit-il, je suis moi-même le sujet de ce livre. Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et artifice, car c'est moi que je peins ; mes défauts s'y verront au vif, et ma forme naïve, autant que la révérence publique me l'a permis. »

Voilà le secret de longue vie, et ce préambule est applicable à toute littérature qui ne s'égare point, car toute littérature est le tableau d'une société, fait pour cette société même, dans le but de la corriger et de l'améliorer, d'autant plus attrayant, que les peintres ont saisi et rendu, avec plus de vérité, les témoignages que cette société porte incessamment sur elle-même.

Mais pour faire un tableau, il faut un fond, des couleurs, un cadre. Or le bonheur de Montaigne est d'avoir emprunté ses matériaux à l'antiquité la plus pure. Aussi ne lui a-t-il manqué, pour prendre place au premier rang, que la foi ardente d'où naissent les œuvres créatrices.

A un homme dont l'horizon, quelle que fût son extrême perspicacité, était renfermé dans les bornes de l'horizon individuel, substituons tout un peuple énergique, passionné pour sa gloire, religieux, expansif, doué de toutes les délicatesses, de tous les grands sentiments humains, atteignant du premier jet, en tout art, le comble; en toute science, les vrais principes; un peuple en un mot qui, s'il eût reçu la loi du mont Sinaï, aurait mérité d'être le seul instituteur de l'avenir. Supposons que ce peuple se soit proposé, comme Montaigne, de se peindre lui-même, et qu'il l'ait fait dans les conditions qu'a dites Montaigne, n'aurait-il pas légué au monde une œuvre tellement créatrice, que toute une civilisation dût en jaillir, de même que Minerve du cerveau de Jupiter, et que son action dût se faire sentir, tant que sur la terre il y aura des hommes.

Eh bien ! cette œuvre existe, elle est dans toutes les mains, c'est l'Illiade et l'Odyssée. Mais quoi ! ces deux poèmes sont-ils réellement l'œuvre du peuple grec tout entier, ou celle de ce grand inconnu dont on ne sait rien, hormis un surnom : Homère.

On a longtemps accepté les poèmes sans rien demander davantage : enfin des doutes sont venus ; Vico en Italie, Wolf en Allemagne, penseurs profonds, trop profonds peut-être, ont nié l'existence du poète, et en cela

ont fait son plus bel éloge. Pour mon compte, et je me réserve de vous en dire un jour les motifs, je crois à Homère, comme je crois à Phidias et à Raphaël. Mais quelle a donc été sa puissance d'assimilation pour que des esprits sérieux aient pu à ce point se méprendre ? Quelle a été son abnégation pour que sa personne soit si complètement effacée qu'en des pays d'érudition on ait pu la croire imaginaire. .

Désintéressement absolu, amour des hommes, foi au secours qu'ils reçoivent de la divinité, quand leurs vertus le leur méritent, telles sont donc les conditions qu'il faut joindre au génie pour enfanter une œuvre immortelle.

Celle d'Homère est revendiquée pour le genre humain ; toutes les nations civilisées se l'approprient et s'efforcent de la faire passer en leur langue.

Je n'ai rien à dire des traductions en prose ; elles sont naturellement reléguées à un plan inférieur et modeste.

Les traductions en vers sont d'une plus haute portée ; c'est en tout pays affaire nationale, question de point d'honneur. L'Allemagne se glorifie des siennes, de l'une surtout, celle de Voss, dont le nom est populaire ; l'Angleterre a récompensé magnifiquement celle de Pope, et comme sa poésie du *xviii^e* siècle est aujourd'hui un peu surannée, les deux hommes d'État qui se disputent le pouvoir, lord Derby et M. Gladstone, émules et non rivaux sur cet autre terrain, tentent simultanément de faire mieux que leur devancier.

L'Italie, l'Espagne et la France n'ont que des périphrases, et sont, il faut bien le dire, à l'état d'infériorité.

La France en particulier ne s'en relèvera que si jamais un de ses poètes, un successeur de Lamartine, de Musset, de Ponsard se passionne pour l'art et pour Homère, au point de consacrer une grande part de sa vie à s'imprégner du texte, et à nous le faire connaître en vers français comme il devrait être connu.

Mais il est une langue qu'on appelle à tort langue morte ; c'est la langue sacrée, la langue de l'Église, de la liturgie, des encycliques, des allocutions et des actes pontificaux ; on l'étudie avec autant de soin qu'en l'ancienne Rome à Rome moderne, où elle est cultivée non-seulement par des prosateurs habiles et infatigables, mais aussi par des poètes héritiers de toutes les bonnes traditions.

Or, je n'hésite pas à dire que vulgariser, en la belle poésie latine, les beautés d'un livre qui, sauf le décalogue, a plus d'un rapport avec les livres saints, c'est se placer dans l'histoire littéraire, parmi les monuments, au même niveau que Voss, et au-dessus de Pope que l'Angleterre a cru devoir décorer d'un bill voté par les lords et les communes.

M. l'abbé Lallier n'eût pas ambitionné une telle distinction ; il n'en a pas moins produit pour le pays de langue latine, c'est-à-dire pour tout le clergé catholique et pour les laïques humanistes, une œuvre magistrale que l'Allemagne nous enviera ; l'honneur qu'il eût dénié pour lui-même en revient à son pays, à son ordre, à la ville où il l'a composé, à notre société dont il était membre, et surtout au zèle pieux de son éditeur.

On s'est demandé et on se demande encore quelle forme il faut donner à une traduction des poèmes

homériques. Faut-il la calquer sur le texte, au risque de laisser évaporer le parfum ? Faut-il s'attacher, dans la mesure du possible, à conserver le charme et l'abondance des idées, au risque de sacrifier les grâces naïves du style ?

Voltaire en a dit sa façon de penser ; voici de lui un spécimen de traduction daguerréotypée, où il n'y a plus trace du parfum :

La colère chantez, déesse, de Piliade Achille
Funeste qui infinis aux Achéens maux apporta
Et plusieurs fortes âmes à l'enfer envoya
De héros, et à l'égard d'eux proie les fit aux chiens
Et à tous les oiseaux. S'accomplissait la volonté de Dieu
Depuis que d'abord difféèrent, disputant
Agamemnon chef des hommes et le divin Achille.

On pourrait croire que Voltaire a pressenti M. Littré et sa traduction en vieux français :

Chante l'ire ô déesse d'Achille fils Pélée
Gréveuse et qui aux Grees fit maux tant merveilleux,
Livrant à Pluton l'âme maint guerrier généreux
Et les corps aux vautours, et aux chiens en curée.
Ainsi de Jupiter s'accomplit la pensée
Du jour où la querelle primerain fut levée
D'Atride, roi des hommes, et d'Achille fils des dieux.

M. Littré n'a traduit que le premier chant ; il faut convenir que la lecture de 28,000 vers sur ce ton eût été fatigante.

Boileau a essayé de l'autre manière, et la naïveté du style a disparu.

Il (Neptune) attelle son char et marchant fièrement,
Lui fait fendre les flots de l'humide élément :

Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines,
D'aise on entend sauter les pesantes baleines.
L'eau frémit sous le dieu qui lui donna la loi,
Et semble avec plaisir reconnaître son roi.

Et ailleurs :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que le dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée
Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;
Ne découvre aux vivants cet empire odieux
Abhorré des mortels et craint même des dieux.

Boileau est certes plus satisfaisant que M. Littré; mais ce n'est pas encore Homère. On peut lui reprocher dans le premier morceau : *Marchant fièrement* ; le personnage *on* qui intervient pour être spectateur de la scène, et dans le second *Le centre ouvert de la terre* et *La rive désolée du Styx* qui ne sont pas dans le texte.

En latin on a un modèle, Virgile fait loi; il a reflété, avec le génie de sa langue et de sa poésie, le génie de la langue et de la poésie grecques : la première condition pour traduire Homère en vers latins est donc de s'incarner Virgile. Il est facile de juger si elle a été remplie par M. l'abbé Lallier. Je reprends les trois passages cités plus haut ; voici en latin, le premier :

O dea, Pelidæ juvenis cane, musa, furorem
Funereum, Graiis peperit qui mille dolores
Insignesque animas multorum detulit orco
Heroûm, canibus tradens tot corpora prædam,
Alitibusque feris ; nam sic Jovis ira volebat

Ex quo cœperunt discordem exurgere in æstum
Atrides regum rex et divinus Achilles.

(ILIAD. LAT. liv. I, vers 1-7.)

Vous avez déjà reconnu l'harmonie de Virgile ; je traduis mot à mot et vous allez retrouver à bien peu de chose près le mot à mot de Voltaire :

.. O déesse, du jeune Pélide chante muse la colère funéraire, qui enfanta pour les Grecs mille douleurs et transporta chez Pluton les âmes insignes de beaucoup de héros, livrant aux chiens tant de corps, et aux oiseaux sauvages. Car ainsi le voulait le courroux de Jupiter, depuis que commencèrent à s'animer en une ardeur de discorde, Agamemnon roi des rois et le divin Achille. »

Harmonie et exactitude ; il suffit de sept vers latins traduisant sept vers grecs, pour les constater.

Passons aux deux grandes images que Boileau a citées dans le traité du sublime. Je vais les traduire littéralement du latin de M. Lallier, et vous verrez qu'après ce double reflet, elles sont moins affaiblies que par Boileau.

..... Currus conscendit in altos ;
Per resonas infertur aquas : immania cete
Emergunt latebris, noto exsultantia regi,
Spumosum mare lætitiâ dissultat : equorum
Impete rapta volat rota...

(ILIAD. LAT., lib. XIII, vers. 26-30.)

Il (Neptune) monte sur son char élevé ; il est porté sur les eaux retentissantes ; les monstrueuses baleines sortent de leur retraite et bondissent ayant reconnu leur roi. La mer écumeuse s'entr'ouvre d'allégresse. La roue vole emportée par la course des chevaux.

... Quassat Neptunus ab imo
Immensam tellurem ..
Tartareus timuit tenebrosa sede tyrannus,
Et solio exsiliit, clamans terrore ; tridenti
Ne Rector maris horrissona cava viscera mundi
Rescindat ferieas, oculisque trementibus umbras
Æternas, et regna immissa luce recludat
Pallida, Dis invisâ, superque immane barathrum.

(ILIAD. LAT. lib. XX, vers. 62-63 et 65-71.)

Neptune ébranle en ses profondeurs l'immense terre... le roi du Tartare a craint sur son siège ténébreux, il a sauté de son trône, jetant un cri d'épouvante, de peur que le roi de la mer, en frappant de son trident au son horrible, n'ouvre les entrailles de la terre, et y faisant entrer la lumière, ne montre, aux yeux tremblants, les ombres éternelles et les pâles royaumes, abhorrés des dieux, et le fond de l'affreux abîme.

M. Lallier a réussi aussi bien, sinon mieux encore dans l'Odyssée ; après l'avoir mis en parallèle avec Boileau je vais l'opposer à Chateaubriand ; voyons d'abord celui-ci :

Ulysse est assis au festin chez le roi Alcinoos, Démococos chante les aventures des héros de la guerre de Troie, cependant :

« Ulysse prenant dans sa forte main un pan de son superbe manteau de pourpre, le tirait sur sa tête, pour cacher son noble visage, et pour dérober aux Phéaciens les pleurs qui lui tombaient des yeux. Quand le chantre divin suspendait ses vers, Ulysse essuyait ses larmes, et prenant une coupe, il faisait des libations aux dieux. Quand Démococos recommençait ses chants, et que les anciens des Phéaciens l'excitaient à continuer, car ils

étaient charmés de ses paroles, Ulysse s'enveloppait la tête de nouveau, et recommençait à pleurer. »

Ici je suspens les citations pour faire ressortir un trait que Chateaubriand n'a pas relevé, un de ces traits qui abondent dans Homère, et le feront toujours admirer; le roi des Phéaciens voit seul la douleur de son hôte, et sans le questionner, sans rien faire paraître, il interrompt le chantre, pour emmener tous ses convives aux jeux.

Je reprends : Ulysse caché chez Eumée déguisé en mendiant, va se faire reconnaître de Télémaque, après que Minerve lui a rendu sa beauté.

« Son fils bien-aimé l'admire et se hâte de détourner sa vue, dans la crainte que ce ne soit un Dieu. Faisant un effort pour parler, il lui adresse rapidement ces mots : Etranger, tu me parais bien différent de ce que tu étais avant d'avoir ces habits, et tu n'es plus semblable à toi-même. Certes tu es quelqu'un des dieux habitants du secret Olympe ; mais sois-nous favorable, nous t'offrirons des victimes sacrées et des ouvrages d'or merveilleusement travaillés.

Le divin Ulysse pardonnant à son fils répondit : Je ne suis point un dieu. Pourquoi me compares-tu aux dieux ? Je suis ton père pour qui tu supportes mille maux et les violences des hommes. Il dit, et il embrasse son fils, et les larmes qui coulent le long de ses joues, viennent mouiller la terre ; jusque alors, il avait eu la force de les contenir. »

Les prétendants de Pénélope prennent dans son palais leur dernier festin ; leur insolence passe toutes bornes ; le divin Théoclymène à qui Télémaque a donné l'hospitalité a une vision et s'écrie :

« Ah ! malheureux ! Que vous est-il arrivé de funeste ? Quelles ténèbres sont répandues sur vos têtes, sur votre visage et autour de vos genoux débiles ! un hurlement se fait entendre, vos joues sont couvertes de pleurs. Les murs, les lambris sont teints de sang : cette salle, ce vestibule sont pleins de larves qui descendent dans l'Erèbe, à travers l'ombre. Le soleil s'évanouit dans le ciel, et la nuit des enfers se lève. »

Chateaubriand n'est pas très-loin d'Homère, M. Lallier en est plus près encore. Quoiqu'à cause de la mesure il fût moins à l'aise que le prosateur, il n'a point dit *faisant un effort pour parler ; pardonnant à son fils*, additions que rien ne justifie. Il n'a point employé le mot impropre de *larves* et il n'a point dit *la nuit des enfers se lève*, autre inexactitude que la poésie seule eût autorisée.

..... Ulysses

Corripuit vestem manibus, faciemque decoram
Purpureoque caput condens velamine textit;
Ne motus animi arcanos, et ab ore madenti
Stillantes lacrymas Phæacum turba notaret.
Ut paulum cantor cessat divinus, Ulysses
Abstergit lacrimas, vestem de vertice demit,
Et, duplicem captans pateram, libamina fundit.
Ut rediit cantus, — procures nam dulcia poscunt
Carmina, et intenti docto modulamine gaudent, —
Velat adhuc frontem, fletuque madescit amaro.

(Od. LAT., lib. viii, vers. 81-91.)

« Ulysse saisit de ses mains son manteau et pour se cacher, il couvre d'un voile de pourpre son beau visage et sa tête, craignant que la foule des Phéaciens ne

remarque les secrètes émotions de son âme, et les larmes ruisselant sur son visage inondé. Quand le chanteur divin s'arrête un moment, Ulysse essuie ses larmes ; il retire de sa tête son manteau, et prenant une double coupe, il répand des libations. Lorsque le chant recommence, — car les illustres convives réclament sés doux vers, et se délectent, attentifs à la docte harmonie, — il voile encore son front, et est baigné de larmes amères. »

..... Admirans avertit turbida natus
Lumina, ne tristes viso dat numine pœnas :
Hospes, ait, quantum steteris mutatus, egeno
Et veteri quam dissimilis ! Non forma remansit,
Non habitus : superis, credo, de sedibus astas ;
Sis bonus, o, præsensque deus : cadet hostia templis
Grata tuis : ego rubra tibi libamina fundam ;
Et dona artificii tulerim præstantia cultu.

Respondit Laerte satus : Non ædibus asto
E superis ; cur me Dis immortalibus æquas ?
Sum tuus ille pater, pro quo suspiria ducens
Nequitiam toleras procerum, multosque dolores.
Dixit, et unigenam complectens oscula figit ;
Compressisque prius maduerunt fletibus ora,
Perque genas ad humum, rupto ceu fonte, fluebant.

(OD. LAT., lib. XVI, vers. 168-182.)

« Son fils l'admirant détourne ses yeux troublés ; il craint qu'ayant vu un dieu, il ne soit tristement puni. Mon hôte, comme tu es changé ! que tu ressembles peu à un mendiant, à un vieillard ! Rien n'est resté de ta figure, ni de ta contenance. Je crois que tu viens des demeures des dieux. Sois bon, ô dieu qui m'apparais, une victime agréable tombera dans ton temple, et je

t'offrirai des dons précieux, œuvre d'un artisan habile.

Le fils de Laerte répondit : je ne viens point des demeures des dieux. Je suis ton père, pour qui en soupirant tu as supporté l'iniquité des prétendants de ta mère et nombre de douleurs. Il dit et embrassant son fils, il le couvre de baisers ; son visage est baigné de pleurs longtemps comprimés qui de ses joues, comme d'une digue rompue, coulent jusqu'à terre. »

..... Væ ! væ ! miseri, quæ turbat imago ?
Quis furor ! Heu ! nubes caput ac trepidantia condit
Genua, madent oculi, sulcantur fletibus ora ;
Lugubres diris resonant ululatibus auræ.
Parietibus stillat sanguis, laquearia fœdant
Aurea sanguinei rores ; umbrisque repletur
Vestibulum, tristi jam descendentibus orco ;
Sol perit, ac nigris nox incubat horrida terris.

(OD. LAT., lib. XX, vers. 345-352.)

« Malheur ! Malheur ! Infortunés, quelle apparition apporte ici le trouble ? Quel tumulte ? Hélas ! Une nuée couvre la tête et les genoux tremblants, les yeux sont humides, les visages sont sillonnés de pleurs, des souffles lugubres rendent de sauvages hurlements ; le sang ruisselle sur les murs, les lambris dorés sont souillés d'une rosée sanglante. Le vestibule est rempli d'ombres qui déjà descendent chez le triste Pluton ; le soleil périt, et une nuit horrible s'étend sur la sombre terre. »

M. l'abbé Lallier est, je crois, le seul qui ait traduit tout Homère. Au dix-huitième siècle deux poètes latins, nés à Raguse, tous deux jésuites, de l'Académie des

Arcades et professeurs de belles-lettres au collège romain, le P. Cunich et le P. Zamugna ont traduit l'un l'Odyssée, l'autre l'Iliade. Je ne connais que celui-ci ; il a été fort goûté, est exact et ne manque pas d'élégance ; mais à mon sentiment M. Lallier est d'une meilleure latinité et plus virgilien.

Comme le Dante, il a eu le bonheur d'être guidé par Virgile, mais ce ne fut pas en la cité dolente, au séjour des douleurs dont l'espérance est bannie, car il a été introduit tout d'abord en les lieux fortunés que décrit l'Enéide :

Devenere locos lætos et amœna tireta.

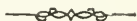
Il cheminait sous les ombrages de cet Élysée au figuré et au propre. Qui de nous ne l'a rencontré, goûtant le charme de nos paisibles promenades, tandis que son esprit s'élançait dans les plus suaves régions de la pensée ; harmonieux comme Virgile, tout entier à la muse comme Homère, s'ignorant lui-même, insouciant de ce qui n'était point le devoir, craignant le bruit et la renommée, et satisfait de vivre dans l'intimité d'un poète qui a fait dire à Eusèbe : *Il y a eu des chrétiens partout.*

Je n'ai qu'un mot à dire de l'exécution typographique ; les deux beaux volumes sont dignes de l'œuvre.

Quel sera leur sort ? la justice pour eux sera-t-elle prompte ou tardive ? peu importe ; leur rang est marqué. J'ai parlé tout à l'heure de témoignages que porte une société sur elle-même. Hélas ! les témoignages actuels ne sont pas brillants ; mais en France, il ne faut point

désespérer. J'ai assisté, il y a 54 ans, aux funérailles de Jacques Delille, en compagnie de tout ce qu'il y avait alors d'étudiants. Nous en revenions consternés, craignant d'avoir vu l'inhumation de la poésie française. Dix ans après, nous étions rassurés. Il se trouvera toujours plus de dix justes en notre littérature, et le Seigneur ne la laissera jamais périr.

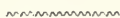
GIGUET.



NOTICE HISTORIQUE

SUR

JEAN COUSIN ⁽¹⁾



Les grandes nations ont le culte des souvenirs : il en ressort d'utiles enseignements qui rehaussent la gloire d'un pays. La France l'a compris, et de toutes parts ses moindres cités élèvent des monuments à la mémoire des hommes illustres qu'elles ont vu naître. Mais si le bronze ou le marbre sont destinés à transmettre leurs traits à la postérité, c'est surtout leur rendre un légitime hommage que d'en retracer la vie et les succès. J'ai, dans cette pensée, rassemblé les documents épars sur les œuvres d'un grand artiste que le pays sénonais revendique avec orgueil comme l'un de ses enfants, et dont le nom seul rappelle toute l'illustration du seizième siècle.

Jean Cousin naquit de parents pauvres au village de

(1) Une première notice a été publiée sur Jean Cousin, en 1851, par l'auteur de ce travail ; elle a été insérée au *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, même année, page 309.

Soucy (1) près Sens : des traditions de famille l'attestent (2). L'époque de sa naissance est très-controvertée (3); mais ces mêmes traditions la fixent à 1500 ou 1501, et l'exactitude de cette date paraît justifiée par les événements postérieurs.

Quelques historiens (4) ont avancé que Jean Cousin avait vu le jour *au château de Monthard, domaine de sa famille* (5), situé sur la commune de Soucy : c'est là une erreur assez répandue, et je tiens tout d'abord à la rectifier, en reconstituant l'historique des transmissions de ce domaine, et la généalogie de ses possesseurs successifs.

En 1430, Monthard appartenait à Jehan Bouvyer (6), écuyer, Anglais d'origine, qui s'était fixé en France sous le règne de Charles VII. Il se maria à Sens en 1434, avec Jacqueline d'Autun, et mourut en 1470, lais-

(1) Soucy, village à 7 kilomètres de Sens. Il y avait autrefois une prévôté dont Messieurs du chapitre de Sens étaient les seigneurs et dont la juridiction s'étendait sur le domaine de *Monthard*.

Pelée de Chenouteau, *Coutume de Sens*, page 548.

(2) Manuscrit de M. Bouvyer, descendant de Jean Cousin (1825).

(3) L'établissement des registres pour constater les baptêmes, *ainsi que le temps et l'heure de la naissance*, n'a été prescrit qu'en 1539, par François 1^{er} (ordonnance de Villers-Coterets, art. 51). — Les registres de l'état civil de la commune de Soucy ne remontent pas au delà de 1668, et l'on y retrouve, à la date du 5 février 1670, les noms de *Jean Cousin* et *Marie Cousin* qui se transmettent jusqu'en 1785, époque à laquelle ils disparaissent entièrement.

(4) Charles Blanc, *Histoire des peintres*. Horsin Déon (de Sens), *De la conservation des tableaux*, 1851, page 133.

(5) Le dessin de la façade de ce château est reproduit dans l'*Histoire de France* de MM. Bordier et Charton (de Sens), page 116. — Elle porte près d'une tourelle le millésime de 1543, qui ne peut être que la date d'une restauration.

(6) L'orthographe de ce nom était dans l'origine *Bouvyer*, mais depuis il s'est francisé et s'écrit aujourd'hui *Bourvier* par corruption.

sant trois enfants : Henri; Geneviève, mariée à Pedro Ferrand, de Sens; et Guillaume.

Henri 1^{er} hérita de Monthard par droit de naissance; il épousa en premières noces Estienne Jamard, de Sens, dont il eut deux enfants, Estienne I^{er} et Henri II; et en secondes noces, Marie-Jeanne Tenelle, de Sens, dont il eut également deux enfants, Jehan II (1) et Marie qui épousa, en 1537, *Jean Cousin*, déjà veuf de dames Marie Richer et Christine Rousseau.

A la mort de Henri I^{er}, arrivée en 1525, le domaine passa à son fils aîné Estienne I^{er} : puis en 1545, à Simon I^{er}, son petit-fils. Mais celui-ci ayant été tué le 1^{er} mai 1590, lors du siège de Sens par Henri IV (2), Monthard échut à Estienne II, son frère (3), qui avait épousé le 5 septembre 1552, *Marie Cousin*, fille unique de Jean Cousin et de Christine Rousseau, sa seconde femme.

Estienne II eut six enfants, dont la descendance s'est continuée jusqu'à nos jours, mais auxquels le domaine de Monthard avait cessé d'appartenir. Leur auteur en

(1) Jehan II, curé de Soucy, chanoine de Sens, mourut le 15 avril 1585 et fut inhumé dans la Cathédrale de Sens : sa pierre tumulaire existe encore devant la chapelle de la Vierge. Un acte du 16 septembre 1562, déposé aux archives de l'Hôtel-Dieu de Sens, constate la fondation qu'il fit d'une messe à perpétuité dans la chapelle de cet établissement, et un acte capitulaire, du 1^{er} juin 1585 accepte d'autres fondations qu'il établit dans la Cathédrale de Sens. Je parlerai plus bas de son portrait dû au pinceau de Jean Cousin.

(2) *Histoire des guerres du calvinisme et de la L'gue dans l'Auxerrois et le Sénonais*, par M. Challe, page 179.

Extrait de Gressier, manuscrit, bibliothèque de M. Quantin, archiviste.

(3) Estienne II avait les titres de seigneur du pavillon de Jouancy, sieur des Grosses-Pierres (de la prévôté du Chesnoy), receveur du grenier à sel et maître apothicaire. Ce dernier titre était alors en grand honneur et lui valut l'amitié de Jean Dalliboust, Sénonais d'origine, conseiller et premier médecin du roi Henri IV.

avait vendu la plus grande partie en 1609 et 1616 (1) à Christophe Guillaume, sieur de Richebourg et de Bracy (2) auquel les derniers débris en furent adjugés après la mort de la veuve d'Estienne II, en vertu de deux arrêts du Parlement des 29 août 1626 et 6 février 1627. Le 30 novembre 1635 (3), les héritiers de Richebourg revendirent ce domaine à Antoine Fauvelet de Château-Maget (4), auquel son fils unique succéda en 1699 (5). Après la mort de celui-ci, arrivée en 1738, le domaine fut licité et adjugé le 10 juillet 1753 (6) à Claude-Pierre-Antoine Fauvelet (7) : il échut ensuite en 1783 à sa fille unique, dame Pierrette-Colombe Fauvelet qui, en 1772, avait épousé Jean-Charles de Bonnaire de Rosoy (8); puis au fils de ce dernier, Charles-Jean-Pierre de Bonnaire, et enfin, en 1842, à M. Camille de Bonnaire, son fils aîné, dont les enfants le possèdent encore aujourd'hui.

Il est donc bien démontré que le domaine de Monthard n'a jamais appartenu à Jean Cousin, ni à ses

(1) Actes devant Boutet, notaire à Sens, du 25 juillet 1609, et Beaulard, notaire au même lieu, du 19 mai 1616.

(2) Conseiller du roi au bailliage de Sens (23 avril 1609) et prévôt de Sens (28 novembre 1644). — *Coutume de Sens*, Pelée de Chenouteau, pages 608, 621.

(3) Acte devant Boullard, notaire à Sens.

(4) Conseiller au bailliage de Sens, le 10 décembre 1650; lieutenant-criminel le 19 janvier 1660; conseiller honoraire, le 12 avril 1707. — Pelée de Chenouteau, pages 604, 608, 609.

(5) Conseiller honoraire, ancien maire de Sens, 12 avril 1707. — Pelée de Chenouteau, page 609.

(6) Acte devant Leriche, notaire à Sens.

(7) Conseiller au bailliage et siège présidial, 23 juillet 1735. — Pelée de Chenouteau, page 609.

(8) Conseiller au bailliage et siège présidial, 2 août 1769. — Pelée de Chenouteau, page 609.

ancêtres. La double alliance qu'il contracta avec la famille Bouvyer, car il était à la fois gendre de Henri I^{er}, beau-frère de Jehan II, oncle et beau-père d'Estienne II; les séjours fréquents qu'il dut faire dans ce domaine, qui le rapprochait du lieu de sa naissance et de sa famille; enfin les souvenirs qu'il y laissa de son art, ont pu motiver cette croyance que Jean Cousin était né à Monthard : j'ai dû restituer aux faits leur vérité sur ce point.

Avant de s'allier à la famille Bouvyer, Jean Cousin avait déjà contracté deux unions qui le rattachaient aux plus grandes familles du pays sénonais.

Il avait épousé en première nocces Marie Richer, fille de Christophe Richer de Thorigny, qui fut conseiller, valet de chambre et secrétaire de François I^{er}, et son ambassadeur en Danemark et en Turquie (1).

Aucun enfant ne naquit de cette union, et Jean Cousin devenu veuf épousa en secondes nocces Christine-Nicole

(1) Nicolas Richer, notaire et sergent royal à Thorigny, village voisin de Soucy, eut trois enfants : 1^o Christophe Richer, susnommé; 2^o Jean Richer, conseiller au Châtelet de Paris, lieutenant général au bailliage de Sens (1540), président du siège présidial (1559), ambassadeur en Pologne; anobli en 1543; enterré en l'église Saint-Pierre-le-Rond, de Sens; 3^o André Richer, religieux de Vaultuisant, évêque de Chalcédoine, coadjuteur et vicaire général du cardinal de Bourbon, mort le 15 janvier 1555.

Christophe Richer eut trois enfants : Jean, Marie, femme de Jean Cousin, et Agnès qui épousa Juvénal Rayer, seigneur de Tutigny, et mourut le 19 septembre 1605. Le tombeau des époux Rayer existe encore dans l'église de Fleurigny, village proche de Thorigny.

Tarbé, *Recherches historiques sur le département de l'Yonne*, page 279.

Moréri, *Dictionnaire*, v^o Richer.

Pelée de Chenouteau, pages 602, 604.

Annuaire de l'Yonne (1843), page 138.

Rousseau, fille de Lubin Rousseau (1), licencié ès lois, procureur du roi, puis lieutenant général au bailliage de Sens : c'est de ce second mariage qu'est issue, en 1535, *Marie Cousin*, devenue femme d'Etienne Bouvyer II.

Ce ne fut donc qu'en troisièmes noces que Jean Cousin épousa, en 1537, Marie Bouvyer, dont j'ai fait connaître l'origine, mais il n'eut pas non plus d'enfant de cette dernière union.

Toutes ces nobles alliances contractées successivement par Jean Cousin prouvent d'une façon éclatante que, quoique jeune encore, il avait déjà acquis assez de célébrité pour que, dans un siècle où les préjugés du sang et des titres étaient tout-puissants, il en fût trouvé digne par la seule illustration de son talent.

A cette époque la France, sous l'influence du mouvement régénérateur qu'avait préparé le xv^e siècle, prenait le premier rang parmi les nations éclairées et amies des arts. L'imprimerie récemment inventée ouvrait un vaste champ aux développements de l'esprit humain et aux rapports mutuels des peuples. Les guerres soutenues contre l'Italie par Charles VIII et Louis XII, qui avaient appelé à leur suite des artistes éminents, avaient mis la France en contact avec ce pays si riche par tous les arts, et auquel elle avait su dérober un rayon du feu sacré qui l'animait. Le style de Florence, dont sortirent

(1) Lubin Rousseau fut compromis dans l'émeute du *taque-main* qui eut lieu à Sens en août 1472 : il fut procureur en 1463, lieutenant général en 1487-1488, et mourut d'aliénation mentale après avoir été enfermé à Vincennes.

Tarbé, *Recherches sur la ville de Sens*, page 147.

Pelée de Chenouveau, pages 595, 601, 611.

presque toutes les écoles italiennes, avait pénétré en France avec toute sa grandeur ; les marbres de la Grèce, les chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et de Raphaël s'y étaient répandus, et avaient imprimé aux esprits cette tendance rénovatrice qui fut le grand caractère du seizième siècle.

C'est alors qu'inspiré sans doute par tous ces types admirables, inspiré aussi par l'instinct de son propre génie, Jean Cousin se révèle tout à coup, combat le faux goût que l'enthousiasme et l'exagération avaient fait naître, et restitue à l'art une originalité simple et savante qu'on a qualifiée de première école française (1).

Vers la même époque, la peinture sur verre, née sous l'influence du sentiment chrétien dans les premiers siècles de notre ère, mais depuis longtemps stationnaire, tendait aussi à prendre un nouvel essor que déjà Louis XII avait encouragé. Les peintres Guillaume et Claude (2) avaient été appelés par le Pape Jules II, pour décorer les vitraux du Vatican, sous la direction de Raphaël, et cet hommage rendu à la supériorité des artistes français avait excité une noble émulation : aussi vit-on de toutes parts et presque simultanément des œuvres remarquables se produire dans les principaux monuments de la France.

Jean Cousin ne pouvait rester étranger à ce grand mouvement, et bientôt il le dépassa par le grandiose et

(1) *Biographie universelle*. V° Jean Cousin.

Vie des peintres, par Georgio Vasari, né en 1512, mort en 1574. Il fut élève de Michel-Ange et d'André del Sarto. Tome iv, page 26.

(2) Vasari, tome iv, page 294 ; tome v, page 83 ; tome ix, page 194.

la pureté de son dessin, la vivacité de ses coloris et les procédés particuliers de sa composition, imprimant ainsi à ses œuvres un cachet tout spécial que nul parmi ses rivaux n'a su atteindre, que nul depuis n'a su imiter (1).

Disons à sa gloire que bien des contrées réclament l'honneur de posséder plus d'une de ses œuvres (2); mais disons aussi que si elles furent fécondes, la vie entière du maître le plus habile n'eût pu suffire à créer toutes celles qu'on lui attribue. L'influence de l'époque, et sans doute aussi les enseignements de Jean Cousin, produisirent de nombreux artistes auxquels il serait injuste de ne pas laisser le mérite de leurs œuvres personnelles.

Il en est cependant qui ont trouvé une telle unité d'opinions et d'autorités (3), qu'il n'est pas permis de mettre en doute leur authenticité.

(1) On lui donne pour maîtres Jehan ou Jacques Hympe et Tassin Grasset, habiles verriers qui exécutèrent les vitraux du portail méridional de la Cathédrale de Sens, de 1501 à 1504.

Histoire de France, par Bordier et Charton, tome II, page 116. — Horsin-Déon, page 133. — L'abbé Brullée, *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, tome VII, page 162. — Quantin, *Notice sur la Cathédrale de Sens*.

(2) L'église de Villeneuve-sur-Yonne possède un très-beau vitrail représentant le *Jugement dernier* et qu'on a voulu attribuer à J. Cousin, mais il a paru à M. de Caumont antérieur d'un demi-siècle à l'époque de ce peintre. — *Congrès archéologique de France*, 14^e session, page 116. — *Gazette des beaux-arts*. — *Journal de l'Yonne*, 4 septembre 1865.

(3) Lenoir, *Description des musées français*, 4^e édition, page 36. — Félibien, *Entretien de la vie des peintres*, page 708. — Dulaure, *Description de Paris*. — Poirson, *Précis de l'histoire*, 2^e partie. — Leveil, *Art de la peinture sur verre*, page 49. — Miel, *Galerie française*, t. 1^{er}, pages 126, 127. — Langlois, *Essai sur la peinture sur verre*. — Baron Chaubry de Troncenord, *Etudes sur les peintres verriers*. — *Revue française*, 1838, page 75.

Ainsi, au nombre des grandes pages sorties du pinceau de Jean Cousin, on cite principalement :

Les peintures en grisailles représentant *Abraham rendant à Agar son fils Ismaël* ; — *les Israélites vainqueurs des Amalécites sous la conduite de Moïse*, — et *Jésus prêchant dans le désert*, exécutées de 1552 à 1560, au château d'Anet, par les ordres de Henri II, en même temps que Jean Goujon en faisait les sculptures (1).

Les vitraux de la chapelle de Vincennes reproduisant *l'Approche du jugement dernier d'après l'Apocalypse*, *l'Annonciation de la Vierge*, et les portraits en pied de *François I^{er}* et de *Henri II* ;

Un calvaire dans l'église des Jacobins de Paris ;

Le Jugement de Salomon ; *le martyr de saint Laurent* ; *la Samaritaine conversant avec le Christ* ; et *la guérison du Paralytique* dans l'église Saint-Gervais de Paris (2) ;

Les vitraux de l'église de Moret, et ceux des églises de Saint-Patrice (3) et de Saint-Godard de Rouen.

Jean Cousin devait surtout l'hommage de son talent aux contrées voisines du lieu de sa naissance et de la résidence de sa famille ; aussi les monuments de la ville de Sens furent-ils presque tous dotés de ses œuvres (4).

(1) Charles Blanc, page 8. — Horsin-Déon, page 135.

(2) Dulaure, *Description de Paris*, tome III, page 104. — d'Argenville, *Voyage pittoresque de Paris*, 1765, page 12. — Horsin-Déon, page 139.

(3) *Monographie de l'église de Saint-Patrice*, par M. Baudry, 1849.

(4) On assure qu'il habita dans la ville de Sens une maison qu'il orna de sculptures et de vitraux, et qui a donné son nom à la rue qu'elle occupe. Le dessin de cette maison est reproduit dans le compte rendu de la 14^e session du Congrès archéologique de France, page 218. — Horsin-Déon, page 142.

L'église des Cordeliers de Sens (1), détruite en 1793, possédait des vitraux de Jean Cousin représentant *Jésus-Christ en croix*; — *un miracle arrivé par l'intercession de la sainte Vierge*, — et *le Serpent d'airain* (2).

Dans l'église Saint-Romain, qui a également disparu, il existait de lui un *jugement universel* (3), d'une composition différente de celle de son célèbre tableau. Toutefois on y remarquait, comme dans ce dernier ouvrage, un pape et des cardinaux au milieu de l'enfer, et quelques historiens ont voulu en conclure que Jean Cousin avait embrassé le parti de la réforme. Mais sa vie tout entière et le caractère même de ses œuvres repoussent une telle imputation, et la tradition rapporte au contraire qu'il exécuta gratuitement ce travail pour sa paroisse, comme un hommage de sa piété.

On a écrit (4) que ce vitrail avait été déposé intact dans un lieu retiré de l'église cathédrale de Sens, et que des fragments en avaient été recueillis par M. Laire, ancien bibliothécaire du département de l'Yonne (5). Je me suis assuré que la ville d'Auxerre n'en possédait aucun débris, et je n'ai pu même en retrouver les traces.

Jean Cousin ne pouvait surtout oublier l'église de Soucy et il y peignit dans la sacristie un vitrail, disparu aujourd'hui, représentant le portrait de son beau-frère Jehan Bouvyer II, curé de cette paroisse; il était pres-

(1) Félibien, *Histoire des peintres*, tome 1^{er}, page 708.

(2) Le serpent d'airain a été reproduit par la gravure en 1581, par Estienne de Laulne et Léonard Gauthier.

(3) Tarbé, *Almanach de Sens*, 1799, page 131. — Charles Blanc, page 6.

(4) Horsin-Déon, page 139.

(5) Tarbé, *Almanach*, 1799, page 191.

que de grandeur naturelle, en surplis, les mains jointes et à genoux aux pieds de Jésus sur la croix : l'écusson de ses armes était déposé à terre (1).

La chapelle du château de Fleurigny situé à peu de distance de Soucy, est ornée d'arabesques qui ont été, dit-on, sculptées par Jean Cousin, et renferme en outre un magnifique vitrail incontestablement dû à son pinceau (2).

Les archéologues et les artistes sont divisés sur l'interprétation du sujet qu'il représente (3). Les uns pensent que c'est la Sibylle Tiburtine qui, interrogée par Auguste s'il y aurait jamais un être plus puissant que lui, répond, en montrant l'enfant Jésus dans les bras de sa mère : *Hic te majorem adora*.

D'autres prétendent que c'est la prédication de saint Paul aux Athéniens, le *Deo ignoto* du chapitre 17 verset 23 des Actes des apôtres.

La composition de ce vitrail formé de trois parties, et dans lequel figurent un grand nombre de personnages, se prête facilement à cette double interprétation. On peut même admettre qu'il représente les deux sujets à la fois, et concilier ainsi les divers systèmes, en disant que saint Paul montre au peuple la Vierge mère en s'appuyant sur l'autorité de la Sibylle. Quoi qu'il en soit, il reste indubitable que la chapelle de

(1) Jehan Bouvyer II avait fait don à la Cathédrale de Sens d'une châsse en argent sur laquelle il était représenté en relief d'après le vitrail : elle a été la proie des révolutionnaires.

(2) *Gazette des beaux-arts*. — *Journal de l'Yonne*, 4 novembre 1865.

(3) Félibien, page 708. — Lenoir, t. VI, pages 28-47. — Tarbé, *Almanach de Sens*, 1799, page 42. — *Annuaire de l'Yonne*, 1838, page 304 ; 1843, p. 138. — L'abbé Brullée, *Loco citato*.

Fleurigny renferme une des belles pages de Jean Cousin.

La Cathédrale de Sens ne possède que deux verrières dues à notre illustre artiste (1) :

L'une, dans la chapelle Notre-Dame de Lorette, représentant la Sibylle consultée par Auguste et qui rappelle le sujet de la chapelle de Fleurigny. Ce vitrail fut exécuté, selon les uns, sur les cartons du Rosso (2); selon les autres, sur ceux de Luca Penni, élève de Raphaël (3); et d'après les ordres de Nicolas Fritard, chanoine (4), qui fit construire cette chapelle à ses frais de 1540 à 1545. La verrière a été fort endommagée par les boulets ennemis lors du siège de Sens en 1814, mais on peut encore en reconnaître le sujet et en apprécier l'ensemble. M. le Comte de la Borde qui en a publié le dessin pris avant sa mutilation, avance que ce vitrail fut transporté de Fleurigny dans la chapelle de la cathédrale (5); mais c'est une grave erreur qui a pris sans doute naissance dans l'identité du sujet des deux vitraux, et qui se trouve détruite par le seul examen.

L'autre verrière, parfaitement conservée, et représentant la légende de saint Eutrope, a occupé jusque dans ces dernières années l'une des chapelles latérales (côté droit) de la cathédrale; la reconstruction du bas côté

(1) L'abbé Brullée. — *Loco citato*.

(2) Miel, page 9.

(3) *Monuments de la France*, par le comte de Laborde, page 34.

(4) Nicolas Fritard, neveu de Nicolas Richer (voir note, page 4) fit également construire l'hôtel des pestiférés lors de la peste de 1563. Il fut administrateur des hospices de Sens (1^{er} avril 1560) et mourut le 15 octobre 1564. — Pelée de Chenouteau, page 597. — Tarbé, *Recherches historiques*, pages 278-329; *Description de l'Eglise métropolitaine de Sens*, p. 90-91.

(5) *Monuments de la France*, *loco citato*.

a amené la destruction de cette chapelle et par suite le déplacement de la verrière : elle a été, il est vrai, rétablie avec tout le soin possible dans la première du même côté ; mais les souvenirs historiques qui se rattachaient à sa création ne s'y retrouveront plus. La chapelle de Saint-Eutrope avait été en effet construite en 1530 par les soins de Nicolas Richer, chanoine de Sens, frère de Christophe Richer, dont Jean Cousin avait épousé la fille, et aux frais de Nicolas Fritard que j'ai déjà nommé (1). Cette magnifique verrière a du reste été décrite avec détail dans l'excellent travail de M. l'abbé Brullée, et c'est là une œuvre complète que l'on doit conserver avec un véritable culte.

Le talent de Jean Cousin, comme peintre de tableaux ne fut pas moins remarquable, et si ses productions ont été moins nombreuses en ce genre, elles ont peut-être à un degré plus élevé ce caractère tout spécial qui fait époque dans l'histoire de l'art.

Deux de ses œuvres capitales sont généralement connues :

Le jugement dernier peint sur toile, et *l'Eva prima Pandora* peint sur bois.

Le tableau du jugement dernier, qui ornait autrefois la chapelle des Minimes de Vincennes, fait partie de notre musée national : il a été gravé en douze feuilles de la grandeur de l'original par un artiste flamand, Pierre de Jodes, dit le vieux, qui en fit hommage au

(1) Millin, *Voyage dans les départements du Midi*, t. 1^{er}, chapitre 6, pages 85-86.

Revue française, février 1838, pages 75-76.

Tarbé, *Recherches historiques*, page 513.

roi Louis XIII (1). Cette composition capitale se distingue par les détails les plus corrects, le feu d'une brillante originalité, et quelle que soit la critique qu'on puisse en faire, elle honore l'artiste et l'époque qui l'ont créée.

L'autre tableau est resté au milieu de nous, grâce aux soins de son heureux possesseur M. Chaulay, ancien notaire à Sens, membre de la famille de Bonnaire, à laquelle appartient le château de Monthard. Après avoir orné une des pièces de ce domaine, ce tableau fut sauvé comme par miracle de la dévastation et de l'oubli (2), et il est encore aujourd'hui dans un assez bon état de conservation, malgré la restauration inhabile qui en a été faite. Cette peinture, de 1 mètre 46 centimètres de largeur, sur 76 centimètres de hauteur, représente une femme nue à demi couchée dans une grotte; un de ses bras s'appuie sur une tête de mort et tient une branche de pommier. L'autre bras est étendu sur un vase qui figure, non point, comme on l'a souvent écrit, la fatale boîte de Pandore indiquée par une urne d'où s'échappent des génies malfaisants, mais bien le vase d'Esculape, source de la vie, par opposition à l'emblème de la mort. Sur le ciel, flotte une banderolle portant en

(1) La bibliothèque de Sens en possède un très-bel exemplaire. — Charles Blanc, *Histoire des peintres*, page 8. — La bibliothèque de la faculté de médecine de Montpellier (n° 126) en possède aussi un dessin précieux à la plume lavé au bistre.

(2) Félibien, page 708. — Tarbé, 1799, page 193. — Horsin-Déon, page 140. — Charles Blanc, page 2. — Feuillet de Conches, *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1849. — Millin, tome 1^{er}, page 117; la gravure qu'il en reproduit n'est pas exacte.

Les musées de province, par le Comte Clément de Ris, tome II, page 31.
Musées de France, par Louis Viardot, pages 200-220.

légende : *Eva prima Pandora*, singulier assemblage du sacré et du profane.

Cette œuvre unique, remarquable surtout par sa pureté anatomique, a trouvé des admirateurs enthousiastes, et l'on peut dire que Jean Cousin y a laissé toutes les traces de son génie.

Ces deux tableaux étaient les seules peintures à l'huile qui fussent connues comme étant de Jean Cousin : j'avais toutefois indiqué dans ma première notice que le musée de Mayence possédait une *descente de croix*, attribuée par les uns à Jean Cousin et par les autres à Michel Dorigny (1). C'était un point important à vérifier, et je crois pouvoir être plus affirmatif aujourd'hui.

Voici comment M. le conservateur du musée de Mayence décrit et juge ce tableau :

« Une descente de croix de Jean Cousin, de Soucy
« (1523), peinte sur bois, fait partie de notre musée. La
« composition en est riche, sagement distribuée, bien
« dessinée et bien drapée. Le Christ mort étendu par
« terre fait reconnaître l'étude profonde de l'anatomie
« du maître ; les têtes ont beaucoup d'expression, et le
« groupe des saintes femmes est vraiment pathétique.
« Les couleurs n'ont pas beaucoup de fraîcheur et les
« contours en partie sont secs et manquent un peu d'é-
« légance, mais l'ensemble est digne de la célébrité
« d'un artiste aussi distingué qu'Albert Durer par la
« richesse de ses productions dans presque toutes les

(1) Michel Dorigny, peintre et graveur, né à Saint-Quentin en 1617, élève et gendre de Simon Vouet, mourut en 1663.

“ branches de l'art. Nous possédons ici ce bijou rare et
“ précieux, don de l'empereur Napoléon, depuis 1811(1),
“ et il est étonnant que plusieurs connaisseurs aient été
“ de l'opinion fondamentalement réfutée que ce tableau
“ soit de la main de Michel Dorigny. ”

J'appelle de nouveau sur cette œuvre presque ignorée la curiosité et l'examen sérieux des amis de l'art (2).

Le hasard a mis récemment sous mes yeux un catalogue du musée de peinture de la ville de Rennes portant cette mention :

“ Cousin, Jean, peintre, sculpteur, architecte, mathématicien, né à Soucy, près Sens, en 1501, mort en 1589.

“ N° 172 (attribué à). Jésus aux noces de Cana.

“ Nota. — Ce tableau formait autrefois le retable
“ du maître-autel de l'église Saint-Gervais à Paris.
“ Hauteur 3 mètres 10 centimètres, largeur 2 mètres
“ 59 centimètres, toile. ”

M. le conservateur du musée, auquel je me suis adressé, l'apprécie dans ces termes :

“ Ce tableau est d'une belle et riche composition ;
“ d'une puissante couleur et d'un beau caractère. La
“ perspective linéaire et aérienne y est savamment
“ traitée. Il est certain que ce tableau décorait un des

(1) L'indication suivante se trouve sur la liste officielle des tableaux envoyés par le Ministre de l'intérieur dans les musées des départements, depuis l'an VII jusqu'à l'année 1811. — « Mayence, département de Mont-Tonnerre, n° 9, 1^{er} envoi. N° 27, *ancien maître Français*, le Christ au pied de la croix, les Maries, saint Bruno et autres saints à genoux. “ 2 pieds 6 pouces sur 4 pieds 6 pouces. ”

(2) M. le comte Clément de Ris, dans sa description du musée de Mayence, garde un silence absolu sur cette œuvre. — *Les musées de province*, tome 1^{er}, page 37.

« autels de Saint-Gervais de Paris, et que c'est le gouvernement qui en a fait don à la ville de Rennes pour son musée (1). »

J'ai cité plus haut les nombreuses autorités qui établissent que Jean Cousin avait exécuté d'importants travaux de peinture sur verre pour l'église Saint-Gervais, et l'on peut admettre, sur la foi de ces documents, l'origine attribuée au tableau du musée de Rennes. Il y a là du reste un nouveau sujet d'étude que je livre au jugement de nos savants connaisseurs (2).

Parlerai-je de deux autres tableaux qu'on prétendrait attribuer à notre illustre artiste, l'un un *portrait de femme* qui fait partie du cabinet de M. Poncelet d'Auxerre (3), et l'autre une *Diane de Poitiers* (4) qui appartient à M. Arsène Houssaye, inspecteur général des beaux-arts. Je ne saurais me prononcer sur une aussi grave question, surtout en présence des doutes sérieux qui se sont élevés, mais je souhaite que la lumière se fasse et que la vérité se confirme (5).

En recherchant les traces depuis longtemps perdues des descendants de Jean Cousin, j'ai eu le bonheur de retrouver un des héritiers directs de l'illustre famille

(1) Ce tableau est en effet mentionné ainsi sur la liste des envois du ministère de l'intérieur. « Rennes, n° 14, 2^e envoi. — 29, *Jean Cousin* (attribué « à), Jésus aux noces de Cana, provenant de l'église Saint-Gervais. »

(2) Comte Clément de Ris, *Musées de province*, tome 1^{er}, page 182.

(3) *Journal de l'Yonne*, 31 mai 1866.

(4) *Grand Journal*, 22 avril 1866.

(5) Le catalogue du musée de Valenciennes porte cette mention : *Cousin Jean*, le *Jugement dernier*, toile n° 65, mais M. le conservateur n'ose affirmer que cette origine soit exacte. — M. le comte Clément de Ris, *Musée de province*, tome 1^{er}, p. 59, ne parle pas de ce tableau que je me borne à signaler ici.

Bouvyer, dont j'ai fait connaître plus haut l'origine et la filiation, et à laquelle Jean Cousin était rattaché par une double alliance. Mais ce qui augmente le prix de cette bonne fortune, c'est que cet honorable descendant qui porte le nom de Bouvyer (1) est possesseur de cinq tableaux représentant les portraits exécutés par Jean Cousin lui-même des principaux membres de sa famille et qu'on avait prétendu être depuis longtemps passés en Angleterre (2). Il n'y a pas doute possible sur leur authenticité, car ils se sont transmis de génération en génération comme un dépôt précieux et sacré. Grâce à l'obligeance de M. Bouvyer, j'ai pu charger un artiste distingué, M. Mainville, professeur de dessin à Agen, de les reproduire par le crayon; et la photographie me permettra au moins de faire connaître au monde artistique cette collection si curieuse (3).

Voici la nomenclature de ces portraits :

1° Jehan Bouvyer II, curé de Soucy et chanoine de la cathédrale de Sens, frère de Marie Bouvyer qui fut la troisième femme de Jean Cousin ;

2° Etienne Bouvyer II, son neveu et son gendre.

3° Marie Cousin, sa fille, issue de son second mariage avec Christine Rousseau, et femme d'Estienne II ;

4° Jehan Bouvyer III, fils de Marie Cousin et de Estienne II, portant la date de 1582 ;

5° Et Savinienne de Bornes, femme de Jehan III.

Les tableaux sont peints sur bois, de même dimen-

(1) M. Bouvyer, receveur principal des contributions indirectes à Agen, qui descend directement de Jehan Bouvier III, petit-fils de Jean Cousin.

(2) Comte Clément de Ris, tome II, page 35.

(3) Villeneuve, photographie à Sens.

sion, d'une hauteur de 50 centimètres et remarquables, assure M. Bouvyer, par la régularité du dessin et la vivacité du coloris. Ils auraient déjà figuré dans une exposition des beaux-arts qui a eu lieu à Agen au mois de mai 1863, et y auraient obtenu la place d'honneur. On peut s'étonner que la publicité ne soit pas venue les signaler à l'attention publique, et je m'estime heureux de pouvoir lui en offrir les prémices.

M. Tarbé (1), après avoir cité Félibien qui dit que l'on voit dans la ville de Sens *plusieurs tableaux* de ce grand peintre, et *quantité de portraits*, ajoute : *Nous en connaissons trois qui sont chez la citoyenne Bouvyer : le portrait de Jean Cousin exécuté par lui-même : celui du chanoine Charles Bouvyer, et enfin celui de Marie Cousin, sa fille unique.* Les traditions de la famille ne confirment pas qu'elle ait jamais possédé le portrait de Jean Cousin, et l'on n'en connaît pas d'autre que celui qui est reproduit par la gravure d'Edelink (2), dont une épreuve existe à la bibliothèque impériale.

La miniature ne pouvait non plus échapper au pinceau de Jean Cousin, et l'on cite de lui :

Le portrait de Marguerite de la Hache, femme de Henri Bouvyer II, morte le 1^{er} décembre 1564, et que M. Bouvyer, père de M. Bouvyer d'Agen, possédait encore en 1792 (3); — celui de Marie Bouvyer, femme de Jean Cousin, peint sur vélin, que M. Bouvier d'Agen possède également (4). — Un livre d'heures de Fran-

(1) *Almanach* de 1799, pages 183-194. — Félibien, *Loco citato*.

(2) Edelink (Gérard), graveur hollandais, né en 1649, mort à Paris le 2 avril 1707.

(3) Correspondance particulière de M. Bouvyer.

(4) Correspondance particulière de M. Bouvyer.

çois I^{er}, conservé, dit-on, dans la bibliothèque de John Robin, à Liverpool, et celui de Henri II. — Et un manuscrit composé de 60 dessins et cartouches représentant les diverses positions de la fortune pendant la durée de la vie humaine (1).

La sculpture devait aussi exciter la passion de ce vaste génie, et voici la nomenclature des œuvres qui lui ont été attribuées :

Le tombeau de Louis de Brezé, époux de Diane de Poitiers, mort en 1531, et placé dans la chapelle d'Amboise à Rouen (2). — Le mausolée de Diane de Poitiers (3). — Le tombeau de Jacques de Brezé (4).

Les bas-reliefs du tombeau de François de la Rochefoucault, mort en 1517, élevé par les soins d'Anne de Polignac, sa bru (5). — Un buste de François I^{er} (6). — Un buste en marbre et un médaillon en bronze de Charles-Quint, qui faisaient partie d'un monument érigé à sa mémoire par le cardinal de Granville (7). — Les cariatides et les génies de la chaire des Grands-Augustins (8). — Les statues en pierre peinte de Philippe de Comines et d'Hélène de Chambes, dame de Comines, provenant de leur tombeau dans le couvent des Grands-

(1) Giorgio Vasari, tome VII, p. 247. — Lenoir. — Charles Blanc, p. 8.

(2) Lenoir, *Musée des monuments français*, tome XIV, page 47. — Comte de Clarac, *Description du musée de sculpture du Louvre*.

(3) *Magasin pittoresque*, 1833, page 344.

(4) Lenoir, tome VIII, pages 101-102. — Poirson.

(5) Lenoir, tome IV, page 184. — Musée du Louvre, *sculptures modernes*, n° 107.

(6) Lenoir, n° 145. — Horsin-Déon, page 125.

(7) Charles Blanc, page 4. — Musée de Versailles, n° 205. — Lenoir, page 146.

(8) Miel.

Augustins (1). — Le tombeau monumental, en albâtre, de Philippe de Chabot, amiral de France, œuvre capitale, et l'un des plus beaux ornements de notre musée national (2). Il a été gravé dans les *Antiquités nationales* de Millin; — et un groupe en marbre, très-mutilé, de *Vénus et l'Amour*, qui fait partie du musée de Cluny, sous le numéro 103.

Disons cependant que quelques opinions se sont élevées pour combattre le talent de Jean Cousin comme sculpteur, ou tout au moins pour mettre en doute l'authenticité des œuvres qu'on lui attribue. Il y a plus, un critique sévère, M. Philippe Beclard, a publié en 1857 (3) une brochure ayant pour titre : *Jean Cousin a-t-il été sculpteur ?* Mais quel que soit le mérite de l'écrivain, elle n'a pas assez d'autorité pour infirmer les appréciations antérieures émanées d'hommes les plus compétents (4). Laissons donc à Jean Cousin cette gloire, dont sans doute il n'a pas besoin, mais qui dimi-

(1) Musée de Versailles, pages 171-172. — Millin, tome III, page 41. — Lenoir, page 93.

(2) Millin, tome I^{er}, page 56. — Horsin-Déon, page 135. — Lenoir, n° 98. — *Magasin pittoresque*, 1833, page 114. — Baron Chambry de Troneenord, *Etude historique sur la statuaire au moyen âge*, page 24. — *Le peintre graveur français*, par Georges Duplessis, tome IX, page 5. — Il y a au Louvre la statue de l'amiral, une statuette de la *Fortune*, et deux *Génies funéraires*, n°s 103, 104, 105 et 106 de la *Description des sculptures modernes*, par H. Barbet de Jouy. — *Musées de France*, par Louis Viardot, page 373.

(3) *Revue de l'Anjou et du Maine*. — Balthazar Taveau, procureur au bailliage de Sens : Manuscrit de la Bibliothèque de Sens.

(4) Charton et Bordier, page 116. — *Annales archéologiques*, 1852-1853. — Félibien. — *Le peintre graveur*, par Georges Duplessis. — Charles Blanc, page 4. — Les comptes des bâtiments royaux portent cette mention : « 1553, marbres à Jean Cousin pour vente d'une pierre de marbre, 35 livres.

nuerait l'auréole que les siècles lui ont si justement imprimée.

La sculpture en ivoire, la gravure en médailles, la peinture sur émail et la gravure sur bois ne furent pas non plus des sciences inconnues pour Jean Cousin.

Ainsi on lui attribue :

Un saint Sébastien en ivoire de 15 pouces de proportion et dont on vante le dessin vigoureux (1). — Un très-bel émail représentant un exercice de gymnastique connu en Italie sous le nom de Forze (2).

Et de nombreuses gravures et estampes dont la nomenclature est sans doute loin d'être complète et que je me borne à indiquer ici sommairement (3) :

Entrée de Henri II à Paris, 1549. — Primaléon de Gréco, in-f°, 1550, Paris (4). — Vsaige et description de l'holomètre pour sçavoir mesvrer toutes choses qui sont sous l'estandue de l'œil, 1555, in-4°, Paris (5). — Henrici II, Galliarum regis elogium cum ejus verissime expressa effigie, 1560, in-8°, Paris (6). — Songe de Polyphile (7) in-f°, Paris, 1561 et 1600. — Œuvres d'Ovide, in-24, 1579, Paris (8). — Faits et conquêtes

(1) Lenoir, tome III, page 158. — *Magasin pittoresque*, *Loco citato*.

(2) Miel. — Vasari, tome II, page 53. — Didot, *Essai sur l'histoire de la gravure sur bois*, 1863.

(3) *Origine de la gravure sur bois*, Fournier le jeune, page 82. Paris, 1758. — *Traité de la gravure sur bois*, Papillon, 1766. — Miel.

(4) *Archives du bibliophile*, n° 8973.

(5) *Peintre graveur français*, tome IX, page 5.

(6) *Peintre graveur français*, tome IX, page 323.

(7) *Peintre graveur français*, tome IX, page 5. — *Athenæum français*, 10 février 1854, page 116.

(8) *Origine de la gravure sur bois*, Fournier, 1758, page 82. — *Traité de la gravure sur bois*, par Papillon, 1766. — Miel.

d'Alexandre le Grand, in-4°, 1581, Paris (1). — Histories prodigieuses de plusieurs fameux auteurs, in-16, 1582, Paris (2). — Le livre de la lingerie (3), Paris 1584. — Figures de la sainte Bible, 1614, in-f°, Paris, huit éditions (4). — Fables d'Esopé, in-24, 1600, Lyon (5). — Portrait de Ronsard, en tête de ses œuvres, in-12, 1586. — L'Annonciation (6). — Le Sauveur descendu de la croix (7). — La conversion de saint Paul (8). — Les Cyclopes forgeant la foudre (9). — La mort de la Vierge (10). — Le Serpent d'airain (11).

Jean Cousin excellait aussi, dit-on, à composer des figures fantastiques, des mascarons et des chimères (12), et il exécuta même en 1563, moyennant la somme de 720 livres, les décorations pour l'entrée de Charles IX dans la ville de Sens (13).

Ce n'était point encore assez, pour ce génie universel, de cette vie déjà si remplie ; sa main, comme pour se

(1) *Archives du bibliophile*, n° 6683.

(2) *Archives du bibliophile*, n° 9103.

(3) De Montaiglon, *Archives de l'art français*, tome v, page 351. — *Le peintre graveur*, tome ix, page 6. Bibliothèque de l'Arsenal, n° 11954.

(4) *Le peintre graveur français*, par Georges Duplessis, tome ix, p. 11.

(5) *Origine de la gravure sur bois*, par Fournier, 1758, page 82. — *Traité de la gravure sur bois*, par Papillon, 1766. — Miel.

(6) *Le peintre graveur français*, tome ix, page 13. — Collection de M. Prosper de Baudicourt, Paris.

(7) Collection de M. de Baudicourt. — Bibliothèque impériale, département des estampes. — Collection de M. Destailleur, Paris.

(8) *Le peintre graveur français*, page 11. — Collection de M. de Baudicourt. — Bibliothèque impériale, département des estampes.

(9) Bibliothèque impériale, département des estampes. — Musée de Francfort-sur-le-Mein.

(10) Collection de M. Destailleur.

(11) Collection de M. de Baudicourt.

(12) Lenoir. — Charles Blanc, page 8.

(13) Miel, — Brullée, p. 207. — Tarbé, *Recherches historiques*, page 327.

reposer du pinceau et du burin, prenait la plume et produisait des ouvrages didactiques dont l'autorité est encore suivie de nos jours (1).

Jean Cousin est auteur :

Du livre de Pourtraicture contenant les plans et les figures de toutes les parties séparées du corps humain, Paris, Leclerc, in-4°, oblong, 1571. Cet ouvrage a eu jusqu'à quatorze éditions qui ont été publiées sous les titres de : Livre de Pourtraicture. La vraie science de la Pourtraicture. L'art de desseigner. L'art du dessin (2).

Et du livre de perspective, in-f°, Paris, 1560. Le Boyer (3).

On a dit aussi que Jean Cousin fut poète comme le furent Léonard de Vinci et Michel Ange (4), mais ses œuvres trop fugitives sans doute n'ont pas vécu jusqu'à nous. Je n'ai retrouvé qu'un bien léger sonnet dont je n'oserais charger sa mémoire, s'il ne se trouvait en tête d'une édition de son livre de Pourtraicture, imprimé en 1625.

Je le transcris ici :

« Le vaisseau sans nocher, sans rame et sans boussole,
« A beau voguer sur mer, s'il n'arriue à bon port ;

(1) Jean Cousin avait inscrit sur un de ses livres, avec sa signature, cette mention : *Ce livre appartient à Jean Cousin et à ses amis* — Charles Blanc, p. 8.

(2) *Le peintre graveur français*, tome ix, page 8.

La bibliothèque de Sens possède un exemplaire de l'édition de 1670.

(3) *Le peintre graveur français*, tome vii, p. 28-42 ; tome ix, page 6. — La bibliothèque impériale possède un exemplaire de cet ouvrage portant la signature *Bouyer App^e, à Sens*, 1563, et au-dessous cette mention : « *Acquis par moy, Jean George Bardot de Montbéliard, de maistre Geoffroy Bouwier*, 1665. » Cet exemplaire est sans doute celui que Jean Cousin offrit à Estienne Bouwyer II, son gendre (page 3).

(4) Miel. *Loco citato*.

- « Lorsqu'il pense toucher à l'arène du bord,
« La tempeste et le vent luy monstre vn autre pole.

« L'enfant sans précepteur, sans liure, sans escole,
« En l'ignorance trouue et l'oubly et la mort ;
« Le pèlerin se perd, qui sans conduite sort,
« Et sans aisles l'oiseau qui dedans les airs vole.

« Ainsi quiconque veut en son art estre expert,
« Sans l'art de Pourtraicture en son œuvre se perd ;
« Car la Pourtraicture est son nocher et son liure,

« Sa conduite, son aisle, et avec elle il peut
« Voguer, scauoir, courir, voler où son cœur veut
« Et faire son esprit en son ouvrage viure.

Malgré tous les travaux incessants de cette vaste et inépuisable intelligence, Jean Cousin vécut de longs jours, car il mourut vers l'an 1590 (1). L'époque de sa mort n'est pas moins controversée que celle de sa naissance : mais ses dernières œuvres s'arrêtent vers cette époque et l'on sait qu'il vivait sur la fin du règne de *Henri III*. « Il mourut, dit Taveau, plus riche de nom
« que de biens de fortune qu'il a de toute sa vie négligés, comme tous hommes de gentil esprit, faisant
« profession des arts et sciences, s'y sont peu arrestés. »

Un censier de l'abbaye de Saint-Germain de Paris pour l'année 1547, porte cette mention : *De maistre Jehan Cousin painctre, pour sa maison et jardin, assis*

(1) Félibien, page 710. — *Dictionnaire des artistes*, par l'abbé Fontenay, page 430. — *Vie des peintres*, Papillon, page 435. — *Vie des peintres*, par d'Argenville, page 3. — Tarbé, *Almanach*, 1799, page 185 ; *Recherches historiques*, page 328. — Moreri, *Dictionnaire*, v° J. Cousin. — *Le peintre graveur français*, tome ix, page 4. — Charles Blanc, page 6.

en la dicte rue Desmarest ; et le même censier pour l'année 1595 confirme cette indication en ces termes : *De Claude-Alexandre et sa femme ayant les droits des héritiers, hoirs ou ayant-cause de feu M. Jehan Cousin pour une maison et appartenances assises en la dicte rue Desmarest*(1). On doit conclure de ce document qu'il mourut à Paris où il s'était retiré dans sa vieillesse.

Quelle que soit d'ailleurs l'époque à laquelle s'est éteint ce grand génie, son nom a vécu assez pour survivre encore et toujours comme un symbole de science et de progrès.

J'ai voulu seulement esquisser ici la vie de Jean Cousin au point de vue historique et local, laissant à d'autres plus dignes le soin de dépeindre et d'apprécier chacune de ses œuvres dans leur forme et leur caractère, à d'autres aussi la tâche bien grande de retracer l'influence qu'elles ont exercée sur la transformation de l'art en France.

DELIGAND.

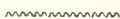
(1) *L'intermédiaire des chercheurs et curieux*, Burty, n° 26, 25 janvier 1865.



NOTICE

SUR

VILLENEUVE-LE-ROI



J'avais entrepris, il y a quelques années, de rédiger un catalogue des livres que renferme la bibliothèque de Villeneuve-sur-Yonne, lorsqu'en procédant à ce travail plusieurs pièces relatives à l'origine de cette localité me tombèrent sous la main. J'étais, à cette époque, habitant de Villeneuve, et tout ce qui avait trait à son histoire ne pouvait manquer de piquer ma curiosité; aussi m'empressai-je de réunir les documents qui me parurent offrir un certain intérêt, et d'en composer la notice dont je me propose de vous donner lecture.

Ces documents sont extraits, pour la plupart, de quelques chartes de nos rois, et notamment d'un mémoire que fit imprimer, en 1726, un sieur Aubry, avocat, à l'occasion d'un procès soutenu par les habitants contre un sieur Megret, grand audiencier de France, seigneur de Passy, qui, en vertu de lettres-patentes

qu'il avait obtenues le 9 février de la même année, voulait réunir à sa seigneurie la paroisse de Saint-Nicolas dépendant dudit Villeneuve.

Toutes ces pièces sont d'accord pour attribuer à Louis VII la fondation de cette ville, et d'ailleurs une lettre écrite à ce roi par Milon de Trainel, abbé de Saint-Marien d'Auxerre, au sujet de la vente que ce dernier avait consentie du terrain sur lequel elle est construite, ferait tomber les doutes qui pourraient encore exister à cet égard.

Ce terrain consistait en une vaste prairie située à l'extrémité d'une plaine dite des Égriselles, au pied de la montagne de Chaumont (*calvus mons*). Elle appartenait aux moines de Saint-Marien d'Auxerre de l'ordre de Saint-Benoit, comme étant une dépendance du domaine des sœurs de leur ordre que Milon avait établies à Valprofonde, à l'entrée de la forêt d'Othe.

Ce domaine leur avait été donné par un sieur Pierre de Beaucène et dame d'Avingarde, sa femme, pour la dot cléricale de Étienne de Beaucène, leur fils, entré dans l'abbaye de Saint-Marien, et de deux de leurs filles entrées dans le couvent de Valprofonde.

Notons, en passant, que Valprofonde, déjà connu en 1160 sous le nom de *Vaul-Parfunde*, est un hameau situé à cinq kilomètres de Villeneuve. Sa population s'élève tout au plus à soixante-quinze habitants. Derrière le petit groupe de maisons qui le composent, s'étend la forêt d'Othe qui, malgré les défrichements partiels que l'on y a opérés, est encore aujourd'hui l'une des plus vastes forêts de la France. La chapelle du couvent est seule restée debout, et sert d'église à cette population

autrefois perdue au milieu des bois. Quant au couvent, il a entièrement disparu ; les pierres provenant de ses ruines ont servi à construire des habitations, et, bien souvent encore, le laboureur, en promenant sa charrue sur l'emplacement qu'occupaient ses vastes bâtiments, met à découvert quelques pans oubliés de ses vieilles murailles.

Il y a cinq ans environ, un habitant, en creusant une cave à deux cents mètres de l'église, rencontra un souterrain que j'allai visiter. Sa largeur est tout au plus d'un mètre, la voûte est construite en pierres calcaires, et sa hauteur à partir du sol jusqu'à la clef est de deux mètres. Ce souterrain doit, bien certainement, prendre naissance dans l'église, et je remarquai qu'à peu de distance de l'endroit où il avait été mis à jour, il se divisait en deux branches dont l'une m'a paru s'enfoncer directement sous la colline qui fait face à l'église, et l'autre, située à gauche, semblait suivre parallèlement cette colline dans la direction de Villeneuve.

Quelle était la destination de ces souterrains ? quelle était leur étendue ?... Il y avait là matière à exploration, mais il fallait déblayer, on craignait les éboulements, puis l'argent manquait, et ces souterrains qui remontent à plusieurs siècles ont continué à garder leurs mystères.

Le désir de créer un appui à ce couvent de femmes isolé au milieu des bois ne contribua pas peu, sans doute, à déterminer les moines de Saint-Marien à céder la prairie sur laquelle Louis VII construisit Villeneuve ; car dans la lettre que Milon de Trainel lui écrivit à l'occasion de cette cession, il lui recommande tout parti-

culièrement ses religieuses de l'abbaye de *Vaul-Parfunde* située à l'entrée de la forêt d'Othe.

Louis VII entourra cette prairie de larges fossés et de fortes murailles flanquées de tours. Quatre portes fortifiées et munies de ponts-levis donnaient accès dans la ville. Elles sont connues sous les noms de portes de Sens, de Valprofonde, de Rampillon et de Joigny. Il posa les fondements d'une église qui, par la hardiesse et la beauté de son architecture, a obtenu le privilège, il y a quelques années, d'être classée au nombre des monuments historiques. Il construisit, en outre, une forteresse ou château dont il est fait mention dans une charte de Charles V, alors régent du royaume, en date du mois de juillet 1359.

Ces murailles et ces tours sont aujourd'hui détruites en partie, et les fossés dans lesquels entraît, jadis, la rivière d'Yonne, ont été convertis en jardins qu'arrose dans son cours un modeste ruisseau. La forteresse, qui portait le nom de château des Salles, a depuis longtemps disparu ; son emplacement est occupé par des tanneries et par quelques maisons qui forment un quartier auquel elle a laissé son nom.

En avant de ce château s'élevait une tour connue sous le nom de tour de Louis le Gros et dont il reste encore une partie assez considérable. Elle est construite en pierres calcaires dont le volume augmentant à proportion de leur élévation, leur donne un aspect régulier. Son diamètre intérieur est de sept mètres quatre-vingts centimètres, et l'épaisseur de ses murs est de trois mètres 75 centimètres. Son élévation au-dessus du fossé qui l'entoure était de cinquante mètres avant qu'on ne

fit la démolition de l'étage supérieur en 1793, pour employer les pierres à la construction du quai de la ville, en amont du pont.

Cette tour communiquait avec le château des Salles au moyen d'un pont-levis et d'une porte dont la baie se voit encore dans le mur d'enceinte de la ville. Il ne reste plus rien de sa distribution intérieure, mais une relation que j'ai lue des ruines qu'elle offrait, il y a une quarantaine d'années, nous apprend qu'elle avait trois étages voûtés en pierre, et qu'au-dessous du premier étage était une salle obscure dans laquelle on ne pouvait pénétrer que par une trappe pratiquée au milieu du pavé.

Cette grosse tour était un fief en chef dont les censives s'étendaient sur quinze fiefs au nombre desquels se trouvaient les seigneuries de Villefranche, de Dicy et de Villeneuve-les-Genêts.

Parmi les seigneurs qui furent châtelains de cette tour, je me contenterai de citer Cautien Garro, seigneur de Fontenelle, de Blainvilliers, de Palteau, Dixmont et Armeau, mort sous Louis XIV, et dont on voit encore la tombe au milieu du sanctuaire de l'église de Villeneuve; et Benigne d'Auvergne de Saint-Marc, gardien du fameux masque de fer qui, en se rendant aux îles Sainte-Marguerite, s'arrêta pendant une nuit avec son mystérieux captif à son château de Palteau situé à un myriamètre et demi de Villeneuve.

Le nom de Louis le Gros, sous lequel cette tour a été de tout temps désignée, pourrait donner à penser qu'elle faisait partie d'une forteresse élevée antérieurement à la fondation de la ville. Toutefois, nous n'avons trouvé

aucun document de nature à éclaircir cette question. Nous savons seulement que dès 1147, c'est-à-dire seize ans avant la fondation de Villeneuve, il existait de chaque côté de la grande route, depuis la plaine des Égriselles à l'extrémité de laquelle cette ville a été élevée, jusqu'à la fontaine Saint-Marc, qui subsiste encore à deux kilomètres en deçà du côté de Sens, des habitations en assez grand nombre pour que cet endroit fût déjà connu sous le nom de *villa longa* (ville longue). Nous savons de plus que cette ville longue était habitée en partie par des Juifs qui en furent chassés à cette époque par ordre du pape Eugène, lors de son séjour à Sens.

Louis VII aurait donc trouvé un noyau d'habitants assez important pour sa nouvelle ville, et afin d'augmenter plus rapidement cette population, usant en cela du moyen si souvent employé par Louis le Gros, son père, il la dota, en 1163, d'une charte calquée sur celle qui avait été octroyée à la ville de Lorris... Aux termes de cette charte, nul habitant et résidant en ladite ville n'était tenu de payer que six deniers de cens pour tous droits de servitude ou coutume, et ce faisant, nul ne payerait aucun droit de tollage, fourrage, fouage, minage, huitième et vingtième de vin procédant de son héritage, ni aussi de labeur ni nourriture de ses bêtes, ni autres quelconques; de plus, aucun membre de la commune n'était justiciable que de la juridiction inhérente à cette commune, sans pouvoir jamais en être distrait, même pour plaider contre le roi.

A ces privilèges, les successeurs de Louis VII en ajoutèrent plusieurs autres : par une charte en date du

mois de juillet 1359, Charles V, alors régent du royaume, pour dédommager les habitants de Villeneuve-le-Roi des dépenses qu'ils avaient faites pour la réparation de la forteresse, des murs et des fossés de la ville dans lesquels entrait la rivière d'Yonne, leur permit de peupler ces fossés de telle quantité de poisson que bon leur semblerait, et d'en prendre le profit pour l'employer à l'entretien desdits fossés et forteresse. Il leur accorda également la franchise de la rivière d'Yonne dans le cours d'une lieue, dans laquelle les maîtres pêcheurs établis à Villeneuve avaient la liberté de pêcher, sans être assujettis à autre chose qu'à une prestation annuelle de vingt-quatre livres qu'ils rendaient au domaine.

Au mois de février 1383, Charles VI ayant été informé que les habitants de Villeneuve-le-Roi étaient troublés par le maître des eaux et forêts de Sens et autres officiers, dans l'exercice du droit de chasse à eux octroyé par ses prédécesseurs, leur accorda par des lettres-patentes congé et licence de chasse à toutes bêtes grosses et menues, à chiens, engins, filets et autres harnais loïsibles et convenables, depuis les lieux dits de *Voye-Profonde* (aujourd'hui Valprofonde) jusqu'au Val-du-Chaume, et depuis l'église de Saint-Martin dudit Villeneuve jusqu'au buisson de Teste-à-Pois, du côté devers ledit Villeneuve, et autres lieux circonvoisins, excepté toutefois es garennes et bois de Dixmont.

En 1495, Charles VII ordonna que les habitants de la ville, faubourgs et territoires de Villeneuve qui achèteraient ou vendraient marchandises le jour de mercredi

de chacune semaine, ne seraient tenus en payer aucun denier ne coutume.

Au moyen de tous ces privilèges, la population ne pouvait manquer de s'accroître rapidement, et bientôt deux faubourgs s'ajoutèrent à la ville, le premier, dit faubourg Saint-Nicolas, dont l'église située à gauche de la route, à quelques pas en dehors de la porte de Sens, fut vendue à la révolution comme bien national, et convertie en une maison bourgeoise dont le vaste jardin n'est autre que le cimetière qui servait à la sépulture des habitants. Il est fait mention de cette église, comme église paroissiale, dans le procès-verbal de réformation de la coutume de Sens qui est de l'année 1555, où il est dit que comparut le curé de Saint-Nicolas et de Saint-Martin es faubourg dudit Villeneuve.

Quant à l'église de Saint-Martin, qui n'était qu'une succursale de celle de Saint-Nicolas, son origine devait être bien ancienne, car son nom figure déjà, ainsi que nous l'avons vu, dans la charte de Charles VI datée de 1383, par laquelle ce prince accordait aux habitants de Villeneuve le droit de chasse à toutes bêtes depuis ladite église jusqu'au buisson de Teste-à-Pois.

Elle était construite sur une hauteur, à deux kilomètres environ de la ville. On cessa d'y célébrer la messe vers 1720, à cause de son état de délabrement ; elle a complètement disparu, mais son souvenir est encore consacré par un pèlerinage qui, sans doute, a bien dégénéré de ce qu'il devait être dans le principe. Chaque année, le lundi de Pâques, garçons et jeunes filles gravissent joyeusement le chemin que suivaient avec recueillement leurs ancêtres, et se livrent, non loin de

l'emplacement qu'occupait cette église, au plaisir de la danse et au singulier amusement de faire rouler du haut de la montagne des œufs rouges qu'ils se disputent à la course, au milieu des rires et des cris que provoquent les faux pas des lutteurs.

Le deuxième faubourg, dit faubourg Saint-Savinien, situé à l'extrémité de la ville, du côté de Joigny, possédait son église à un demi-kilomètre de la ville ; il n'en reste plus aucun vestige.

Enfin, je mentionnerai encore un troisième faubourg, celui de Saint-Laurent, situé de l'autre côté de la rivière d'Yonne, et relié à la ville par un pont de 214 mètres de longueur, composé autrefois de seize arches, remontant, m'a-t-on dit, à Philippe-Auguste. Ce faubourg forma jusqu'en 1777 une seigneurie à part. Elle avait son église, sa cure et son école, ses murs et ses fossés qui dataient de Henri IV. Son église collégiale avait été fondée en 1210. On y célébrait encore l'office divin au moment de la révolution ; c'est à peine si l'on peut, aujourd'hui, en préciser la place. Cette seigneurie appartenait à l'archevêque de Sens, elle avait le titre de châtellenie et comprenait les communes de Bussy-le-Repos et Rousson. Elle porta successivement les noms de *Capella Domini Senonensis super Yonam*, et plus communément celui de *villa fatua* ou ville folle, qu'elle avait au moment où, en 1777, elle fut réunie à Ville-neuve.

Ce n'est pas sans une vive opposition de la part de ses habitants qu'eut lieu cette annexion, et les archives de la Mairie conservent encore une protestation de cette époque dont le style témoigne de l'énergie avec laquelle

ils luttèrent contre l'exécution de cette mesure. Ce ne fut qu'avec l'aide de la force armée que l'on parvint à se rendre maître des papiers et registres concernant l'administration de Villefolle pour les transporter à Villeneuve, et malgré le temps qui s'est écoulé depuis cette annexion, la fusion des habitants du faubourg Saint-Laurent avec ceux de la ville ne s'est pas opérée d'une manière tellement complète que l'on ne puisse reconnaître encore chez les premiers ce caractère ferme et résolu qui distingua leurs ancêtres.

Indépendamment des églises dont je viens de parler, Villeneuve renfermait un certain nombre de couvents, notamment un couvent de religieux de l'ordre des Célestins et un monastère de Bénédictins fondé en 1643 par Octave de Bellegarde, archevêque de Sens. L'abbaye des Écharlis y possédait une maison connue sous le nom de Maison-Rouge, située à proximité de la porte de Paris. Une transaction passée en 1511, entre Jacques Morin, quarante-quatrième abbé des Écharlis, et les habitants de Villeneuve, au sujet d'un passage qui leur était dû à côté de cette propriété, nous fait connaître que cette maison était belle et de grande étendue, et que les habitants y avaient toujours retiré leurs titres, ornements et bijoux dans les temps de guerre et de pillage. Beaudouin, trentième abbé, y fut élu l'an 1373, et Guillaume II, quarante-cinquième abbé, en 1520. Ce dernier figure dans une donation faite à son ordre d'une maison située en ladite ville, rue du Puits-d'Amour. Cette abbaye était encore propriétaire d'un moulin qui était situé dans la rue des Tanneries.

Enfin, l'ordre des Templiers y avait aussi un établissement dont l'emplacement est indiqué par une rue qui porte encore le nom de rue de la Commanderie, près la porte de Joigny.

Dès 1175, ces chevaliers avaient conclu avec Louis VII un traité concernant leurs droits sur les terrains qui leur appartenaient compris dans la nouvelle ville, et le genre de décoration qui couronne la porte de Joigny, semblerait même indiquer que la garde de Villeneuve leur avait été confiée par ce roi. Il existe en effet, de chaque côté, sur la toiture de cette porte, deux statuettes représentant deux templiers que je fus à même d'examiner de près, ces statuettes ayant été mises à terre lors d'une réparation qui fut faite, il y a quelques années, à cette porte de ville. Elles sont en plomb et portent un mètre de hauteur. Elles sont vêtues d'une robe de religieux serrée autour de la taille au moyen d'une ceinture à laquelle est accroché un fourreau d'épée. L'une d'elles était coiffée d'une espèce de capuce en forme d'éteignoir, l'autre qui était tête nue, avait probablement reçu autrefois une coiffure semblable. Toutes deux ont la main gauche fièrement campée sur la hanche et le bras droit relevé au-dessus de la tête. La main tenait encore une poignée d'épée dont la lame avait été, sans doute, emportée par le temps. Ces deux statuettes ont été remises en place, et l'épée qu'elles avaient perdue leur a été restituée. Entre elles s'élève une tige en fer qui, bien certainement, devait servir de hampe à l'étendard royal. Mais, il y a une trentaine d'années, on a eu la malencontreuse idée de placer à l'extrémité de cette tige une girouette figurant un coq

qui, sans cesse en mouvement, et tournant à tous les vents, semble se débattre sous ces deux épées, et vouloir dérober sa tête aux coups qui la menacent. Cette modification, toute insignifiante qu'elle paraisse, n'en a pas moins dénaturé l'idée qui avait présidé à la décoration de ce monument, et l'on aurait peine à reconnaître actuellement dans cette girouette ainsi placée entre deux templiers, l'emblème dont cette porte de ville avait été couronnée dans l'origine pour représenter la fidélité des habitants au drapeau de l'ancienne monarchie française.

Villeneuve, comme tant d'autres villes de France, a eu ses vicissitudes et ses révolutions. En 1420, sous Charles VI, à cette époque où la France était livrée à l'anarchie par suite des divisions qui existaient entre la maison d'Orléans et celle de Bourgogne, Villeneuve fut assiégée et prise par les Anglais agissant de concert avec le parti du duc de Bourgogne.

Pendant les guerres de la ligue, cette ville joua un rôle assez actif, et différentes notes trouvées dans la bibliothèque du presbytère et rédigées par un témoin oculaire, sous l'impression des événements qui se passaient alors, nous font connaître l'esprit qui animait la population.

L'une de ces notes écrite en latin et en caractères usités à cette époque, se trouve au verso de la dernière page du premier volume des œuvres de saint Jérôme données par un sieur Jean Gillot, curé de la paroisse de Saint-Nicolas de Villeneuve. Elle est relative à un service célébré en mémoire du duc de Guise et de son frère le cardinal, deux mois après leur assassinat à Blois (23 décembre 1588). En voici la traduction :

“ L'an du Seigneur 1589, le vendredi 4 février, après le premier dimanche de Carême, on célébra dans l'église de Villeneuve-le-Roi un service solennel pour les illustres princes catholiques, monseigneur le révérendissime Louis de Lorraine, archevêque, duc de Reims et cardinal de la sainte Église romaine, et pour son vaillant frère, Henri de Lorraine, prince de Guise, pair de France, comte et gouverneur de la Champagne, tous deux cruellement massacrés à Blois par ordre du roi Henri III. Ces deux athlètes, défenseurs de la foi orthodoxe, tombèrent sous les coups meurtriers de la trahison, l'avant-veille de Noël. Leur mort jeta le royaume dans une grande perturbation. La magistrature et la population catholique assistèrent dévotement à ce service, et une oraison funèbre... (le reste est totalement effacé). »

Cinq autres notes nous apprennent qu'à l'avènement de Henri IV au trône, Villeneuve ne fut pas la dernière à lever l'étendard de la résistance, et que son importance, à cette époque, n'était pas tellement à dédaigner, qu'elle ne lui eût mérité les honneurs de plusieurs assauts.

L'une de ces notes est écrite sur le recto de la couverture, à la fin du deuxième volume des œuvres de saint Jérôme. Les quatre autres, écrites de la même main, se trouvent au verso de la couverture du premier volume in-folio des œuvres de saint Ambroise. Elles sont également en latin dont je donne ici la traduction :

Première note. — L'année de l'enfantement de la sainte Vierge, 1589, à l'aube du quatrième jour d'octo-

bre, une personne appelée seigneur de Saulterre, ennemi juré de la sainte union, accompagné d'un grand nombre de satellites, s'approcha des murs de la ville avec l'intention de la soumettre à la domination de Navarre, mais il dut se sauver sans s'emparer de la proie qu'il convoitait.

Deuxième note. — A l'aurore du cinquième jour de février de l'an de notre rédemption 1590, d'autres soldats, infectés du venin de l'hérésie, vinrent attaquer et briser la barrière qui protégeait la porte dite de Joigny, mais Dieu qui conserve cette ville nous délivra du danger, grâce aux prières adressées à la bienheureuse vierge Marie, sa divine mère et notre patronne.

Troisième note. — L'an du Seigneur 1590, le 14 du mois de mars, le mercredi après le jour des Cendres, M. Briant, bachelier très-distingué en théologie, prit possession de la charge des âmes de Villeneuve-le-Roi, en présence d'un grand concours d'habitants ; on était alors en pleine guerre.

Quatrième note. — L'an de grâce 1591, le samedi après les Cendres tombant cette année le 2 mars, des détachements de cavalerie et d'infanterie de la faction de Navarre, composés de soldats très-dangereux, ne respirant que carnage, tentèrent d'escalader les murs de la ville au moyen d'une très-longue échelle qui est encore suspendue aux colonnes de l'église, mais le fondateur et le gardien de la cité céleste nous délivra de cette tentative qui mit toute la ville en émoi.

Cinquième note. — Enfin, le 8 décembre, jour de la conception immaculée de la Vierge, mère de Dieu, l'an

du Seigneur 1592, les murs de la ville furent escaladés avec des échelles de corde.

Deux ans plus tard, à une époque, cependant, où l'abjuration de Henri IV avait déjà entraîné la soumission de plusieurs villes importantes, nous voyons Villeneuve s'opiniâtrer encore à repousser son roi. Cette fois, elle dut payer cher sa résistance, et un acte de notoriété dressé devant Barbotte, notaire, le 3 novembre 1669, sur l'attestation d'un sieur Guillaume Naudin, témoin oculaire, nous apprend que cette ville fut de nouveau assiégée, prise et saccagée, le jeudi 27 janvier 1594, par les capitaines Edme Dupré, seigneur de Tannerre, petit bourg de l'Auxerrois, et René Viau, sire de Champlivaut, agissant tous deux sous les ordres du maréchal de Biron. Le gouverneur de la grosse tour nommée du Lys, chargé de la défense de la ville, fut tué l'un des premiers sur la brèche, à côté de la porte de Sens. Cet acte constate, en outre, que, par suite du massacre, il ne resta que 170 habitants couchant la plupart sur la paille, dans leurs maisons pillées, et mourant tous de faim.

Peut-être pourrait-on taxer d'exagération la déposition du sieur Naudin, si une enquête faite le 11 décembre 1601 par un sieur de Beaujeu, conseiller du roi, sur une requête en dégrèvement d'impôts présentée à Henri IV par le clergé du diocèse de Sens, ne venait, malheureusement, confirmer que, depuis 1594 jusqu'à 1598, le territoire de ce diocèse fut cruellement ravagé par des chefs de partisans et par l'armée du roi elle-même, sous la conduite du maréchal de Biron ; que nombre de bourgs et villages, autrefois dans une situa-

tion florissante, furent pillés et incendiés; que leur population fut presque complètement détruite, et que celle de Chigy, entre autres, qui s'élevait de 4 à 500 feux, fut réduite à 17 ou 18.

Cette enquête à laquelle nous renvoyons ceux de nos collègues qui seraient curieux d'obtenir de plus amples détails, se trouve relatée dans le tome neuvième des Bulletins de notre Société.

Terminons cette notice par la nomenclature des différents noms que porta Villeneuve. D'après les documents que nous avons consultés, cette ville, dans l'espace de cinq siècles, aurait changé six fois de nom. Appelée Villefranche-le-Roi en 1163, lors de sa fondation, nous la voyons, un peu plus tard, prendre le nom de Villeneuve-sur-Yonne auquel elle substitua, en 1186, celui de Villeneuve-le-Roi pour s'appeler ensuite la Ville-Longue, et reprendre au commencement du dix-huitième siècle son nom primitif de Villeneuve-le-Roi qu'elle conserva jusqu'en 1793 et qu'elle remplaça de nouveau par celui de Villeneuve-sur-Yonne qu'elle porte aujourd'hui.

Mon intention n'est pas de rechercher ici les raisons qui ont pu provoquer des changements de noms si nombreux, nous les trouverions, sans doute, dans l'histoire de ces guerres intestines qui, tant de fois, déchirèrent la France. Tel était, en effet, l'excès des haines politiques, que les vainqueurs s'acharnaient à détruire jusqu'aux noms qui pouvaient rappeler le souvenir des vaincus.

Aujourd'hui que les esprits plus civilisés ont compris qu'une seule et même pensée devait les réunir, et que tous les efforts devaient converger vers un même but,

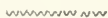
la grandeur et la prospérité du pays, ces divisions si désastreuses qui n'avaient, le plus souvent, pour mobile, que l'amour-propre blessé de quelque grand ou l'intérêt personnel de quelque ambitieux, ne sauraient plus exister.

Les noms et les emblèmes qui servaient à distinguer les partis ne présentent plus, actuellement, qu'un intérêt historique, et nombre de villes, dans le seul but de témoigner de leur antique origine, et sans que l'on puisse y voir aucune signification politique, ont exhumé de leurs archives poudreuses leurs vieux parchemins, et arboré au grand jour leurs anciens blasons.

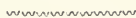
Villeneuve, suivant en cela l'exemple de ses devancières, a fait rétablir depuis quelques années, sur les actes et papiers émanant de son administration municipale, l'empreinte de ses vieilles armoiries, trois tours crénelées surmontées de trois fleurs de lis, le tout d'or, et entouré d'une banderolle portant cette devise : *villa nova regia*.

Espérons qu'un jour viendra où cette ville, fière à juste titre des traditions qui se rattachent à son origine, reprendra son véritable nom de Villeneuve-le-Roi, et par ce nouvel hommage rendu à la mémoire de son fondateur, prouvera une fois de plus encore que le temps et les révolutions n'ont pu détruire chez elle le sentiment de la reconnaissance.

BRISSOT.



SUR L'EAU POTABLE.



Les eaux pures ont été partout, dans l'antiquité, recueillies, conservées, mises à la portée des hommes, comme choses des plus nécessaires à la vie; toutes les traditions en font foi. Dans la terre promise, le voisinage de sources décidait de la fondation d'une ville ou de l'assiette d'un camp. On les contenait par des revêtements de pierre de taille, on en rendait l'accès facile par des degrés, on en fermait l'orifice avec une grande pierre dont le déplacement exigeait l'effort de plusieurs bras, on les entourait d'abreuvoirs pour le bétail. Le soir, à l'heure où les brebis revenaient du pâturage, les femmes sortaient de leurs maisons, la cruche à l'épaule, et, quand les pasteurs avaient fait glisser la pierre, elles descendaient les degrés, remontaient les cruches pleines, les vidaient dans les abreuvoirs, redescendaient, remontaient encore, et finalement s'en retournaient avec l'approvisionnement d'une journée.

Ce lieu de frais et de repos était souvent le théâtre de scènes hospitalières; c'est là que le serviteur d'Abraham, au zèle de Rébecca à faire boire lui et ses cha-

nelles, à sa grâce, à son air bienveillant, reconnut la femme que le Seigneur avait choisie pour le fils de son maître.

Mêmes soins, mêmes travaux, en la terre des Hellènes ; les fontaines apparaissent à tout moment dans la poésie épique ; elles ornent la plaine d'Ilion, les jardins d'Alcinoos, la grotte de Calypso. Auprès de la ville d'Ithaque, il en est une riche et riante, où les citoyens viennent puiser ; un bois sacré de peupliers noirs, dont ses eaux entretiennent la fraîcheur, l'entoure d'un cercle régulier. Ses cascades glacées tombent du haut d'un rocher, au pied de l'autel des nymphes, où les passants offrent leurs sacrifices.

Le poète se complaît dans la peinture des beaux fleuves de la Grèce et de l'Asie, mais, pour lui, à son point de vue pratique, ces fleuves au courant limpide, aux tourbillons argentés, aux rivages verdoyants, aux vagues retentissantes, sont simplement des lavoirs effaçant toutes les souillures ; les filles des rois vont y blanchir les vêtements de la famille souveraine. A ces tables plantureuses, où se consomment tant de chaires rôties, il faut de l'eau de fontaine, et dès l'aurore les captives en ont apporté dans la salle du festin.

A la longue, les cités se peuplent, s'agrandissent ; des fleuves les traversent ou baignent leurs murs ; on n'en tient pas compte ; soit habitude, soit que dans ces temps où on observait beaucoup et avec une extrême sagacité, on ait reconnu que l'eau de source est la seule dégagée de tout mélange délétère, on s'ingénie pour l'amener aux citoyens ; car la distance, l'affluence, les occupations sédentaires, les empêcheraient de l'aller chercher.

En Italie surtout, le besoin est impérieux ; la plupart des rivières qui descendent de l'Apennin sont tantôt de minces filets d'eau, coulant sur un lit de sable imprégné d'une saveur vaseuse, tantôt des torrents bourbeux. Le Tibre à Rome, quoique plus constant dans sa plénitude, à cause de la proximité de son embouchure, n'a reçu des poètes latins aucune des belles épithètes d'Homère ; c'est le *Flavus Tiberis*, le Tibre jaune.

Aussi Rome, à mesure de son accroissement, a-t-elle surpassé toutes les autres villes par le nombre, la hardiesse et les dimensions de ses aqueducs. Non contente de se pourvoir d'une immense quantité d'eau pour la table, elle en fit venir pour ses bains, pour ses naumachies, et quand elle colonisa, elle transporta partout la même profusion. Je n'énumérerai point les localités où existent des restes de ces prodigieuses constructions. Nous en avons en France un des plus beaux spécimens : le pont du Gard, que tout le monde connaît, du moins par la gravure.

Notre ville de Sens, l'antique Agendicum, a participé à la munificence des conquérants. Quoique bâtie sur un sol marécageux, au confluent de deux rivières, ces grands maîtres d'hygiène ont jugé qu'elle manquait d'eau, et ils y ont fait venir celle de la fontaine de Saint-Philbert, par un aqueduc souterrain dont on voit encore des traces. Ce ne fut pas tout ; de même que les Anglais aussitôt un lieu d'exhibition créé y adaptent un chemin de fer, les Gallo-Romains, quand leur métropole sénonaise, débordant de la plaine Champbertrand, eut franchi le gué de Salcy, se mirent en quête d'eau vive, pour en doter les villas qui s'éle-

vaient sur le bord de l'Yonne, à cet endroit parfaitement limpide.

Les travaux de la tranchée entre Paron et Gron ont mis leur conduit à découvert ; notre Société possède un débris de poterie que les ouvriers en ont extrait. A la direction de ce petit canal, nous avons conjecturé où il devait aboutir, et en effet nos fouilles dans la plaine de Gron nous ont montré les fondations de maisons de plaisance, au delà du gué de Salcy.

Après la chute de l'empire d'Occident, pendant plusieurs siècles d'invasions, de guerres universelles et perpétuelles, l'hygiène, l'art du fontainier, cédèrent la place aux plus douloureuses préoccupations. Il s'agissait non plus de prolonger par d'heureux raffinements des existences pleines de sécurité et de bien-être, mais d'échapper aux désastres d'un effroyable cataclysme. Les vicissitudes de Sens sont un exemple de ce qu'eurent alors à souffrir les populations gallo-romaines. Cette grande métropole qui se dilatait dans les contours de l'Yonne, et dont le luxe est constaté par les mosaïques, les marbres, les porphyres, les lapis-lazuli qu'on a retirés de ses ruines, se resserre dans la vieille enceinte d'aujourd'hui. Ses monuments, son palais prétorien, ses thermes, ses arènes, sans doute déjà incendiés, dévastés, renversés, lui fournissent des matériaux pour s'entourer de remparts. Dans sa précipitation, elle y emploie tout : colonnes, sculptures, inscriptions, tombeaux ; au prix de ces sacrifices, abritée par des fortifications alors respectables, elle peut survivre à toutes les périodes orageuses qui ont précédé l'ère des gouvernements réguliers et forts.

Pour les Sénonais, le site était commandé par l'importance de la ville et le nombre de ses habitants ; ailleurs, où on avait le champ libre, on donnait la préférence à des lieux inaccessibles ; on ne faisait pas attention, comme dans les âges primitifs, aux ruisseaux, aux fontaines. Mais une rivière était un moyen de défense, surtout lorsqu'elle coulait au pied d'un mont dont on pouvait occuper la cime. Ces conditions caractérisent particulièrement l'époque féodale ; toute la science hydraulique des châteaux, comme des cités, se réduisit à creuser des puits jusqu'au niveau des rivières, quelquefois à d'incroyables profondeurs.

L'usage de l'eau de puits se substitua donc, par la force des choses, à l'usage des eaux prises aux sources, et non sans détriment pour la santé publique. Les puits artificiels, toutefois, ne sont pas d'une insalubrité absolue, mais ils sont exposés à une multitude d'infiltrations suspectes, et s'il s'y rencontre des sources, comme on n'a pu les apprécier d'avance, on en subit la crudité, la pesanteur, les défauts contraires à une bonne digestion. D'ailleurs, fussent-elles irréprochables, faute d'un tirage continu qui les assimileraient à de l'eau courante, celle qui en jaillit reste en stagnation assez longtemps pour être altérée par cette végétation visqueuse, d'où résulte la fétidité des marais. Au milieu de remparts élevés, de rues étroites, tortueuses, humides, de hautes maisons dont les étages supérieurs faisaient saillie sur la voie publique, et ne permettaient ni à l'air de circuler, ni aux rayons du soleil de pénétrer, ils étaient indubitablement l'une des causes qui livraient les populations aux atteintes des terribles

maladies, et des fréquentes épidémies du moyen âge.

L'âge héroïque moderne a duré plus que celui d'autrefois ; maintes villes sont demeurées à peu près ce qu'il les avait faites, et c'est à peine si au bout de huit à neuf siècles les capitales sortaient des limites où les avaient encloses les invasions des barbares et la féodalité.

A mesure qu'elles s'étendent, elles font revivre les traditions hydrauliques de l'ancienne Rome. Paris, au douzième siècle, répare l'aqueduc romain d'Arcueil, sur la rive gauche de la Seine, et sur la rive droite elle fait dériver dans sa nouvelle enceinte les ruisseaux de Ménilmontant et des prés Saint-Gervais. Londres, peu après, s'approprie les eaux de villages environnants ; ses progrès semblent plus rapides qu'en France. Les conduits de plomb se multiplient au point que le métal manque et qu'au milieu du quinzième siècle, le roi Henri VI encourage par des privilèges l'exploitation des mines, disant que les travaux auxquels on emploie le plomb s'exécutent dans un but d'utilité commune, et pour le plus grand avantage de tous. On continua donc, et avec un tel surcroît de demandes, que deux cents ans plus tard, on détourna de plus de soixante kilomètres une rivière fournissant aux habitants de Londres, dans leurs propres maisons et jusque dans chaque pièce, treize cent mille hectolitres par jour. Cette ample distribution, jointe à la grande largeur que l'on a donnée aux rues, et à la médiocre élévation que l'on a imposée aux maisons, après l'incendie de 1666, a fait d'une ville où jadis la peste sévissait en permanence, celle de l'Europe où la vie moyenne a le plus de durée.

En 1787, Londres dépassait immensément Paris où on en était encore aux eaux de la Seine, d'Arcueil, de Ménilmontant et des prés Saint-Gervais, qui distribuaient au public 60 fontaines secondaires : 26 provenant de la Seine, 16 d'Arcueil, 24 des deux autres sources. L'eau de la Seine était fournie tant au public qu'à des concessionnaires, par la machine de Chaillot et les pompes du pont Notre-Dame et du pont Neuf. En outre, et c'est ce qu'il y avait de mieux, car l'eau des fontaines quelle que fût son origine laissait à désirer, des établissements d'eau clarifiée et dépurée vendaient de l'eau à la voie comme à présent.

Pendant les premiers essais de Paris et de Londres, les Papes, vrais fondateurs de Rome moderne, commençaient à exhumer les anciens aqueducs ; un grand nombre de mes auditeurs ont vu ce magnifique héritage.

Lorsque l'on côtoie, par les rues partant de la place d'Espagne, le pied des monts Pincio et Quirinal, on est frappé d'admiration et de surprise, en se trouvant inopinément devant la fontaine de Trevi.

La statue colossale de Neptune portée sur un char attelé de chevaux marins conduits par des Tritons, domine une montagne de rochers ; à ses côtés sont les statues de la santé et de l'abondance. Un fleuve jaillissant sous les pieds du dieu tombe de roche en roche, dans un vaste bassin, en nappes, en cascades dont l'effet est comparable à celui des grandes eaux de Versailles, avec cette différence que chez nous le tableau est fugitif comme un feu d'artifice, et qu'à Rome il est permanent.

Amnis

Labitur et labetur per omne volubilis ævum.

La restauration de cette fontaine est due au Pape Nicolas V, contemporain de Henri IV d'Angleterre et de Charles VII de France. Au delà du Tibre, sur le mont Janicule, le Pape Paul, dans les premières années du dix-septième siècle, a relevé la fontaine Pauline, à peine moins somptueuse et plus abondante, qui fait tourner des moulins, abreuve le Transtévère, et projette ses eaux et sa fraîcheur jusqu'aux plus hautes galeries du Vatican. Telles sont les deux fontaines principales ; il y en a vingt autres ressuscitées presque toutes par Sixte V et d'où sortent une infinité de fontaines secondaires. Rome est donc riche pour tous les siècles des siècles.

Il n'en est point de même en Angleterre et en France. La population des capitales s'est prodigieusement accrue depuis 1787. A Londres, une partie considérable des habitants est privée d'eau salubre, moins par insuffisance réelle, que par suite de vices dans la répartition. Durant l'année calamiteuse qui touche à sa fin, on n'a pas hésité à rendre cette privation responsable des ravages de l'épidémie, et l'on a conçu le dessein soit de rectifier la canalisation actuelle, soit d'aller prendre à 125 lieues de la Tamise l'un des beaux lacs du Cumberland que la poésie a rendu célèbres.

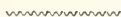
A Paris, malgré l'adjonction des eaux de l'Ourcq, de puits artésiens et de nouveaux emprunts faits à la Seine, les besoins ont constamment dépassé les ressources, et nous savons tous quelle grandiose entreprise est en

cours d'exécution, dans le but d'acquérir abondamment ce que Paris n'a jamais eu jusqu'à nos jours, ce que Rome seule possède à grands flots, de l'eau d'une pureté incontestable.

Je n'insisterai pas sur ce sujet, me gardant d'effleurer ici un débat administratif. J'ai hâte d'ailleurs de revenir à notre chère ville natale. Si elle n'a pas suivi, même de loin, la haute fortune de celle dont elle a été la métropole, elle n'est plus affaissée comme au moyen âge ; il n'y reste rien de la physionomie sombre de ces temps d'alertes et d'angoisses ; ses anciennes défenses, tours, remparts et fossés, remplacés par de belles promenades, sont l'artère intérieure qui la divise en deux parties égales. Par la disposition de ses rues et de ses édifices, elle a reconquis l'air et le soleil. Elle n'a pas l'ambition de réédifier son palais prétorien, mais bien de recouvrer les agréments et la salubrité d'Agendicum. Il lui manquait son eau de la fontaine Saint-Philbert, qu'elle-même délaissait depuis près de quinze siècles ; ce trésor de santé va lui être rendu, et nous saluerons le jour où nous en reprendrons la jouissance, comme le jour précurseur d'un long avenir de prospérité hygiénique.

P. GIGUET.

L'ILE D'YONNE



Avez-vous remarqué, quand le soleil rayonne,
Cette ile Sénonaise aux gracieux contours,
Dont à peine les bords, s'élevant sur l'Yonne,
L'arrêtent dans sa marche et partagent son cours ?

Avez-vous admiré sa ceinture flottante,
Dont les plis onduleux semblent la caresser ?
Avez-vous, au travers de la vapeur montante,
Vu les flots transparents qui viennent l'embrasser ?

Salut, ile riante ! O fille d'un beau fleuve,
Salut ! J'aime les flots vous baignant à demi ;
Lorsque je suis le cours de l'eau qui vous abreuve,
Je rêve en écoutant votre murmure ami.

D'autres fois, quand sur l'onde où se peint votre image,
En creusant leurs sillons, remontent les bateaux,
J'aime à voir au soleil rayonner votre plage
Et l'écume jaillir sous les pieds des chevaux.

On dit que des bourdons les cantiques sublimes
De Saint-Martin d'abord vont frapper les coteaux ;

Puis que, vibrant au loin sur chacune des cimes,
Ils viennent près de vous mourir en longs échos.

On entend le matin bruire en vos retraites
D'oiseaux harmonieux tout un peuple vivant ;
Le soir, on voit sortir de vos grottes secrètes
Des insectes ailés que balance le vent.

Rien ne vous manque enfin ! Si vous êtes petite,
Vous avez vos doux bruits comme une île des mers,
Vos écueils innocents, votre onde qui palpite ;
Mais vos flots radieux jamais ne sont amers.

Et lorsque soulevés les uns contre les autres,
Au souffle des zéphirs, ils livrent des combats,
Jamais ces doux combats ne ressemblent aux nôtres ;
Ils ne troublent jamais le bonheur des Etats.

Nos guerres sont toujours d'affreuses tragédies,
Où des peuples entiers sont dans le sang noyés ;
Des vôtres il ne sort que longues mélodies,
Que murmures joyeux par l'écho renvoyés.

*
* *

Mais voilà que du ciel un déluge effroyable
Se précipite un jour sur l'Yonne en grondant ;
Le fleuve, déchirant vos bords et votre sable,
N'est plus un fleuve ami, paisible et fécondant.

Rien ne fut épargné par les lames cruelles ;
Et le laboureur vit sur l'abîme emportés

Ses regains odorants et ses blondes javelles
Que la veille il avait de ses mains récoltés.

Partout apparaissaient, poussés par la tourmente,
Des troncs d'arbres flottants, des débris de bateau ;
Et sous l'arche du pont qui tremblait d'épouvante
On vit même voguer un fragile berceau.

Le fleuve déchainé ne voulut rien entendre ;
Il voulut tout détruire en ses flots débordés ;
Sa tranquille fureur vint saisir et surprendre
Moissons et moissonneurs dans les champs inondés.

Implacable ennemi, l'eau monte, toujours monte ;
Tout croule, le vallon crie en vain au secours ;
Seule la Croix de fer le maîtrise et le dompte,
En lui tendant ses bras qui protègent toujours.

Tout va périr..... Enfin l'image protectrice,
Au sein d'un lac immense et d'informes débris,
Enchaîna dans son lit l'onde dévastatrice
Et rendit l'espérance à nos cieux assombris.

De l'Yonne aussitôt les vagues descendirent ;
L'île sembla nager sur les flots répandus ;
Et du ciel désarmé les rayons resplendirent
Sur les bords enchantés que nous croyions perdus.

Et Sens reconnaissant fit une sainte ligue ;
Et le cœur maternel de la noble Cité,
Pour consoler ses fils, opposa comme digue
Aux flots dévastateurs, des flots de charité.

Et depuis ce jour-là, dépouillant ses longs voiles,
Le ciel sur nos coteaux redevint plus clément ;

Plus doux fut le soleil ; même il plut des étoiles,
Rayons d'or et d'azur tombés du firmament.



Excepté ces trois jours, ces trois nuits de tempête,
Belle île, vous dormez calme dans votre lit !
A chaque flot nouveau qui baigne votre tête,
On revoit votre front que la vague embellit.

On revoit tous les ans les branches de vos saules.
L'ombrage toujours vert de vos grands peupliers ;
Ils sont comme un manteau jeté sur vos épaules
Où viennent gazouiller vos oiseaux familiers.

Vos arbustes, vos fleurs, votre humble promontoire
Se regardent toujours dans le miroir des eaux ;
Et le soir nous aimons, lorsque l'ombre est bien noire,
Deviner vos contours tremblants dans vos roseaux.

En dépit des hivers, vous êtes toujours belle !
Chaque été, le soleil aime à vous reflourir ;
Il ranime vos bords ; sans cesse il renouvelle
Vos humides gazons qui ne peuvent mourir.

Seul, au déclin du jour, lorsque je viens entendre
Les bruits mystérieux de vos flots cadencés,
Dans leurs accords confus il me semble comprendre,
Comme un écho lointain, la voix des temps passés.

Mieux que nous, du vieux Sens vous connaissez l'histoire,
Vous avez vu tomber et vainqueur et vaincu ;

De combien de héros vous gardez la mémoire !
On les crut immortels ; à peine ont-ils vécu !...

Combien vous avez vu passer sur votre rive
D'enfants et de vieillards dans leur course emportés !
Ils ont passé, pareils à l'onde fugitive. .
Aux injures des temps seule vous résistez !

Vous avez vu bâtir l'immense Basilique ;
Votre sable peut-être a cimenté ses tours ;
Vous avez vu grandir son sublime portique ;
Il a vieilli... Vos bords rajeunissent toujours !

Vous avez vu bâtir ces antiques murailles
Dont il n'apparaît plus que de rares sommets ;
Et pour en exhumer des noms et des médailles,
C'est à vous qu'il faudrait demander ces secrets.

Vous avez vu planter ces arbres légendaires
Dont nous ne verrons plus les dômes élevés ;
De ces rois détrônés les têtes séculaires
Tombèrent dans la poudre ; et vous leur survivez !

Vous avez vu César et son char de victoire ;
Vous avez vu Drapès et Vercingétorix ;
Qui sait si tous les trois ne sont pas venus boire
Aux bords que des Romains le joug avait flétris ?

Vous avez vu passer, non loin du pont de pierre,
Nos ennemis ligués, déployant leur drapeau ;
Le lendemain, couverts de honte et de poussière,
Ils repassaient fuyants, battus à Montereau..

*
* *

Ils ont tous disparu !... Pour vous, île féconde,
Seule vous survivez à tant de souvenirs !
Immortelle au travers des âges et de l'onde,
Vous vivez de soleil, de fleurs et de zéphyr !

On vous voit immobile au vain bruit de l'orage
Opposer des efforts toujours renouvelés ;
Pussions-nous, comme vous, évitant le naufrage,
Braver les ouragans sans en être ébranlés !

Plus heureuses que vous, ah ! que puissent nos âmes,
Comme vos bords, de fleurs se couronnant un jour,
Rajeunir au soleil des éternelles flammes,
Et s'abreuver aux flots de l'éternel amour !

Car si Dieu vous prodigue, ô faible créature,
Des siècles de jeunesse et de fécondité,
A l'homme, à son enfant, au roi de la nature,
Il ne peut donner moins que son éternité !

J.-B. BUZY.

PROFESSEUR AU LYCÉE.



NOTICE

SUR

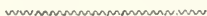
DEUX STATUETTES GALLO-ROMAINES

TROUVÉES A SENS

I^{re} PARTIE

Lue dans la réunion publique des Sociétés d'Auxerre et de Sens,

du 2 juillet 1863



La Société d'Auxerre s'est occupée de statuettes gallo-romaines trouvées les unes à Héry, les autres dans la Puisaye.

Au dernier congrès d'Auxerre, M. Tudot de Mouliens nous a entretenus de figurines du même genre, par lui trouvées à Vichy, et, sur sa provocation, j'ai dit moi-même un mot sur une d'elles : je ne ferai donc que reprendre la suite de vos travaux, en vous parlant d'une découverte semblable faite à Sens, et qui n'a jamais été publiée.

En 1852, M. Guillaume faisait creuser les fondations d'un bâtiment, dans le faubourg Saint-Antoine, non loin de l'ancienne voie romaine d'Agendicum à Condate (Montereau) ; sur tous les points on reconnut que le sol avait été autrefois remué jusqu'à une profondeur de deux à trois mètres, et que la terre y présentait la couleur noirâtre qui caractérise les anciens cimetières. On ne trouva pourtant qu'en un seul endroit des ossements

humains, au milieu desquels étaient des tuiles à rebord ; un débris de fibule en bronze ; un ornement en verre qui rappelle le calice d'une fleur ; un flacon en terre orné d'une couronne de fleurs en relief, émaillées de diverses couleurs ; un vase de plus grandes dimensions et du galbe le plus élégant ; quelques médailles qui malheureusement ont été perdues par les ouvriers ; et enfin deux figurines en terre de pipe.

L'une de ces figures , posée sur un piédouche hémisphérique, représente une femme nue, debout, ayant la main gauche appuyée sur un tronc d'arbre recouvert d'un linge. La tête, le col et la main droite ont été cassés et perdus dans la fouille ; mais, malgré cette mutilation, il est facile de reconnaître, à la direction du bras droit, que la main, aujourd'hui absente, tenait les cheveux partagés en tresses, dont les extrémités se voient sur les épaules.

Sur cette simple description, MM. d'Auxerre, j'en suis sûr, reconnaissent la figurine dont il leur a été présenté des exemplaires par M. Bernard et par M. Robineau Desvoidy.

L'autre représente une femme assise dans un fauteuil tressé de paille, d'osier ou de quelque autre plante flexible ; elle tient, sur ses genoux, un enfant qu'elle allaite ; le fauteuil est posé sur un socle à la face postérieure duquel on lit l'inscription : PISTILLVS.

En 1710, on avait découvert à Blois, exactement dans les mêmes conditions, les deux mêmes figurines ; seulement la femme nue s'y trouvait en double exemplaire, et le fauteuil sur lequel l'autre est assise ne portait aucune inscription.

Montfaucon, qui, dans *l'Antiquité expliquée* (1), rend compte de cette découverte, cite deux autres figures de la même espèce dont l'une tient deux enfants, et porte cette inscription ^{IS}PORON qui, bien que tracée en caractères romains, lui a semblé composée des deux mots grecs, ΙΣ, par contraction, pour ΕΙΣ, et ΙΙΟΡΟΝ, qui signifieraient *ad transitum*, pour le passage. Sur toutes il indique les enfants comme morts.

Dans le supplément au même ouvrage (2) il en cite une nouvelle *ayant tout à fait la forme des autres*, l'enfant *qu'elle tient sur son genou*, ajoute-t-il, *semble teter actuellement, et cela pourrait faire croire que les autres enfants qu'on a crus morts ne l'étaient pas effectivement ; l'inscription est en 7 lettres, ISTILLV.*

Nous pouvons juger par notre statuette que l'enfant est bien vivant et tette actuellement, et l'*Istilla* observé par Montfaucon n'est certainement pas autre chose que notre *Pistillus* dont la première et la dernière lettre auront été effacées.

Depuis Montfaucon, on a trouvé en un grand nombre de lieux des statuettes du même genre, et notamment en 1825 plus de 200 dans la forêt d'Evreux, dans une cavité revêtue de briques, qui paraissait dépendre d'un atelier où elles auraient été fabriquées (3).

Notre regretté confrère, M. Gustave Dubois, m'a dit qu'en 1828, à Sens, rue du Filoir, on a trouvé la femme nourrissant deux enfants. J'ai vu moi-même, il y a quel-

(1) Tome V, p. 190.

(2) Tome V, p. 241.

(3) M. Rever, Mém. de la Société des Antiq. de Norm. tome III. M de Caumont, des Antiq. monum., tome II, 2^e part., p. 219.

ques années, entre les mains de M. Jourde, un exemplaire du même modèle, et, tout dernièrement, étant allé voir les fouilles qui s'exécutent à Alise, j'ai appris du chef des ouvriers qu'on avait trouvé, peu de jours auparavant, dans un fossé du camp romain, cette même figurine, qui a été envoyée à Paris.

Le musée d'Autun possède les deux modèles avec le moule de l'un d'eux, et un vase sur lequel sont gravés trois croix et d'autres signes avec le mot *Pistillus* écrit à rebours (1).

M. de Caumont explique que toutes les figurines gallo-romaines étaient formées par le moulage séparé des deux parties antérieure et postérieure du corps que l'on collait ensuite par les bords, après avoir percé, en un endroit peu apparent, un évent pour donner issue à la vapeur qui devait se former au four, et prévenir ainsi la rupture de la pièce. Or on distingue parfaitement, sur nos deux figurines, les sutures longitudinales, et sur celle qui a été cassée, la fracture laisse voir le vide intérieur correspondant à l'évent. Sur l'autre statuette, on voit à la partie intérieure du socle l'orifice de l'évent qui paraît avoir été bouché. Le fragment trouvé à Héry et un autre que j'ai acheté à Paris offrent les mêmes dispositions.

Parmi les nombreuses et diverses statuettes fabriquées par ce procédé, il en est deux qui ont été plus souvent rencontrées, presque toujours ensemble; ce sont précisément celles qui se trouvaient réunies à Blois et chez M. Guillaume.

(1) Autun archéologique, p. 269, 270.

Quels sont donc les personnages dont la représentation occupe une si grande place dans l'iconographie gallo-romaine ?

Montfaucon dit que plusieurs avaient pris pour des Vénus les deux femmes nues trouvées à Blois, ce qui lui paraît contraire à toute vraisemblance, par la raison qu'il y en avait deux, et il aime mieux y voir des pleureuses.

Ces raisons ne sont pas acceptables ; la pluralité des exemplaires d'une même figure ne prouverait quelque chose que si on les eût constamment trouvées plusieurs ensemble, ce qui n'est pas ; et, quant à la nudité, autant elle s'accorderait mal avec le rôle de pleureuse, autant elle concourt avec la pose du personnage à caractériser la Vénus Anadyomène, ainsi décrite par Antipater de Sidan.

« Vois, dit-il, Cypris qui vient de sortir du sein de
« Thalatta, sa mère ; ouvrage du pinceau d'Apelles,
« comme elle saisit entre ses mains sa chevelure impré-
« gnée d'eau, et exprime l'écume de ses tresses humi-
« des ! (1) »

En lisant cette description du chef-d'œuvre d'Apelles on ne peut hésiter à reconnaître dans cette statuette le type créé par l'illustre peintre et devenu traditionnel. Tous les archéologues sont aujourd'hui d'accord sur ce sujet.

Il en est autrement pour la femme assise dans un fauteuil.

Quelques-uns ont voulu que ce fût Lucine, la déesse

(1) Anthologie grecque, liv. IV, ch. 21, n° 29.

qui préside aux accouchements. J'écarte, sans hésiter, cette interprétation contraire à la première règle de l'iconographie qui veut que l'image, ou par l'action dans laquelle elle représente le personnage, ou par les insignes de sa fonction, ou par quelque symbole conventionnel, universellement admis, doit indiquer d'une manière non équivoque sa personne et son caractère, de sorte qu'elle convienne parfaitement à lui, et à lui seul.

Pour Lucine, dans l'impossibilité d'exprimer directement, avec décence, l'acte dans lequel elle intervient, les anciens avaient eu recours à un symbole qui, par une allusion des plus transparentes, signalait clairement sa personne. Pendant les fêtes des Lupercales, les prêtres de Pan parcouraient les rues de Rome, armés du fouet à plusieurs lanières, dont ils frappaient les femmes enceintes qui venaient s'offrir à leurs coups, persuadées qu'ils faciliteraient leur accouchement. Cette pratique était connue de tous ; nul Romain, en voyant une certaine médaille sur laquelle était représentée une femme tenant un fouet à la main, n'eût pu empêcher sa pensée d'aller de l'idée du fouet à celle de l'accouchement, et de l'idée de l'accouchement à celle de la déesse qui y préside.

Si au contraire l'artiste qui voulait représenter Lucine eût été assez mal inspiré pour lui faire donner le sein à un enfant, au lieu d'attirer sur Lucine la pensée du spectateur, il l'aurait poussée à se porter vers quelque divinité chargée de présider à l'acte sur lequel l'image appelait toute son attention.

C'est ce que je suis forcé de faire pour notre sta-

tuette ; c'est aussi ce qu'ont fait presque tous ceux qui n'ont pas accepté l'idée de Lucine, car au fond de tous les mythes, traditions ou symboles gaulois, romains, étrusques, grecs, égyptiens ou chaldéens, qu'ils ont essayé de lui appliquer, se trouvent l'idée de nourrice ou l'idée de mère, mais de mère en tant qu'elle nourrit ses enfants.

En effet, leurs opinions diverses se partagent entre :

La *Nuit*, mère et nourrice du sommeil et de la *Mort*, représentée sur un bas-relief grec décrit par Pausanias ;

La *Terre*, tenant dans ses mains la *Nature* et la *Matière*, qui sortent de son sein, pour y rentrer après leur mort ;

La Latone des Grecs, mère et nourrice d'Apollon et de Diane, ou, la Bouto des Egyptiens, nourrice d'Orus, le Soleil, et de Bubassis, la Lune, enfants d'Isis.

L'Autun archéologique groupe habilement toutes ces données mythologiques ; il les rapproche de plusieurs monuments trouvés dans la contrée éduenne, et de quelques monuments gnostiques, et il tire de cet ensemble d'idées la conclusion que notre déesse est une Isis funéraire, ce qui rentre toujours dans les idées de mère et de nourrice.

J'aurais voulu pouvoir vous lire les pages remarquables qui renferment cette dernière étude, et je suis sûr qu'à tous les mérites du style par lesquels elle brille, et à la richesse des notions théogoniques qui en forment le fond, tous ceux qui ont assisté à notre congrès de 1847 auraient reconnu avec plaisir l'archéologue autunois qui, à cette place, et aux plus vifs applaudissements

de l'assemblée, a développé un sujet appartenant à cet ordre de pensées.

Je regrette vivement que la brièveté du temps que vous pouvez accorder à chacune des lectures que vous voulez bien entendre ne me permette pas même de vous en donner au moins une analyse.

Je pense toutefois que, sans entrer dans la discussion des motifs de cette opinion et de toutes celles qu'elle résume, je pourrai, par deux considérations générales, justifier mon dissentiment.

D'abord, si on remarque bien que notre divinité, toujours parfaitement reconnaissable d'ailleurs, est indifféremment représentée ou avec deux enfants, ou avec un seul, on sera conduit à reconnaître que le nombre des enfants n'est ici qu'une circonstance insignifiante, et sans influence dans la détermination du caractère du personnage toujours le même ; on n'hésitera pas à dire que cette femme ne peut être ni Latone, ni Boute, ni la Nuit, ni la Terre, qui toujours nourrissent deux enfants, et pas davantage Isis qui, mille et mille fois représentée sur les monuments égyptiens, partout n'en allaite qu'un seul.

Ensuite, en voyant notre statuette répandue en tous lieux, et fabriquée en nombre considérable d'exemplaires, il est facile de juger qu'elle était l'objet d'un culte général ; ce qui suppose qu'elle remplissait une fonction utile à tous, car si tous l'adoraient, c'est que tous avaient reçu ou pouvaient attendre d'elle quelque secours.

Or Latone avait nourri Apollon et Diane ; elle n'avait été chargée ni de nourrir aucun des enfants des hommes, ni de présider à leur allaitement.

Ce n'est donc ni à elle, ni aux autres divinités qui se trouvent dans des cas semblables, que tant de mortels adressaient leurs vœux ou leurs remerciements à l'occasion de l'allaitement de leurs enfants.

Sans avoir donc besoin d'examiner de plus près les opinions inconciliables avec cette vérité pour moi démontrée, je vais chercher qu'elle est la divinité qui préside à l'allaitement de tous les mortels, car je sens qu'elle existe et je n'ai plus à apprendre que son nom.

Cicéron, Tèrence et saint Augustin m'indiquent que je ne puis, dans cette recherche, trouver un meilleur guide que Varron ;

S'adressant à lui, dans un entretien philosophique, Cicéron lui dit : « Dans notre propre ville, nous allions
« errant à l'aventure, comme des étrangers, tes livres
« nous ont, pour ainsi dire, conduits à la maison, de
« manière que nous puissions enfin reconnaître qui et où
« nous étions. Par toi, l'âge de la patrie ; par toi l'indication des temps : par toi, le droit des choses sacrées
« et du sacerdoce ; par toi, la situation des contrées et
« des lieux ; par toi, les noms, les genres, l'emploi, les
« causes des choses divines et humaines nous ont été
« dévoilés..... »

Ailleurs il dit de lui : « qu'il est facilement le plus
« pénétrant de tous et, sans aucun doute, le plus savant, » jugement que Tèrence formule avec plus d'énergie encore, en disant : *Vir doctissimus undecumque Varro*. Quant à saint Augustin, au sujet des dieux nommés *Dii gentium*, il dit : « Qui est-ce qui a recherché
« avec plus de soin ce qui les regarde ? Qui est-ce qui l'a
« plus savamment découvert ? Qui est-ce qui l'a consi-

« déré plus attentivement ? Qui est-ce qui l'a distingué
« avec plus de discernement ? Qui l'a décrit plus dili-
« gemment et plus complètement que Varron..... cet
« homme d'une si insigne et si étrange habileté ? »

Les précieux écrits de cet auteur illustre entre tous, qui ne s'élevaient pas, dit-on, à moins de 490, ont été perdus, à l'exception de quelques fragments. Heureusement saint Augustin, dans la cité de Dieu, a reproduit la substance de ceux qui traitaient de la religion, et d'après l'analyse développée que ce grand évêque nous a laissée, je puis vous rappeler aussi sûrement que d'après un rituel de la Rome païenne la théorie et les pratiques du culte des Romains, environ 100 ans avant J.-C.

Pendant 170 ans, cette nation avait adoré les Dieux, sans employer aucune image, et, selon Varron, c'est l'introduction de ces figures qui a fait perdre aux Romains la vraie notion de la divinité. La religion, ainsi dégradée, a multiplié à l'infini les dieux, à chacun desquels elle n'accordait plus qu'un pouvoir si restreint que, pour la production du blé, par exemple, elle avait préposé, au froment semé, *Sega* ; au blé en germe, *Proserpine* ; aux nœuds du chaume, *Nodotus* ; aux enveloppes formées par la feuille, *Volutina* ; aux feuilles qui s'ouvrent pour laisser sortir l'épi, *Hatelana* ; aux épis formant par leur rapprochement une surface égale, *Hostilina* ; aux froments en fleur, *Flora* ; *Lacturnus*, aux tiges lactescentes ; aux blés mûrissants, *Matuta* ; à ceux qu'on enlève, *Runcina*.

Et si j'ai choisi, entre mille, cet exemple emprunté au règne végétal, c'est pour éviter la nomenclature quelquefois ridicule, et souvent indécente des divinités

qui, dans la vie animale, président, chacune en particulier, à quelqu'un des détails et des sous-détails des fonctions même les plus abjectes, ou des actes les plus honteux.

On comprend par là qu'une religion, animée de cet esprit de détails, n'a pas pu manquer de répartir entre plusieurs dieux les soins divers que réclame l'enfant. Aussi, Varron nous atteste que *Lucine*, placée au premier rang, était chargée uniquement de l'amener à la lumière, *Lux*, d'où son nom *Lucina*.

Dès que l'enfant était sorti du sein de sa mère, se posait pour lui la plus grave de toutes les questions, celle de savoir si le bénéfice de la vie civile et politique lui serait accordé, si même son existence physique lui serait conservée.

A cette fin, la sage-femme, *Obstetrix*, le déposait à terre aux pieds du mari; si celui-ci ne daignait pas le relever, c'est qu'il ne voulait pas le reconnaître, et la pauvre créature était transportée au bord d'un fleuve ou dans quelque lieu désert, et là, délaissée en butte à la faim, à la dent des bêtes fauves, ou à l'esclavage, pire que la mort; exactement comme nous le voyons pratiquer encore à la Chine, où du moins une association chrétienne soustrait aux effets de cet abandon un grand nombre de ces infortunés (1).

Mais si le mari, ramassant l'enfant, l'avait soulevé

(1) Trajan, Adrien, et plus encore Marc-Aurèle, cherchèrent à remédier à ce mal qu'ils regardaient comme l'une des principales causes de la dépopulation de l'Empire. A cet effet ils créèrent des asiles dans lesquels ils firent élever à leurs frais, sous le titre d'*Alimentarii*, ces malheureux enfants (V. Ripault, histoire philosophique de Marc-Aurèle). Mais déjà se faisait sentir l'influence des sentiments chrétiens.

entre ses bras, par cet acte symbolique, *Levatio*, il avait virtuellement proclamé sa paternité, et la reconnaissance du nouveau-né était opérée. Il ne restait plus qu'à la constater au moyen d'une déclaration que le père devait faire, dans la même journée, au curateur du fisc chargé d'inscrire au rôle matricule les noms de l'enfant. Ainsi étaient assurés à cet enfant le droit de succéder à ses parents, et tous les autres droits de famille et de cité.

Cette Lévation, formalité principale et essentielle de la reconnaissance de l'enfant, méritait bien d'être placée sous la surveillance d'une divinité particulière, et celle qui y était préposée s'appelait *Levana*.

Des mains de la sage-femme l'enfant passait dans celles de la nourrice, et là une divinité nouvelle était chargée de présider à l'allaitement ; on l'appelle *Rumina* du vieux mot *Rumen*, mamelle ; de même qu'on a qualifié de *Ruminal* le figuier à l'ombre duquel la louve allaita Romulus et Rémus.

Mais *Rumina* ne pouvait suffire à tout, et à côté d'elle était placée *Cunina* à qui était réservé le soin exclusif du berceau et des langes.

Le dieu *Vaticanus* facilitait les vagissements du nouveau-né, puis, lorsqu'au lieu d'émettre de simples cris, il s'agissait pour l'enfant de combiner régulièrement des sons et des articulations, intervenait *Fabulina* chargée de développer et diriger chez lui l'organe de la parole.

Ainsi *Lucina*, *Levana*, *Cunina*, *Fabulina* et tant d'autres encore, dont l'énumération serait trop longue, veillaient toutes sur l'enfance ; mais chacune d'elles

n'était compétente que pour certains actes déterminés.

Il est vrai que cette religion, qui d'un côté divisait tout, de l'autre confondait tout, et que ces divinités diverses ne formaient, à certains égards, qu'une même personne avec Junon qui présidait à toutes les choses du mariage et de la famille, et dont elles joignaient le nom à leur nom ; *Juno-Lucina*, *Juno-Rumina*, et ainsi des autres. Mais chacune d'elles est une avec Junon, comme Junon est une avec Jupiter, qu'un vieux poète qualifie de *père et mère des dieux, dieu un et tout*. En ce sens tous les dieux ne sont qu'une partie de Jupiter, des vertus de celui que Varron appelle l'âme du monde. Cette doctrine pourrait être celle de quelques esprits supérieurs, éclairés soit par une raison transcendante, soit par quelque rayon de la lumière révélée parvenue jusqu'à eux, et qui, à travers les nuages de la théogonie païenne, avaient su entrevoir la grande vérité de l'unité de Dieu ; mais la religion pratique, la religion populaire, celle pour laquelle sont faites les images, loin de s'élever à ces généralisations sublimes, spécialisait au contraire, autant qu'il est possible, les personnalités divines, et le culte propre à chacune d'elles. Aussi, malgré l'identité abstraite entre Junon, la reine des dieux, et Junon-Lucina, et toutes les autres Junons, le culte établissait entre elles une séparation si profonde, que les vœux adressés à l'une n'étaient pas écoutés par les autres. C'est pourquoi, en général, dans les cas où on n'était pas sûr de bien connaître le nom sous lequel il convenait d'invoquer un dieu, on avait soin d'accumuler tous les noms et surnoms qu'on supposait pouvoir

lui être applicables eu égard à l'objet donné; puis, par surcroît de précaution on ajoutait: « *On sous quelque autre nom que tu veuilles être invoqué (seu quovis alio nomine invocari volueris)* » ou quelque autre formule plus générale, comme « *Qui que tu sois, (quisquis es); sois que tu sois un dieu ou une déesse, (sive Deus, sive Dea.)* »

Il n'est donc pas douteux que les faiseurs d'images, entrant profondément dans les idées superstitieuses de ceux à qui s'adressait leur industrie, n'aient eu soin de modeler leurs figurines de manière à les rendre exactement applicables à chaque divinité, dans chaque cas particulier. Et puisque la loi religieuse prescrivait de recommander à *Rumina* les enfants qui tettent (*commendare Ruminæ sugentes*), c'est incontestablement *Rumina* qu'on a représentée sous la figure d'une femme allaitant, tantôt un, tantôt deux enfants.

Le chevalier Maffei a donné, d'après une pierre gravée, une figure de femme qu'il a jugée être *Rumina*, sur ce qu'elle tient un petit enfant et a une mamelle découverte, comme pour le faire teter (1). Cette interprétation est parfaitement logique. Mais cette pierre ne représente cependant qu'un acte préparatoire de l'allaitement; notre statuette va plus loin, c'est par l'allaitement lui-même qu'elle exprime la fonction propre à *Rumina*, et aucun autre signe ne peut caractériser d'une manière plus précise et plus certaine la déesse *Rumina* (2).

(1) V. Montfaucon, l'Antiquité expliquée, t. 1, 2^e partie, p. 328, et planche ccm, fig. 3.

(2) Dans l'avant-propos de sa collection de figurines gallo-romaines, p. 7, M. Tudot, après avoir dit que M. Mongez et M. l'abbé Cochet ont

Dira-t-on que cette femme pourrait tout aussi bien être une déesse protectrice de la maternité? On l'a placée en effet dans la classe de ces déesses, mais on ignorait ou on oubliait ces paroles de Varron : « *Ruminæ commendare sugentes.* » Il faut mettre sous la protection de *Rumina* ceux qui tettent. Ce n'est donc ni à une déesse protectrice de la mère, ni à une déesse protectrice de la nourrice qu'il faut s'adresser, c'est à une déesse protectrice de l'enfant qui tette, et il n'y en a pas d'autre que *Rumina*, soit que l'enfant tette le lait de sa mère ou celui d'une étrangère.

Il me reste encore à m'expliquer sur deux faits que j'ai signalés à votre attention, le mot Pistillus, gravé sur le fauteuil, et la substance même, osier ou jonc, dont est revêtu ce siège.

Les auteurs d'Autun archéologique ont lié ces deux circonstances l'une à l'autre, en attachant à l'une et à l'autre des significations symboliques empruntées à des mythes divers, mais qu'ils font converger également vers l'idée d'Isis.

Sur le mot Pistillus (pilon), ils remarquent que cet instrument, qui, avant l'invention des meules, servait à convertir le blé en farine, s'appelait aussi *Pilum*, d'où on a appelé *Pilumnus* le dieu chargé de présider à la conversion du blé en farine, et qui de plus, disent-ils, présidait conjointement avec son frère *Picus*, ou *Picum-*

donné le nom de Latone à cette figure, ajoute : « d'autres auteurs l'ont prise pour la *Rumina* des Latins. » Très-peu de temps après la publication de cet ouvrage, j'avais exprimé à M. Tudot cette opinion qui lui a paru aussi plausible que nouvelle ; j'ignore si depuis il l'a trouvée indiquée quelque part, je suppose plutôt que sa parole a été plus loin que sa pensée, en mettant le pluriel pour le singulier.

nus, à la *croissance* des enfants, et même, ajoutent-ils ailleurs, à leur naissance.

C'est, suivant eux, ce dieu qu'on a voulu désigner sur notre statuette par l'inscription Pistillus.

Mais d'abord, même pour les noms des simples mortels, il n'y a pas de synonymes, à plus forte raison ne peut-on pas substituer un équivalent au nom plus respectable d'un dieu.

D'un autre côté il est certain que des hommes ont porté le nom de Pistillus. Orelli n° 2776 rapporte l'inscription suivante trouvée à Mayence.

I. O. M.
PISTILLVS.
ET. QVINTVS
ET. MARIANVS.
BELLICI. F.
V. S. LL. M.

La légende PIXTILLOS que présentent des médailles gauloises, indique évidemment le chef d'une tribu qui faisait frapper ces monnaies, et non celui d'un personnage divin.

Puis à quel titre le nom d'un dieu serait-il inscrit sur une image autre que la sienne ?

Enfin comment admettre que ce nom divin serait relégué à la partie la moins visible et la moins noble du monument ?

J'aime mieux croire avec M. Duchalais (1), avec M. Edmond Leblant (2), que *Pistillus* est tout simplement

(1) Description des monnaies gauloises de la bibl. royale.

(2) Recueil des inscriptions chrétiennes de l'ancienne Gaule antérieure au huitième siècle.

le nom du potier des ateliers desquels est sortie cette statuette, de même que le mot *Carpus*, tracé à la pointe, en caractères de *cursive romaine*, au revers d'une statuette de la Fortune récemment achetée à Rome, par M. Leblant, est le nom d'un simple potier.

La société éduenne elle-même, dans ses mémoires de 1844, avait classé *Pistillus* parmi les potiers.

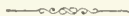
Quant au fauteuil, je ne doute pas que la substance flexible qui en revêt la charpente n'ait une signification symbolique.

Sur deux monuments funéraires que possède notre musée lapidaire, on voit le principal personnage assis dans un fauteuil semblable à celui-ci. Ce n'est évidemment pas par une fantaisie d'artiste que ce type se trouve ainsi répété.

L'état de nos deux monuments, dans lesquels toute la partie supérieure des personnages est enlevée, et le reste fort endommagé, en rend l'interprétation difficile.

J'y entrevois cependant des rapports d'analogie avec le mythe qu'exprime, suivant moi, notre statuette. Montfaucon nous donne la figure de plusieurs monuments sur lesquels sont des symboles qui me paraissent concorder avec mon interprétation. Je pousserai plus loin mes recherches et j'en consignerai le résultat dans un second mémoire où je désire faire connaître les raisons qui, en dehors de celles que j'ai développées ici, m'empêcheraient d'accepter les opinions diverses jusqu'à présent exprimées sur notre divinité.

PROU.



CHANT FUNÈBRE

SUR

LA BATAILLE DE FONTENAY

LIVRÉE EN 841

UN SAMEDI 25 JUIN

Vous savez tous, Messieurs, qu'en 841 une bataille eut lieu dans la plaine de Fontenay (Fontanet) entre les fils de Louis le Débonnaire, Lothaire et Pépin, Charles le Chauve et Louis de Bavière. Dans cette plaine, située en Puisaye (arrondissement d'Auxerre), ces nouveaux frères ennemis se livrèrent une bataille sanglante où cent mille hommes périrent. Or, un soldat de Lothaire, échappé à cet effroyable massacre, composa sur ce sujet une sorte d'hymne guerrier, ou plutôt un chant funèbre, que notre savant collègue, le R. P. Cornat, a retrouvé en fouillant les 221 volumes de la bibliothèque de l'abbé Migne (tome 130, colonne 1215). C'est ce poème que je vais avoir l'honneur de vous lire, en l'accompagnant de ma traduction, que j'ai essayé de rendre aussi fidèle que possible; et j'y ajouterai, si vous le voulez bien, quelques remarques littéraires. Voici d'abord ce chant, dont je ferai suivre chaque strophe latine de la traduction française.

VERSUS DE BELLA (sic)

QUÆ FUIT ACTA FONTANETO

(Colonne 1215, tome 130, Migne.)

Aurora cum primo mane
Tetram noctem dividens,
Sabbatum non illud fuit,
Sed Saturni dolium ;
De fraternâ ruptâ pace
Gaudet Dæmon impius.

Quand l'aurore, au point du jour, eut dissipé l'ombre de la nuit, ce jour-là ne fut point le repos du Sabbat, mais une orgie Saturnale ; la paix fut rompue entre les frères, et le Démon impie s'en réjouit.

Bella clamant hinc et inde,
Pugna gravis oritur ;
Frater fratri mortem parat,
Nepoti avunculus ;
Filius nec patri uo
Exhibet quod meruit.

Des deux côtés on pousse le cri de guerre ; un combat acharné s'engage ; le frère prépare la mort au frère, l'oncle au neveu ; le fils même ne paie plus ce qu'il doit à son père.

Cædes nulla pejor fuit
Campo nec in Martio ;
Facta est lex Christianorum
Sanguine proluvi....es ;

Undè manus infernorum
Gaudet gulâ Cerberi.

Jamais carnage ne fut plus affreux, même sur un champ de Mars ; la loi des Chrétiens fut noyée dans le sang ; et la troupe infernale se réjouit de la mort de ceux que Cerbère engloutit.

Dextra præpotens Dei
Protexit Hlotharium ;
Victor ille manu suâ
Pugnavitque fortiter ;
Cæteri, si sic pugnâssent,
Mox foret concordia.

La droite toute-puissante de Dieu protégea Lothaire ; vainqueur, il combattit vaillamment de sa propre main ; si les autres eussent combattu comme lui, bientôt eût régné la concorde.

Ecce olim velut Judas
Salvatorem tradidit ;
Sic te, rex, tuique duces
Tradiderunt gladio ;
Esto cautus ne frauderis,
Agnus lupo prævio.

Mais voilà que, comme autrefois, Judas livra le Sauveur ; de même, ô roi, tes généraux te livrèrent au glaive. Sois prudent, ne te laisse pas surprendre par trahison, comme l'agneau à la rencontre du loup.

Fontaneto fontem dicunt
Villam quoque rustici,
In quâ strages et ruinæ
Francorum de sanguine ;
Horrent campi, horrent silvæ,
Horrent ipsi paludes !

A Fontanet, les paysans racontent que leur fontaine et leur village, au milieu du carnage et des ruines, furent inondés du sang des Francs : horreur dans les campagnes, horreur dans les forêts, horreur sur les marais eux-mêmes !

Gramen illud ros et imber
Nec humectet pluvia,
In quo fortes ceciderunt
Prælio doctissimi;
Plangent illos qui fuerunt
Illo casu mortui.

Que jamais la rosée, ni la pluie, ni l'eau du ciel n'humecte le gazon où sont tombés les forts, savants dans l'art des combats ; ils seront pleurés ceux qui moururent dans ce désastre.

Hoc autem scelus peractum ,
Quod descripsi rhythmicè,
Angelbertus ego vidi,
Pugnansque cum aliis
Solutus de multis remens
Primâ fontis acie.

Or ce forfait, que je décris en vers, moi Angelbertus, je l'ai vu s'accomplir ; et j'ai combattu avec les autres au premier rang, près de la fontaine ; et je suis resté seul de tant de guerriers.

Ima vallis retrospexi
Verticemque jugeri,
Ubi suos inimicos
Rex fortis Hlotharius
Expugnabat fugientes
Usque forum rivuli.

Derrière moi j'aperçus les profondeurs de la vallée et

le sommet de la colline, d'où Lothaire, le roi vaillant,
chassa les fuyards jusqu'au lit du ruisseau.

Karoli de parte vero,
Hludovici pariter,
Albescebant campi vestes
Mortuorum lineas,
Velut solent in autumnis
Albescere avibus.

Du côté de Charles, comme de Louis, les campagnes
étaient blanches des vêtements de lin des morts ;
comme en automne elles blanchissent sous des nuées de
cigognes.

Laude pugna non est digna,
Nec canatur melode ;
Oriens, Meridianus.
Occidens vel Aquilo,
Plangent illos qui fuerunt
Illic casu mortui.

Cette bataille n'est point digne de louange ; que ja-
mais poète ne la chante ; l'Orient et l'Occident, l'Aqui-
lon et le Midi pleureront ceux qui moururent ici dans
ce désastre.

Maledicta dies illa,
Nec in anni circulis
Numeretur, sed radatur
Ab omni memoriâ ;
Jubar solis illi desit,
Aurora crepusculo.

Maudit soit ce jour ! Que jamais il ne fasse nombre
dans le cercle de l'année ! Mais qu'il soit effacé de toute
mémoire ! Que le soleil lui refuse son éclat ! Que son
crépuscule n'ait point d'aurore !

Noxque illa, nox amara,
Noxque dura nimium,
In quâ fortes ceciderunt
Prælio doctissimi.
Pater, mater, soror, frater,
Quos amici fleverant !

O nuit, nuit amère, nuit d'une immense désolation !
où tombèrent les forts, savants dans l'art des combats ;
où père et mère, frère et sœur, ont pleuré ceux qu'ils aimaient !

Ce qui me frappe d'abord, Messieurs, c'est cette plainte lointaine qui arrive jusqu'à nous à travers plus de dix siècles écoulés ; c'est ce chant plein de poésie et de tristesse, qui fut composé par un guerrier inconnu, au lendemain de cette bataille mémorable dont il fut le témoin. Nous savons qu'il s'appelait *Angelbertus* ; mais ce qu'il fut, officier ou soldat, devenu peut-être moine ou clerc après la bataille, nul ne le sait ; ce que nous savons, c'est qu'il fut l'un de nos pères, qu'il a connu les champs arrosés par les eaux de la fontaine qui a donné son nom à la bataille de Fontenay, et que dans la chaleur de l'action il a bu peut-être une goutte de cette eau que les fureurs fratricides avaient rougie de sang. Et voilà que ce chant, composé par un rêveur des temps passés et endormi dans la poudre des archives, se réveille aujourd'hui et semble encore chanter devant vous.

A cette première réflexion, qui est toute de sentiment, en succèdent d'autres qui appartiennent à la littérature. Il y a, Messieurs, des ressemblances merveilleuses entre le chant du soldat de Fontenay et le chant de

David sur la mort de Saül et de Jonathas, connu sous le nom de *chant de l'Arc*, et des rapports non moins frappants avec les plaintes de Job.

Voici ce que je lis d'abord dans le chant de David :

« Montes Gelboë, nec ros nec pluvia veniant super vos !

« Inclyti, Israel, super montes tuos interfecti sunt ! Quomodo ceciderunt fortes in prælio ?

« Quomodo ceciderunt robusti, et perierunt arma bellica ?

Et dans le chant du soldat de Fontenay :

Gramen illud ros et imber
Nec humectet pluvia,
In quo fortes ceciderunt
Prælio doctissimi !

Noxque illa, nox amara,
Noxque dura nimum,
In quâ fortes ceciderunt
Prælio doctissimi !

Voici maintenant ce que je lis dans les lamentations de Job :

« Pereat dies in quâ natus sum ! maledicant ei qui maledicunt diei !

« Sit nox illa solitaria, nec laude digna !

« Noctem illam tenebrosus turbo possideat ; non computetur in diebus anni ; nec numeretur in mensibus !

« Exspectet lucem, et non videat, nec ortum surgentis auroræ ! »

Et dans l'hymne d'Angelbertus :

Laude pugna non est digna...
Maledicta dies illa,
Nec in annis circulis
Numeretur, sed radatur

Ab omni memoriâ !
Jubar solis illi desit,
Aurora crepusculo !

Ainsi, vous pouvez le remarquer, Messieurs, par les citations que je viens de faire, il y a dans le poème d'Angelbertus un souvenir manifeste des Livres saints, et souvent la même expression de religieuse douleur.

Outre les rapports que je viens de signaler, on croit sentir également comme un souffle du *Dies iræ* dans ces mots lamentables :

Maledicta dies illa...
Noxque illa, nox amara,
Noxque dura nimum...

Ils semblent un écho de cette plainte célèbre :

Dies iræ, dies illa...
Lacrymosa dies illa...

D'autre part, voici ce que notre collègue M. Aublé et moi nous pensons du rythme de cette pièce. L'on n'y saurait trouver l'application des règles de la prosodie latine, ni rien d'analogue à ce qui se trouve chez Horace ou chez les poètes classiques. Le vers est scandé d'après le nombre, et non d'après la quantité des syllabes. Or on sait que le caractère distinctif de la métrique ancienne est précisément de s'occuper de la quantité, et non pas du nombre. L'auteur semble ne pas même connaître la règle de l'élision ; au contraire, la pièce se compose avec une régularité parfaite de vers alternatifs de huit et de sept syllabes.

On remarque pourtant un reste d'attention apportée

à la quantité ; ainsi l'avant-dernière syllabe du vers de sept syllabes est toujours une brève ; et le plus souvent le dernier pied du vers de huit syllabes paraît être un spondée. Un examen encore plus attentif donnerait peut-être lieu à d'autres remarques. On pourrait voir là une transition entre la vieille métrique et la nouvelle ; à moins que ce morceau n'ait été fait, comme on l'imaginerait facilement, pour être chanté sous forme de complainte guerrière ; et, dans ce cas, tout ce qui semble soumis à quelque rythme aurait été ainsi composé par égard pour le musicien.

Une observation d'un autre ordre, et qui ne manque pas non plus d'importance, c'est que, dès la première strophe, nous avons l'indication du jour même de la bataille, qui eut lieu en effet *le samedi*, 25 juin.

Sabbatum non illud fuit,
Sed Saturni dolium...

Ce que j'ai traduit par ces mots : *Ce jour-là ne fut point le repos du Sabbat (ou du samedi), mais une orgie Saturnale.*

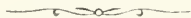
Enfin, Messieurs, vous pouvez remarquer dans ce poème un bizarre et naïf assemblage d'expressions bibliques et profanes. On y voit figurer tour à tour ou en même temps le Démon, le Sabbat, Saturne, Cerbère, Mars et le Dieu des chrétiens. Était-ce naïveté en effet ? était-ce un usage reçu, une confusion admise au moyen âge ? Ne voyons-nous pas à peu près la même singularité se produire dans le poème du Dante, qui parcourt les neuf cercles de son voyage mystérieux, conduit par le génie païen de Virgile et par l'ombre céleste de Béa-

trice? Et Milton ne commet-il pas une excentricité bien plus étrange encore, quand, au vi^e chant du *Paradis perdu*, il fait tirer le canon par les anges fidèles sur les anges révoltés? Ces confusions étaient familières au moyen âge; pareilles à nos cathédrales gothiques, où se trouvent représentées les images les plus fantastiques du paganisme à côté des symboles les plus purs de la foi.

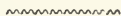
Malgré cette incohérence des images, malgré les fautes de prosodie et de latinité, ce qu'on ne peut nier, et ce que j'ai voulu vous faire remarquer, Messieurs, c'est le souffle religieux répandu sur toute cette poésie; c'est l'expression pittoresque, c'est la couleur locale qu'on est ravi d'y rencontrer; c'est la fidélité que ce guerrier conserve à Lothaire, quoique Lothaire ait été vaincu; enfin c'est ce lointain écho des temps passés, qui, grâce à un soldat inconnu, est venu jusqu'à nous.

J.-B. BUZY

PROFESSEUR AU LYCÉE



LES BOURDONS SÉNONAIS



Et audiui vocem de cœlo , tanquàm vocem aquarum
multarum.

APOCALYPSE de saint Jean, c. 14.

I

Laissez-moi revenir aux temps du moyen âge !
Des splendeurs du présent mes regards éblouis
Aiment à saluer dans un lointain mirage
De ces siècles de foi les jours évanouis.

Laissez-moi revenir aux époques antiques !
J'aime des jours passés le calme et les travaux,
Le sévère portail des vieilles basiliques,
Et les fleurs de l'ogive, et les feux des vitraux.

Les vitraux, éloquente et radieuse page !
Livres qu'à leurs enfants nos pères ont laissés !
De ces livres sacrés le merveilleux langage
Nous garde en traits de feu le cours des temps passés.

Honneur à qui sait lire en ces livres sublimes,
Ecrits avec l'azur, la pourpre et le soleil !

C'est là qu'on semble voir nos aïeux magnanimes,
Fantômes lumineux, sortir de leur sommeil.

C'est là que de la foi les glorieux symboles
Brillent à nos regards d'immortelles couleurs ;
On y voit des prélats, des saints, des auréoles,
Des martyrs couronnés de divines lueurs.

Dômes religieux, mon âme vous vénère !
J'aime vos chapiteaux, vos colonnes, vos nefs,
Vos gothiques arceaux, et vos dalles de pierre,
Et les récits gravés sur vos bas-reliefs !

Mais j'y vénère encor des merveilles plus grandes ;
J'aime de vos autels la sainte majesté,
Vos prodiges de foi, vos pieuses légendes ;
Et je revois en vous tout un monde enchanté !

II

Dans ces âges lointains, les cloches sénonaises
Se balançaient en chœur au sommet de leurs tours ;
Comme le bruit des flots se brisant aux falaises,
Ils faisaient retentir l'écho des alentours.

Il fallait les entendre au lever de l'aurore,
Ces vieux bourdons, chantant leurs concerts réunis,
Sur les coteaux voisins jeter leur voix sonore,
Et dire en leur langage à Dieu : « Je vous bénis ! »

« Je vous bénis ! » au loin répondaient les vallées.

« Je vous bénis ! » chantaient les flots mélodieux ;
Et des flots et des cœurs les voix entremêlées
Formaient un seul concert qui montait jusqu'aux cieux.

Or — conte la légende — un jour le roi Clotaire,
En passant, visita la ville des Sénon ;
Alors, comme aujourd'hui, la ville hospitalière
Accueillit le monarque au bruit de ses bourdons.

Et ce jour-là vraiment l'illustre capitale
Honora le grand roi comme elle honorait Dieu ;
Les bourdons célébraient la visite royale,
Comme ils font à Noël tressaillir le saint lieu.

« Qu'il vive ! disaient-ils ; Dieu lui donne un long règne !
« Que son âme soit fière, et ses jours triomphants !
« Clotaire ne veut pas que son peuple le craigne :
« C'est un père qui vient visiter ses enfants ! »

L'air était plein de joie... Aussi, pour reconnaître
Le plaisir qu'il prenait à de si nobles sons,
A quoi songeait le roi ? Le roi, gracieux maître,
Songeait en ce moment à prendre les bourdons.

Qui pouvait le prévoir ? Quoi ! ces cloches honnêtes,
Qui croyaient saluer un père vénéré,
Qui pleuraient tous les deuils, chantaient toutes les fêtes,
Il voulait les ravir à leur palais sacré.

Le palais des bourdons, leur céleste demeure,
Symbole de prière et de foi, c'est la tour ;
C'est là qu'incessamment l'heure succède à l'heure ;
Là que le jour expire et que renaît le jour.

Cependant le grand roi que la force environne,
Pour couvrir son projet d'une ombre de pudeur,
A son retour daigna, sur les bords de l'Yonne,
Demander les bourdons par son ambassadeur.

L'ambassadeur arrive, il parle au nom du maître ;
A l'évêque saint Loup il demande humblement,
Sur l'heure, en son pouvoir, de vouloir bien remettre
Les bourdons que le roi désire absolument.

Le désir d'un monarque est un ordre : l'Evêque
— Tous ont même *douceur* et tous ont même *foi* * —
Répond que son palais et sa bibliothèque,
Sa prière, son sang et ses jours sont au roi.

« Mais veuillez, lui dit-il, répondre à votre maître
« Qu'à son désir royal je ne puis obéir.
« Comment, sans nos bourdons, nos fils pourraient-ils naître ?
« Comment pourrions-nous vivre et pourrions-nous mourir ?

« Autant vaudrait aussi prendre la cathédrale !
« Ils ont même espérance et même souvenir ;
« Et nous les aimons tous d'une tendresse égale :
« Ce sont de vieux amis qu'on ne peut désunir.

« A Monseigneur le roi dites bien que la France
« Est un trône qui peut satisfaire un mortel ;
« Nous lui laissons son or, sa gloire et sa puissance ;
« Qu'il nous laisse nos tours, nos cloches et l'autel !... »

A ces mots où perçaient de douloureux reproches,
L'ambassadeur royal s'inclina tout surpris.

* *Fide et Lenitate*, légende de M^{sr} Bernadou, archevêque de Sens.

La force triompha ; deux jours après, les cloches
Prenaient en murmurant le chemin de Paris.

Clotaire était debout ; et, comme à l'ordinaire,
Les yeux des courtisans interrogeaient ses yeux ,
Il frappe le métal d'une main sûre et fière...
O prodige ! l'airain resta silencieux.

Contre le bronze en vain le monarque redouble ;
Il frappe, il frappe encor ; la fureur l'égarait ;
Autour du roi la cour s'épouvante et se trouble ;
L'airain désobéit et garda son secret.

Alors on entendit comme une voix confuse,
Qui fit pâlir Clotaire et lui parla soudain.
C'en est fait : ce n'est point une erreur qui l'abuse ;
C'est Dieu même, c'est Dieu qui parle dans l'airain.

Et Clotaire : « Eloignez, dit-il, de mes oreilles
« Ce bronze accusateur qui vient m'épouvanter ;
« Il en sort un murmure et d'étranges merveilles ;
« C'est le ciel qui me parle, et je dois l'écouter.

« J'ai péché contre Dieu ; mon repentir l'adore ;
« Les rois sont ses vassaux ; il est mon suzerain ;
« Que ces bourdons sacrés, au lever de l'aurore,
« Des coteaux sénonais reprennent le chemin ! »

Le lendemain, à l'heure où le soleil rayonne ,
On vit les deux bourdons, de festons couronnés ,
Regagner triomphants les coteaux de l'Yonne
Qu'ils avaient en pleurant naguère abandonnés

Dès qu'ils eurent touché, non loin de Villeneuve,
Le premier seuil des prés, des vignes et des bois,

En approchant de Pont, en saluant le fleuve,
Les deux bourdons muets retrouvèrent la voix.

Et lorsque sur le soir ils virent dans les nues
S'élever de la tour les lointaines hauteurs,
Soudain l'on crut ouïr des hymnes inconnues
Sortir du flanc poudreux des nobles voyageurs.

Et le ciel répétait leurs hymnes fraternelles,
Que le fleuve à son tour recueillait sur ses flots :

« Un roi nous avait pris notre voix et nos ailes ;
« Mais Dieu nous a rendu nos voix et nos échos.

« Nous n'avons point voulu chanter dans l'esclavage ;
« Comment peut-on chanter dans la captivité ?
« Avec nous aujourd'hui, vallons, flots du rivage,
« Chantez notre victoire et notre liberté !

« Comme l'aigle muet sous des chaînes cruelles,
« Nous n'avons point parlé, prisonnières des rois.
« L'un d'eux nous avait pris notre voix et nos ailes ;
« Mais Dieu nous a rendu nos ailes et nos voix ! »

Cependant on apprit de colline en colline
Le merveilleux retour des bourdons délivrés ;
Le Prélat, bénissant la puissance divine,
S'en vint, vêtu de l'aube et d'ornements sacrés.

Pour éclairer du soir les nocturnes approches,
Des coteaux, des vallons et de chaque sentier,
On voyait des flambeaux, marchant devant les écloches,
Briller entre les mains d'un peuple tout entier.

Et mille voix disaient : « Nos champs et notre fleuve

« Pleuraient dans la tristesse en les croyant perdus :
« Et notre cathédrale était comme une veuve ;
« On nous les avait pris, Dieu nous les a rendus ! »

Et l'Evêque disait : « Dieu défend son Eglise !
« Bénissons le Seigneur qui protège ses droits ;
« La puissance royale à la sienne est soumise ;
« Bénissons le Seigneur qui règne sur les rois ! »

III

Or, du bas-relief la symbolique histoire
Montre encor l'envoyé du puissant souverain ;
On le voit accablé d'un poids expiatoire
Et portant son remords comme un manteau d'airain.

Plié sur les genoux, il a sur son épaule,
Depuis près de mille ans, l'image d'un bourdon ;
Condamné pour jamais à l'effroyable rôle
D'un homme suspendu qui demande pardon .

Quant aux bourdons, l'un d'eux a de cette aventure
Transmis jusqu'à nos jours le vivant souvenir ;
Il a reçu, dit-on, sa première blessure
Dans le combat fameux qu'il a dû soutenir.

Aussi voilà pourquoi, même aux jours d'allégresse,
La noble Savinienne a dans sa grande voix
Je ne sais quel accent de lugubre tristesse :
Témoignage éloquent des récits d'autrefois.

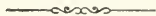
Et depuis, dans leur tour, demeure aérienne,
A tous nos souvenirs, à nos chants, à nos pleurs,
Nos antiques bourdons mêlent leur voix chrétienne,
Sans redouter la main des rois spoliateurs.

Gardien de ces récits, le peuple croit encore
Que par Dieu suspendus, les bourdons sénonais,
Inviolables rois dans leur palais sonore,
De leur trône sacré ne descendront jamais.

Et si, comme en des jours d'horreur et de bataille ,
Avec des cris de mort on vient les demander
Pour fondre des canons et lancer la mitraille,
Dieu même interviendra pour les sauvegarder.

Et nous verrons encore un évêque fidèle,
Un mortel inspiré d'un courage pieux,
Qui, comme aux jours passés, prendront sous leur tutelle
Nos bien-aimés bourdons sauvés par nos aïeux.

J.-B. BUZY.



Notes

I

Voici le passage de la *Légende dorée*, qu'a bien voulu me communiquer M. Prou, le savant président de la Société archéologique de Sens :

« Le roy Clotaire (en 613) oyvt que les cloches de Saint-Etienne avaient « merveilleuse douceur en leur son ; si envoya dire qu'elles fussent « apportées à Paris, afin qu'il les ouyst sonner ; et il desplut au benoist « saint Loup Et si, comme elles furent hors de la cité, elles perdirent la « douceur de leur son ; et quand le roy oyvt, il commanda qu'elles fussent restituées. Et tantôt qu'elles furent à sept lieues de la ville, elles « sonnèrent leur son arrière. Ce saint Loup alla à l'encontre, et reçut à « grand honneur ce qu'il avait perdu dolent. »

II

L'archivolte du portail Saint-Loup-de-Naud (Seine-et-Marne) représente un éoisode de cette légende. On y voit un personnage à genoux, affublé d'une cloche, dont l'anse et le cerveau semblent former nimbe au-dessus de la tête du suppliant.

III

Quand je rapporte au *vi^e* siècle l'origine de la fissure de Savinienne, c'est là une fiction purement gratuite. On ne s'en aperçut qu'en 1837, et c'est alors qu'on lui fit une échancrure considérable. Par une fiction analogue, j'attribue aux bourdons actuels une légende qui appartient à la *cloche Marie* dite *cloche Saint-Loup*, depuis longtemps refondue.

IV

On sait généralement à Sens que, en 1793, les bourdons furent sauvés par la présence d'esprit de M. Person, architecte du temps ; il fit accroire aux commissaires de la Terreur, que la descente des bourdons pourrait faire crouler la tour.

V

On lit sur Savinienne l'inscription suivante :

Anno milleno quingeto terque viceno,
Facta sonans Senonis, Saviniana fui.
Obscuræ nubis tonitru ventosque repello ;
Ploro defunctos, ad sacra quosque voco.

ETUDE

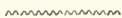
HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

SAINTE THÉODÉCHILDE

FONDATRICE

DU MONASTÈRE DE SAINT-PIERRE-LE-VIF



Aujourd'hui, Messieurs, mon intention est de vous rapporter tous les détails que j'ai pu recueillir sur l'histoire d'une femme, qui par sa naissance et ses vertus a été l'une des gloires les plus sereines et les plus religieuses du pays sénonais. Je vais vous entretenir de sainte Théodéchilde, fondatrice du monastère de Saint-Pierre-le-Vif.

Quelques historiens, jaloux peut-être de rehausser la gloire de Sens, ont prétendu qu'elle était fille de Clovis. Je ne veux pas entrer dans une discussion où mon opinion personnelle serait d'ailleurs de trop peu d'importance ; je me contenterai de dire que, d'après le savant ouvrage, l'*Art de vérifier les dates*, et d'après M. A. Quantin, qui fait autorité en matière d'archéologie locale, Clovis n'eut qu'une fille, nommée Clotilde, comme sa mère, et qui épousa le farouche Amalaric, roi des Wisigoths. Quant à ses fils, Thierry, l'ainé des

quatre, épousa Suavégotte , fille de Sigismond , roi de Bourgogne ; et de ce mariage naquirent Théodebert et Théodéchilde. Celle-ci est donc , non la fille , mais la petite-fille de Clovis ; et la vieille cité sénonaise peut déjà se trouver assez fière de ce royal et antique souvenir.

Théodéchilde naquit vers l'an 522 ; et plus tard épousa Hermégisclus , roi des Varnes , peuple barbare au-delà du Rhin. Ce prince espérait sans doute , en épousant la fille d'un roi d'Ostrasie , arrondir ses possessions d'Outre-Rhin ; mais sa femme ne lui donna pas d'héritier. Toutefois , à son lit de mort , il ordonna que son fils Radiger , qu'il avait eu d'une autre femme , épouserait Théodéchilde ; et les grands du royaume ratifièrent les dernières volontés du feu roi. De son côté , Radiger avait demandé en mariage une jeune princesse , nommée Brittie , sœur du roi d'Angleterre. Que faire ? Son cœur sans doute le portait du côté de la jeune princesse , à laquelle il était déjà fiancé ; l'intérêt politique lui faisait un devoir d'épouser Théodéchilde , sa belle-mère. Ce fut la politique qui l'emporta ; car , déjà à cette époque , *elle était sans entrailles*. Mais tout à coup le cœur et la fierté d'une femme déjouèrent les projets de la politique. Brittie sacrifiée se révolta , et , ne pouvant triompher de son fiancé par l'amour , elle entreprit de le réduire par la force. Elle équipe une flotte , livre bataille à Radiger , remporte sur lui la victoire et le fait prisonnier. Puis elle le fait comparaître devant elle , lui reprochant sa perfidie et le dessein qu'il avait conçu de la délaisser au mépris de la foi jurée. Radiger , partagé entre la crainte et la honte , répondit qu'il avait été forcé par la nécessité ,

mais qu'il était prêt à répudier Théodéchilde, promettant à Brittie de lui faire oublier son injustice par sa fidélité et son respect. Brittie, pleine de générosité, se contenta de la réparation de son fiancé ; et Théodéchilde, pour ne point troubler la joie de cette réconciliation imprévue, se sépara volontairement de Radiger. L'histoire a trop de gravité pour nous dire si elle fut heureuse cette union contractée sous l'empire de la victoire et de la nécessité ; mais ce qu'elle nous apprend, c'est que Théodéchilde, renonçant aux charmes infidèles de la royauté, fonda dès lors près de Sens, comme son aïeul Clovis près de Paris, un monastère qu'elle enrichit de donations magnifiques, et où des moines devaient à perpétuité prier Dieu pour le repos de son âme et veiller sur son tombeau (1).

Ces donations étaient immenses, comme on le voit par le testament de Théodéchilde, lequel à la vérité passe pour apocryphe, mais a le mérite de reproduire exactement la nomenclature des domaines concédés, et dont le monastère jouit en partie jusqu'en 1789. Voici la liste de ces domaines seulement pour le *Pagus* de Sens, telle qu'on la trouve dans le cartulaire de l'Yonne : Mālay, — Saligny, — Soucy ? — Voisines, — *Ciennias*, — Fontaines, — Villechat, — Courtemaux, — Foissy, — *Villars*, — Tresmont, — Paroy, — Volgré, — la moitié de Baisne, l'église de Germigny, — enfin des droits dans la rivière d'Yonne ; sans parler d'autres domaines dans le *Pagus* de Melun et dans celui d'Auxerre. Outre ces domaines, il y en avait encore d'autres confisqués sur Basolus,

(1) Migne, t. 88, p. 170 et 171, voir les notes.

comte d'Auvergne, qui, s'étant révolté contre Thierry, son suzerain, avait été trop heureux, pour sauver sa vie, de lui céder tous ses biens et de se faire moine à Saint-Pierre-le-Vif, dont il devint abbé. C'est de cette époque que date la fondation du monastère de Mauriac, en Auvergne, relevant de celui de Saint-Pierre de Sens.

Plus de quarante archevêques de Sens finirent leurs jours au monastère fondé par sainte Théodéchilde, ou voulurent y être inhumés, ainsi que beaucoup de grands personnages, dont la liste serait trop longue à énumérer ici. Je ne vous citerai, Messieurs, que saint Ebbon, avec ses deux sœurs Ingoare et Léothérie. Ces deux saintes femmes firent aussi donation de leurs biens au même monastère par un acte authentique, dont les termes sont empreints d'une majesté religieuse dont vous pouvez avoir une idée par ce passage que je traduis littéralement :

« A la maitresse et vénérable basilique de saint Pierre,
» apôtre, construite près des murs de la ville de Sens,
« où repose dame et reine Théodéchilde ; Léothérie,
« craignant Dieu et songeant à la rétribution éternelle,
« pour que le Seigneur daigne, dans la vie future, diminuer quelques-uns de mes péchés, et que mon corps
« mortel mérite d'être enseveli dans le monastère de
« Saint-Pierre... Pour ces causes, je fais don au monastère sus-nommé de la mense et de l'église même y attenante, dédiée en l'honneur de saint Pierre, et de tous mes autres domaines tant paternels que maternels... et que cette présente donation, ainsi stipulée, demeure inattaquable à perpétuité (1). »

(1) Cartulaire de l'Yonne.

De plus, la jouissance de ces domaines et des privilèges qui y étaient annexés fut solennellement confirmée par un acte authentique qu'Emmo, archevêque de Sens, adressa à ses suffragants et à d'autres prélats ; et dans cet acte je remarque cette phrase qui exhale un parfum tout particulier d'autorité religieuse au moyen âge ; en voici la traduction :

“ Que si quelqu'un par ruse ou par cupidité est pré-
“ venu de violer, d'un esprit téméraire, quelques-unes
“ des prescriptions énoncées plus haut ; qu'il se regarde
“ comme éloigné pour un an de la communion de tous ses
“ frères ; et que néanmoins ce privilège demeure, sous la
“ protection du Christ, inaltérable à perpétuité (1). ”

La dédicace du monastère de Saint-Pierre-le-Vif fut entourée d'une auréole miraculeuse dont le souvenir ne doit pas rester dans l'ombre ; et, que ce soit un miracle véritable ou une simple légende, — car il m'est impossible, je l'avoue, d'en vérifier l'authenticité, — néanmoins il m'a paru bon de relater un récit vénérable que nous a transmis la foi de nos pères. Voici le passage d'un manuscrit de la bibliothèque de Sens, sous ce titre : *Abrégé de la vie de Sainte Théodéchilde.*

L'an cinq cent et vint, le vingtième iour de mars, comme on faisait les préparatifs de la consécration du temple que cette vertueuse Princesse désirait faire dédier sous les nom et invocation des Princes des Apostres Saint Pierre et Saint Paul ; Héracle, archevesque de Sens, et plusieurs autres prélats estant en oraison dans la nouvelle église, pour en faire le lendemain la dédicace ; voilà que soudain ce lieu fut rempli d'une excessive clarté, et en mesme temps on entendit les anges chantant à haute

voix des hymnes et cantiques, comme ilz firent autrefois devant les pasteurs de Judée, lorsqu'ilz veillaient sur leurs troupeaux. Ces dévots personnages, attentifs en la considération de ce qui se passait, et esprits d'un saint estonnement, continuaient leurs veilles et oraisons jusques à la pointe du iour suivant ; et le lendemain matin s'approchant du grand autel pour commencer cette célébration, ilz apperçurent les sacrés caractères de la dédicace divinement imprimés, encore tout fraiz et récents, et le signe de la croix, miraculeusement gravé aux quatre coings de l'autel ; dont ils furent tous transportez d'aise et d'estonnement, et remercièrent nostre Seigneur qui avait daigné consacrer ce nouveau temple par le ministère de ses Anges...

Et pour que rien ne manque à l'illustration de cette pieuse Reine, on lit dans le même manuscrit, dont il est difficile cette fois de méconnaître la véracité, que plusieurs Papes se sont occupés de ses vertus et de ses bienfaits. *Le Pape Paschal douziesme en une bulle adressée à l'abbé et aux religieux de Saint-Pierre-le-Vif, en datte de l'an 1104, fait honorable mention de notre Sainte... Le Pape Honoré deuxiesme en une bulle de l'an 1125 ; Innocent 2^e, en une bulle de l'an 1137, et Luce 2^e, en une autre bulle de l'an 1144, disent de mesme...*

Les reliques de la Sainte reposèrent dans le même sépulcre pendant plus de dix siècles. Ce ne fut qu'en 1643, le 16 octobre, que l'exhumation en fut faite solennellement par Monseigneur Octave de Bellegarde, 110^e archevêque de Sens, en présence de Roger, duc de Bel-

(1) Cartulaire de l'Yonne.

legarde, maréchal et pair de France, aïeul du prélat ; de Jean-Antoine de Gondrin , prieur commandataire de St-Orient d'Auch ; de Claude Duchatz, abbé régulier de Saint-Paul de Sens ; de Humbert du Rollet, vicaire général et cellérier métropolitain ; de Charles Deris, chanoine ; de Jean-Baptiste Driot, maire de la ville, etc. Le même prélat fit célébrer ou renouveler la fête de la Sainte, le jour de sa naissance (*spirituelle, c. à. d. de sa mort*) le 28 juin ; et la translation officielle de ses reliques eut lieu le 26 octobre de la même année (1).

Et si vous voulez savoir, Messieurs, en quel état se trouvaient les reliques de la Sainte à l'époque de leur Translation, lisez, je vous prie, le paragraphe X de l'Inventaire des reliques du monastère de Saint-Pierre-le-Vif, fait en 1660, 25 mai, en présence du R. P. Dom Hugues Mathoud, prieur de ladite Abbaye. En voici le début :

Une autre chässe de bois peint en azur parsemé de fleurs de lys, d'un costé de laquelle est l'image de Saincte Clotilde, et de l'autre celle de sa fille Théodéchilde, fille de Clovis (1), premier Roy chrestien de France, et fondatrice de lad^e Abbaye de Saint Pierre-le-Vif. Dans laquelle chässe, est le corps de la mesme Saincte Théodéchilde, qui fut trouvé dans une quaisse de plomb auprès du grand autel de lad^e Eglise par Messire Octave de Bellegarde, Archevesque de Sens, le seiziesme octobre de l'an mil six cent quarante trois, comme il nous est apparu par deux procès-verbaux ou actes signés de la main dud^t Seigneur Arche-

(1) Voir le catalogue des archevêques de Sens, par le R. P. Mathoud.

(2) Nous avons dit qu'elle n'était que sa petite-fille.

vesque, le premier en datte dud^e iour et an, et l'autre en datte du vingt-sixiesme du mesme mois et an, et scellé de ses armes, qui est une permission qu'il donne d'exposer publiquement à la vénération des fidèles les reliques de la susd^e Sainte et de faire célébrer le service divin en son honneur les iours de sa Feste (qui est le 28 de juin) et de la Translation de ses saintes Reliques....

Mais, vous le savez, Messieurs, la perpétuité n'est pas de ce monde, et nous ne sommes pas même sûrs du repos de la tombe. Le temps et surtout les révolutions menacèrent en 1789 les reliques de sainte Théodéchilde. A cette époque, un chrétien, digne des anciens jours, M. Thomas, orfèvre à Sens, craignant que les reliques du monastère de Saint-Pierre-le-Vifne fussent profanées par l'impiété, les rapporta secrètement dans l'église de Saint-Pierre-le-Rond, qu'il avait achetée à ses frais, malgré sa modeste fortune, de peur qu'elle ne tombât dans des mains infidèles. Les reliques de la sainte y restèrent jusqu'en 1825 ; c'est alors que M. l'abbé Thomas, autrefois doyen de Chablis, aujourd'hui chanoine du Chapitre de Sens, obtint de M. Rupied, curé et propriétaire de l'église Saint-Pierre, les reliques et le reliquaire de sainte Théodéchilde, qu'il s'empressa de rendre à leur destination primitive, tout en gardant avec une religieuse vénération le *méat auditif* de la sainte. Grâce à lui, les reliques sont ainsi rentrées dans leur pieux repos ; mais de l'ancien monastère il ne reste plus que le nom ; et les reliques elles-mêmes ne sont plus guère connues que des religieuses du monastère nouveau , qui seules invoquent encore le nom

de la Sainte dans leurs litanies ; tandis que nos pères, qui avaient plus que nous le culte du passé, n'oublièrent jamais les bienfaits et les vertus de cette sainte reine, et lui consacrèrent même un souvenir dans le bréviaire sénonais ; comme on le voit dans les *Livres d'Église à l'usage du Diocèse de Sens, imprimés par ordre de Son Eminence Monseigneur le Cardinal de Luynes, l'an M. DCC. LXII.*

Ce n'est pas tout : les royales vertus de sainte Théodéchilde ont été chantées par Fortunat, évêque de Poitiers. Ce prélat, renommé par son talent et sa piété, a laissé un grand nombre de poésies, où respirent une grâce et une facilité vraiment merveilleuses pour le temps où il vivait. Il semble avoir l'inspiration abondante et le souffle léger d'Ovide ; amoureux comme lui de l'antithèse et parfois ingénieux jusqu'à la recherche ; mais supérieur à lui par le sentiment religieux que le génie même ne peut remplacer. Surtout les cœurs pieux ne doivent pas oublier son nom, puisqu'il est l'auteur de deux hymnes célèbres : le *Vexilla regis* et le *Pange, lingua*, de la semaine sainte. Né en 530, Fortunat vécut à la même époque que sainte Théodéchilde ; et en lisant les vers qu'il a composés en son honneur, on sent qu'il a dû la connaître, et qu'en chantant ses vertus, il était l'écho poétique, mais sincère, de l'admiration de ses contemporains.

Voici cet éloge, dont je ne veux pas, Messieurs, vous infliger le texte latin, qui est obscur et tourmenté en quelques endroits ; veuillez croire seulement que je me suis attaché dans cette traduction à la plus scrupuleuse fidélité.

Éloge de sainte Théodéchilde.

“ Fille illustre, sortie du sang royal, vos ancêtres dès
“ l’origine vous ont donné un grand nom.

“ Une gloire nouvelle jaillit de votre race et court
“ dans le monde sur les ailes de la renommée ; c’est
“ votre père, c’est votre frère dont les noms retentis-
“ sent dans le monde.

“ Mais bien que resplendisse l’éclat de vos nobles
“ parents, vos qualités doublent encore cet honneur.

“ Nous discernons en vous ce qu’on célèbre en eux ;
“ oui, Théodéchilde, vous êtes l’ornement d’une race
“ antique !

“ Par votre caractère vous êtes digne de vénération
“ et d’honneur ; vous êtes spirituelle, pieuse, charita-
“ ble, pleine de bonté ; et puissante par la naissance,
“ vous êtes encore plus grande par la grâce.

“ Vous avez évité toute cause de discorde ; en vous
“ brille une autorité imposante ; moins vous êtes
“ crainte, plus vous êtes aimée.

“ Toute parole sort de votre bouche, pleine de dou-
“ ceur et de suavité ; vos entretiens ressemblent à des
“ rayons de miel.

“ Autant vous surpassez en honneur les personnes de
“ votre sexe, autant vous leur êtes encore supérieure
“ en piété.

“ Si un étranger se présente, vous l’accueillez avec
“ autant de bonté que s’il s’était rendu agréable à vos
“ aïeux par ses services.

“ En nourrissant les pauvres fatigués, votre main
“ sème pour recueillir des moissons plus fertiles.

“ Votre insatiable charité ne se lasse pas de secourir
“ les infortunés ; et la nourriture que l’indigent reçoit
“ de vous, devient votre nourriture.

“ Vos largesses envers le pauvre retournent au
“ Christ, et même, invisibles, deviennent impérissables.

“ Et tandis que le monde s’avance vers son dernier
“ terme, tandis que tout périt, vous aspirez à des biens
“ meilleurs.

“ Grâce à vos bienfaits, les temples sacrés se renou-
“ vellent ; mais en même temps que vous préparez
“ une demeure au Christ , le Christ vous prépare la
vôtre.

“ Vous travaillez pour lui sur la terre, lui, vous le
“ rendra dans les lieux supérieurs ; et l’échange vous
“ est avantageux, puisqu’il vous mérite le ciel.

“ Au ciel vous êtes sûre de retrouver le talent que
“ vous y envoyez ; en dépensant si bien vos richesses,
“ vous les affermissez.

“ En vivant pour le Seigneur, vous ne perdez pas
“ pour cela vos honneurs souverains ; en régner dans
“ le ciel, vous réglez toujours sur la terre.

“ Vivez longtemps pour le bonheur de votre peuple
“ ici-bas ! Vivez heureuse, vous dont les mérites sont
“ immortels dans les cieux ! (1) »

Outre cet éloge, on a aussi conservé du même poète
l’épithaphe de la sainte, dont voici également la traduction :

(1) Migne, t. 88, p. 214.

Építaphe de sainte Théodéchilde.

“ Bien que ses ans eussent fléchi sous le poids de la
“ vieillesse, elle nous ravit encore l'espérance d'un
“ grand nombre de jours.

“ Si les prières pouvaient triompher des décrets de la
“ nature, le peuple par ses larmes l'eût contrainte à se
“ survivre à elle-même.

“ Que de joies les pauvres ont enfermées dans cette
“ tombe ! que de vœux populaires détruits en un seul
“ jour !

“ Femme noble, brillant par l'éclat de la nais-
“ sance, ici repose Théodéchilde trop tôt ravie par la
“ mort.

“ Par son frère, son père, son époux, son aïeul, ses
“ ancêtres, par une longue descendance, elle appartient
“ à une famille de^s rois.

“ Orphelin, exilé, indigent, veuves, pauvres sans vête-
“ ments, voient ici avec larmes ensevelie leur mère,
“ leur nourriture, leur abri.

“ Son unique plaisir, inspiré par le comble de la cha-
“ rité, c'était de tout donner, avant qu'on n'eût réclamé
“ son secours.

“ Elle cachait ses dons à ceux de sa famille, de peur
“ d'être arrêtée dans sa bienfaisance ; mais en don-
“ nant en secret, elle enseigne qu'un Juge en est le
“ témoin.

“ Elle aima les temples du Seigneur, et les enrichit de
“ ses dons pieux, se disant qu'elle n'avait en propre que
“ ce qu'avait le pauvre.

“ Le sort commun à tous, c'est de mourir, c'est de

« rendre la terre à la terre ; heureux celui à qui ses
« mérites assurent le jour sans fin !

« Dans l'exercice persévérant de ces œuvres, elle vécut
« l'honneur de la terre jusqu'à son quinzième lustre,
« et revit aujourd'hui dans l'éternelle lumière (1). »

Tels sont, messieurs, les faits que j'ai recueillis sur sainte Théodéchilde. De toutes les illustrations sénonaises, elle est, vous le voyez, l'une des plus antiques et des plus glorieuses. Elle fut la petite-fille de Clovis ; elle fut reine ; c'est la fondatrice d'un monastère, qui florissait encore il y a moins d'un siècle ; c'est une sainte, dont les reliques, malgré les révolutions, sont parvenues entières jusqu'à nous. Permettez-moi donc d'exprimer un vœu : c'est que le souvenir et le culte de cette sainte sénonaise ne soient pas pour toujours en oubli dans un pays qu'elle a enrichi de ses dons et de ses vertus ; laissez-moi espérer qu'un jour viendra où, comme sainte Colombe, elle recevra au moins les honneurs d'un culte privé dans l'enceinte du nouveau monastère. Ce serait le moyen le plus sûr et le plus populaire de ne pas laisser cette grande et religieuse figure s'effacer dans l'ombre du passé. La piété sénonaise y gagnerait une prière ; et la science historique, un souvenir glorieux, qui sans cela menacerait peut-être de s'éteindre dans la poudre des cartulaires et dans l'oubli des peuples.

J. B. BUZY

(1) Migne, t. 88, p. 170.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

HÉLOISE ET ABAILARD

MESSIEURS,

L'an 1140, dans l'octave de la Pentecôte, la ville de Sens était en grand émoi ; un Concile y était réuni sous l'épiscopat de Henri Sanglier ; le roi Louis-le-Jeune faisait partie de cette illustre assemblée, ainsi que Samson, archevêque de Reims et ses suffragants. Toutefois ce ne sont pas ces nobles personnages qui vont attirer notre attention, ni même saint Bernard, abbé de Clairvaux, l'un des Pères de ce Concile ; mais Pierre Abailard, le professeur de théologie le plus renommé de cette époque. Vous savez que, devant ce tribunal auguste, Abailard, accusé de nouveautés et d'erreurs en matière de foi, mais confondu par l'éloquence de saint Bernard et surtout par l'ascendant de sa vertu, refusa de se défendre et en appela au Pape Innocent II, qui ratifia les décisions du Concile de Sens. Abailard a donc passé ici ; et c'est en souvenir du séjour d'Abailard à Sens

que je veux m'arrêter un moment avec vous devant cette grande figure du moyen âge, pour en étudier quelques traits. Toutefois, soyez sans crainte, je ne vous parlerai point des questions théologiques soulevées par ce libre penseur ; mais je voudrais, en faisant des extraits de ses lettres et de ses poèmes, vous révéler quelque chose de cette âme brûlante et de ce génie opiniâtre. Il est impossible de séparer le nom d'Abailard de celui d'Héloïse, puisqu'ils ont partagé les mêmes sentiments, la même faute et le même repentir. Voici comment Abailard nous raconte le début de leurs amours :

« Il y avait alors à Paris une très-jeune fille, nommée
« Héloïse, remarquable par sa beauté, mais plus encore
« par l'étendue de ses connaissances en littérature...
« Plus est rare ce goût littéraire chez les femmes, plus
« il rendait cette jeune fille recommandable, et même
« lui avait fait un nom dans tout le royaume. » Plus
loin il ajoute avec une étrange vanité dont il fut, vous
le savez, cruellement puni dans la suite : « Pour moi,
« j'avais aussi tant de renommée, de jeunesse, de grâce
« et de beauté, que j'é me croyais digne de l'amour de
« toutes les femmes, et que je n'avais à craindre d'elles
« aucun refus... » Et quand le chanoine Fulbert lui eût
imprudemment confié l'instruction de sa nièce : « J'en
« fus tout stupéfait, dit-il, comme s'il eût confié une
« tendre brebis à un loup affamé... Nous recherchions
« ensemble les retraites secrètes, que choisissait
« l'amour, que nous offrait le charme de la lecture...
« et alors *Plura erant oscula quàm sententia*... et pour
« éloigner tout soupçon, parfois je la frappais, mais
« c'était de l'amour, et non de la fureur ; c'était non

« de la colère, mais une marque de tendresse, qui passait
« en douceur les plus suaves parfums. »

Devenue mère, Héloïse épousa Abailard pour légitimer son enfant et son amour. De son côté, Abailard, accablé de la honte qui avait suivi sa faute, voulut soustraire son épouse aux railleries et aux reproches du monde, en lui ouvrant pour asile l'abbaye d'Argenteuil, et plus tard celle du Paraclet, où il avait fondé un oratoire, près de Nogent-sur-Seine ; et lui-même chercha vainement le repos tour à tour à Saint-Denis, à Saint-Médard de Soissons, à Saint-Gildas de Ruys. Ces deux cœurs continuèrent à souffrir, quoique séparés ; mais leur souffrance du moins fut légitime et leurs larmes permises. Héloïse surtout, du fond de sa retraite, laissa échapper des plaintes déchirantes ; déjà en entrant à Argenteuil, au moment de se consacrer à Dieu, au lieu des prières accoutumées, elle avait récité les vers, que, dans la Pharsale de Lucain, Cornélie adresse aux mânes de Pompée, son époux :

« Ainsi je n'ai pas mérité, ô Fortune, d'allumer le
« bûcher de mon époux, de me jeter avec transport sur
« le corps glacé de ce grand homme... et de répandre
« des pleurs sur toutes ses blessures !... O mon époux,
« je te suivrai jusqu'au fond de l'abîme, et, s'il existe,
« jusqu'au Tartare !... Ton épouse périra, le sein
« meurtri, les yeux inondés de larmes... Après toi, j'au-
« rais honte de ne pas mourir de ma seule douleur ! »

Chant ix.

Mais de plus, voici trois lettres où l'antithèse et l'érudition se mêlent à toute l'éloquence de la douleur.

« *Domino suo, imo patri ; conjugii suo, imo fratri ;*

“ *ancilla sua, imo filia; ipsius uxor, imo soror Abailardo Héloïssa.* ”

“ Mon bien-aimé, dernièrement on m’a remis par
“ hasard une lettre écrite par vous à un ami... Tous les
“ détails en étaient pleins de fiel et d’absinthe... et
“ pourtant, comme le dit Sénèque à Lucilius, son ami :
“ Je vous remercie de m’écrire fréquemment; c’est la
“ seule manière de vous montrer à moi ; jamais je ne
“ reçois une lettre de vous , sans qu’aussitôt nous ne
“ soyons réunis... ” Puis elle continue : “ Pour moi,
“ Dieu le sait, je n’ai jamais recherché en vous que
“ vous-même ; c’est vous seul que je désirais, ce n’était
“ ni mon plaisir ni ma volonté, mais la vôtre que j’as-
“ pirais à satisfaire, et vous le savez bien... Et si le
“ nom d’épouse a plus de force et de sainteté, pourtant
“ le nom d’amie m’a toujours été plus doux... Je vous
“ précèderais avec empressement, Dieu le sait, jus-
“ qu’aux abîmes, et, sur un ordre de vous, je n’hésite-
“ rais pas à vous y suivre ; car mon âme n’est pas
“ avec moi, mais avec vous... Adieu , mon unique
“ ami. ”

Troublé de ces plaintes, Abailard semble dans sa réponse réunir tout ce qu’il a de courage pour consoler et fortifier Héloïse contre elle-même ; et l’on y sent la tendresse de l’homme, sous la rigueur apparente du moine.

“ *Heloïssæ dilectissimæ sorori suæ in Christo Abailardus*
“ *frater ejus in ipso.* ”

“ Je rends grâce à Dieu, qui, inspirant à votre cœur
“ une telle sollicitude pour les affreux périls que j’ai
“ sans cesse à courir, vous a fait partager mon afflic-

« tion, afin que votre compassion, venue de lui, me
« protège du secours de vos prières et renverse au plus
« tôt Satan sous nos pieds... C'est pourquoi je me suis
« empressé de vous envoyer le livre des psaumes, ô ma
« sœur, chère autrefois dans la siècle, plus chère au-
« jourd'hui dans le Christ... » Suivent un grand nom-
« bre de citations tirées en partie des psaumes ; puis il
« termine par cette touchante prière : « Que si le Sei-
« gneur m'a livré à la puissance de mes ennemis, sans
« doute pour me mettre à mort, ou du moins, pour me
« faire entrer, loin de vous, dans la voie de toute chair
« mortelle, que mon cadavre, je vous en conjure, soit
« porté dans votre cimetière ; et que là, vos filles, ou
« plutôt vos sœurs dans le Christ, en voyant mon sé-
« pulcre, soient mieux invitées à venir y adresser pour
« moi des prières au Seigneur... Vivez, je vous prie,
« dans le Christ, en vous souvenant de moi ! »

Le ton grave de cette lettre et cette pensée de la mort, jetée comme un pressentiment douloureux au milieu des plus doux souvenirs de la tendresse, loin d'apaiser le cœur d'Héloïse, y soulevèrent de nouvelles tempêtes.

« Mon ami, lui dit-elle, il est étrange à quel point ce
« qui devait être pour moi un remède et une consolacion a augmenté la désolation de mon âme ; et ce qui
« aurait dû adoucir mes larmes, les a fait couler plus
« abondantes. Quelle parole, ô mon très-cher, a donc pu
« sortir de votre bouche ! Que jamais Dieu n'oublie ses
« humbles servantes, au point de les faire survivre à
« vous !... Je vous en supplie, ô mon Seigneur, ne dites
« plus de ces paroles, qui, de malheureuses que nous

« sommes, nous rendent encore plus malheureuses !...
« Si je vous perds, quelle espérance me reste ?... Oh !
« s'il m'était permis d'accuser Dieu de cruauté ! O bar-
« bare clémence ! O fortune impitoyable ! qui eût dit
« qu'arrivée au comble de la félicité, je dusse finir par
« le comble de la douleur ?... Tandis que nous jouissions
« des joies d'un amour inquiet, pour ne pas employer
« un terme plus honteux, la sévérité divine nous a
« épargnés ! Et maintenant que nous sommes rentrés
« dans le droit chemin, que nous avons fait succéder
« l'innocence à la faute, et couvert l'ignominie de
« notre union par l'honneur conjugal, la colère de Dieu
« s'est appesantie sur nous ; et lui, qui avait longtemps
« supporté la souillure de notre couche, n'en peut souf-
« frir la pureté... »

Il est impossible de tout traduire, Messieurs ; il faudrait lire entièrement cette lettre pleine d'orages, où Héloïse avoue que des fantômes de volupté (*voluptatum phantasmata*) viennent encore l'importuner jusque dans la prière et troubler le repos de ses nuits. « Je vois en-
« core, dit-elle, non-seulement tout ce que nous avons
« fait, mais j'en revois les lieux et les circonstances, et
« tout cela m'empêche d'avoir un repos tranquille, et
« je prononce des mots imprudents pendant mon som-
« meil... » Elle voudrait même déposer son voile d'abbesse, sous lequel se cachent une piété et des vertus qu'elle n'a point : « Ils vantent ma chasteté, s'écrie-t-elle,
« et ne me soupçonnent point d'hypocrisie... et ainsi je
« suis honorée des hommes ; mais je ne suis digne d'au-
« cun honneur aux yeux de Dieu, qui scrute les cœurs
« et les reins, et en voit les secrets... » Et ce qu'il y a

de remarquable, c'est que ces épanchements douloureux sont entremêlés d'une foule de citations extraites du poète Lucain, des Proverbes, de l'Ecclésiaste, des Juges, des Rois, de Job, de saint Grégoire, de saint Ambroise, etc., et toujours appliquées avec une étonnante justesse.

Abailard, comme on peut aisément le croire, se sentit vivement agité à la lecture d'une lettre si pleine de désolation et de tendresse, et dut faire appel à toute sa raison pour résister à des plaintes si déchirantes.

« C'est dans le secret de la cellule, lui dit-il, que vous
« pourrez prier Dieu avec plus de calme et de pureté...
« C'est pour cela que sont faites les solitudes des monastères, dont la porte doit toujours être close ; c'est-à-dire que toutes les ouvertures doivent en être si bien fermées, que la pureté de la prière ne soit jamais troublée par les bruits extérieurs, et que nos yeux ne puissent causer de ravages dans notre pauvre âme... » Puis il la conjure de vivre humble et résignée sous le sombre costume de religieuse, et il cherche par une foule de raisons pieuses et poétiques à en relever la beauté à ses yeux. « Vous avez, lui dit-il, la prérogative de l'Épouse du Cantique des Cantiques, et comme elle vous pouvez dire : *Je suis noire, mais je suis belle... et mes dents sont plus blanches que le lait...* A la vérité le Christ, ce vrai soleil, décolore quelquefois l'âme, parce que le céleste amour de l'Époux tantôt l'humilie, tantôt l'éprouve par la tribulation, de peur qu'elle ne s'élève dans la prospérité... mais il ne la décolore ainsi que pour la rendre

« différente des autres qui aspirent aux terrestres
« beautés et recherchent la gloire du siècle... Il veut
« que par son humilité elle ressemble au lys de la
« vallée, et non au lys des montagnes, image des vier-
« ges folles, qui, fières de la blancheur de leur chair
« et de leur modestie extérieure, brûlent en secret des
« ardeurs de la tentation... »

Puis lui reprochant ses plaintes excessives sur les tribulations et la honte que les hommes lui ont infligées, il lui rappelle leurs faiblesses coupables, commises sous le regard même de Dieu, et termine par une fort belle prière, dont voici quelques traits : « Pardonnez-nous, « Seigneur !... Ou plutôt punissez dans le présent des « coupables, pour les épargner dans l'avenir ! Punis- « sez-les à cette heure, pour ne les pas punir dans l'éter- « nité ! Prenez envers vos serviteurs la verge de la cor- « rection, et non le glaive de la fureur ! Affligez notre « chair, pour sauver nos âmes ! Seigneur, soyez notre « espérance, notre partage, notre attente et notre con- « solation !... et vous, épouse du Christ, vivez dans le « Christ ! Amen. »

Il semble que ces graves et religieuses pensées aient enfin ramené un peu de calme dans l'âme tourmentée d'Héloïse ; car dans sa dernière lettre à Abailard elle paraît se résigner à sa vie de réclusion et de silence. Pleine de cette résignation qu'elle n'avait conquise qu'après de longues résistances, elle demande à Abailard un règlement de vie et des statuts propres à un monastère de femmes et proportionnés à la faiblesse de leur sexe. Elle accompagne cette demande d'une discussion très-savante sur la différence des règlements qui

conviennent aux hommes et aux femmes, et fait, comme à l'ordinaire, une multitude de citations tirées entre autres d'Aristote, d'Ovide, de Perse, des saints Pères et des Livres saints.

Une fois entrés dans cette voie paisible, ces deux cœurs, toujours souffrants peut-être, mais résignés à leur souffrance, semblent enfin recouvrer plus de sérénité. C'est surtout dans sa huitième et dernière lettre à Héloïse, qu'Abailard multiplie autour de cette âme trop sensible toutes les images pures et saintes, qui étaient les plus capables de la distraire des souvenirs dangereux du passé. Il veut que toutes les religieuses forment dans un monastère comme un faisceau de toutes les beautés extérieures, emblème des beautés de leur âme, et il leur assigne des fonctions pleines d'innocence. Je ne puis résister au plaisir de vous rapporter quelques-unes de ces prescriptions, dont je ne décrirai, pour ainsi dire, que les cimes qui me sembleront dominer le sujet.

Voici comment il expose les devoirs de l'abbesse ; il ne veut pas qu'on en désire imprudemment la charge :
« Et cependant, observe-t-il, combien nous en avons vu
« pleurer des yeux, mais rire du cœur ! » (*O quot in electione sud flere vidimus corpore, et ridere corde !...*)
« Que l'abbesse, ajoute-t-il, n'ait qu'une joie, celle
« d'être utile à ses compagnes, et non de leur être supérieure en dignité... » Et ailleurs : « Nous statuons
« que l'abbesse, plus occupée des soins spirituels que
« temporels, ne quitte point son monastère pour les
« soins extérieurs ; mais plus ses devoirs envers ses
« subordonnées exigent de sollicitude, plus elle doit y

“ être assidue ; car la présence des hommes doit être
“ pour les femmes d'autant plus rare, qu'elle doit leur
“ inspirer plus de respect... Si pourtant le monastère a
“ besoin d'un intermédiaire avec le monde, que des
“ moines ou des frères convers soient chargés de ce
“ soin... C'est pourquoi nous statuons que, selon la cou-
“ tume des Apôtres, des religieux soient chargés de pour-
“ voir les monastères de femmes de tout ce qui concerne
“ leurs besoins extérieurs. »

Il explique cette disposition et cherche à en prouver la sagesse par des citations nombreuses ; il semble cependant que ces relations et cette ingérence des hommes dans un monastère de femmes auraient dû sembler périlleuses aux yeux de celui qui jadis avait succombé à la tentation. Quoiqu'il en soit, toutes les autres prescriptions respirent la plus pieuse prévoyance, et traitent, dans un style plein de charmes, des détails les plus intéressants.

“ La sacristine, dit-il, gardera les clefs de la chapelle
“ et recevra les offrandes ; elle aura soin des pains
“ d'hostie, des vases sacrés, des livres et des orne-
“ ments de l'autel, des reliques, de l'encens, des lumi-
“ naires, de l'horloge et de la sonnerie... Les pains
“ d'hostie doivent être faits autant que possible par les
“ jeunes sœurs ; elles purgeront le froment qui sert à
“ les préparer et laveront les nappes d'autel... Celle qui
“ préside au sanctuaire, doit briller par la pureté de
“ sa vie ; son âme et son corps doivent être également
“ irréprochables ; elle doit se faire remarquer par son
“ zèle et sa modestie. »

“ La maîtresse de chant aura soin du chœur, pré-

“ parera les offices divins, aura la présidence du
“ chant et de la lecture, et de tout ce qui tient aux
“ exercices de l’écriture et de la dictée. Il convient
“ qu’elle ait quelque littérature, et surtout des con-
“ naissances en musique... C’est elle qui tiendra le
“ premier rang après l’abbesse pour la discipline gé-
“ nérale du monastère. ”

“ L’infirmière aura soin des infirmes, et les gardera
“ de toute faute, en même temps qu’elle veillera à tous
“ leurs besoins... Tout ce que réclamera leur faiblesse,
“ les bains, la nourriture, elle le leur accordera...
“ Qu’elle observe le silence auprès d’elles et prie à
“ leur chevet... Qu’au moins une fois chaque jour,
“ l’abbesse, accompagnée de la cellérier, visite les
“ malades, comme le Christ, afin de pourvoir avec
“ sollicitude à tous leurs besoins corporels et spiri-
“ tuels... Quand une sœur viendra à mourir, son corps
“ sera aussitôt lavé par les sœurs, revêtu d’un suaire
“ en toile commune, mais propre, et déposé de leurs
“ mains dans le cercueil, la tête voilée... Puis elles le
“ transporteront dans l’église, où des moines vien-
“ dront lui donner la sépulture, tandis que les sœurs
“ réciteront des psaumes et des oraisons... ”

Je pourrais ajouter d’autres détails non moins tou-
chants sur les fonctions de la vestiaire, de la cellérier
et de la portière. Vous y retrouveriez, Messieurs, les
mêmes attentions, la même chasteté, et, s’il est permis
de le dire, le même parfum de poésie. Mais ce que vous
pouvez remarquer dès à présent, c’est qu’aux ardeurs
et aux emportements de la lutte ont succédé dans cette
dernière lettre plus de modération dans le langage,

plus de douceur dans la pensée, plus de paix et de résignation dans ces deux âmes. C'est que la religion avait élevé entre elles une barrière que le bruit du monde et le tumulte des passions ne devaient plus franchir.

Toutefois là ne se bornèrent pas les soins et les travaux d'Abailard pour le monastère du Paraclet, auquel il avait consacré un amour désormais purifié par le repentir. Il composa une série complète d'*Hymnes* et de *Séquences* pour le cercle entier de l'année à l'usage des vierges de son monastère chéri. Il en existe 94, hymnes pour le jour, hymnes pour la nuit, hymnes pour les principales fêtes de l'année. Elles ont toutes ce caractère singulier, qu'elles sont rimées, comme les *Proses* en usage dans nos églises. Outre ces chants pieux et poétiques, Abailard composa aussi des *Complaintes*, au nombre de six, dont les sujets sont tirés de la Bible ; les deux plus remarquables célèbrent la douleur de Dina, fille de Jacob, et les pleurs de la fille de Jephthé. Quelle devait être la douce fierté de ces femmes, recluses volontaires, en chantant des hymnes composées exprès pour elles par un homme dont elles vénéraient le génie ! Que de fois le cœur apaisé d'Héloïse dut tressaillir d'un légitime orgueil en lisant ces poésies sorties d'un cœur qui l'avait aimée, et en y retrouvant peut-être des allusions secrètes à une tendresse qui s'était changée depuis en fraternité !

J'ai hâte, en terminant, de vous dire quelques mots d'un autre poème composé par Abailard pour son fils Astralabe, l'enfant de la faute et de l'amour, dont le nom et la naissance rappellent Adéodat qui coûta aussi

tant de larmes à saint Augustin. Ce que devint cet enfant, on ne le sait ; ce que l'on connaît de lui se résume dans cette note funèbre, inscrite dans le nécrologe du Paraclet : « Le 4 des calendes de novembre est décédé Pierre Astralabe, fils de Pierre (Abailard), notre maître. »

Le poème, composé en l'honneur de cet enfant, devait donc m'intéresser à plus d'un titre ; je l'ai lu en entier, espérant toujours y retrouver quelque chose de la tendresse paternelle, telle que nous la comprenons aujourd'hui. Mais je n'y ai trouvé qu'une poésie sévère, un style pénible et souvent obscur, une nomenclature de graves et fortes pensées. Peu ou point de poésie dans ce poème ; ce sont 267 vers, sous forme de distiques dont un incomplet, renfermant chacun une sentence de philosophie, plutôt qu'une parole du cœur. Le sentiment s'y montre à peine une fois au début dans cette apostrophe pleine d'une tendresse austère :

« Astralabe, mon fils, ô douceur de la vie de ton
« père, je te laisse ce peu de préceptes pour servir
« à ton instruction. »

Ailleurs quelques éclairs de poésie, comme dans ces comparaisons ingénieuses, mais un peu recherchées :

« L'insensé change comme la lune dont le cours
« est variable ; le sage demeure stable comme le
« soleil. »

« Toute espèce d'oiseaux est habituée aux rapines ;
« ainsi la force d'une femme consiste à nous ravir
« notre cœur. »

En voici une pleine de fierté :

« Rougis d'être l'esclave, non d'un homme, mais
« d'un vice ; pourvu que ton âme soit libre, songe qu'il
« n'est rien de honteux pour toi. »

Les sentences sur les femmes ont un caractère tout particulier, non de sensibilité, mais d'observation ; on sent qu'il parle d'expérience et qu'il est plein de son sujet. Les unes respirent l'amertume et la sévérité, comme celle-ci :

« Garde-toi d'aimer tes filles avec assez d'aveugle-
« ment pour les croire incapables de céder à la sé-
« duction. »

D'autres brillent par la justesse et l'originalité :

« Une épouse paraît toujours chaste aux yeux chas-
« tes d'un époux ; l'homme coupable est toujours soup-
« çonneux. »

« Plus une femme s'est montrée sévère envers celui
« qu'elle doit épouser, plus elle est gracieuse envers
« cet homme devenu son époux. »

« Une femme qui dédaigne les avances d'un homme,
« lui plaît par son refus ; et sa rigueur même la lui
« rend plus charmante. »

Il m'est impossible de vous quitter, Messieurs, sans vous dire comment finirent ces dramatiques amours. Le 21 avril 1142, à l'âge de 62 ans, Abailard mourut au prieuré de Saint-Marcel de Châlon-sur-Saône, où il conserva jusqu'au dernier jour un souvenir doux et pieux d'Héloïse. Pour elle, en apprenant la mort de l'époux qu'elle n'avait cessé d'aimer, elle songea d'abord à se conformer au vœu qu'il lui avait exprimé autrefois, et voulut avoir son corps près d'elle au Paraclet, afin de méditer peut-être avec larmes sur les amours

de la terre. Du moins, peut-on le supposer ; car dans sa douleur, pleine de piété et d'inquiétude, elle n'eut plus qu'un souci, celui de savoir l'âme de son époux heureuse et purifiée au-delà du tombeau. Elle demanda à l'abbé de Cluni l'absolution du défunt ; et cette absolution nous a été conservée comme un témoignage authentique de la foi de nos pères. Car nos pères pensaient que l'âme du défunt était plus sûre de faire heureusement le grand voyage de l'éternité, quand, avant de partir, elle recevait l'absolution officielle de toutes ses fautes. Voici la formule de cette absolution :

“ *Ego, Petrus Cluniacensis Abbas, qui Petrum Ab-*
“ *lardum in monachum recepi, et corpus ejus furtim*
“ *delatum Heloïssæ Abbatisæ et monialibus Paracleti*
“ *concessi, auctoritate omnipotentis Dei et omnium*
“ *sanctorum absolvo eum pro officio ab omnibus pec-*
“ *catis.* ” Héloïse survécut 21 ans à son époux, et fut enterrée dans la même tombe avec lui.

Vous le voyez, Messieurs, les amours d'Héloïse et d'Abailard n'ont pas été un enchaînement romanesque de fautes continuées avec orgueil et terminées par le désespoir ; mais une faiblesse longtemps pleurée et cruellement expiée par trente années de réclusion et de prières. Dieu seul à la vérité connaît le dernier mot de ces deux cœurs ; mais il nous est permis de supposer qu'après sa faute, Héloïse repentante ne fut plus amoureuse que de la gloire de Dieu et du salut d'Abailard.

Hannonville (Meuse), 1^{er} septembre 1869.

J. B. BUZY.

RÉPERTOIRE

DE CE QUI CONCERNE

LE DIOCÈSE DE SENS ET LE DÉPARTEMENT DE L'YONNE

DANS LA

PATROLOGIE LATINE

DE MIGNE

TOME 18.

Julien l'Apostat occupe Auxerre, Troyes et Sens, où il vient passer l'hiver, col. 453.

TOME 20.

Miracle de saint Martin qui délivre un village du pays Sénonais du fléau de la grêle qui le dévastait tous les ans, col. 215.

TOME 52.

Mort de saint Germain d'Auxerre dans la vie de saint Chrysologue, col. 38-58. — Sermon 138 parmi ceux de saint Chrysologue, attribué à saint Germain, col. 181-572.

TOME 53.

Saint Patrice à Auxerre. Saint Germain l'envoie à Rome, col. 796.

TOME 58.

Lettre de Ruricius, l'ancien, évêque de Limoges, à Censure, évêque d'Auxerre, col. 118. — Lettre de Sidoine Apollinaire au même Censure, évêque d'Auxerre, col. 559. — Lettre de Sidoine Apollinaire à saint Agrice, évêque de Sens, col. 568. — Discours de Sidoine pour l'élection du métropolitain de Bourges, en présence d'Agrice de Sens, col. 576. — Admirable testament de Perpetuus, évêque de Tours (en 482), col. 753.

TOME 68.

Notice sur saint Léon, évêque de Sens. Sa lettre au roi Childebart, col. 10, 11 et 12. — Tome 71, col. 1158. — Miracles qui s'opèrent en grand nombre au tombeau de saint Germain, au vi^e siècle, col. 364, 377.

TOME 71.

Droit d'asile dans l'église de Saint-Germain d'Auxerre, col. 47. — Mondéric ordonné évêque et faisant fonction d'archiprêtre à Tonnerre, col. 521. — Mérovée, fils de Chilpéric, échappé de Tours, vient à Auxerre

et de là à Dijon, col. 600. — Brunehaud fait donner l'évêché d'Auxerre à un homme pauvre qui lui avait rendu des services, col. 616 et 617. — Bataille de Théodebert et de Théodoric contre Clotaire, en l'an DC, près de Dormelles, sur les rives de l'Ouanne (*Aroannam*), col. 617. — Clotaire à sa résidence de Mâlay, près de Sens (*Chlotarius Massolaco villa cum proceribus residens...*) col. 634. — En 628, Dagobert venant d'Autun passe à Auxerre et à Sens, col. 643. — En 637, Clovis, fils de Dagobert, était à Mâlay (*Massolaco villa*), lorsque les leudes le proclamèrent roi, col. 656. — En 761, le roi Pépin, venant de Troyes, traverse Auxerre avec son armée et se rend à Nevers, col. 691. — Même trajet en 765, col. 693. — Il revient encore à Auxerre avec son armée en 767, col. 695. — Sur les confins du Tonnerrois, prêtre guéri par une apparition de saint Martin : en reconnaissance il construit un oratoire sous l'invocation de ce grand saint. On croit que c'est là l'origine de la collégiale de saint Martin de Chablis, col. 837 et 838. — Miracle au tombeau de saint Germain, col. 852. — *In pago Tornodorensi*, Saint Jean de Réomé, col. 894. — Un paralytique d'Auxerre guéri au tombeau de saint Martin, sous les yeux de saint Grégoire de Tours, col. 943. — Saint Aunaire d'Auxerre, présent à une guérison miraculeuse au tombeau de saint Germain. — Note sur saint Aunaire, col. 996. — CHRONIQUE DE FRÉDEGAIRE. Samo, marchand, originaire de Sens, devient roi des Slaves. Ses démêlés avec Dagobert, roi des Francs, col. 636, 648, 651, 653.

TOME 72.

Saint Germain de Paris aux écoles d'Avallon, col. 5-7. Il délivre miraculeusement des prisonniers à Avallon et sauve la vie au comte Nicaise, col. 64 et 65. — Ordonnance de saint Tétric, évêque d'Auxerre, col. 403. — *Antiquum Martyrologium gallicanum*. — Lettre du pape Pelage II à saint Aunaire, évêque d'Auxerre, col. 705. — Seconde lettre de Pelage à saint Aunaire, col. 744. — Notice biographique sur saint Aunaire. — Canons et souscriptions du Synode d'Auxerre. — Lettre de saint Aunaire à l'abbé Etienne. — Réponse de l'abbé Etienne, col. 759 et suiv.

TOME 75.

Translation de la tête de saint Grégoire-le-Grand au monastère de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, en 876, col. 462.

TOME 80.

Testament de Dagobert 1^{er}, en 635 ; il lègue le village de Grandchamp à la basilique de Sainte-Colombe ou de Saint-Loup de Sens, col. 543.

TOME 87.

Notice sur saint Pallade, évêque d'Auxerre, col. 215. — Sa lettre à Didier (*Desiderio*), évêque de Cahors, pour lui recommander les biens de

son église qui sont dans ce diocèse, col. 264. — Saint Eloi orne le sépulcre de sainte Colombe, peut-être aussi de saint Germain d'Auxerre. col. 504. — Sermon de saint Eloi où se trouvent relatées toutes les superstitions en usage de son temps, col. 528. — Lettre du clergé de Paris à Vénilon, métropolitain de Sens, pour l'élection d'Enée, col. 910. — Réponse de Vénilon et de ses suffragants, col. 910. — Lettre du clergé de Sens aux évêques de la province pour l'élection d'Anségise, col. 911. — Lettre de l'église de Sens à Hilduin, archichapelain, pour soutenir l'élection d'un métropolitain, col. 912. — Autre lettre à l'impératrice Judith pour le même objet, col. 913. — Sentence d'excommunication textuelle de l'archevêque de Sens contre le comte Rainard et autres, col. 918. — Saint Colomban vient trouver la reine Brunehaut à la Boucherasse *apud Brocariacamvillam*), près de Sceaux, de là à Epoisses, col. 1029. — Saint Colomban à Avallon, à Chora, à Auxerre, col. 1033 et 1034. — Souscriptions d'Hildegare de Sens et de saint Pallade d'Auxerre à deux chartes de saint Faron de Meaux, col. 1134 et 1136.

TOME 88.

Note sur Théodechilde (fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif ?), col. 172. — Son éloge en vers par Fortunat, col. 213. — Saint Germain de Paris étudie à Avallon, col. 455. — Il délivre des prisonniers à Avallon et guérit le comte Nicaise, col. 464. — Souscription d'Annobert, archevêque de Sens, à une charte de Blidegisile, en 640, col. 1159. — Précepte d'Emmon, archevêque de Sens, en faveur de l'abbé de Sainte-Colombe, col. 1168. — Charte d'Emmon en faveur de Saint-Pierre-le-Vif. col. 1171. — En 721, testament de l'abbé Viderard en faveur de la basilique de Sainte-Reine et de plusieurs autres, où se trouvent dénommés plusieurs villages de l'Avallonnais et du Tonnerrois, col. 1268 et suiv.

TOME 90.

Calendrier accompagné d'un martyrologe en vers, col. 759.

TOME 94.

Grand martyrologe de Bede, col. 799.

TOME 95.

Récit du voyage de saint Germain en Angleterre, par le vénérable Bede, col. 45 et suiv. — Dissertation sur l'origine apostolique de l'Eglise de Metz, par M. Chaussier, col. 673. — Plusieurs homélies d'Héric moine d'Auxerre, col. 1358-1363-1383-1396-1407-1438-1450-1477.

TOME 97.

Dans le partage de son empire entre ses fils, Charlemagne assigne à Louis avec l'Aquitaine, etc., *pagum Nivernensem, Avalensem atque Alsensem*, col. 298. — Louis le Débonnaire, dans le partage de son em-

pire, assigne à Pépin entr'autres pays : *Et in Burgondia Augustodunensem, Avalensem et Nivernensem pagum*, col. 377.

TOME 98.

Willicaire, archevêque de Sens, ordonne un évêque pour l'Espagne, par commission du pape Adrien, col. 374. — Livre des revenus de l'Eglise romaine, où se trouvent marquées les redevances de Sainte-Colombe de Sens, de Vézelay.

TOME 99.

Deux autels fondés dans l'église Saint-Pierre de Tonnerre, col. 913. — Excommunication et autres actes de juridiction émanés de plusieurs archevêques de Sens, col. 919-922. — Supplique à l'évêque de Langres pour qu'il confirme l'élection de l'abbé de Saint-Michel de Tonnerre, col. 922. — Le Chapitre de Tonnerre est obligé de jurer obéissance à chaque nouvel évêque de Langres, col. 924. — Mention de différents actes de juridiction des évêques Hugues d'Auxerre, Hugues de Sens, Guillaume et Philippe de Sens, col. 923, 925 et 926. — Sentence contre l'abbé de Saint-Michel de Tonnerre et les Prieurs qui en dépendent, touchant la visitation, col. 926.

TOME 102.

Magnus, archevêque de Sens ; notice biographique, col. 919. — Son explication du baptême, col. 981. — Son recueil d'abréviation, col. 983.

TOME 103.

Saint Benoît d'Aniane (*Anianensis*), est envoyé pour réformer l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens, col. 388.

TOME 104.

Au Concile de Mâcon de 581, sous la présidence de Priscus de Lyon, Artemius, archevêque de Sens et les autres Pères font un décret sur les rapports des Juifs avec les chrétiens, col. 83. — Tassilon, duc de Bavière, prête serment au roi Pépin sur le corps de saint Denis et aussi sur les corps de saint Martin et de saint Germain, col. 377. — Précepte de Louis le Débonnaire en faveur de Betton, évêque de Langres (814), où il est question de Tonnerre, de Molosme et de la petite abbaye de Saint-Symphorien de Ligny, col. 988. — Précepte du même en faveur de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, col. 1039. — Précepte du même en faveur des abbayes sénonaises de Saint-Pierre-le-Vif, de Saint-Jean et de Saint Remi, à la demande de l'archevêque Jérémie, col. 1111. — Saint Aldric de Sens et ses suffragants se réunissent pour réformer l'abbaye de Saint-Denis, col. 1207. — Précepte de Louis le Débonnaire en faveur de l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens, col. 1227. — Précepte du même (835) en faveur de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, col. 1260. —

Item à saint Aldric de Sens pour la translation de saint Remi à Vareilles. col. 1267. — *Item* en faveur de l'abbaye de Sainte-Colombe, col. 1286. — Lettre de Louis le Débonnaire à Magnus, archevêque de Sens, col. 1309. — Lettre du même à Jérémie, archevêque de Sens, col. 1314.

TOME 105.

Théodulphe d'Orléans à l'archevêque Magnus de Sens. Réponse à certaines questions touchant le baptême, col. 223. — Jérémie, archevêque de Sens, notice sur sa vie ; précepte qu'il obtint de Louis le Débonnaire en faveur de son église, col. 729 et suiv. — Ses lettres à Amalarius et à Frotharius, col. 733. — Saint Anségise, abbé de Fontenelles, fait des libéralités en faveur d'un grand nombre de monastères et de Chapitres, parmi lesquels Sainte Colombe, Saint-Pierre-le-Vif et le Chapitre de Saint-Etienne de Sens, le Chapitre d'Auxerre, Saint-Remi, Saint-Héracle, Saint-Germain, et en dernier lieu Saint-Martin-de-Molosme, sur lequel il y a une note importante, col. 744 et suiv. — Saint Aldric, archevêque de Sens, notice et vie détaillée avec des notes. — Lettre à Frotharius. — Privilège en faveur de l'abbaye de Saint Remi, transférée à Vareilles, avec énumération de ses biens et signatures d'une assemblée d'évêques, col. 795 et suiv. — Lettre d'Amalaire à Jérémie, archevêque de Sens ; réponse de Jérémie, col. 1333.

TOME 106.

Trois lettres des fidèles de Sens, adressées après la mort de Jérémie *sede vacante*, la première à Hilduin, la deuxième à Eginhard et la troisième à l'impératrice Judith, pour faire réussir leur élection d'un nouveau pontife. col. 873 et suiv.

TOME 110.

Raban Maur, martyrologe, fin du volume.

TOME 112.

Mission de saint Savinien et de saint Potentien au 1^{er} siècle, dans la vie de sainte Marie-Madeleine.

TOME 114.

Pièce de vers de Valafrid Strabon, adressée à Héribald, évêque d'Auxerre, col. 1093.

TOME 115.

Notice sur Audrad, chorévêque de Sens. — Sa lettre en vers latins à Hincmar. — Son opuscule intitulé : *Liber de Fonte Vitæ*, en vers latins. — *Excerpta Libri revelationum*, où il annonce de la part de Dieu les ravages des Normands, col. 15 et suiv. — Wénilon, archevêque de Sens, cité par le pape Benoît III comme ayant pris part au Concile de Soissons.

col. 690. — Translation des reliques de saint Georges, de saint Aurèle et de sainte Natalie ; miracles opérés dans le diocèse d'Auxerre à Cora, à Bazarnes, à Auxerre, puis dans le pays sénonais, à Puteaux (*Puteolis*), à Villeneuve-la-Guyard et ailleurs, col. 949, 950, 951 et suiv. Les reliques sont déposées à Esmans, près de Villeneuve. — Saint Prudence de Troyes dédie son ouvrage de *Prædestinatione* contre Jean Scot Erigène à Wénilon, ou Guénilon, archevêque de Sens, col. 970 et 1009. — Lettre de saint Prudence à Wénilon, pour s'excuser de ne pouvoir assister au sacre d'Enée, évêque de Paris, col. 1365. — On prouve que la continuation *Annalium Bertinianorum* est de saint Prudence, par une lettre d'Hincmar de Reims à Egilon, archevêque de Sens, puis par son habitude de dire *Agedincum Senonum*, au lieu de *Senones* ; *Augustam Trecorum*, au lieu de *Tricasses* ; *Lutetiam Parisiorum*, au lieu de *Parisii*, etc., col. 1375. — Dans ces annales il est dit que l'empereur Louis assigna à son fils Charles entr'autres pays, le *pagum Tricassinum*, *Altiodrensem*, *Senonicum*, *Wastinensem*, *Milidunensem*, etc., col. 1384. — Bataille de Fontenay *in pago altiodorensi*, col. 1391. — Au mois de mai 846, les pluies produisent à Auxerre une inondation extraordinaire, dont les effets sont décrits, col. 1399. — En 858, *in pago Senonico, in ecclesia Sanctæ Porcarie, die dominico, celebrante missas presbytero, lupus subito introiens plebem que assistentem discurrendo perturbans, tandem inter feminas identidem faciens, disparuit*. Note qui indique que c'est Sainte-Porcaire, près de Pontigny, col. 1414. — En cette année 858, le moine Usuard, auteur d'un martyrologe, préside la translation des reliques des saints Georges, Aurèle et Natalie, dont il a été parlé plus haut. Ces reliques prises par lui à Cordoue, en Espagne, ont traversé en faisant des miracles tout le département de l'Yonne, et ont été déposées à Esmans, près de Villeneuve-la-Guyard, avec le corps de saint Germain de Paris. Usuard était moine de l'abbaye de Saint-Germain, près de Paris, et Esmans appartenait à cette abbaye, col. 1416. — Voyez *observationes*, col. 939. — En 859, réconciliation de Wénilon avec Charles-le-Chauve, col. 1418. — Le corps de saint Germain de Paris avait été transporté à Esmans, par crainte des Normands, qui en effet brûlèrent l'abbaye de Saint-Germain en 810, col. 1420. — Belle prière de saint Prudence, évêque de Troyes, à traduire pour l'usage des fidèles col. 1456. Pour entrée en matière le prologue, col. 1449.

TOME 116.

Louis le Débonnaire assigne à son fils Charles entr'autres pays, *pagum Tricasinum*, *Autissiodorensesm*, *Senouensem*, *Wastinensem*, etc. — Nitard raconte comment Charles-le-Chauve vint à Sens avec son armée, s'enga-

gea dans la forêt d'Othe et se rendit à Troyes, col. 57. — Les armées s'approchent d'Auxerre, récit de la bataille de Fontenay, col. 60 et suiv. — Lothaire, allant au-devant de Pépin qui arrivait de l'Aquitaine, vient à Sens, col. 66 et 67.

TOME 119.

Le B. Loup, abbé de Ferrières. — Ses relations avec saint Prudence de Troyes, Wénilon et Anségise de Sens, col. 423-424-431-432. — Lettre du B. Loup à Pardulus, évêque de Lyon, en faveur de l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens. Note sur cette abbaye, col. 455 et suiv. — Lettre du même à saint Hérivalde, évêque d'Auxerre, col. 466. — Lettre du même à Jonas, où il parle d'Autbert *comes Avallensium*. Note sur Avallon, col. 477. — Lettre du même à Guénilon ou Wénilon, archevêque de Sens, col. 479 et suiv. Longues notes sur Wénilon, *ibid.* — Deuxième lettre du même à Wénilon, col. 495. — Deuxième lettre du même à saint Hérivalde d'Auxerre, avec note sur cet évêque, col. 504. — Note sur Egilon, archevêque de Sens, col. 419. — Lettre du B. Loup à saint Prudence de Troyes, où il est question de saint Hérivalde d'Auxerre, col. 527. — Troisième et quatrième lettres à Wénilon, col. 535 et 536. — Lettre à Amulus, archevêque de Lyon, de la part de Wénilon de Sens et du comte Gérard, fondateur de Vézelay, avec notes, col. 543. — Cinquième lettre à Wénilon, col. 549. — Lettre synodale, à la tête de laquelle sont les noms des prélats Dodon d'Angers, Aldric du Mans, Wénilon de Sens, Hérivalde d'Auxerre, Prudence de Troyes, etc., col. 550. — Troisième lettre à saint Hérivalde, col. 570. — Lettre du clergé de Paris à Wénilon et à ses suffragants, annonçant la mort d'Ercanrad, évêque de Paris, et l'élection d'Enée, col. 572. — Réponse de Wénilon et de ses suffragants, col. 574. — Lettres de recommandation de Wénilon et de Loup, abbé de Ferrières, autrement dit Bethléem, pour des religieux de ce monastère qui font le pèlerinage de Rome, col. 576-577 et 581. — Lettres à Egilon, qui devient plus tard archevêque de Sens, col. 580-582. — Lettre synodale écrite par Loup de Ferrières au nom de Wénilon et des autres Pères du Concile de Moret, à Ercanrad, évêque de Paris, col. 589. — Lettre de Loup aux religieux de Saint-Germain d'Auxerre, col. 590. — Lettre au duc Gérard et à son épouse Berthe, col. 594. — Sixième lettre à Wénilon. Col. 596. — Septième lettre à Wénilon, col. 600. — Lettre au Pape Nicolas de la part de Wénilon et de ses suffragants, pour la déposition d'Hérimanne, évêque de Nevers, col. 608. — Réponse du pape Nicolas I^{er} à Wénilon, col. 769. — Lettre du pape Nicolas à Egilon, archevêque de Sens, col. 973. — Lettre du même à Charles-le-Chauve à l'occasion de l'élection d'Egilon, à l'archevêché de Sens, col. 975. — (866) Le même

pape expose la manière dont se célèbrent les mariages selon les coutumes de l'Eglise romaine. On y voit la bénédiction sacerdotale, la couronne sur la tête des mariés, l'anneau et le voile qui ne s'emploie pas aux deuxièmes noces, col. 980. — Lettre synodale du Concile de Soissons portée à Rome par l'archevêque Egilon, col. 1101. — Privilège du pape Nicolas pour le monastère de Vézelay, col. 1116.

TOME 120.

Au synode de Paris (866) Wénilon signe le privilège en faveur de l'abbaye de Corbie, col. 30. — ix^e siècle. Martyrologe de Wandalbert en vers latins, col. 585.

TOME 121.

Lettre ou *Commonitorium* d'Hérard, archevêque de Tours, à Wénilon de Sens, col. 773.

TOME 122.

Fragment d'une lettre d'Héric d'Auxerre à Charles-le-Chauve, col. 15.

TOME 123.

On croit que saint Adon, évêque de Vienne, était originaire du pays Sénonais, élève de saint Loup de Ferrières. Voyez détails, col. 11 et 12, — Egilon intermédiaire de Charles-le-Chauve auprès du pape, col. 15. — Saint Adon insiste spécialement dans son Martyrologe sur les saints d'Auxerre, col. 19. — D'après la chronique de saint Adon, le christianisme fut prêché dans les Gaules dès le 1^{er} siècle. col. 79 et suiv. — Bataille de Fontenay dans la chronique de saint Adon col., 135 et 136. — *Vetus romanum martyrologium*, col. 145. — *Martyrologium sancti Adonis cum additamentis*, col. 201. — Prolegomènes sur tous les Martyrologes, col. 459. — Abrégé de l'histoire de la translation des reliques des saints Georges, Aurèle et Natalie, col. 584-585. — Martyrologe d'Usuard. col. 601.

TOME 124.

Suite du Martyrologe d'Usuard, col. 10. — Egilon, archevêque de Sens, étant malade, le moine Anségise va à Rome pour la seconde fois, col. 871. — Proclamation de Charles-le-Chauve contre Wénilon, archevêque de Sens, col. 897. — Raculfus, comte de Tonnerre, devenu fou furieux, est conduit à Fleury-sur-Loire, au tombeau de saint Benoît, et délivré, col. 236. — Souscription d'Anségise, archevêque de Sens, à une chartre d'Odon, évêque de Beauvais, col. 1127. — Œuvres d'Héric d'Auxerre. — Notice biographique, col. 1129. — Préface de ses homélies, col. 1129. — Vers *ad Hildeboldum* (Wibauld), évêque d'Auxerre, col. 1131. — Epître dédicatoire à Charles-le-Chauve, col. 1131. — Vie de saint Germain, en

vers latins, col. 1141. — Miracles de saint Germain, col. 1207. — Saint Michomer, mort à Tonnerre, saint Germain le rappelle à la vie, col. 1211. — Sainte Magnance, sainte Pallaie, sainte Camille, sainte Maxime, sainte Porcaire, col. 1223. — Une foule d'autres faits intéressants concernant notre diocèse, sont racontés dans les deux livres des miracles de saint Germain. Avec la vie de saint Germain, par Constance, les récits d'Héric fourniraient les matériaux d'une belle biographie de ce grand saint. — Sermon d'Héric pour la fête de saint Germain, col. 1269.

TOME 125.

Charles-le-Chauve, en 863, vient à Auxerre, col. 1215. — En 865, il donne à Rodbert, *qui marchio in Andegavo fuerat*, les comtés d'Auxerre et de Nevers, col. 1226. — En 867, il ordonne une assemblée d'évêques à Auxerre, il y vient lui-même pour les fêtes de Noël, col. 1236 et 1237. — En 870, il envoie Anségise en ambassade auprès du Pape. Note sur Anségise qui devint archevêque de Sens, col. 1261. — En 876, Anségise devient archevêque de Sens, légat du Pape et primat, débat sur cette primatie, col. 1274-1275-1277. — Anségise va avec d'autres évêques à Ferrières en 879, pour le couronnement de Louis-le-Bègue et de son épouse, col. 1296.

TOME 126.

Première lettre d'Hincmar de Reims à Egilon, archevêque de Sens, qui part pour Rome, col. 64. — Lettre pour le Pape dont il le charge, col. 61. — Deuxième lettre du même à Egilon au sujet de Gothescalc et de Prudence, afin qu'il en parle au Pape, col. 68. — Troisième lettre du même à Egilon, où il expose plus amplement la doctrine de Gothescalc, col. 71. — Lettre du même aux évêques sur le droit des métropolitains à propos de la primatie d'Anségise, col. 189. — Opuscule d'Hincmar de Reims contre Hincmar de Laon, où il est souvent question de Wénilon, archevêque de Sens, col. 290-299-301, (ou plutôt de Wanilon, archevêque de Rouen. Vide col. 611.) — Privilège accordé en 878 par le pape Jean VIII au monastère de Vézelay, col. 803.

TOME 129.

Privilège du pape Etienne VI en faveur du monastère de Vézelay, col. 858. — En quel état était la châsse de saint Martin lorsqu'elle fut rapportée d'Auxerre à Tours, col. 1035. — Lettres testimoniales d'Ebroin, archevêque de Bourges, à Magnus, ou Magnon, archevêque de Sens, col. 1339.

TOME 130.

Chant funèbre en vers latins, par un contemporain, sur la bataille de Fontenay, col. 1215.

TOME 131.

OEuvres de Remi d'Auxerre. Notice historique, col. 47-49-50. Ses œuvres occupent presque tout le volume. — Martyrologe de Notker, moine de Saint-Gal, col. 1025.

TOME 132.

Hugues l'abbé, *magnæ potestatis vir et magnæ prudentiæ*, enterré à Saint-Germain d'Auxerre, col. 124. — Son duché est donné à Eudes (fils de Rodbert), qui soutint le siège de Paris contre les Normands avec l'évêque Goslin, *ibid.* — En 888, siège de Sens par les Normands pendant six mois, bravoure des habitants, la Bourgogne est ravagée. Mort de l'archevêque Evrard pendant le siège. Waultier lui succède, col. 128 et 129. — Excommunication de Rainard, comte de Sens, renouvelée contre Gaufride et Gilon, chanoines de Sens. Texte et note, col. 473 et suivantes. (Voyez plus haut tome 87). — Waultier, successeur d'Evrard, sur le siège de Sens. Notice biographique, col. 717. — Statuts diocésains, *ibid.* — Guerres des Normands ; poème d'Abbon, moine de Saint-Germain-des Prés, où se trouve marquée la mort d'Evrard pendant le siège de Sens. — *Evrardo Senones viduantur præsule docto*, col. 741-746-748. — Hucbald, moine de Saint-Amand, disciple d'Héric d'Auxerre, et condisciple de Rémi, col. 815 et 816. — Hucbald et Rémi s'associent pour relever les écoles de Reims, col. 817. — Saint Amaire d'Auxerre a rapporté dans la ville les corps de saint Cyr et de sainte Julitte, col. 858. — En 933, privilège du pape Jean XI en faveur du monastère de Vézelay, col. 1059. — Lettre du pape Léon VII à Gerlan, *Gerlauno* pour *Gerlanno*, archevêque de Sens et autres métropolitains, col. 1080.

TOME 133.

Saint Odon, abbé de Cluny, disciple de Remi d'Auxerre, col. 12, n° 7, col. 89, n° 11. — Saint-Pierre-le-Vif de Sens dépendait de Cluny au ix^e siècle, col. 21, n° 22. — Incendie du monastère de Vézelay. Charte de fondation de ce monastère, col. 580. Note 69. — Saint Odon instruit sur la musique par Rémi d'Auxerre, col. 751. — Saint Odon dans le livre *de reversione sancti Martini*, raconte l'arrivée du corps de saint Martin à Chablis, le séjour de trente ans qu'il fit à Auxerre, et les circonstances de son retour à Tours, en 887, col. 827 et suiv. — Privilège du pape Marin II en faveur du monastère de Vézelay, en 953, col. 863.

TOME 135.

Le pape Jean VIII écrit à Evrard, archevêque de Sens, au sujet d'un envahisseur des biens d'un monastère, col. 261. — Vaultier I^{er} injustement emprisonné, col. 270 et 271. — Vaultier I^{er}, archevêque de Sens, invité à s'occuper de l'affaire de l'abbesse Hildegarde, col. 280. — Hugues, fils

du comte Héribert, que son père veut faire archevêque de Reims, avait passé quinze ans dans l'étude des lettres à Auxerre et avait reçu le diaconat des mains de Wido ou Guy, évêque de cette ville, col. 299. — Wénilon, archevêque de Sens, différentes manières d'écrire son nom, col. 371. — En 936, le roi Raoul est enterré à Sainte-Colombe, dont l'église avait été brûlée peu auparavant, col. 448. — En 941, Gerlan, archevêque de Sens, est chassé de son siège par Frotmond, col. 456. — Le comte Hugues envoie les évêques Wido ou Guy d'Auxerre, et Anségise de Troyes, au roi, pour négocier une trêve, col. 475. — En 961, mort de Guy, évêque d'Auxerre, col. 485. — En 962, synode *in pago Meldensi*, présidé par l'archevêque de Sens, col. 486. — Vers latins sur saint Germain. Col. 851. — Privilège du pape Benoît VI, en 973, pour le monastère de Vézelay, col. 1085.

TOME 136.

Gunzon, abbé de Sainte-Colombe à Sens, sous le règne de Hugues Capet, col. 1279 et 1280.

TOME 137.

En 975, privilège du pape Benoît VII pour le monastère de Vézelay, col. 323. — Vers latins en l'honneur de saint Frodobert ou Fraubert, abbé et fondateur du monastère de Saint-Pierre, près de Troyes, tirés d'un manuscrit de Vauluisant, col. 599. — Criminel conduit à Egilon, archevêque de Sens, col. 616. — Saint-Mayeul de Cluny réforme les abbayes de Saint-Germain d'Auxerre et de Montier-Saint-Jean, col. 729 et 730.

TOME 138.

En 925, le roi Raoul tombe gravement malade à Sens, col. 43. — En 936, il est enterré à Sainte-Colombe, col. 50. — Intervention des évêques Guy d'Auxerre et d'Anségise de Troyes, pour une suspension d'armes, col. 88. — En 962, concile de treize évêques dans le diocèse de Meaux présidé par l'archevêque de Sens, col. 94. — Concile dans un monastère du diocèse de Reims, Seguin de Sens et Herbert d'Auxerre y assistent, col. 147. — Deux Scolastiques Ramnulf de Sens et Jean d'Auxerre *scientiâ simul et eloquentiâ insignes* y parlent en faveur d'Arnoul, col. 153. — *De gestis episcoporum Autissiodorensium*, de la col. 219 à 394. — En 853, Wénilon, archevêque de Sens, assiste au Concile de Soissons, col. 589. — En 859, acte d'accusation de Charles-le-Chauve contre Wénilon au Concile de Savonnières (*Saponarias*), col. 659 et suiv. — Atton, évêque de Verdun, sorti de Saint-Germain d'Auxerre, voit la régularité de sa promotion à l'épiscopat contestée, col. 663. — Capitulaire carlovingien où la forme des monnaies est réglée et où sont désignées les villes qui ont exclusivement le droit d'en frapper; Sens est de

ce nombre, col. 703. — Anségise (*Senonum metropolis episcopus, sanctæ et apostolicæ sedis per Dominum Johannem summum pontificem papam vicarius*) et Wala, évêque d'Auxerre, souscrivent aux actes du Concile *Pontigonensis* en 876, col. 769 et 770. — Messe de saint Germain, ancien rit gallican, col. 831. — Collection de Martyrologes, col. 1185 et suiv. — Martyrologe d'Auxerre, à l'article de sainte Reine il est dit qu'Alise est la ville prise par Jules César.

TOME 139.

(An. 993). Analyse française de la lettre de Gerbert, archevêque de Reims, depuis pape, à Séguin, archevêque de Sens, col. 79. — Analyse française du Concile de saint Basle, auquel présida Séguin et assista Herbert, évêque d'Auxerre, col. 189. — Lettre de Gerbert à Séguin, au nom d'Hugues Capet, col. 229. — Lettres du même à Romulfe, abbé à Sens, col. 230, 248 et 249. — Lettre du même à Séguin de Sens, col. 267. — Lettre du même, devenu pape sous le nom de Silvestre II, à Robert, abbé de Vézelay, confirmative des privilèges de l'abbaye, col. 279. — Actes du Concile de Saint-Basle, près de Reims, pour la déposition d'Arnoul. Allocutions de Séguin, col. 287 et suiv. — Concile de Saint-Denys. Emeute populaire. Séguin est maltraité, tous les évêques prennent la fuite, col. 396. — Aimoin, dans son histoire des Francs, parle de saint Maur qui, envoyé par saint Benoît, s'arrête à Auxerre et va visiter saint Romain, col. 681. Il raconte le passage du roi Dagobert à Auxerre et à Sens, col. 781. — Dans son livre des miracles de saint Benoît, Aimoin, moine de Fleury, raconte la guérison miraculeuse d'Archambert, auxerrois. Note sur Rainard, abbé de Sainte-Colombe de Sens, col. 826 et 827. — Terre de Saint-Etienne d'Auxerre voisine d'une terre de Saint-Benoît. Punition d'un envahisseur, col. 840. — Lettre de Brunon, évêque de Langres, à Heldric, abbé de Saint-Germain d'Auxerre, col. 1531.

TOME 141.

Lettres de Fulbert de Chartres à Léothéric, archevêque de Sens, col. 204-206-207-214-220-226-237-238-247. — Lettres des chanoines de Chartres à Léothéric, col. 275. — *De Gestis Normanniæ ducum*. — Ravages des compagnons de Rollon, dans le pays Sénonais, col. 644. — Gauslin, archevêque de Bourges, assiste en 1020 au Concile d'Héry, col. 759-763-965. — Saint Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, de Saint-Michel de Tonnerre, de Réomé et de Molosme, col. 837-855. Notes sur ces abbayes et celle de Vézelay. — Hunald et Ledbalde, abbés de Saint-Michel de Tonnerre, col. 860 et 861. — Les moines de Vézelay expulsés par ordre du comte Landric, col. 871. — Privilège de saint Guillaume, souscrit par Léothéric, archevêque de Sens, col. 874. — Annales de Saint-

Bénigne de Dijon. — En 840, bataille de Fontenay, près d'Auxerre, col. 878. — En 899, Richard, comte de Bourgogne, bat les Normands près d'Argenteuil, col. 879. — Walterius, abbé de Vézelay, col. 892. — Le roi Robert nourrit des pauvres dans un certain nombre de villes, notamment *Autissiodoro*, *Avalone*, *Meleduno*, *Stampis*, etc., col. 898-924. On l'appelait *Musard*. Pourquoi ? V. col. 900. — Erreurs attribuées à Léothéric, archevêque de Sens, col. 904-912. — Il assiste à la bénédiction solennelle du nouveau monastère de Saint-Agnan à Orléans, col. 926. — Le roi Robert étant à Auxerre donne une charte en faveur de l'abbaye de Saint-Germain, col. 948. — Il date d'Avallon un privilège pour l'église de Saint-Martin *in suburbio Belnensi*. Il y est question des évêques qui ont assisté au Concile d'Héry, col. 965. — Lettre d'absolution accordée à l'évêque d'Auxerre, Hugues de Châlons, en 1032, par le pape Jean XIX, col. 1151.

TOME 142.

GLABER. LIVRE II. — Le duc Henri inhumé dans les catacombes d'Auxerre, près de Saint-Germain, col. 638. — Siège d'Auxerre par le roi Robert, col. 639. — *In pago Tornodorensi, in monasterio Reomagense*, apparition des âmes de ceux que les Sarrasins avaient tués ; le frère qui eut cette apparition va à Auxerre et y meurt, col. 640 et 641. — Pluie de pierres à Joigny, discorde et bataille à Aillant, col. 642. — Hugues, évêque d'Auxerre, col. 648. — Reconstruction générale des églises en France après l'an mil, col. 651. — A la même époque, découverte de saintes reliques, par Léothéric, archevêque de Sens. — Impiété de Rainard, fils du comte Frotmond, col. 655, 656 et 657. — Mort de Léothéric de Sens, col. 666. — Saint Juste, martyr, né et élevé à Auxerre, martyrisé à Beauvais. Sa tête fut rapportée à Auxerre, col. 674. — Apparition arrivée à Tonnerre au prêtre Fretterius, présage du carnage que fit dans cette ville l'année suivante, Henri, fils du roi Robert. — Vision du frère Gérard de l'abbaye de Saint-Germain. — Les cryptes de Saint-Germain. — Glaber est chargé de faire des inscriptions en vers latins pour les vingt-deux autels, etc., col. 687-688-689. — Chute d'un aérolithe à Saint-Florentin, col. 694. — ODORANNE. Notice historique sur Odoranne, col. 766. — Sa chronique, de la col. 770 à 777. — Histoire de la translation de saint Savinien, de saint Potentien et de leurs compagnons, martyrs, dans l'église de Saint-Pierre-le-Vif, de la col. 778 à 799. — Opuscules, de la col. 800 à 828. — Epitaphes sénonaises, col. 829 et 830. — En 1019, Hugues, évêque d'Auxerre, fait des libéralités en faveur de Cluny, col. 846-852-859. — En 1049, Gotfridus, abbé de Vézelay, assiste au Concile de Reims, col. 1402. L'archevêque de Sens y est déclaré excommunié par le pape Léon IX, col. 1436.

TOME 143.

Chronique d'Hermann-le-Contract. — Brunehaud donne à un pauvre qui lui avait rendu service l'évêché d'Auxerre, col. 128. — Privilège du pape saint Léon IX, en faveur de l'abbaye de Vézelay, col. 642. — Séguin, archevêque de Sens, bâtit le couvent de Saint-Pierre de Melun, col. 856. — En 1058, le pape Etienne X à l'abbé de Cluny : *abbatiam Viziliacensem, ubi sancta Maria Magdelene requiescit, tibi concedimus in possidendum*, col. 883.

TOME 144.

Sermon de saint Pierre Damien sur sainte Colombe, vierge et martyr, col. 881.

TOME 145.

Lettre d'Alexandre II à Richer, archevêque de Sens, et aux autres archevêques de France, donnant pouvoir de légat à saint Pierre Damien, col. 857.

TOME 146.

(An. 1065). Un privilège du pape Alexandre II, en faveur de l'abbaye de Saint-Denis, daté de Latran, est souscrit par Geoffroy de Champallément, évêque d'Auxerre, col. 1308. — Un autre privilège du même pape en faveur de Moutier-en-Der, est adressé à Richer, archevêque de Sens, à Hugues de Troyes, et Roger de Châlons, col. 1310. — Lettre du même pape à Gervais de Reims, à l'archevêque de Sens et à ses suffragants, au sujet du divorce du comte Raoul, col. 1319.

TOME 147.

Vers 1075. *Liber de officiis ecclesiasticis* de Jean, évêque d'Avranche et ensuite archevêque de Rouen. Curieuse explication de la liturgie d'alors, col. 27 et suiv. — CHRONIQUE DE MARIEN SCOT. En 346, Decentius, frère de Magnence, que celui-ci avait envoyé dans les Gaules avec le titre de César, met fin à sa vie en se pendant dans la ville de Sens, col. 706. — Saint Patrice, apôtre d'Irlande, vient à Auxerre auprès de saint Germain, col. 717. — Mission de saint Germain en Angleterre contre les Pelagiens. col. 722. — En 811, dons de Charlemagne aux vingt-une métropoles de son empire, et notamment à celle de Sens, col. 766. — Mention de la bataille de Fontenay, en 841, col. 770. — Gautier, surnommé Saveyr, évêque de Meaux, assiste en 1080 au Concile de Sens. En la vingt-troisième année du roi Philippe il appose son sceau à la charte par laquelle Richer, archevêque de Sens, concède au monastère de Saint-Remi l'église de Saint-Bond, col. 1212.

TOME 148.

(An 1074). Lettres de saint Grégoire VII à Richer, archevêque de Sens.

col. 375-377-446-462-468-493-494-499-505-530-539. — En 1075, saint Grégoire VII confirme par une bulle toutes les possessions de Cluny, entr'autres l'abbaye de Vézelay, col. 663.

TOME 149.

Le *Gesta pontificum Cameracensium* cite Richère ou Medère, archevêque de Sens, parmi les Pères du Concile de Reims de 625, col. 34. — Il y est aussi question de l'exil de saint Amé (*Amatus*), archevêque de Sens, à Perronne, col. 39. — Wenilon, archevêque de Sens, au Concile de Soissons, col. 54. — Le corps de saint Amé à Douai, col. 132. — Dans l'*appendix ad Gesta pontif Camer.* il est question du lieu où repose *Vir Dei venerabilis Baidilo, qui corpus sanctæ Magdalænæ de Hierusalem in Burgundiam in loco Vercelliaco (Vizeliaco) attulisse fertur*, col. 254. — *Historiæ normannorum* de Guillaume Calculus. — Bataille de Fontenay in territorio autissiodorensi, col. 781. — Invasion de la province de Sens et de la Bourgogne par les Normands, col. 799. — Le roi Robert, aidé des Normands, fait le siège d'Auxerre et d'Avallon et s'empare du duché de Bourgogne, col. 832.

TOME 150.

Saint Thomas de Cantorbéry à Vézelay, en 1166, lance une excommunication solennelle contre les fauteurs des coutumes anticanoniques de l'Angleterre, col. 655.

TOME 151.

Richer, archevêque de Sens, refuse de consacrer Ives évêque de Chartres. Ives est consacré par le pape Urbain II. Richer convoque le Concile de sa province à Etampes, pour annuler cette ordination, comme contraire aux canons, col. 89 et 97. — Richer assiste au Concile de Reims, tenu à l'occasion de l'union adultère du roi Philippe et de Bertrade. Ives de Chartres refuse de s'y rendre et reproche aux évêques leur excessive indulgence, col. 130 et 131. — Humbauld, évêque d'Auxerre, est consacré à Milan par le pape Urbain II, col. 149. — Richer assiste à la fameuse assemblée de Clermont, convoquée par Urbain II, col. 166. — *Item* Guibert, abbé de Saint-Germain, col. 167. — Richer refuse de reconnaître la primatie de Lyon, col. 174. — Il consacre Guillaume évêque de Paris col. 210. — Au Concile de Nîmes, l'archevêque de Lyon se plaint du refus obstiné de Richer de reconnaître sa primatie. Sur la demande d'Humbauld, évêque d'Auxerre, on y dépose Guibert abbé de Saint-Germain, col. 213. — A Rome, le pape Urbain consacre Daimbert archevêque de Sens, qui succède à Richer et consent à reconnaître la primatie de Lyon, col. 233. — L'abbaye de Saint-Germain est confiée à Hugues, abbé de Cluny, col. 354. — Lettres du pape Urbain II à Richer de Sens, col. 326.

col. 430-438-460. — A Hugues, archevêque de Lyon, touchant la reconnaissance de sa primatie, par Daimbert de Sens, col. 543. — Fondation de l'abbaye de Senones dans les Vosges par Gondebert, ancien archevêque de Sens, col. 593. 605. — Privilège concédé par Emmon, archevêque de Sens, dans un synode tenu à Saint-Pierre-le-Vif en 657, col. 611. — Lettre d'un évêque à Heldric, abbé de Saint-Germain d'Auxerre en 990, col. 642-643. — Mainard, archevêque de Sens, souscrit à un précepte de Henri 1^{er}, roi de France en 1052, col. 1032. Il souscrit à un privilège du même roi en faveur de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs en 1060, col. 1038.

TOME 152.

Lettre du légat Hugues de Die à Grégoire VII, où il est question de l'évêque d'Auxerre et de l'archevêque de Sens, dont il se plaint, col. 72. — Réponse en vers latins des abbayes de Notre-Dame de Molesme, de Saint-Michel de Tonnerre, de Saint-Germain d'Auxerre et de l'église de Saint-Etienne d'Auxerre, à la lettre circulaire par laquelle les Chartreux leur notifient la mort de saint Bruno, leur fondateur, col. 554-567.

TOME 154.

CHRONIQUE DE HUGUES DE FLAVIGNY. En 864, translation du corps de sainte Reine de *Alesia civitate apud Flaviniacum*, par l'abbé Egile ou Egilon, qui fut depuis archevêque de Sens, col. 168. — Le chroniqueur Hugues, abbé de Flavigny, raconte que le plancher du dortoir s'étant enfoncé, il fut précipité et faillit périr, et qu'à la même époque deux moines de l'abbaye de Molosme ayant fait une chute moindre, furent cependant tués sur le coup, col. 366. — En 1100, Concile *apud Ansam*, auquel assistent l'archevêque de Sens et l'évêque d'Auxerre, col. 375. — Le roi Philippe et Bertrade, la femme du comte d'Angers, qu'il avait enlevée, ayant fait à Sens un séjour de quinze jours, on leur ferma toutes les églises. Bertrade, que le chroniqueur appelle la nouvelle Jezabel, furieuse de cet affront, fit enfoncer les portes d'une église, et se fit dire une messe par un prêtre indigne, col. 386.

TOME 155.

VETUS AGANO ou cartulaire de Saint-Pierre ou Saint-Père en Vallée-de-Chartres, par Paul, moine de cette abbaye. — Persécutés par un indigne évêque du nom d'Elie, plusieurs religieux de Saint-Père se réfugient à Saint-Germain d'Auxerre et y passent le reste de leurs jours, col. 190. — Vers 954, Hildemanus, archevêque de Sens, souscrit à une charte en faveur de l'abbaye de Saint-Père, col. 206. — Autre charte souscrite par l'archevêque de Sens, par Loup, abbé de Ferrières, Chrestien, évêque d'Auxerre et les autres suffragants de Sens. Plusieurs noms de villages

qui y sont cités semblent être du pays sénonais, col. 215 et 216 — Charte de l'évêque de Chartres Ragenfroy en faveur de Saint-Père souscrite par Hildemannus, archevêque de Sens, vers l'an 954, col. 222.

TOME 156.

Guibert, qui fut élu abbé de Sainte Marie de Nogent-sous-Coucy en 1104, en décrivant les terribles effets de la foudre tombée sur l'église d'un monastère, dit: *Le coq, et la croix qui surmontaient la tour furent renversés. Gallum qui super turri erat, crucem.. dispergit.* col. 885. Ailleurs il parle des *marguilliers* qui gèrent les deniers des églises; *ab his, quos matricularios vocant, qui gazas ecclesiæ familiariter asservabant.* col. 948. — Note biographique sur Michel de Corbeil, archevêque de Sens, col. 1159. — Note sur Vézelay : Testament du fondateur, Gerard de Roussillon, col. 1188.

TOME 157.

Autre note sur Vézelay à propos d'un de ses abbés qu'on disait avoir été décapité, sans que les meurtriers eussent été punis. col. 59. — Geoffroy, abbé de Vendôme, annonce à l'évêque Ives de Chartres que Daimbert, archevêque de Sens, a fait sa paix avec l'archevêque de Lyon en se soumettant à la primatie Lyonnaise. col. 86. — Débat au sujet de la primatie entre Hugues de Lyon et Richer de Sens. Soumission de Daimbert successeur de Richer, col. 493 et 494. — Ce dernier est invité au concile provincial de Lyon en 1099. col. 497. — Il est accusé et cité à comparaître au Concile de Troyes, col. 498 et 501. — (1097) Lettre de Hugues de Lyon à Ives de Chartres, par laquelle il fait défense d'imposer les mains à Daimbert avant que celui-ci ait promis obéissance à son autorité primatiale. Il se plaint de ce que le clergé de Sens a soutenu le défunt archevêque dans son insubordination jusqu'au dernier moment, col. 520. — Lettre du même à l'archevêque de Sens sur certaines réclamations des moines de Saint-Pierre-le-Vif, col. 522. — Vie de saint Robert, premier abbé de Molesme et fondateur de l'ordre de Cîteaux. — Il est nommé abbé de Saint-Michel de Tonnerre. — Il quitte cette abbaye et se met à la tête des sept ermites de Colan, avec lesquels il fonde Molesme, col. 1257 et 1258. — Autre vie de saint Robert par un moine du XII^e siècle, mêmes faits avec détails sur la manière dont se forma la réunion des sept ermites de Colan et leur genre de vie, col. 1272, 1273, 1274 et 1275. — Miracle opéré par l'intercession de saint Robert près de l'abbaye de Quincy, col. 1282. — Lettre adressée en commun par les abbayes de Saint-Bénigne de Dijon, de Saint-Etienne de Reims, de Saint-Michel de Tonnerre et de Saint-Martin de Molême, au pape Honorius, pour solliciter la canonisa-

tion de saint Robert, col. 1292. — Lettres de saint Robert à Eudes, duc de Bourgogne, et aux religieux de Cîteaux, col. 1293 et 1294.

TOME 159.

L'archevêque Daimbert de Sens et l'évêque Humbaud d'Auxerre figurent comme témoins au serment par lequel Philippe I^{er}, roi de France, s'engage à renvoyer Bertrade, col. 841. — Note sur Hugues de Châlons, évêque d'Auxerre, à propos de son petit neveu saint Hugues, abbé de Cluny, col. 861. — Vie de saint Hugues de Cluny, écrite par Raynald, abbé de Vézelay, col. 895. — Il y est dit que ce saint fut le réformateur de l'abbaye de Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay, col. 899. — Règlement concernant les rapports de Vézelay avec l'évêque diocésain proposé par Norgaud, évêque d'Autun, approuvé par le Concile de Marseille en 4103, et accepté par Artaud, abbé de Vézelay, Geoffroy, prieur claustral, et Bernard, camerier, au nom de tous les religieux, col. 978 et 979.

TOME 160.

CHRONICA SIGEBERTI GEMBLACENSIS. En 612, saint Amé, évêque de Sens, est exilé : *à rege Theodorico gravi et inrevocabili exilio diu tribulatur*, col. 127. — En 745, le midi de la France étant désolé par les Sarrasins, le corps de sainte Marie-Madeleine est transporté à Vézelay par le comte Gérard, fondateur de cette abbaye, col. 144. — En 842, bataille de Fontenay : *tanta cedes utrimque facta est, ut nulla ætas meminerit tantam stragem hominum factam fuisse in gente Francorum, et ita eorum vires ibi attenuatæ sunt, ut jam nec suos terminos ab externis tueri possint*, col. 160. — En 874, effroyable invasion de sauterelles par toute la France ; description de leur forme et de leurs ravages ; épidémie et famine qui s'ensuivent et font périr le tiers de la population, col. 167. — En 891, siège de Sens par les Normands, col. 172. — En 1222, mort de Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, qui a pour successeur Gauthier Cornut, col. 353. — En 1151, mort de Hugues, évêque d'Auxerre, col. 377. — En 1164, la foudre tombe avec un fracas épouvantable dans la cathédrale de Sens, le vendredi saint, pendant que le pape Alexandre présidait à l'office, au moment même où l'on venait de chanter *Crucifige, Crucifige*, dans le récit de la passion. Toute l'assistance fut précipitée la face contre terre et ce ne fut qu'une heure après que le pape et le clergé purent continuer l'office, col. 382. — En 1172, l'abbé Etienne de Cluny, présent au Concile d'Avranche, se rend au Mont-Saint-Michel et y échange des lettres d'association spéciale avec les religieux de cette célèbre abbaye. Des relations du même genre s'étaient établies auparavant entre le Mont-Saint-Michel et l'abbaye de Vézelay, qui avait alors pour abbé Guillaume

de pieuse mémoire (*Willermus piæ memoriæ*), col. 515. — En 1177, translation de Guillaume de Champagne, archevêque de Sens, sur le siège de Reims : il a pour successeur à Sens Guy de Noyers, prévôt du Chapitre d'Auxerre, col. 523. — *LIBER DE SCRIPTORIBUS ECCLESIASTICIS* de Sigebert. — Chapitre civ, Héric, moine de Saint-Germain d'Auxerre, col. 570. — Chapitre cxxiii, Remi, moine de Saint-Germain, col. 573. — Dans son livre intitulé *MIRACULA SANCTI BENEDICTI*, Raoul Tortaire raconte que lorsque les reliques de saint Maur furent transférées à l'abbaye de Fleury-sur-Loire, un ossement du bras de ce saint fut porté à Dyé, près de Tonnerre, où se trouvait un prieuré dépendant de Fleury. Un habitant de Dyé, nommé Joscelin, ayant osé prêter un faux serment sur la relique de saint Maur, reçut du ciel un châtiment qui dura toute sa vie et lui fit perdre son emploi de métayer, col. 1209. — Raoul s'étend longuement sur deux autres châtiments miraculeux arrivés à Auxon, qui était alors du doyenné de Saint-Florentin, et où l'abbaye de Fleury possédait un petit domaine, col. 1203, 1204 et 1205. — En 1107, translation du corps de saint Benoît dans une nouvelle chässe, en présence de Humbaud, évêque d'Auxerre, col. 1236.

TOME 161.

Notices où il est question des relations de Richer, archevêque de Sens, avec saint Ives de Chartres. P. I-XI et XIX.

TOME 162.

LETTRES DE SAINT IVES, évêque de Chartres. 1° à Richer de Sens. col. 18, 46, 61. — 2° au pape Urbain contre Richer. col. 24. — A propos de l'assemblée de Troyes, où les métropolitains de Sens, de Reims et de Tours étaient convoqués avec leurs suffragants par le roi Philippe. col. 58. — 3° au chapitre de saint Etienne, au sujet de l'ordination du nouvel archevêque élu. col. 68. — 4° à Hugues, archevêque de Lyon, sur le même sujet. col. 69 et 70. Celui-ci arrête la consécration de Daimbert. Ives en écrit au pape Urbain. col. 82-85. — 5° à Daimbert, archevêque de Sens, col. 97, 111, 129, 130, 132, 133, 136, 137, 138, 140, 143, 147, 151, 170, 172, 173, 174, 183, 206, 229. — 6° à Humbaud, évêque d'Auxerre, col. 169, 248. — 7° à l'Eglise romaine et à toutes les églises à propos des plaintes du clergé au sujet du sacre du roi Louis, saint Ives rappelle que les archevêques de Sens ont plusieurs fois sacré les rois. col. 194. — 8° à Hugues, comte de Troyes, pour empêcher une assemblée qui devait avoir lieu à Sens. col. 214. — 9° à Jean, archevêque de Lyon, au nom de Daimbert de Sens et de tous les comprovinciaux. Réponse de l'archevêque de Lyon. col. 238-243. — Voir sur toutes ces lettres d'Yves de Chartres les observations de fr. Juret. col. 298 et suiv. et celles de J. B. Souchet. col. 429

et suiv. — Lettre de Lambert, évêque d'Arras, à Daimbert de Sens, col. 684. — CHRONIQUE DE SAINT BÉNIGNE DE DIJON. — L'empereur Marcus Aurelius Antoninus (Héliogabale), persécute les chrétiens par toute la Gaule. Il séjourne à Sens et de là il se rend à Saulieu, où il fait périr saint Andoche et saint Thyse, col. 757. — Saint Colomban vient trouver la reine Brunehaut *apud Brucariacum*, à la Boucherasse, près d'Epoisses, col. 775. — Le roi Dagobert passe à Auxerre et à Sens, col. 778. — Le maire du palais, Archinoald, avec le jeune roi Clovis séjourne dans ces deux villes en allant à Autun, col. 783. — Bataille du duc Richard contre les Normands à Argenteuil, col. 808. — Lampaia, femme d'Adémar, qui possédait de riches domaines dans les pays Sénonais, Auxerrois et Tonnerrois, donne à l'abbaye de saint Bénigne *Stolivicum* (Fulvy ?) *in comitatu Tornodorensi, et mansum indominicatum prope Stolivicum, in loco qui vocatur Sairoculte*, col. 809. — Henri, duc de Bourgogne, confie à saint Guillaume, abbé de Saint-Bénigne, la restauration de l'abbaye de Vézelay. Brunon, évêque de Langres, de son côté, lui donne la direction des abbayes de Bèze, de Moutiers-Saint-Jean, de Saint-Michel de Tonnerre et de Molôme, où repose le corps de saint Valère, archidiaacre et martyr, col. 818. — Hunalde et Ledbalde, disciples de saint Guillaume, deviennent abbés de Saint-Michel. — Hugues de Châlons, évêque d'Auxerre, protecteur de saint Bénigne, col. 838 et 839.

TOME 163.

LE PAPE PASCAL II soumet l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre à celle de Cluny, col. 52. — Lettre de Pascal II à Artaud, abbé de Vézelay, où sont confirmés les privilèges de cette église, col. 402. — Il lève l'interdiction du pèlerinage de la Madeleine portée par l'évêque d'Autun, col. 122. — Lettre aux archevêques de Sens, de Tours et de Reims, qui les autorise à révoquer l'excommunication dont le roi Philippe a été frappé, col. 128. — Privilèges de la collégiale de Saint-Amé de Douai, col. 136. — Lettres de Pascal II à Daimbert, archevêque de Sens, col. 158, 229, 428. — Le même pape confirme la juridiction de l'église de Langres sur le Tonnerrois et sur les abbayes de Bèze, de Molesme, de Molôme et de Saint-Michel, col. 181. — Il ordonne aux évêques de France de poursuivre et de punir les meurtriers de l'abbé de Vézelay, col. 196. — Sur la demande de l'évêque Humbaud, il approuve et place sous la protection du Saint-Siège toutes les possessions de l'église d'Auxerre, col. 217. — Il date d'Auxerre une lettre à l'abbé de Corbie et une autre à l'abbé de Saint-Remi de Reims, col. 216 et 217. — Il envoie une bulle à Hugues, abbé de Saint-Germain, col. 224. Il soumet ce monastère à Hugues, abbé

de Cluny, col. 235. — Il écrit aux chanoines d'Auxerre pour ratifier la nomination d'un prévôt faite par Humbaud, col. 366. — Il confirme la cathédrale d'Autun dans la possession de tous ses biens, notamment de l'église Sainte-Marie et Saint-Lazare d'Avallon, col. 399. — Il reconnaît la primatie de Lyon sur les quatre provinces de Lyon, de Rouen, de Tours et de Sens, col. 399. — Il met la personne de Robert, abbé de Vézelay, sous la protection du Saint-Siège, col. 410. — Il ordonne à Guillaume, comte de Nevers, de cesser de molester l'abbaye de Vézelay, col. 427. — Assemblée d'évêques à Paris pour recevoir le serment du roi Philippe promettant de se séparer de Bertrade. Daimbert de Sens et Humbaud d'Auxerre y assistent. col. 454. — Une lettre du pape Gelase II maintient la juridiction de l'abbé de Cluny sur les abbayes de Vézelay et de Saint-Germain d'Auxerre. col. 510. — ŒUVRES HISTORIQUES DE HUGUES DE SAINTE-MARIE, moine de Fleury-sur-Loire. — Le manuscrit de son *Histoire ecclésiastique* que possède la bibliothèque vaticane est du xiii^e siècle, *olim Beatæ Mariæ Pontigniacensis*. col. 807. — Son *Historia Francorum Senonensis* est puisée en partie dans les annales de sainte Colombe et dans la chronique d'Odoranne. col. 809. — On y trouve la défaite des Vandales par saint Ebbon. col. 854 ; la bataille de Fontenay, col. 855 ; l'invasion des Normands à Saint-Florentin, la victoire du duc Richard ; un tremblement de terre ressenti à Sens, col. 856, 858 ; la sépulture du duc Richard et du roi Raoul à Sainte-Colombe, col. 857, 929 et 930 ; la victoire remportée près de Villiers-Louis sur les Saxons par Rainard-le-Vieux et l'archevêque de Sens Archambaud, col. 859 ; les luttes des archevêques Séguin et Léothéric, col. 861, 862, 934 ; la sépulture de Rainard-le-Vieux à Sainte-Colombe, col. 862 ; les sièges d'Auxerre et d'Avallon par le roi Robert, les gestes du comte Frothmond et de son fils Rainard, col. 863 et 864. — ACTUS REGUM FRANCORUM par le même auteur. — Fondation de l'abbaye de Vézelay par le comte Gérard. col. 875. — Ravages des Normands, impuissance d'y résister parce que toute la force de la France avait été détruite à la bataille de Fontenay. col. 876. — Le corps de saint Martin est transporté à Auxerre. col. 878. — Rollon et ses troupes parcourent la province de Sens. col. 880. — Retour de saint Martin à son église. col. 883. — Le roi Henri reprend la partie de la ville de Sens que sa mère Constance avait donnée au comte Eudes (*Odonem comitem*), col. 897. — Guillaume, archevêque de Sens, va chercher Charles-le-Simple en Angleterre, col. 930. — L'archevêque Séguin refuse de consentir à la déposition d'Arnoul de Reims, col. 933. — Daimbert de Sens sacre le roi Louis, col. 912 et 937. — LETTRES DU PAPE CALIXTE II : En faveur du monastère de Saint-Vincent-de-Senlis, datée de Saint-Flo-

rentin, in *diœcesi Senonensi*, col. 1120. — En faveur de Sainte-Marie d'Estampes, datée de Sens, col. 1145. — A Josceran, évêque de Langres, qu'il établit juge d'un débat entre Saint-Pierre-le-Vif et Molesme, datée de Sens, col. 1146. — Aux moines de Varzy, qu'il oblige à recevoir un prieur de la maison de Cluny, datée d'Auxerre, col. 1146. — A l'évêque de Lucques, datée d'Auxerre, col. 1147. — A Hugues, évêque d'Auxerre, datée de Cluny, col. 1152. — Aux religieux de Vézelay, col. 1155. — A l'abbaye de Cluny pour confirmer ses possessions, en particulier Vézelay et Saint-Germain, col. 1165. — Lettre de Louis VI, roi de France, au pape Calixte II, par laquelle il réclame vivement contre la soumission de l'archevêque de Sens à la primatie de Lyon, col. 1339. — Lettre de Conon, légat du pape Calixte II, à l'évêque de Langres, en faveur d'Arnauld, abbé de Saint-Pierre-le-Vif, col. 1437. — Lettre du même cardinal à l'évêque de Nevers, où il dit qu'étant venu à Vézelay il a constaté les violences sacrilèges que le comte de Nevers s'est permises contre cette abbaye. Il en demande la répression et la punition exemplaire des particuliers qui ont été ses instruments. Il donne leurs noms, col. 1438. — Notice biographique sur Arnauld, abbé de Saint-Pierre-le-Vif. Ses lettres à Joscerand, évêque de Langres, à Bernard, abbé de Réomé ou Moutiers-Saint-Jean et à Louis, roi de France. Dans cette dernière lettre il demande l'autorisation de transférer ailleurs les lépreux qui sont devenus très-nombreux et dont le voisinage est dangereux pour ses religieux et les habitants du bourg, col. 1474, 1475 et 1476.

TOME 166.

Vie de Saint-Etienne Harding, troisième abbé de Cîteaux. — Fondation de Pontigny, col. 1371. — *Charte de charité*, où sont spécifiés les droits de Pontigny et des trois autres premières filles de Cîteaux, à l'égard de l'abbaye-mère, col. 1380 et suiv. — La fête de saint Edme est prescrite pour le 16 novembre dans tout l'ordre de Cîteaux, par décret du chapitre général de 1247, col. 1435. — *Exordium cœnobii et ordinis cisterciensis*, col. 1501.

TOME 171.

Saint Gautier (*Gualterius*), abbé au diocèse de Limoges, guérit une femme possédée du démon, le jour de Pâques, en présence de tout le peuple, dans l'église de Vézelay, col. 1575.

TOME 172.

Curieux exemple de la manière de prêcher et de faire le prône au XII^e siècle, (Honoré d'Autun.) col. 813 et suivant. — Catéchisme du même auteur, par demandes et par réponses, sous le nom d'*Elucidarium*, col. 1110.

TOME 173.

1121. Lettre de Mathieu, moine de Cluny, cardinal, où il annonce qu'il a réglé le différend survenu entre Henri Sanglier, archevêque de Sens, et les chanoines d'Etampes, col. 1261. — Notice sur Gilon, surnommé *de Paris*, parcequ'il fit partie du clergé de cette ville, mais qui était né à Toucy, au comté d'Auxerre, et qui devint cardinal, évêque de Tusculum et légat du pape en terre sainte. Parmi ses œuvres on remarque un poème historique sur la première croisade qu'il termine par ces deux vers :

*Hæc ego composui, Gilo nomine, Parisiensis
Incola, Tuciaci non inficiandus alumnus.*

Il écrivit aussi une vie de saint Hugues, abbé de Cluny, col. 1385 et suivantes. — Hugues de Mâcon évêque d'Auxerre et Geoffroy de Châlons, arbitre dans un litige entre l'abbesse de Faremoutiers et l'évêque de Meaux, col. 1394. — Hugues de Mâcon, abbé de Pontigny, et saint Bernard, son ami, écrivent au pape en faveur d'Etienne évêque de Paris réfugié à Citeaux, col. 1402. — Lettre d'Etienne évêque de Paris à Henri Sanglier archevêque de Sens, col. 1411, 1418, 1407. — Lettres de Henri de Sens à Etienne de Paris, col. 1411-1403. — Lettres de Hugues de Toucy, archevêque de Sens au chapitre de Paris, col. 1427.

TOME 174.

CHRONICUM CENTULENSE. Dans cette chronique du monastère de Saint-Riquier on voit comment le moine Jérémie, à l'approche des Normands, enleva les plus précieuses reliques et les déposa à l'abbaye de Sainte-Colombe, et comment ayant été élevé sur le siège métropolitain de Sens, il en fit don à son église. Quelques-unes de ces reliques sont désignées, col. 1285-1286. — Daimbert archevêque de Sens, prend part à la canonisation de saint Arnoul, évêque de Soissons, au concile de Beauvais, col. 1433, 1539.

TOME 178.

Abailard au concile de Sens, col. 18, 172, 173, 1858. — Fondation du Paraclet. col. 15, 170. Fondation de l'abbaye de la Pommeraye, col. 171, 1817. — Geoffroy d'Auxerre, disciple d'Abailard, puis moine cistercien et secrétaire de saint Bernard, écrit contre Abailard son ancien maître, col. 175. On lui doit la continuation de la vie de saint Bernard. (Tome 185, col. 934, 935.) — Lemoine Robert d'Auxerre dans sa chronique donne des détails sur Abailard, 170, 173, 176.

TOME 179.

LETTRES DU PAPE INNOCENT II : — A Hugues archevêque de Rouen, datée

d'Auxerre (Juillet 1131), col. 99. — Au prieur Hurric et aux chanoines de Saint-Amatre d'Auxerre; il les exhorte à observer fidèlement la règle de saint Augustin et les confirme dans la possession de leurs biens, spécialement des églises et chapelles de Chevannes, d'Orgy, de Villefargeau, de Saint-Martin de Lainsec etc., col. 101. — A Héloïse abbesse du Paraclet, datée d'Auxerre, (novembre 1131), col. 114. — A Jean évêque de Glasgow, datée d'Auxerre, (novembre 1131), col. 115. — Aux évêques d'Ecosse, datée d'Auxerre, (décembre 1131), col. 115. — A Etienne, abbé de Regny, datée d'Auxerre, (décembre 1131), col. 116. — A Hildebert, archevêque de Tours, datée d'Auxerre, (décembre 1131) col. 116. — A Hébert, abbé de Saint-Etienne de Dijon, datée d'Auxerre. (décembre 1131), col. 117. — A l'abbé de Saint-Wandrille, datée d'Auxerre (décembre 1131), col. 117. — A Guillenc (*Guillenco*), évêque de Langres, datée d'Auxerre, (décembre 1131), col. 118. — A Henri Sanglier, archevêque de Sens et à Rainald de Sens, qu'il blâme de n'avoir pas encore excommunié ceux qui ont tué le prieur de Saint-Victor, col. 191. Tome 182, col. 515. — A Albéric, abbé de Quincy, de la filiation de Pontigny: confirmation des biens de cette abbaye, col. 209. — A Henri Sanglier de Sens qu'il déclare suspendu de ses fonctions pour avoir passé outre sur un appel à Rome, col. 264. — A Haimard, abbé et supérieur des chanoines réguliers de Saint-Jean-l'évangéliste au faubourg de Sens: il assure à son église la protection du Saint-Siège, col. 302. — Aux archevêques de Sens, de Reims et de Tours; il les exhorte à laisser libres les appels au Saint-Siège, col. 342. — A Etienne, évêque d'Autun; il l'avertit qu'il a nommé un nouvel abbé à Vézelay, col. 394. — A Wicard, abbé de Pontigny; il accorde à son abbaye la protection du Saint-Siège. col. 412. — A Henri de Sens, à Rainald de Reims et à Bernard, abbé de Clairvaux; il ratifie la condamnation des erreurs d'Abailard et d'Arnaud de Brescia et ordonne de les enfermer dans un monastère, col. 515 et 517. — A Adeline, abbesse de Crisenon; il affranchit son monastère de la juridiction de Molesme, col. 520. — A Humbert, évêque d'Autun; il le confirme lui et ses successeurs dans la possession de l'église de la bienheureuse Marie et St-Lazare d'Avallon, col. 534. — A Guichard, abbé de Pontigny; confirmation des biens et privilèges de son abbaye col. 614. — A Hugues de Mâcon, évêque d'Auxerre, il ratifie sa juridiction sur l'abbaye de St-Germain et sur les autres églises de son diocèse, col. 616. — A Hervé, prieur, et aux frères de Notre-Dame-la-Ronde d'Auxerre, (*Ecclesia Beatæ Mariæ Rotundæ*): il les institue chanoines réguliers de St-Augustin et nomme parmi leurs possessions l'église Saint-Martin de Bonard, col. 627. — A Ponce, abbé de Vézelay, pour le maintien des droits de son abbaye, col.

633. — A Godefroy, évêque de Langres et à Bernard de Clairvaux, sur le même sujet, col. 634. — A l'évêque d'Autun, il lui recommande l'abbaye de Vézelay, col. 637. — A Thibault, abbé de Sainte-Colombe-lez-Sens; confirmation et énumération des terres, villages et églises qui appartiennent à ce monastère, col. 643. — Lettre de l'abbé de Cîteaux et des abbés de l'ordre réunis en chapitre général à Innocent II. Ils le remercient de ce qu'il leur a envoyé ses paternelles salutations par Bernard, abbé de Saint-Anastase, qui fut plus tard Eugène III, et disent que l'évêque d'Autun a profité de sa présence pour déposer devant eux ses plaintes contre Ponce, abbé de Vézelay, qui s'est entièrement soustrait à l'obéissance due à l'évêque diocésain, col. 671. — Lettre des évêques de la province de Reims au pape Innocent II. Ils se joignent à l'archevêque de Sens pour demander la prompte condamnation d'Abailard, dont le prestige séduit une multitude d'hommes, col. 671.

LETTRES DU PAPE LUCIUS II. — A Gervais, abbé de Saint-Germain d'Auxerre; il lui ordonne de faire réparation à Ponce, abbé de Vézelay, col. 842. — A Ponce, abbé de Vézelay, au sujet des meurtriers de l'abbé Artauld, col. 852. — A Guillaume, comte de Nevers; il lui enjoint de réparer le tort qu'il a fait à Vézelay, en détruisant une ancienne chaussée, col. 887. — A Bernard, abbé de Clairvaux; il le charge d'avertir le comte de Nevers qu'il emploiera les voies de rigueur, s'il ne cesse pas d'opprimer l'abbaye de Vézelay, col. col. 910.

TOME 180.

CHRONICUM MAURINIACENSE. — Les moines de Morigny près d'Étampes choisissent pour abbé le jeune Hugues appartenant à une des premières familles de la contrée et le conduisent à Sens pour lui faire donner la consécration. Celui-ci se démet avant la fin de l'année. Les moines se rendent à l'abbaye de Sainte-Colombe dont un religieux nommé Thomas est élu par eux. Portrait du nouvel abbé, son sacre, son administration, col. 136 et 137. — Thomas obtient du roi Philippe pour son monastère les prébendes de la collégiale d'Étampes. Il se pourvoit auprès de Daimbert archevêque de Sens pour faire approuver le don royal. Daimbert convoque son conseil, et accorde une charte approbative au bas de laquelle se lisent les noms de tous les dignitaires du chapitre métropolitain, col. 139 et 140. — Plaintes des chanoines d'Étampes contre l'abbé Thomas, longue réponse de celui-ci à l'archevêque Daimbert, col. 144 et 145. — L'affaire est déférée au pape qui était alors en France et de Melun devait se rendre à Sens en passant par Ferrières, col. 147 et 148. — Émeute à Étampes contre les moines, l'arrivée de l'archevêque Henri Sanglier l'appaise, col. 154. — Lassé des persécutions qu'on lui suscite, l'abbé

Thomas veut donner sa démission, mais il reprend courage par les avis de Garin ou Warin son ami qui avait fait autre fois profession avec lui à Sainte-Colombe. Portrait de Warin, col. 155 et 156. — Concile d'Etampes où les archevêques de Sens, de Reims, de Bourges et de Tours reconnaissent la légitimité du pape Innocent II, col. 138. — Henri Sanglier, Saint-Bernard et Abailard assistent à la consécration d'un autel faite par le pape Innocent II à l'abbaye de Morigny, col. 159. — Innocent II séjourne à Auxerre, col. 159. — L'archevêque de Sens se plaint de ce que l'abbé Thomas a quitté son abbaye pour se retirer à Saint-Martin-des-Champs, sans son agrément et sans le consentement de ses religieux, col. 170. — Les moines de Morigny procèdent à l'élection d'un nouvel abbé. Macaire, prieur de Longpont est élu. L'archevêque de Sens, après plusieurs difficultés, consent à le consacrer. Mort de Henri Sanglier. Hugues de Toucy lui succède, col. 171 et 172. l'abbé Thomas vient finir ses jours à Sainte-Colombe où il avait fait profession. — Le roi convoque les grands du royaume pour les inviter à la croisade. Parmi ceux qui prennent la croix, après le discours du roi, figure Rainald ou Renaud de Tonnerre, col. 175 et 176.

LETTRES DU PAPE EUGÈNE III : — A Elisabeth, abbesse de Crisenon: il confirme les possessions du monastère et les désigne, col 1096. — A Raigner, abbé de Saint-Marien, autrement dit de Notre-Dame-la-Ronde, hors des murs d'Auxerre, dont il place les biens sous la protection du Saint-Siège, col. 1097. — A Hugues de Mâcon, évêque d'Auxerre, Godefroy, évêque de Langres et Bernard, abbé de Clairvaux, au sujet de Vézelay, dont les privilèges sont foulés aux pieds par le comte de Nevers, col. 1178. — A Guillaume, comte de Nevers, pour qu'il lève son injuste interdiction du droit de justice exercé jusque là par les moines et les bourgeois de Vézelay, col. 1178. — Au même, pour le menacer des peines ecclésiastiques s'il ne cesse ses vexations contre Vézelay. col. 1179. — Au roi Louis-le-Jeune, contre les entreprises du comte de Nevers, col. 1180, 1181 et 1182. — A Eudes, duc de Bourgogne sur le même sujet, col. 1182. — A Garnier, abbé de Sainte-Marie de Dilo; lettre confirmative des biens de cette abbaye, datée d'Auxerre, ainsi que 22 autres lettres pendant les mois de juillet, d'août et de septembre 1147, col 1254 et suiv. — A Etienne, abbé de Regny; lettre confirmative des biens de cette abbaye, datée d'Auxerre, col. 1269. — A l'abbé de Moutier-Saint-Jean, datée de Saint-Florentin, col. 1285 — A Héloïse, abbesse du Paraclet; nombreuse énumération de terres, dont plusieurs sont situées dans le diocèse de Sens, entre autres la Pommeraie; des droits de dime ont été concédés par Henri Sanglier, archevêque de Sens: le tout est mis sous

la garde du Saint-Siège, col 1291 et suiv. — A Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny : Eugène III ordonne qu'à l'avenir l'abbé de Saint-Germain d'Auxerre soit élu avec l'agrément de l'abbé de Cluny et sacré de la main de l'évêque d'Auxerre, col. 1294. — A Eudes, duc de Bourgogne, à propos de son opposition à l'église de Vézelay, datée de Reims, avril 1148, col 1323. — A la comtesse de Nevers, pour la reprendre des obstacles qu'elle met au pèlerinage de Vézelay, col. 1323. — A Hugues de Mâcon : afin de ne point préjudicier à la dignité de l'église d'Auxerre, l'abbé de Cluny ne confèrera jamais l'investiture par la crosse à celui de Saint-Germain, col 1348. — A l'évêque d'Auxerre, à celui de Soissons et à l'abbé Suger, touchant l'élection de l'évêque d'Arras, col 1376. — A Hugues de Toucy, archevêque de Sens et à l'archevêque de Rouen, pour les engager à faire rendre justice à l'église de Paris, col 1394. — A Hugues de Toucy et à ses suffragants : Le pape leur recommande de faire comparaître et d'admonester ceux qui troublent la paix du royaume pendant la croisade de Louis-le-Jeune, col 1394. — Au même, à propos d'un prêtre que l'archidiacre de Sens avait fait maltraiter, col 1407, 1406 et 1418. — A Ponce, abbé de Vézelay, sur son différend avec l'évêque d'Autun et le duc de Bourgogne, col. 1423. — Au duc de Bourgogne et à l'évêque d'Autun sur le même sujet, col. 1423 et 1424. — A Hugues de Mâcon, pour lui confier l'arbitrage de ce différend, col. 1424. — A l'archevêque de Sens, pour l'établir juge d'une difficulté survenue entre Ponce de Vézelay et l'évêque d'Orléans, col. 1449. — A l'abbé Ponce, pour qu'il s'accorde avec l'évêque d'Autun, col. 1451. — A Hugues d'Auxerre et à Bernard de Clairvaux, pour qu'ils procurent la réconciliation du roi avec l'évêque de Beauvais, col. 1456. — A l'abbé Etienne de Regny, qui est prié de s'interposer dans une controverse entre les abbés de Vézelay et de Chora, sur la même affaire, col. 1502. — A l'évêque de Langres ; commission pour entendre des témoins et excommunier le comte de Nevers s'il ne vient pas à résipiscence, col. 1502 et 1503. — A Hugues de Toucy et à plusieurs autres évêques, dans l'intérêt de l'église de Beauvais, col. 1510. — A l'évêque d'Autun, pour l'obliger lui et ses diocésains à réparer les dommages causés à l'abbaye de Vézelay, col. 1537. — A l'abbé Fulcon, en faveur de son monastère de Saint-Jean l'évangéliste, hors des murs de Sens : Énumération des églises qui lui appartiennent, col. 1538. — A Eudes, duc de Bourgogne, au vicomte de Sens, au comte de Joigny, au sire de Montréal, à Archambauld de Bourbon, etc., pour leur enjoindre de traiter comme des excommuniés les bourgeois de Vézelay, qui se sont parjurés et ont usé de violence envers l'abbé Ponce, col. 1550. — A Hugues, archevêque de Sens et aux évêques de Langres, de Paris et de Troyes pour leur faire la

même recommandation, col. 1551. — A Pierre-le-vénérable de Cluny, pour l'engager à confier à l'abbé Ponce exilé l'abbaye de Souvigny, col. 1552. — A l'évêque de Langres, nommé commissaire apostolique pour informer contre l'archiprêtre d'Avallon et les curés de Domecy et de Chora qui ont communiqué *in Sacris* avec les excommuniés de Vézelay, col. 1568. — Lettre de Hugues, archevêque de Rouen, par laquelle il supplie le pape Eugène III de défendre et de maintenir la liberté de la célèbre abbaye de Vézelay, opprimée par l'évêque d'Autun, col. 1617.

TOME 181.

Hervé, moine de l'abbaye de Bourg-Déols, en Berry, a laissé de nombreux commentaires sur l'écriture sainte. Ses notes sur le livre des Juges, sur celui de Ruth, sur les douze petits Prophètes, sur les Lamentations de Jérémie et sur l'Ecclesiastique, faisaient partie des manuscrits de Vauluisant. Il s'en trouvait aussi des portions dans la bibliothèque de Pontigny, col. 17. Notice biographique sur Hugues de Mâcon, premier abbé de Pontigny et évêque d'Auxerre, col. 1739. — Charte de cet évêque concernant les biens d'un particulier, col. 1743.

TOME 182.

Séjour du pape Innocent II à Auxerre, col. 57. — Assemblée tenue à Auxerre pour l'examen des erreurs de Gilbert de la Porrée, col. 44 et 45. — Note sur la fondation de Pontigny, col. 58. — Mort de Guy, frère de Saint-Bernard à Pontigny en 1135, col. 63. — Concile tenu à Auxerre en 1147 et présidé par le pape Eugène III, col. 66.

LETTRES DE SAINT-BERNARD : A Hugues de Mâcon, abbé de Pontigny, col. 138. — A Henri Sanglier, archevêque de Sens, pour la liberté de l'église de Molesme, col. 148. — Au pape Honorius pour la défense de Henri Sanglier, persécuté par le roi de France, col. 157 et 158. — A Henri Sanglier, à qui il reproche vivement la déposition d'un de ses archidiaques, col. 344. — Aux évêques qui doivent se réunir à Sens au sujet d'Abailard, col. 349, et suiv. Il obtient un rescrit du pape Innocent adressé à Henri Sanglier approuvant la condamnation portée à Sens, col. 359. — Au clergé de Sens pour l'élection d'un nouvel archevêque, col. 370. — A Innocent II, en faveur de l'évêque et du doyen d'Auxerre, col. 379. — Au roi Louis-le-Jeune, de concert avec Hugues de Mâcon, plaintes contre son administration, col. 394. — A Eugène III, à propos de l'élection d'un nouvel évêque et du testament de feu Hugues de Mâcon, col. 480, 481, 485. — Au roi sur le même sujet, col. 488. — A Henri, archevêque de Sens et au chancelier Haimeric, pour les engager à favoriser les bonnes intentions d'un noble qui voulait céder à

des religieux un bien ecclésiastique dont il était détenteur, col. 522. — Au pape Innocent de la part du métropolitain et des évêques de la province de Sens, compte rendu de la conduite d'Abailard lors du concile de Sens, col. 540. — A Ida, comtesse de Nevers, pour la prier d'empêcher ses gens de molester les marchands et les pèlerins qui se rendent à Vézelay, col. 580. — Lettre de Thomas, ancien abbé de Morigny à Saint-Bernard, où il lui fait part des raisons qui le déterminaient à quitter Saint-Martin-des-Champs pour aller finir ses jours à Sainte-Colombe, col. 682. — Composition amiable entre Hugues, évêque d'Auxerre et le comte Guillaume, rédigée par Saint-Bernard, col. 717. — Lettre de Saint-Bernard à Henri, archevêque de Sens, véritable traité de *Moribus et Officio Episcoporum*, col. 809. — Lettre du même saint à l'abbé de Sainte-Colombe, sur l'obligation et la dispense des règles monastiques, col. 859.

TOME 185.

PREMIÈRE VIE DE SAINT-BERNARD par son ami Guillaume, ancien abbé de Saint-Thierry, près de Reims. — Les religieuses de Jully-les-Nonnains étaient sous la dépendance de Molesme. Note 16, col. 234. — Fondation de ce monastère, col. 237. — Saint-Bernard détermine à le suivre dans le cloître Hugues de Mâcon qui fut depuis fondateur de Pontigny et évêque d'Auxerre, col. 235. — Humbeline, sœur de Saint-Bernard se retire à Jully, col. 245. — Saint-Bernard à Auxerre : il y guérit un clerc de Clamecy, dont les moqueries avaient été punies par une fièvre très-grave, col. 334. — Il opère d'autres guérisons miraculeuses à Sens, à Joigny, à Auxerre, à Chablis et à Tonnerre, col. 346, 405 et 406. — Guy, frère de Saint-Bernard, selon la prophétie du saint, vient mourir à Pontigny où il est enterré, col. 421, 528 et 766.

2^e VIE DE SAINT-BERNARD, par Alain, évêque d'Auxerre, qui donne sa démission pour finir ses jours à Clairvaux où il avait fait profession dans sa jeunesse. Redevenu simple moine, il employa ses loisirs à mettre par écrit ce qu'il savait de son ancien maître. col. 469 et 1248. — Particularités concernant : Hugues de Mâcon, col. 476 et 528 ; Humbeline, col. 482. — Saint-Bernard prêche la croisade à Vézelay, col. 1207. — Epitaphe de Hugues de Mâcon en vers latins, col. 1235.

VIE DE SAINT-PIERRE, moine de Molesmes et prieur de Jully-les-Nonnains, col. 1257 et suiv. Sur la demande des religieuses il est nommé leur père spirituel par Guy, abbé de Molesme, col. 1263. — Il assiste aux derniers moments de la bienheureuse Humbeline, col. 1265. — Détails sur ses vertus, sa maladie et sa mort, col. 1266. — Il est enterré dans l'église du

monastère. — Miracles qui s'opèrent à son tombeau sur des personnes de Ravlères, de Sennevoy et de Châtillon, col. 1267. — Le monastère de Jully est ruiné de fond en comble par les guerres, col. 1269. — Une chapelle avec le titre de prieuré a depuis gardé le souvenir de son emplacement, col. 1387. — Les religieuses étaient bénédictines et non cisterciennes, *Ibid.* — Charte de la fondation de Jully, col. 1408. — Sentence de Godefroy, évêque de Langres dans une cause concernant l'abbaye de Molôme, col. 1418 — Notes sur Marguerite, reine de Sicile, fondatrice de l'hôpital de Tonnerre ; sur Guillaume de Châlon, son neveu, et ses enfants, col. 1440. — Donation d'une terre au monastère de Fontenet par Viard de Sennevoy et son frère, col. 1467. — Charte de Bernard de Montbard, seigneur d'Epoisse, qui atteste que sa mère a laissé à l'église de Fontenet vingt sous de cens sur une terre de Vassy, col. 1468. — Guy, fils de Bernard, seigneur d'Epoisse, chanoine de Langres et d'Auxerre, cède aux religieux de Fontenet tout ce qu'il possède à Marmagne, col. 1469. — Note où l'on prétend que les comtes de Joigny, de Tonnerre et d'Auxerre étaient vassaux du comte de Champagne. 1481. — Généalogie des seigneurs de Mello de Saint-Bris, col. 1483. — Tombeau d'Alain, évêque d'Auxerre, dans l'église de Clairvaux, col. 1557. — Voyage du moine Cistercien Meglinger de la Suisse à Cîteaux en 1667 : Il rencontre à Dijon l'abbé de Pontigny, qui lui parle du corps de Saint-Edme admirablement conservé, col. 1588.

TOME 186.

Edition des œuvres de Robert Poulle ou Pully, cardinal anglais, donnée en 1655 par dom Maihoud, bénédictin de Saint-Pierre-le-Vif, avec dédicace à Monseigneur de Gondrin, scolies et notes de l'éditeur, col. 625. — Dom Mathoud parle dans une note du chef de Saint-Grégoire-le-Grand conservé depuis près de huit cents ans à Saint-Pierre-le-Vif, col. 1025. — Il cite dans une autre note l'opinion de Guillaume d'Auxerre qui vivait 400 ans auparavant. Col. 1028. — Ailleurs, un trait de la Vie de Saint-Amatre, évêque d'Auxerre, écrite par Etienne l'africain en 590. — Plus loin, il raconte la cérémonie de la présentation du vin qui a lieu dans le cloître de Saint-Pierre-le-Vif, la veille des fêtes de Saint-Pierre et Saint-Paul, de Saint-Remi et de Saint-Savinien, lorsque les membres du Chapitre métropolitain viennent chanter les premières vêpres dans l'église de la célèbre abbaye, col. 1143. — Hugues de Mâcon, par ordre du pape Eugène, aide l'abbé Suger à réformer l'abbaye de Sainte-Geneviève, col. 1179. — A la dédicace de l'église Saint-Denis bâtie par Suger, Hugues de Mâcon, évêque d'Auxerre consacra l'autel de Saint-Pellerin et l'archevêque de Sens, celui de Saint-Edmond, roi d'Angleterre, col. 1250

et 1252, — Récit du couronnement du roi Louis-le-Gros à Orléans par Daimbert, archevêque de Sens et ses comprovinciaux, col, 1277. — Lettre de la comtesse de Nevers à Suger en faveur d'un particulier d'Auxerre, col. 1355. — Lettres de Hugues de Mâcon et de Saint-Bernard à Suger pour lui annoncer que le roi est débarqué arrivant de la Palestine, col. 1393. — 1^{re} lettre de Hugues de Toucy, archevêque de Sens, à Suger pour le prier de protéger Sainte-Colombe, col. 1397. 2^e lettre par laquelle il l'avertit qu'il l'attend à Auxerre pour aller au-devant du roi qui doit être déjà à Cluny, col. 1402. — 3^e lettre sur le retour du roi, col. 1404. — 4^e lettre pour lui recommander la cause de son archidiacre qu'il dit être innocent, col, 1408. — Lettre de Hugues de Mâcon à Suger pour le prier de prendre sous sa protection la veuve et les enfants du médecin Robert, col, 1406. — Lettre de Guy, abbé de Pontigny à Suger, pour l'intéresser en faveur du trésorier de l'Eglise d'Auxerre, col. 1413. — Lettre de Ponce, abbé de Vézelay, à Suger à propos de la veuve du médecin Robert, col. 1418.

TOME 188.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE D'ORDERIC VITAL.

Bataille entre les troupes du comte Rainard-le-Vieux et de l'archevêque de Sens Archambaud et celles d'Anségise de Troyes, col. 91 et 511. — L'archevêque Seguin, (*Sewinus*), désapprouve la déposition d'Arnoul de Reims et travaille à sa réintégration, col. 93 et 512. — Le roi Robert, Léothéric, archevêque de Sens, Rémy d'Auxerre, Haimon et Hubold, disciples du célèbre Gerbert, col, 94. — Sous le règne de Charles-le-Simple les Normands arrivent sous les murs de Saint-Florentin : Richard, duc de Bourgogne en fait un grand carnage sur le territoire de Tonnerre. Vers le même temps un tremblement de terre se fit sentir dans le voisinage de l'abbaye de Sainte-Colombe. Famine, guerre affreuse. prodige dans l'air et trois ans après, mort de Raoul (*Radulfus*) et sa sépulture dans la basilique de Sainte-Colombe, dans l'oratoire de Saint-Symphorien, martyr, col 509. — L'an 1000, mort du vénérable Séguin archevêque de Sens, qui l'année précédente avait restauré le monastère de Saint-Pierre de Melun et y avait envoyé des moines, col. 513. — Sépulture de Rainard-le Vieux à Sainte-Colombe: Frotonmond son filset Rainard son petit-fils persécutent l'archevêque Léothéric, col. 513 et 514. — Entrée du comte Landric à Auxerre: cette ville et celle d'Avallon sont assiégées par le roi Robert, col. 514. — Longs détails sur la fondation de Molesme et de Cîteaux par Saint-Robert, ancien abbé de Saint-Michel de Tonnerre, col. 636 et suivantes.

LETTRES DU PAPE ANASTASE IV : — Aux évêques de France contre le comte

de Nevers et les bourgeois de Vézelay, col 1008. — A Ponce, abbé de Vézelay, pour l'avertir de ne faire aucune concession au comte de Nevers, sans la permission du Saint-Siège, col 1009. — A Eudes, duc de Bourgogne, au comte de Joigny, au sire de Montréal, au vicomte de Sens et à ses fils, pour engager ces seigneurs a tenir pour excommuniés les habitants de Vézelay, col. 1009. — A Hugues, archevêque de Sens et à plusieurs autres prélats sur le même sujet, col. 1010. — A Pierre, archevêque de Bourges, qu'il charge de prononcer solennellement l'excommunication contre le comte de Nevers et les bourgeois de Vézelay, s'ils ne viennent à résipiscence, col. 1010. — A Louis VII, roi de France, à propos du même débat, col. 1011. — Aux religieuses du Paraclet pour protéger leurs possessions et spécialement la Pommeraye, col. 1028. — Bulle du même pape à Alain, évêque d'Auxerre, qui règle les rapports de celui-ci avec l'abbaye de Saint-Germain, col. 1065.

LETTRES DU PAPE ADRIEN IV : — A Alain, évêque d'Auxerre, et aux évêques de Langres, d'Autun et de Nevers, dans laquelle il leur mande d'excommunier le comte de Nevers, s'il ne répare les dommages qu'il a causés au monastère de Vézelay, dans les trente jours après qu'il aurait été averti, col. 1423. — Aux évêques de France, à qui il enjoint de porter la même peine contre les conspirateurs de Vézelay s'ils ne donnent satisfaction, col. 1424. — A Louis, roi de France, à qui il fait appel pour faire rentrer dans le devoir les gens de Vézelay, col. 1425. — A l'abbé et aux religieux de Vézelay, défense d'aliéner les propriétés du monastère, col. 1438. — A Hugues, archevêque de Sens, en faveur de l'abbaye de Ferrières, col. 1455. — A Guichard, abbé de Pontigny, et à ses religieux, privilège pour leur abbaye dont les biens sont mentionnés, col. 1500. — Aux religieuses du Paraclet: là encore il est question de la Pommeraye, de Saint-Flavit, etc., col. 1529 et 1539, — A Henri évêque de Beauvais, au sujet des neveux d'un chanoine d'Auxerre, col. 1531 et 1542. — A Louis, roi de France, pour appeler de nouveau son intervention en faveur du monastère de Vézelay, col. 1592.

TOME 189.

PIERRE-LE-VÉNÉRABLE, abbé de Cluny, fut dans sa jeunesse, moine à Vézelay et y enseigna avec distinction, col. 17. Il fit un voyage à Rome pour soutenir les droits de ce monastère, col. 25. On lui doit l'építaphe en vers latins de son frère Rainald, archevêque de Lyon, qui avait été abbé de Vézelay, col. 37, 471, 1022. Dans sa nombreuse correspondance on remarque les lettres adressées : — A son frère Ponce, qui comme lui fut moine au monastère de Vézelay et en devint abbé par la suite, col. 85. — Au pape

Innocent II : il se plaint qu'en revenant de Rome dans la compagnie de plusieurs archevêques, évêques, abbés, moines et dignitaires ecclésiastiques, ils ont été traités comme en pays barbare non loin de Pontremoli ; on les a frappés, blessés, pillés, dispersés ; les archevêques de Bourges et de Sens, après avoir tout perdu, ont eu peine à s'échapper, l'évêque de Troyes a été renversé de cheval d'un coup de lance, l'abbé de Vézelay a été violemment attaqué et il est encore retenu prisonnier avec les abbés de Saint-Germain de Paris, de Saint Remi, de Moutier-en-Der, de Molême et autres ; lui-même a eu sa mule tuée sous lui ; il s'est réfugié dans un petit village d'où il s'est fait conduire à Pontremoli et c'est de là qu'il écrit à Sa Sainteté, col. 108 et suiv. — Aux abbés de Pontigny, de Clairveaux et de Cîteaux, pour maintenir la concorde entre les Cluniciens et les Cisterciens, col. 170. — Au pape Innocent II, pour le dissuader d'élever à l'évêché de Langres l'abbé de Vézelay, dont la sage administration est indispensable à la prospérité de la célèbre abbaye qui tient le premier rang dans son ordre après Cluny, col. 245. — A Atton, évêque de Troyes, où il est question de Thibaud, archidiaacre de Sens, col. 272 et 276. — A son frère Ponce, abbé de Vézelay, col. 282 et 283. — A Théobald, abbé de Sainte-Colombe, qui s'était engagé par vœu à faire le voyage de la Terre Sainte, réponses à diverses questions religieuses, col. 391. — Lettre de Nicolas, moine de Vézelay, à Pierre-le Vénérable. Réponse de ce dernier, col. 446 et 447. — Traité de l'œuvre des six jours de la création par l'abbé Ernaud (Ernaldus). Edition publiée en 1609, par Denis Perronet, ecclésiaste d'Auxerre, d'après un manuscrit trouvé à l'abbaye de Regny, près de Vermanton et dédiée au cardinal du Perron archevêque de Sens. col. 1513.

TOME 190.

Parmi les VILS DE SAINT THOMAS de Cantorbery que contient ce volume, il y en a une attribuée à Roger, moine de Pontigny, page 11 et col. 55 et 265. — Saint Thomas vient trouver à Sens le pape Alexandre III, qui lui assigne pour retraite l'abbaye de Pontigny, col. 32, 147, 148, 149, 260, 262, 323, 1171, 1174, 1184. — Ses parents et ses serviteurs bannis d'Angleterre par le roi Henri, accourent auprès de lui et augmentent sa douleur par le spectacle de leur dénuement et de leurs larmes, col. 33, 94, 241, 262, 1186. — Détails sur le séjour de Saint Thomas à Pontigny, col. 35, 94, 223, 242, 339, 1185, 1196, 1200, 1207, 1214. — Notre-Seigneur lui apparaît dans l'église de Pontigny et lui annonce son martyre, col. 39 et 153. — Le roi d'Angleterre en intimidant les Cisterciens parvient à lui enlever cet asile, col. 36, 94, 153, 242, 324, 440, 1209. — Promesse de Saint Thomas aux religieux de Pontigny, accomplie

dans la suite par ses successeurs Etienne de Langton et Saint Edme, col. 426 et suivantes. — Le roi de France vient à Pontigny, et transfère le prélat exilé dans l'abbaye de Sainte-Colombe, col. 36, 37, 95, 227, 243, 4212. — Pompeux éloge de la ville de Sens et de ses habitants, col. 1213. — Détails sur les actions et les vertus du saint pendant son séjour à Sainte-Colombe, col. 38, 154, 359, 392, 1215, 1216, 1231, 1234, 1235, 1246, 1248, 1252, 1254. — Les évêques partisans du roi et l'archevêque de Cantorbéry comparaissent devant le Souverain Pontife à Sens, col. 92 et 484. — Guillaume de Champagne, archevêque de Sens, assiste aux colloques qui ont lieu dans diverses villes de France entre Saint Thomas et le roi d'Angleterre, et prend part aux négociations, col. 160, 161, 166, 249, 475, 479, 735, 736, 1225. — Saint Thomas se rend à Vézelay et, profitant d'un grand concours de peuple qui y avait lieu, il prononce la condamnation des prétendues coutumes royales et lance l'excommunication contre tous ceux qui y adhèrent, col. 297, 1205. — A son retour en Angleterre, Saint Thomas est accompagné d'un archidiacre de Sens appelé Simon, col. 172-486. — Lettre de Saint Thomas à Guillaume de Champagne, archevêque de Sens, col. 584. — A l'évêque d'Auxerre, qui est nommé *Gaufredus* dans la suscription, col. 688. — Lettres de Guillaume de Champagne au roi d'Angleterre, col. 674. — A Gratien et à Vivien, légats du Saint-Siège, col. 674. — Au pape Alexandre, col. 675. — Lettre de Matthieu, trésorier de Sens au même pape, col. 675. — Rapport adressé à Saint-Thomas, où il est dit que sur la demande du pape, on fait des prières pour lui à Pontigny, à Cîteaux et à Clairvaux, col. 710. — Lettre de Gilbert Foliot, évêque de Londres, à l'évêque de Nevers, où il est question de l'abbé de Pontigny, chargé de lever les censures portées contre plusieurs prélats d'Angleterre, col. 931. — Lettres de Jean, évêque de Poitiers à Saint-Thomas; il fait le plus grand éloge de l'abbé de Pontigny et du zèle qu'il déploie, col. 1025, 1026, 1027; il parle aussi du colloque tenu à Auxerre par le roi de France dans l'octave de la fête des Saints apôtres, col. 1030. — Lettres du roi d'Angleterre à Guillaume, archevêque de Sens, col. 1049 et 1050. — Aux abbés de l'ordre de Cîteaux, réunis en chapitre général: il s'appuie sur le témoignage d'un cistercien qu'il appelle *frater Gaufredus de Altissiodoro*, (1) le même peut-être que celui qui est qualifié ci-dessus du titre d'évêque, par erreur évidemment car le siège d'Auxerre était occupé alors par Alain, col. 1053- Lettres d'Herbert de Boscama, compagnon d'exil et biographe de Saint-

(1) Au Tome 199, col. 282. *Gaufredus Autissiodorensis*, est dit ancien abbé de Clairvaux, c'est Geoffroy, jadis secrétaire de Saint-Bernard..

Thomas à Guillaume archevêque de Sens, col. 1429, 1432, 1433, 1439. — Au pape Alexandre, au nom de Mathieu, préchantre de Sens, col. 1459. — A Guillaume, abbé de Vézelay, à propos de certains hérétiques, arrêtés sur les terres de l'abbaye, col. 1462. — Au même de la part de l'archevêque de Sens, col. 1468. — Apparition de Saint-Thomas après son martyre à un religieux de Pontigny, col. 1467.

TOME 192.

Lettre de Hugues, archevêque de Rouen, au pape Eugène III, en faveur de l'abbaye de Vézelay. — Autre lettre du même prélat adressée à tous les fidèles, à l'occasion de l'ostension solennelle de la Robe sans couture de Notre-Seigneur, qui venait d'avoir lieu à Argenteuil, en présence du roi, de toute la cour, d'un grand nombre d'évêques et d'abbés, parmi lesquels sont cités l'archevêque de Sens et l'évêque d'Auxerre, col. 1136.

TOME 194.

Histoire du monastère de Vézelay, commencée en 1156 et terminée en 1167, par Hugues de Poitiers, moine et secrétaire de l'abbé Guillaume : elle divise en quatre livres et raconte fort au long les démêlés des religieux avec les comtes de Nevers et avec les bourgeois que ces derniers soulevaient contre eux. De la col. 1562 à 1682.

TOME 196.

Guillaume de Champagne, archevêque de Sens, est délégué par le pape avec deux autres commissaires pour visiter et réformer l'abbaye de Saint-Victor, col. xv et 1375. — Lettre de Hugues de Champfleuri, évêque de Soissons, aux chanoines d'Auxerre et à Guillaume de Dampierre, pour leur annoncer qu'il ne peut se rendre à Saint-Germain pour l'affaire dont le pape l'a chargé et qu'il envoie à sa place l'abbé de Saint-Victor, col. 1588.

TOME 198.

Pierre Comestor, prêtre du diocèse de Troyes, savant commentateur, dédie à Guillaume de Champagne, archevêque de Sens, son grand ouvrage intitulé *Historia Scolastica*, col. 1054.

TOME 199.

LETTRES DE JEAN DE SALISBURY, clerc et compagnon d'exil de Saint-Thomas, élevé sur le siège de Chartres après le martyr de son maître et sacré, le 8 août 1176, dans la cathédrale de Sens par Maurice, évêque de Paris, col. x et 374 : A Matthieu, préchantre de Sens, col. 99. — A Saint-Thomas : il lui rend compte d'un entretien avec le pape, auprès duquel

il a appris que le roi de France a intercédé en sa faveur, se montrant reconnaissant de l'accueil que lui ont fait les religieux de Pontigny, col. 118. — A l'évêque d'Oxford : il lui parle de l'excommunication que Saint-Thomas a lancée à Vézelay contre plusieurs ecclésiastiques et laïques, fauteurs du roi et détenteurs des biens de son église, col. 137. — A maître Silvestre, trésorier de Lisieux : il exalte la noble hospitalité que le roi de France a procurée à Saint-Thomas dans l'abbaye de Sainte-Colombe, col. 226, 227. — A Baudoin, archidiacre de Norvick ; il lui rappelle en style figuré qu'il a été armé chevalier de sa main, au moment où il était sur le point de partir pour Rome, dans la ville de Sens, *quam Brennus dux Senonum ad locandos ibi valudinarios suos legitur construxisse*, col. 262. — A Baudoin, archidiacre d'Oxford : il lui dit qu'il est allé à Vézelay pour la fête de la bienheureuse Marie-Madeleine, espérant y rencontrer les envoyés du pape qui lui apprendraient ce que Saint-Thomas et ses amis avaient à craindre ou à espérer, col. 334. — A Guillaume de Champagne, archevêque de Sens et légat du Saint-Siège au sujet du martyre de Saint-Thomas et de ses conséquences, col. 359, 361, 369. — Notice biographique sur Guichard, abbé de Pontigny, qui donna l'hospitalité à Saint-Thomas et le revêtit de l'habit monastique, et qui fut élevé dans la suite sur le siège primatial de Lyon, col. 1085. — Statuts, renouvelés des anciens, qu'il donna au chapitre de son église cathédrale, col. 1091. — Guillaume de Champagne, fait nommer à l'évêché de Meaux Pierre, ancien archidiacre, qui devint plus tard cardinal du titre de Saint-Chrysogone, 1119.

TOME 200.

LETTERES DU PAPE ALEXANDRE III :

A Guichard, abbé de Pontigny et à ses religieux ; privilège qui met sous la protection du Saint-Siège tous les biens de cette abbaye lesquels sont dénommés, notamment les granges ou fermes du Beugnon, de Sainte Porcaire, d'Aigremont, de Villiers, de Crécy, de Chailley, de Bœurs, etc., col. 85. — A Maître Nicolas, en faveur duquel il a adressé des lettres de recommandation à Hugues de Toucy, archevêque de Sens ; col. 109. — A Henri et à Maurice, évêques de Beauvais et de Paris, qu'il délègue pour apaiser un différend survenu entre Hugues de Toucy et l'abbé de Ferrières, col. 129. — A l'abbé Dodon, à propos de plusieurs prébendes accordées par l'évêque Alain et le chapitre de Saint-Étienne d'Auxerre à l'église de Saint-Eusèbe, col. 151. — A Guillaume abbé de Vézelay, et à ses religieux qu'il affranchit de la dépendance de Cluny, les déclarant directement soumis au Saint-Siège, col. 153. — A Louis, roi de France, pour le prier de faire mettre en liberté Geoffroy, chevalier de Molinons,

détenu par les bourgeois de Sens, col. 270. — A Guillaume, comte de Nevers et à Ida sa mère, pour leur enjoindre de cesser les vexations qu'ils exercent contre le monastère de Vézelay, col. 309. — A Pierre, abbé de Moutier-Saint-Jean; privilège en faveur de son abbaye, de laquelle relèvent, entr'autres, les églises d'Athie, de Bierri, de Vignes, d'Aisy, de Nuits, d'Asnières, d'Etivey, de Pisy, de Marmeaux, de Santigny, de Tisy, de Sainte-Magnance, de Quarré, etc., col. 316. — A Louis, roi de France, à la demande de Simon, chanoine de Sens, afin qu'il interpose sa médiation pour faire cesser la discorde entre plusieurs particuliers, col. 334. — A Gautier et à Robert, archidiacre de Langres, au sujet de l'église de Serigny, qu'il les prie de maintenir entre les mains de Pierre, parent de l'évêque de Soissons, col. 335. — A Gilbert, abbé de Cîteaux, à l'occasion de quelques troubles survenus entre les moines de Clairvaux et leur abbé qui était alors Geoffroy, ancien secrétaire et biographe de Saint-Bernard : il lui conseille d'engager Geoffroy dont il connaît l'éminente vertu à donner sa démission par amour de la paix. L'évêque d'Auxerre Alain est chargé de s'occuper de cette affaire avec l'archevêque de Reims, col. 349. — A Henri, archevêque de Reims, qui s'était rendu à Clairvaux avec Alain, pour lui dire de revenir à Sens, où l'affaire sera traitée en consistoire. Alexandre III, était alors à Sens et cette lettre est la dernière des cent seize pièces de la collection qui sont datées de cette ville pendant le temps que la cour romaine y séjourna. Elle est datée du 1^{er} avril 1165 et la première du six octobre 1163. — A Acelin, abbé de Reigny et à ses moines; privilège où sont relatés tous les biens de l'abbaye à Oudun, à Essert, à Lichères, à Sacy, à Préhy, à Châtel-Censoir, à Auxerre, à Annai, à Thory et autres lieux, col. 356. — A Jean, abbé de Saint-Satyre au diocèse de Bourges, approbation de toutes les possessions de cette abbaye parmi lesquelles on remarque dans l'Auxerrois, l'église de Saint-Amatre d'Auxerre, l'église de Lainsecq, celles de Chevannes et de Villefargeau, col. 366. — A l'abbé et aux religieux de Pontigny, témoignage de reconnaissance du Saint-Siège pour la manière dont ils ont accueilli Saint-Thomas de Cantorbéry, col. 368. — A Louis, roi de France, pour qu'il fasse cesser les persécutions du comte de Nevers et de sa mère contre les moines de Vézelay, col. 369. — A Hugues de Toucy, archevêque de Sens, pour qu'il frappe d'excommunication le comte de Nevers et sa mère si dans l'espace de vingt jours ils ne se mettent en mesure de réparer les dommages qu'ils ont causés à l'abbaye de Vézelay, col. 370. — Aux évêques d'Autun, de Langres, d'Auxerre et de Nevers, recommandation de faire respecter la sentence d'excommunication portée par l'archevêque de Sens contre le comte de Nevers et sa mère, col. 371. — A Guillaume, abbé

de Vézelay et à son couvent; le pape leur donne avis des mesures qu'il vient de prendre, col. 372. — Aux abbés de Citeaux et de Pontigny; il les conjure de ne point se laisser intimider par les menaces du roi d'Angleterre, qui voudrait faire retirer à Saint-Thomas exilé l'asile de Pontigny, col. 414. — A l'abbé Garin et aux moines de Pontigny, nouveau précepte qui garantit la possession de tous leurs domaines, y énumérés, col. 423. — A Hugues, archevêque de Sens; il le reprend sévèrement d'avoir reçu sans mandat apostolique la démission d'Alain, évêque d'Auxerre. Il lui permet néanmoins de consacrer le nouvel élu, Guillaume de Toucy, col. 466. — Aux abbés de Citeaux et de Pontigny, il leur commande de ne faire aucune peine à un religieux dont Saint-Thomas s'est servi pour les affaires de son église en Angleterre, col. 509. — A Saint-Thomas; il lui dit de se confier au dévouement éprouvé de Guillaume de Champagne, métropolitain de Sens et légat du Saint-Siège, col. 649. — Aux prévôt, doyen, archidiacre et chapitre d'Auxerre, prière de conserver sa prébende à un chanoine de cette église que le roi emploie, col. 658. — Au chapitre de l'église Saint-Mammès de Langres: précepte confirmatif de tous ses biens, entre lesquels figurent les églises de Ligny, de Viviers, d'Ancy-le-Franc, de Talcy, de Blacy et de Percey, col. 661. — A Guillaume de Sens, légat du Saint-Siège: il lui certifie qu'il n'a point donné l'ordre d'absoudre l'évêque de Londres, col. 683. — Au même, ordre de convoquer ses suffragants, pour remédier à l'enseignement erroné de Pierre, ancien évêque de Paris, col. 685. — A l'archevêque de Reims, dont il recommande le neveu à Guillaume de Champagne, col. 687. — Aux archevêques de Sens et de Rouen, afin qu'ils amènent le roi d'Angleterre à exécuter la réconciliation promise avec Saint-Thomas, col. 708, 711. — A Guillaume de Sens, commission de réformer l'abbaye de Saint-Victor, col. 771 et 772. — Au même, prière d'accorder l'archidiaconat de son église au neveu de l'archevêque de Reims, col. 804. — Au chapitre de Chartres, confirmation des règles que le métropolitain de Sens leur a imposées, col. 840, 916. — A Guillaume de Toucy, évêque d'Auxerre et à Matthieu de Troyes, délégation pour terminer la contestation qui s'est élevée au sujet de l'élection de Séguin en qualité d'abbé de Saint-Potentien de Châtel-Censoir, 834, 836. — A l'archevêque de Sens et à ses suffragants; avis de la canonisation de Saint-Thomas de Cantorbéry et ordre d'en célébrer la fête au jour de son martyre, col. 909. — Au même, il lui enjoint d'obliger sous peine des censures ecclésiastiques ses diocésains à payer à l'église de Saint Martin de Tours les droits et les décimes qui lui sont dus, col. 914. — A l'archevêque de Reims, en faveur du chanoine trésorier de l'église d'Auxerre, col. 965. — A l'abbé et aux re-

ligieux de l'église Saint-Pierre d'Auxerre ; approbation de la transformation en abbaye régulière, qui en a été faite par l'évêque d'Auxerre, sur la demande du métropolitain, col. 973. — A Basile, abbé de Saint-Martin de Curé (de Chorā) : confirmation des biens de ce monastère, parmi lesquels sont citées les églises de Dommecey, de Bazoches, de Pierrepertuis, de Vassy, de Cure, de Saint-André, de Chastellux, de Dornecy, etc., col. 993. — A Pierre, cardinal de Saint-Chrysogone : il lui dit, que bien que le Saint-Siège ait posé pour règle à ceux qui enseignent dans les écoles de ne rien exiger des écoliers, il s'entende néanmoins avec son légat Guillaume de Sens, pour que les professeurs dans les écoles de Paris ne soient point chargés outre mesure, col. 999. — A l'abbé Etienne et à ses frères de Saint-Michel de Tonnerre, privilège confirmatif de leurs biens, au nombre desquels figurent l'église de Ligny-la-Ville avec ses dépendances, la troisième partie de la dime de Ligny-le-Châtel, la chapelle de Maligny, l'église de Vaupeltaine, la chapelle de Flogny, le village de Carisey, les églises de Cheney, d'Épineuil, de Sainte-Colombe, de Saint-Vinnemer, d'Ancy-le-Serveux, de Pimelle, de Cruzy, de Coussegrey, etc. les terres de Saintes-Vertus, les moulins de Bourg-Beraud, col. 1219. — A Gui de Noyers, archevêque de Sens ; invitation à ne point exiger comme une dette le droit de gîte dans le monastère de Saint-Germain de Paris, col. 1292. — Au même, comme arbitre dans une affaire entre l'évêque élu de Dol et l'archevêque de Tours, col. 1298. — Au prieur Guillaume, approbation et citation *in-extenso* de l'acte par lequel Gui de Noyers a déterminé à Sens, en plein chapitre de l'abbaye de Saint-Jean, les rapports de ce monastère avec le prieuré de la bienheureuse Marie de Flotin, qui voulait se maintenir dans toute l'austérité de l'observance primitive, col. 1299. — Lettre de Guillaume de Toucy, évêque d'Auxerre au pape Alexandre III, contre Gilbert évêque de Londres, qu'il accuse d'avoir jeté le trouble dans l'église de Cantorbéry, par sa conduite envers Saint-Thomas, col. 1406. — Sept lettres de Guillaume de Champagne, archevêque de Sens, et une de Mathieu trésorier de la cathédrale au même pape au sujet de la persécution et du martyre endurés par Saint-Thomas. De la col. 1425 à la col. 1434.

TOME 201.

LETTRES DU PAPE LUCIUS III.

A l'abbé de Vézelay ; il lui accorde ainsi qu'à ses successeurs, en considération de la bienheureuse Marie-Madeleine dont le corps repose dans son église le droit de porter la mitre dans les principales solennités, aux processions, dans les conciles et aux cérémonies des funérailles, col. 1093. — A Héloïse, abbesse de Saint-Julien d'Auxerre, ratification de l'ac

cord passé entre cette abbaye et le comte de Joigny, à propos de différents droits litigieux, col. 1098. — A Gui de Noyers, archevêque de Sens; le Pape le délègue pour terminer une contestation entre l'abbé de Saint-Maximin et les chanoines de Saint-Aignan d'Orléans, col. 1157. — A l'abbé et aux moines de Saint-Denis; il assure entre leurs mains les églises que l'archevêque de Sens et ses prédécesseurs leur ont octroyées, col. 1166. — Aux abbés de Vézelay et de Flavigny; mandat apostolique pour forcer les chapitres de Châlon et de Mâcon à restituer des églises qu'ils détiennent sans droit, col. 1171. — Aux chanoines de Saint-Aignan d'Orléans; protection du Saint-Siège promise aux personnes et aux biens de cette église, spécialement aux menues dimes qui leur ont été concédées par Guillaume de Champagne, ancien archevêque de Sens, *nunc verò Remensi archiepiscopo Sanctæ Sabinæ cardinali*, col. 1243. — Notices sur Alain, évêque d'Auxerre, col. 1381. — Cinq lettres de ce prélat au roi Louis-le-Jeune. Il se plaint des vexations continuelles que Guillaume IV, comte de Nevers, exerce contre l'église d'Auxerre et demande justice. Dans une de ces lettres, il expose ce qu'il a aussi à souffrir de la part du Seigneur de la Ferté et le triste état où les guerres réduisent nos pays : *Porro propter frequentes incursiones guerrarum, quæ à longo tempore terram nostram vexare consueverunt, ita eam innumeris persecutionibus hucusque constat opprimi, ut pene nihil in eâ remanserit, ipsam que ad paupertatem et inopiam redigi constiterit. Nunc verò Apogniacum et terram contiguam dominus de Firmitate et sui ita vexant et opprimunt, ut homines nostri ad culturam terræ egredi non audeant*, col. 1383 à 1386. — Charte d'amiable composition entre l'évêque Alain et le comte de Nevers, intervenue par les soins de Godefroi, évêque de Langres, de Guichard, abbé de Pontigny, et de Geoffroi, abbé de Clairvaux, col. 1387. — Trois autres chartes d'Alain, concernant Saint-Marien, le prieuré de Saint-Amatre et les moines de Donzy, col. 1388 et suiv. — Testament d'Alain, écrit par l'abbé de la Rivière en 1182. La vie de Saint-Bernard, due à la plume du vénérable démissionnaire, a été relatée ci-dessus au tome 185.

TOME 202.

LETTRES DE PIERRE, abbé de la Celle de Troyes : A Hugues de Tency, archevêque de Sens, il lui adresse une plainte et l'exhorte à faire son devoir de bon pasteur, col. 410. — Au même, à propos du mariage de sa nièce Hawide, que l'archevêque regardait comme illégitime pour cause de consanguinité, col. 441 et 444. — A Alain, évêque d'Auxerre, sur le même sujet, col. 412. — A Théobald prieur de Molême : Pierre n'a rien dit qui put empêcher son élection à une abbaye, il prend à té-

moins les abbés de Molême et de Saint-Jean de Quincy, col. 450. — A Guillaume de Champagne, archevêque de Sens; il le prie de consacrer un abbé, nouvellement élu, col. 566. — Au même, lors de sa translation au siège de Reims: il le félicite du choix de Jean de Salisbury, l'ami de Saint-Thomas de Cantorbery, pour l'évêché de Chartres, col. 567. — A Guillaume et à plusieurs autres religieux qui avaient quitté l'ordre de Grandmont pour entrer chez les cisterciens de Pontigny: il apaise leurs scrupules et leur dit qu'ils n'ont point rompu mais perfectionné leur vœu. Guillaume après avoir été prieur de Pontigny, devint archevêque de Bourges et fut canonisé après sa mort, col. 633 et 634. — A Jean de Salisbury, compagnon d'exil de Saint-Thomas à Pontigny et à Sainte-Colombe. Pierre de la Celle lui succéda sur le siège de Chartres, col. 568, 569 et suiv. — Bulle du pape Urbain III confirmative des biens et privilèges de Cluny. Saint-Germain d'Auxerre est compté parmi les abbayes de sa dépendance, col. 1381. — Lettre spéciale du même pape qui reconnaît et confirme la dépendance de Saint-Germain d'Auxerre, col. 1483. — Urbain III, en l'honneur de la bienheureuse Marie-Madeleine, dont le corps repose dans l'église de Vézelay, accorde à l'abbé et à ses successeurs l'usage de la mitre, des gants et de l'anneau, col. 1484. — Lettre de Gui de Noyers, archevêque de Sens et de ses suffragants au pape Grégoire, pour repousser les calomnies que l'on répandait contre l'évêque de Laon, col. 1565.

TOME 204.

Lettres du cardinal Henri, alors abbé de Clairvaux, à propos d'une affaire concernant l'abbaye de Vaultisant, col. 228. — Autre lettre du même à Guichard, ancien abbé de Pontigny, alors archevêque de Lyon, col. 230. — Détails biographiques sur Gui de Mello, qui d'évêque de Verdun devint évêque d'Auxerre par le continuateur du livre intitulé: *Gesta episcoporum Viridunensium*, col. 980 et suiv. — Vie de Saint-Étienne de Muret, fondateur de l'ordre de Grandmont. Révélation de sa sainte mort à un religieux de Vézelay. Un chanoine de Sens, dans un incendie qui dévorait cette ville, invoque à haute voix la protection du saint et obtient que sa maison soit préservée des flammes. Ce chanoine nommé Genulfe avait bâti de ses deniers une maison de l'ordre. L'auteur ajoute: *depopulata est igne isto civitas et ultra quàm credi potest omnino destructa est*, col. 1027 et 1038.

LETTRES DU PAPE CLÉMENT III :

A Girard, abbé de Vézelay: il concède à lui et à ses successeurs l'usage des sandales aux offices pontificaux, col. 1292. — A Hugues, abbé de Cluny: il rappelle que ses prédécesseurs sur le Saint-Siège ont déter-

miné la subordination de Saint-Germain d'Auxerre à l'abbaye de Cluny, col. 1312. — A Maurice, évêque de Paris, dont les diocésains étaient appelés en jugement par l'archevêque de Sens: le pape blâme cette usurpation contraire aux canons, col. 1476.

TOME 205.

Notice sur Maurice de Sully, évêque de Paris, où l'on voit que ce fut lui qui consacra Guillaume de Champagne archevêque de Sens et Jean de Salisbury évêque de Chartres. Il intervint aussi comme arbitre dans un différend qui s'était élevé entre Hugues de Toucy, son métropolitain et l'abbaye de Ferrières, col. 890 et 893.

TOME 206.

LETTRES DU PAPE CÉLESTIN III :

A l'abbé de Vézelay, à propos de quelques cas de divorce, col. 1023. A Michel de Corbeil, archevêque de Sens et à son archidiacre, commission pour juger les différends survenus entre le chapitre et la comtesse de Chartres, col. 1035. — Au même Michel de Corbeil, au sujet du divorce du roi Philippe Auguste avec Ingelburge, col. 1095. — Au même et à l'archidiacre de Sens, pour les prier de veiller à la conservation des privilèges du chapitre de Chartres, col. 1102. Confirmation de la sentence portée par eux sur le litige en question, col. 1131. — A Sara, abbesse de Crisenon ; bulle qui met sous la protection du Saint-Siège tous les biens de cette abbaye et en fait l'énumération, col. 1163. — A Michel de Corbeil et à l'abbé de Sainte-Colombe. Le pape leur enjoint de forcer le comte de Nevers à restituer aux moines de la Charité leur maison de Coulanges, col. 1180. — A l'archevêque de Sens et à l'évêque de Nevers, en faveur des religieuses du monastère de Saint-Julien, qui ont porté des plaintes au Saint-Siège contre l'évêque d'Auxerre, col. 1187.

TOME 207.

Note biographique sur Jean de Salisbury, le compagnon d'exil de Saint-Thomas de Cantorbéry, qui fut sacré à Sens, évêque de Chartres, col. 77. — Lettre de Rotrod, archevêque de Rouen, à Guillaume de Champagne de Sens, légat du Saint-Siège, pour implorer son intervention auprès du roi de France, en faveur de son église et des biens qu'elle possède, col. 96. — Lettre de Pierre de Blois à un ancien ami qui l'avait desservi par jalousie et empêché d'obtenir une place et des bénéfices parmi les commensaux de l'archevêque de Sens. Cette lettre est mordante et pleine de citations poétiques contre la jalousie, col. 221. — Autre lettre du même à Guillaume de Champagne. Il exprime le désir qu'il a de quitter l'Angleterre pour revenir en France et se plaint du retard que ce prélat met à tenir ses promesses, col. 380.

TOME 209.

Lettres de Saint-Guillaume, abbé, où il est fait mention de la délégation de l'archevêque de Sens, Michel de Corbeil, au sujet du divorce de Philippe Auguste, et d'une réunion qui eut lieu à Pontigny, pour affaires particulières, col. 705, et 706. — Vérification des reliques de Sainte-Geneviève de Paris par l'archevêque de Sens et ses comprovinciaux, col. 603 et 741. — Notice biographique sur Guillaume de Champagne avec les lettres et les chartes émanées de lui pendant son épiscopat de Reims, col. 818 et suiv.

TOME 211.

Notice historique sur Etienne de Tournay. Etienne, né à Orléans, en 1135, fut d'abord aumônier et secrétaire de Guillaume de Champagne, archevêque de Sens, puis abbé de Saint-Euverte. Il fut honoré de l'amitié de Saint-Thomas de Cantorbéry exilé. Ses talents et ses mérites lui procurèrent l'abbaye de Sainte-Geneviève et plus tard l'évêché de Tournai, col. 295. — Le recueil de sa correspondance s'ouvre par une allocution intitulée : *Planctus Ecclesie Aurelianensis super interfectione Joannis decani, quem exposuit Senonis in concilio episcoporum ac cleri provincie*, col. 309. Jean de la Chaine, doyen de Sainte-Croix d'Orléans, courageux défenseur des biens et des droits de son église contre certains envahisseurs, avait été par eux assassiné et ce meurtre sacrilège fut l'occasion de la réunion des évêques comprovinciaux à Sens.

LETTRES D'ETIENNE DE TOURNAY :

A Guillaume de Champagne, pour lui recommander l'église de Saint-Samson d'Orléans, col. 320. — Au même, en faveur d'une pauvre femme persécutée, col. 560. — Au même, au sujet d'un clerc dont les études sont une juste cause d'absence, col. 321. — Au même, compte rendu d'une négociation, col. 324. — Au même, prière de prendre sous sa protection le chantre et l'archidiaire du défunt patriarche de Bourges, col. 326. — Au même, contre un prêtre indigne, col. 360. — A Robert de Garlandon, maître des novices, à Pontigny : il s'agissait de religieux qui avaient quitté l'ordre de Grandmont pour entrer chez les cisterciens ; Etienne soutient qu'ils ont pu le faire légitimement et il trace le tableau le plus édifiant de la vie que l'on mène dans les maisons de l'ordre de Citeaux, col. 361. — A Pierre, évêque de Tusculum, légat du Saint-Siège ; en lui envoyant copie de la lettre précédente, col. 370. — A Guillaume de Champagne, devenu archevêque de Reims. Dans une note on rappelle que ce prélat avant de monter sur le siège de Sens avait été élu évêque de Chartres et qu'il fut autorisé par le pape à administrer les deux diocèses simultanément pendant plusieurs années. On donne une chartre de sa

main datée de cette époque, col. 404. — Charte de Gui de Noyers, archevêque de Sens, pour terminer un différend survenu entre lui et l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, col. 458. — Lettre d'Adam, abbé cistercien de Perseigne, au diocèse du Mans, au maître des novices de Pontigny : traité véritable de l'institution spirituelle des jeunes religieux, col. 614 et suiv. — Dédicace des cinq livres des Sentences de Pierre de Poitiers, adressée par ce célèbre maître de Théologie à Guillaume de Champagne dans la dernière année de son pontificat à Sens, col. 782 et 790.

TOME 212.

CHRONIQUE DU MOINE HÉLINAND :

Saint-Eloi interpelle Sainte Colombe, dont l'oratoire avait été dépouillé par des malfaiteurs et la somme de faire retrouver les objets volés, col. 780. — Il fabrique la châsse de cette illustre vierge martyre, col. 781. Saint-Amé, évêque de Sens est irrévocablement exilé par le roi Théodoric ou Thiery, col. 793 et 800. — Récit des travaux apostoliques de Saint-Vulfran, archevêque de Sens, chez les Frisons ; sa retraite à l'abbaye de de Saint-Vandrille et sa mort, col. 812 et suiv. — La ville d'Aix en Provence, ayant été saccagée par les Sarrasins, Gérard, comte de Bourgogne, fait transférer le corps de sainte Marie-Madeleine à l'abbaye de Vézelay, récemment construite par ses soins, col. 822. — Bataille de Fontenai, col. 861. — Le corps de Saint-Martin transporté à Chablis, puis à Saint-Germain d'Auxerre, par crainte des normands, col. 872. — Les Normands à Sens, col. 879. — Célébrité de Remi d'Auxerre, 880. — Retour du corps de Saint-Martin à Tours, col. 880. — Saint-Robert, abbé de Saint-Michel de Tonnerre, fonde Molesme et Cîteaux, col. 990. — Fondation de l'abbaye de Pontigny, par Hugues de Mâcon, col. 1017. — Geoffroy d'Auxerre écrit la vie du B. Pierre, archevêque de Tarentaise, col. 1022. — Passage de Geoffroy d'Auxerre sur Abailard qui fut son maître avant qu'il devint secrétaire de Saint-Bernard, col. 1035. — Exil de Saint-Thomas à Pontigny, col. 1067.

TOME 213.

HISTOIRE DES ALBIGEOIS, par Pierre de Vau-Cernai : Milon et Théodisius se rencontrent avec l'abbé de Cîteaux à Auxerre, col. 562. — L'archevêque de Sens se rend à Lyon à l'assemblée des Croisés, col. 565. — Guillaume, évêque d'Auxerre, et Manassé, son frère, évêque d'Orléans prennent la croix contre les Albigeois, col. 661. — A la prière de Simon de Montfort, ils arment chevalier son fils, Almaric, au milieu d'une imposante cérémonie, col. 663. — Lettre d'un chanoine régulier au prieur de la Charité, où celui-ci est blâmé d'avoir reçu dans son couvent un chanoine régulier de l'abbaye sénonaise de Saint-Jean, col. 717.

La Patrologie de M. l'abbé Migne se termine par les œuvres du grand Pape Innocent III, qui, dans sa jeunesse, eût pour maître en théologie Pierre de Corbeil, dont il fit plus tard un archevêque de Sens, après avoir annulé l'élection de l'évêque d'Auxerre, compromis pour n'avoir pas exécuté l'interdit jeté sur le Royaume, col. xcviij et cii.

LETTRES D'INNOCENT III.

Année 1198

Aux archevêques de Sens et de Reims et à l'évêque de Meaux ; consolations à la comtesse de Champagne sur la mort de son fils, col. 22. — A l'archevêque de Sens ; révocation d'une indulgence que l'évêque de Chartres avait obtenue du Saint-Siège au préjudice de son métropolitain, col. 53. — Au même ; mandement de faire observer le privilège qui exempte le clergé des tailles et des exactions, col. 74. — Au même ; ordre d'instituer, en sa qualité de métropolitain, les clercs que l'évêque de Chartres refusait injustement d'admettre dans son diocèse, col. 75. — Au même ; délégation pour forcer le doyen et le chapitre de Laon à recevoir un nouveau chanoine, col. 90. — A l'abbé Gérard et à son monastère de Vézelay ; cinq lettres confirmatives des louables coutumes et privilèges de cette célèbre abbaye, col. 122 et suiv. — Aux archevêques et évêques de Sens, Autun, Langres, Auxerre et Nevers sur le même sujet, col. 125. — A tous les prélats des églises, *ad quos litteræ istæ pervenerint* : De l'immunité et des privilèges de la Madeleine de Vézelay, col. 130 et 131. — A Gérard, abbé de Vézelay, et à ses religieux, *tam præsentibus quam futuris* : longue bulle, en leur faveur, col. 132. — A l'abbé et au couvent de Saint-Germain d'Auxerre ; permission de recevoir le saint chrême et l'huile des infirmes de tout autre évêque catholique, au refus de l'évêque d'Auxerre. col. 163. — Aux mêmes ; deux autres lettres pour les soustraire eux et leurs hommes à toute injuste excommunication de la part de l'évêque d'Auxerre et pour les autoriser à recourir au métropolitain, col. 164 et 165. — A l'archevêque de Sens ; prière de veiller à l'observation de l'accord passé entre l'évêque d'Autun et les moines de Flavigny, col. 167. — A Hugues, nouvel abbé de Vézelay, pour ratifier son élection et l'encourager à remplir dignement sa charge, col. 168. — A l'archevêque et à l'archidiacre de Sens ; absolution accordée à un prêtre qui avait été la cause accidentelle de la mort d'un enfant, col. 169 et tome 216, col. 1252. — A l'archevêque de Sens et à l'évêque de Troyes, pour empêcher que les chanoines troyens ne fassent des règlements préjudiciables à leurs successeurs, col. 170. — A l'abbé et au monastère de Saint-Germain d'Auxerre ; longue bulle où sont énumérés tous les biens dont

le saint-Siège leur assure la possession, col. 242. — A l'évêque de Nevers et à l'abbé de Vézelay ; affaire de l'abbé de Flavigny, contre le prieur de Semur, col. 257. — A l'archevêque de Sens ; pénitence et absolution de l'archidiaque de Lyon, col. 268. — A l'archevêque et au doyen de Sens ; exhortation à défendre l'église de Saint-Martin de Tours, col. 458.

Année 1199.

Aux archevêques de Reims et de Sens et aux évêques d'Auxerre et de Nevers : commission apostolique pour forcer le comte de Nevers à observer le serment qu'il a prêté, col. 584. — A l'archevêque de Sens ; ordre de faire comparaître le doyen de Nevers suspect d'hérésie et de recevoir son abjuration, col. 602. — Au cardinal légal et à l'évêque de Paris ; d'après le rapport de l'archevêque de Sens, Rainard, abbé de Saint-Martin de Nevers, reconnu hérétique et déposé, doit être renfermé dans la prison de son couvent, col. 647. — A l'abbé de Pontigny et aux autres abbés de l'ordre de Cîteaux ; demande de secours pour la croisade, col. 826. — A l'abbé de Vézelay ; quarante jours d'indulgence à ceux qui visiteront l'église de la Madeleine au jour de sa fête ou pendant l'octave, col. 865.

Année 1200.

A l'évêque d'Ostie, légat du saint-Siège, révocation de la suspense qu'avait encourue l'évêque d'Auxerre ; rejet de son élection à l'archevêché de Sens, col. 898.

Année 1202.

A l'archevêque de Sens ; absolution de l'évêque de Nevers, col. 961. — A l'archevêque de Bourges, à l'évêque de Nevers et à l'abbé de Cluny ; plaintes des bourgeois de la Charité que l'évêque d'Auxerre a excommuniés comme suspects d'hérésie, col. 988. — A l'évêque d'Auxerre ; prescrit où il est dit que sous le nom de *clercs* les chanoines sont compris et qu'une personne qui a confié à une autre l'exécution de ses dernières volontés ne peut pas être considérée comme décédée *ab intestat*, col. 998. — A l'abbé et au chapitre de saint Jean de Sens ; privilège qui les soustrait à toute sentence d'excommunication et d'interdit, sauf une cause manifeste et fondée en droit, col. 1064. — A l'abbé de Pontigny et aux autres premiers abbés de Cîteaux ; exhortation à demeurer dans la simplicité de la règle, col. 1107. — A l'archevêque de Sens ; permutation entre un archidiaque et un prévôt, col. 1152. — Au même ; réponse à une consultation à propos de l'archiprêtre d'Auxerre, qui excommunié par son évêque, était venu demander l'absolution au métropolitain, col. 1171. — A l'évêque de Paris et à l'abbé de Sainte-Geneviève ; confirmation de l'accord établi entre eux par Elie, abbé de sainte Colombe, et Jean écôlâtre d'Orléans, col. 1190 et 1191.

Année 1203

A l'abbé et aux moines de Saint-Germain ; permission en temps d'interdit d'inhumér les frères défunts avec certains honneurs, col. 27. — A l'archevêque de Sens ; invitation à corriger les abus dans les églises soumises à sa juridiction, col. 62. — A l'archevêque de Bourges et à l'évêque d'Auxerre ; au sujet des hérétiques de la Charité-sur-Loire, col. 63. — A Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre ; reproches très-vifs sur sa conduite à l'égard de l'évêque Hugues de Noyers, col. 160. — Au roi de France ; prière d'intervenir pour rappeler à son siège l'évêque d'Auxerre que Pierre de Courtenay avait exilé, col. 162. — A l'archevêque de Sens ; blâme sévère pour n'avoir point procédé contre le comte d'Auxerre : ordre de procéder sans délai, col. 165. — A l'évêque d'Auxerre ; encouragements et consolations, col. 166. — A l'archevêque de Sens ; comment en certains cas doivent être interprétées les lettres apostoliques, col. 209. — Au même ; adoucissement au chagrin que lui avait causé le blâme du Saint-Père au sujet de la conduite de Pierre de Courtenay, col. 266. — A l'évêque d'Auxerre ; excitation à déployer son zèle contre les hérétiques, col. 269.

Année 1204.

Au prieur et aux religieux de Notre-Dame de la Charité : confirmation de leurs privilèges et des églises qu'ils possèdent, spécialement dans les diocèses d'Auxerre et de Sens, Crain, Coulanges-sur-Yonne, Courson, Joigny, Saint-Cydroine, Branches, Laduz, etc., col. 537.

Année 1205.

A l'abbé de Sainte-Geneviève, au doyen et au chancelier de Paris ; intervention de l'archevêque de Sens et de son délégué Geoffroy, chanoine de la métropole dans la contestation survenue entre la comtesse de Blois et l'église de Chartres, col. 586. — A l'archevêque de Sens ; commission apostolique pour visiter la province sénonaise et y réformer les abus, col. 618. — Aux abbés de Saint-Remi et de Saint-Jean de Sens ; permission d'accepter la résignation d'un bénéfice de la part d'un diacre de Sens, col. 678. — A l'archevêque de Sens et à l'abbé de Saint-Marien ; enquête à faire sur le mariage du comte de Nevers qu'Eudes duc de Bourgogne a dénoncé au Saint-Siège comme incestueux, col. 676. — A l'archevêque de Sens et à l'évêque de Paris, répression de l'insolence des Juifs, col. 694.

Année 1206.

A l'abbé de Sainte-Colombe de Sens ; concession du droit de dime sur les terres nouvellement défrichées, col. 819. — A l'archevêque et à l'ar-

chidiacre de Sens; mandat apostolique pour contraindre l'évêque et le chapitre de Langres à faire droit aux réclamations d'un chanoine, col. 869. — A l'évêque d'Auxerre; décision d'un cas de conscience relatif à un mariage, col. 916. — A l'archidiacre de Paris et à maître Robert de Corson, chanoine de Noyon, à propos de l'élection du chapelain de l'archevêque de Sens, en qualité d'abbé de Saint-Martin de Troyes, élection contestée bien que l'élu ait été béni et installé par le susdit archevêque, col. 991.

Année 1207.

A l'évêque d'Auxerre; réponse à diverses consultations, col. 1157. — A l'archevêque et au doyen de Sens; rescrit en faveur de la comtesse de Blois, col. 1163. — A l'archevêque de Tours et à l'évêque de Paris; prière d'intervenir auprès du roi Philippe pour l'amener à réparer les dommages que ses gens ont causés aux propriétés de l'église d'Auxerre, après la mort de l'évêque Hugues de Noyers, sous prétexte de droits régaliens, col. 1169. — Aux évêques d'Auxerre et de Troyes et à l'abbé de Saint-Bénigne: mandat apostolique pour déposer l'abbé de Vézelay accusé de malversation et en faire élire un autre à sa place, col. 1185 et 1187. — A l'archevêque de Sens; comment doit s'exercer l'autorité du métropolitain en cas d'appel, col. 1262. — Au doyen et au chapitre de Sens; confirmation de leurs privilèges et des églises qui leur appartiennent, col. 1271. — A l'archevêque et au chapitre de Sens; prière de permettre au doyen de demeurer à Paris pendant trois ans pour cause d'études, col. 1277. — A l'évêque, au chantre et à l'archidiacre de Troyes; grave différend à terminer entre l'évêque d'Auxerre et le doyen du chapitre, col. 1288. — Au comte de Nevers; demande de son appui pour les mesures prises par l'évêque d'Auxerre contre les perverses coutumes des Juifs, col. 1291. — A l'évêque, au doyen et au chapitre d'Auxerre, abandon des droits régaliens par le roi Philippe, col. 1300. — A l'évêque d'Auxerre, au sujet des offices de lecteur et d'écolâtre; col. 1301. — Au même, contre certains usuriers du bourg de la Charité, col. 1308. — Au même et à l'évêque de Troyes, contre quelques hérétiques du même bourg, col. 1312.

Année 1208.

Aux chanoines de l'autel des bienheureux apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul à Sens; approbation de la donation d'une église qui leur a été faite récemment, col. 1385. — Aux évêques de Paris et de Troyes et à l'abbé de Sainte-Geneviève: réclamations des religieux de Vézelay contre le comte d'Auxerre, col. 1578.

Année 1209

A l'abbé de Fleury-sur-Loire; ratification d'un arrangement fait avec l'archevêque de Sens, col. 57 et 58. — A l'abbé et au couvent de Saint-Germain d'Auxerre; permission de racheter les biens aliénés, col. 58.

Année 1210

A Hervé, évêque de Troyes, au sujet d'une prébende concédée au neveu de l'archevêque de Sens, col. 264. — A Philippe, roi de France; restitution du produit de la régale aux évêques d'Orléans et d'Auxerre, col. 357. — A l'archevêque de Sens et à ses suffragants, sur le même sujet, col. 359 et 417. — A l'évêque d'Auxerre, pour l'érection de nouvelles paroisses. col. 376.

Année 1211.

A l'archevêque de Sens, à l'évêque de Nevers et à Maître Robert de Corson, chanoine de Paris, commission d'informer sur un prêtre de Langres accusé d'hérésie, col. 391. — Aux abbés de Sainte-Colombe de Sens et de Saint-Germain, et au doyen d'Auxerre; en faveur de l'abbaye de Réomé ou Mouëtier-Saint-Jean, col. 422. — A Gui, abbé de Mouëtier-Saint-Jean, confirmation et énumération des biens de son abbaye, parmi lesquels beaucoup sont situés dans le département de l'Yonne, col. 425. — A Gui, abbé de Saint-Michel de Tonnerre, confirmation et énumération de ses biens, col. 427. — A l'évêque et au chancelier de Paris et à l'abbé de Saint-Victor, en faveur des moines de Vézelay, col. 478 et 481. — A l'évêque et au doyen de Troyes et à l'abbé de Saint-Loup, même sujet, col. 479. — A l'archevêque de Sens et à ses suffragants, même sujet, col. 484. — A l'archevêque de Sens, à l'évêque et au doyen de Troyes; affaire de l'évêque d'Orléans contre le camérier du roi, col. 485. — A l'archevêque de Sens et à ses suffragants; demande de secours contre les Sarrasins d'Espagne, col. 514.

Année 1212

Au chapitre de Langres; nomination de Guillaume de Vienne, et de Jacques de Tonnerre en qualité de juges de la validité d'une élection contestée, col. 541. — A l'abbé de Saint-Victor et à maître Gauthier Cornut, chanoine de Paris; vérification du corps de saint Loup, archevêque de Sens au monastère de Sainte-Colombe, col. 549. — A l'archevêque de Sens, en faveur des évêques d'Orléans et d'Auxerre, col. 570. — A Philippe, roi de France, pour la même cause, col. 571. — A l'évêque et au chancelier de Paris, et à l'abbé de Saint-Victor au sujet du comte de Nevers qui a promis de cesser ses vexations contre les religieux de Véze-

lay, col. 602. — Au roi Philippe, sur l'affaire des évêques d'Auxerre et d'Orléans, col. 619. — Aux évêques d'Auxerre et d'Orléans, invitation à s'entendre à l'amiable, col. 620. — Au doyen, à maître Henri, chanoine de Troyes, et au trésorier de Villemaur du même diocèse, contre les moines de Saint-Germain d'Auxerre, col. 631. — A l'évêque de Troyes, à l'abbé de Clairvaux et à maître Henri, chanoine de Troyes, sur l'affaire des évêques d'Auxerre et d'Orléans, col. 635. — Aux abbés de Prully et de Sainte-Colombe de Sens et à l'abbé de Saint-Satyre de Bourges : déposition du prieur de la Charité au diocèse d'Auxerre, col. 718. — Aux archevêques de Sens, de Rouen, de Tours et de Bordeaux, en faveur d'une abbaye qui avait des biens dans leurs diocèses, col. 766.

Année 1213

A l'archevêque de Sens et à l'évêque de Nevers, au sujet d'un chanoine de Langres suspect d'hérésie, col. 801. — Au comte de Nevers, en faveur des moines de Vézelay, col. 810. — A l'archevêque de Sens, prière de protéger un juif de son diocèse, qui s'est converti et a été baptisé à Rome avec toute sa famille, col. 885. — A l'abbé de Saint-Pierre d'Auxerre, au doyen de Troyes et au sacriste d'Auxerre mandat apostolique pour maintenir l'interdit porté contre la ville de Sens, si ses habitants refusent de donner satisfaction à l'église, col. 931. — A l'abbé et au couvent de Vézelay, ratification de l'accord passé avec le comte de Nevers, col. 946.

TOME 217.

Supplément à la collection des lettres du Pape INNOCENT III

A Robert abbé de Saint-Germain-des-Prés; approbation de l'accommodement intervenu entre son monastère et Gui, archevêque de Sens, col. 26. — A Hélie abbé et aux frères de Sainte-Marie de Régnv, confirmation et énumération de leurs biens, col. 47. — A l'archevêque de Sens, en faveur du chancelier de l'église de Meaux, col. 75. — A Pierre, archevêque de Sens et à l'abbé de Sainte-Colombe; institution de doyens ruraux dans le diocèse de Meaux, col. 77. — A l'abbé de Sainte-Colombe, à l'archidiaque de Sens et à l'écolâtre d'Orléans, à propos des visites canoniques de l'évêque de Paris, col. 100. — A Adèle, reine de France; permission de se faire enterrer dans l'église de Pontigny, col. 108. — A l'archevêque de Bourges; annonce de la canonisation de Saint-Guillaume, col. 203 et 218. — A l'évêque d'Auxerre; en quoi consiste sa juridiction sur l'abbaye de Saint-Germain, col. 255. — Lettre de Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre et de Tonnerre au Pape Innocent III. Il déclare tenir le château de Nailly, de la comtesse de Champagne et non de l'évêque d'Auxerre, comme celui-ci le prétendait, col. 300.

CORNAT, s. s. EDM.

SENS

EN 1436 - 1438

ESQUISSES HISTORIQUES

D'après les registres de compte de Jehan Misée, procureur et receveur de la communauté de la ville et cité de Sens.



§ I. — LES REGISTRES DE JEHAN MISÉE

La ville de Sens conserve dans ses archives municipales, sous les désignations CC 1 et CC 2 , deux registres de recettes et dépenses remontant aux années 1436, 1437 et 1438 ; ce sont les plus anciens. Cinquante-cinq registres antérieurs, mentionnés dans l'inventaire qu'en fit en 1572 Balthazar Taveau , procureur au siège présidial de Sens, procureur aux causes et greffier de la chambre de ville, ont disparu. Les comptes municipaux, qui font suite, présentent de nombreuses et regrettables lacunes.

Les registres, qui nous occupent, sont en papier de format in-4°. Le premier commence au 7 octobre 1436 et finit au 11 octobre 1437, il contient 77 feuillets ; le second commence au 11 octobre 1437 et finit au 26 octobre 1438, il contient 75 feuillets. Ils ont été tenus par Jehan Misée, qui succédait à Jehan Perdrier en qualité de *Procureur et Receveur de la communauté de la ville et cité de Sens*, et qui fut remplacé dans cette charge par Giles de Godry en 1438.

Au lieu d'inscrire sèchement les recettes et les dépenses, notre procureur accompagne ses notes de détails souvent minutieux, mais souvent aussi d'un haut intérêt. Et c'est l'ensemble des notes disséminées dans ses comptes qui m'a permis de retracer les quelques pages d'histoire locale qui vont suivre.

En austère archéologue, j'aurais dû me contenter de copier ces registres mot pour mot, et donner ma copie à l'imprimeur; permettez-moi d'animer un peu mon récit, et, tout en restant fidèle, d'enlever aux chiffres leur fastidieuse aridité. Veuillez aussi me pardonner quelques longueurs; je parle de mon pays, les plus petits détails ont pour moi mille attraits.

§ II. — ÉLECTIONS D'UN PROCUREUR ET DE QUATRE ÉLUS
POUR LE GOUVERNEMENT DE LA VILLE. — ORIGINE
ET POUVOIR DE CES ADMINISTRATEURS. — NOUVEL
HÔTEL-DE-VILLE.

Nous sommes en l'an de grâce 1436 au septième jour d'octobre, le soleil a dissipé de bonne heure le brouillard léger qui couvrait les tourbières de la Vanne du côté de Malay-le-Vicomte et de Malay-le-Roi, et s'étendait au-dessus de l'Yonne dans toute la portion de la vallée comprise entre Pont-sur-Yonne et Etigny (1). Girard Vallet et Vincent Moreau, qui *assemblément font le guet par chacun jour en la tour de l'église pour la*

(1) La ville de Sens est bâtie au confluent de la Vanne et de l'Yonne; et du sommet de sa cathédrale, la vue s'étend à l'Est sur la vallée de la Vanne, jusqu'au territoire des deux premières communes. Dans la vallée de l'Yonne, on peut facilement distinguer Etigny au Sud, et Pont, au Nord; à l'Ouest, l'horizon est limité par des collines.

tution de la ville (1), assurent que, si loin qu'ils puissent voir, la campagne est tranquille et qu'ils n'aperçoivent aucune compagnie de gens d'armes ni aucune troupe d'Anglais ou autres ennemis de la France. Tout fait penser que la journée sera tranquille.

Aussitôt l'ordre est donné d'ouvrir les portes de la ville, d'abaisser les ponts-levis, de lever les hersees et de retirer les chaines de fer qui attachées aux coins des rues empêchent la libre circulation des charriots, des cavaliers et même des piétons (2). La cloche de la Commune est mise en branle à toute volée ; et sa voix claire, mais pourtant grave et mystérieuse, appelle à l'assemblée tous les citoyens de la communauté de la ville et cité sénonaise.

Comme il l'avait déjà fait la veille au soir, l'un des huit sergents du roi, Jaquet-le-Moinat, parcourt les quatre quartiers de la ville ; et s'arrêtant à chaque carrefour, il proclame ce *cry solennel* : « A tous bourgeois manants et habitants de la ville et cité de Sens salut. Savoir, faisons une dernière fois, et afin que nul n'en ignore, que *de l'auctorité congé et licence et en la présence de honorable homme et sage maistre Pierre Chacerat, licencié en lois, lieutenant de Mgr Raymond, seigneur de Villars et de Jarret, chevalier, bailli de Sens, conseiller et chambellan du roi notre sire*, il sera demain, septième jour du mois d'octobre, à l'heure, au lieu, et en la manière accoutumée procédé à *l'élection annuelle du procureur et receveur de la communauté de la ville et cité de Sens et des quatre élus au gouvernement des euvres et*

(1) CC. 1 f° 24 v°.

(2) CC. 1 f° 55

*besognes de ladite ville et cité. Et sachent tous que si aucun fault à venir à l'assemblée de la commune con-
grégée à son de cloche, sera amendable de douze de-
niers.* (1)

Abordons Jaquet-le-Moinat, et demandons lui depuis quand la communauté de la ville est gouvernée par des *élus* et un *procureur*, et quelles sont les attributions de ces magistrats.

« Votre question, Messires, prouve bien que vous n'appartenez pas à notre cité. Depuis plus de cent ans nous élisons chaque année nos quatre élus et notre *procureur*; mais hélas ! messires, ce ne sont plus nos maires, nos pairs et nos jurés d'autrefois. Si vous êtes curieux de connaître leurs pouvoirs, suivons ces bourgeois qui, vont s'acquitter de leur devoir de bons citoyens. Je vous introduirai *ès salles et hostel du Roy, où Mgr le Bailli d'ilec a acostumé de tenir sa juridiction, et là où ils ont acostumé de s'assembler*; vous assisterez à l'élection, et vous entendrez proclamer les pouvoirs que l'assemblée leur confère. » (2)

Et pendant le trajet, notre sergent s'apercevant de l'intérêt avec lequel nous l'écoutions, nous fit l'histoire de l'administration communale de Sens. Il nous raconta comment la charte royale, accordée sous le nom de Com-

(1) Sage mesure qui constitue l'article 21 de la charte de Commune accordée par Louis VIII. Inventaire de Taveau, chap. 1.

(2) A Evreux, l'assemblée se tenait aussi sous la présidence du bailli ou de son lieutenant. La salle aux Bourgeois en l'Hôtel-Dieu était le lieu de réunion ; les élus au gouvernement de la communauté, au nombre de deux seulement, avaient les titres de procureurs et gouverneurs généraux ; le comptable, celui de receveur général. [Comptes de la ville d'Evreux pour l'année 1468, rendus par Guillaume Sebire.]

mune en 1146 pour la ruine des églises et des barons (1) fut retirée l'année suivante sur l'ordre du pape Eugène, à la demande des grands et par les démarches d'Herbert, abbé de Saint-Pierre-le-Vif (2), et toutes les scènes de désordre qui suivirent.

« Nous perdimes le parchemin, ajouta-t-il, mais nous gardâmes nos privilèges (3); et après quarante ans de lutte et de persévérance, nous obtinmes de Philippe, notre auguste roi, la ratification (4) d'un état de choses qu'il était impossible de méconnaître. A la vérité, il nous obligea de faire quelques concessions en faveur des seigneurs ecclésiastiques; mais le grand scel du roi, notre sire, au bas de notre nouvelle charte, valait bien quelque chose. »

« En 1225, l'ambition du maire, des pairs et des jurés, qui s'étaient emparés de la prévôté royale, faillit nous valoir une seconde fois le retrait (5) de notre Commune; nous en fûmes quittes cette fois pour la peur. Mais en 1314, la désunion se glissa entre les bourgeois et les jurés. Ceux de l'opposition qui toujours médissent et

(1) In dampnum ecclesiarum et baronum. Geoffroy de Courlon. Table 42.

(2) Anno 1147, destructa fuit communia Senonensis a rege Ludovico, jubente Eugenio papa, a clamore procerum, procurante domino Herberto, abbate Sancti-Petri-Vivi, qui hac de causa a rusticis interfectus est cum quodam nepote suo milite nomine Herberto, in clauastro monachorum. Proposuerant dicti abbas et nepos ire ultra mare ad requisitionem regis. Geoffroy de Courlon. Table 42.

(3) Cela se voit clairement par la charte donnée en 1186 à Moret, par Philippe Auguste, trois ans avant celle de Lorris que l'on regarde d'ordinaire comme établissant la Commune à Sens.

(4) Charte de Philippe Auguste, donnée à Lorris en 1189.

(5) Charte de Louis VIII donnée à Montargis en décembre 1225.

jamais ne produisent, en appelèrent au roi ; et malgré les démarches du dernier maire, Jean de Dicy, le roi (1) retira son privilège. Et l'arrêt fatal du parlement, qui supprimait la commune, fut signifié aux Sénonais par le prévôt royal, Ithier de Corgenay, le mercredi d'après les brandons 1317. Par cet arrêt, le roi Philippe V ordonnait que *les habitants de Sens seroyent justitiez et gouvernez par les prévôts.* » (2)

« Voilà le fruit de ces discordes communales ! Encore si le mal ne retombait que sur ses auteurs ; mais nous perdions tout d'un coup tous ces beaux droits, dont nous étions si fiers. Il fallut de nouveau travailler à reconquérir nos libertés. »

« Au mois de mai 1343, le roi Philippe VI octroya aux habitans de Sens et à leurs successeurs que sans amende ils se puissent tous les ans une foys assembler, toute fraude cessant, quand il leur plaira, en ung lieu certain de la dicte ville, le prévost de Sens ou son lieutenant présent ; et lors tous ensemble ou la plus grande et saine partie d'eulx élire leurs procureurs, quatre, troys, deux ou un des plus suffisans pour leurs chartes privilèges et usages déduire, poursuivre et deffendre en jugement et hors, toutes foys qu'il leur plaira, en tant que peut toucher le faict commun seulement. » (3).

« C'est en vertu de cette lettre, à laquelle notre roi Charles vient d'ajouter quelques autres franchises (4) que nous pouvons nous réunir aujourd'hui pour nos

(1) Louis X le Hutin.

(2) Inventaire de Taveau, chap. 2.

(3) Inventaire de Taveau, chap. 2, f° 23.

(4) Charte donnée par Charles VII à Meung-sur-Yèvre en janvier 1429.

affaires communes. Mais nous n'avons pas encore reconquis le droit de nous assembler librement, comme autrefois, le lendemain de la Saint-Simon. (1) Il nous faut la permission de l'un des juges royaux, et ce juge préside l'assemblée. Comme vous allez l'entendre, notre procureur perçoit les deniers communs et paie les dépenses, nos élus gouvernent la communauté; mais ils n'ont plus le droit de scel, ils ne jugent plus nos causes. »

« Nous voici arrivés au palais, entrez dans l'auditoire et jugez par vous mêmes. »

Profitons de l'instant où tous les regards sont tournés vers le président et glissons-nous derrière la foule.

Le lieutenant Pierre Chacerat, en l'absence du bailli, occupe le fauteuil de la présidence; il est assisté de honorables hommes et sages maîtres, Guillaume d'Ostun, garde de la prévôté, et Nicolas du Plessy, garde du scel. Les tabellions, Philippot Rosseau et Jaquet d'Ableiges, siègent à une table séparée, rédigent le procès-verbal de la séance, et préparent les lettres d'institution pour les nouveaux élus.

A l'unanimité, l'assemblée, composée de *la plus grant et saine partie des bourgeois manans et habitans de la ville*, (2) déclare, tant au nom des présents que des absents, *que confiant à plain de la suffisante preudomie et bonne dilligence de son bien amé Jehan Misée,*

(1) Inventaire de Taveau, chap. 2.

(2) Les registres d'Evreux sont plus explicites; ils donnent la liste des électeurs présents. Nous en comptons 57 à l'élection du 13 novembre 1468.

Tout ce qui suit, et qu'on a mis en lettres italiques, forme la teneur presque complète des lettres d'institution et d'établissement du procureur et des élus. Archives communales. Comptes de Jehan Misée. CC. 1 et 2.

bourgeois d'icelle ville, icelui a fait, nommé, esleu constitué et establi son procureur et receveur général et certain message especial seul et pour le tout.

Elle lui donne plain pouvoir, auctorité et mandement especial.

1º De requérir, demander, pourchacer et retenir tout ce que à iceulx bourgeois manens et habitans en commun et pour ladite communaulté est, sera, et pourra estre deu à quelconque cause, et pour quelque tiltre ou raison que ce soit, et par quelque personne.

2º Les droiz, usages, libertez et franchises d'icelle ville besogner et entendre ès besognes et affaires d'icelle ville.

3º De marchander de tous ouvrages, acheter toutes matières et faire tous payemens que par ordonnance et mandement des quatre esleuz d'icelle ville ou deux d'eulx lui seront mandez en prenant quictance des parties pour rapporter en ses comptes pour son acquit.

4º De bailler à ferme, loyer, ou moison d'argent ou grain, tous les aydes, subsides, rentes, revenues, droiz, usages appartenans à icelle ville, tant par don et octroy de prince comme autrement, à tel temps et pour tel pris que bon lui plaira; en recevoir ce qui en sera, et pourra estre deu, et en bailler quictance.

5º De payer tous veages et messagiers.

6º De faire et passer soubz seaulx auctentiques se mestier est, ou autrement ainsi qu'il lui plaira, lectres de bail, de garantie, de quictance, et autres tant et telles que mestier sera, et au cas appartiendra.

7º De soy obliger, comme procureur et receveur des susditz, se mestier est, envers tous ceulx qu'il appartiendra, et que ladite ville sera tenue en telles fermes ou somme

d'argent ou autres choses que mestier sera, et en icelles lectres et chacune d'icelles ou aucunes dont mestier sera, obliger et soubzmettre toute ladite ville et communaulté et les biens d'icelle présens et advenir.

8° De commencer, poursuivre, démener et conduire toutes manières de procès en demandant et en défendant par devant tous juges tant d'église comme séculiers.

9° De passer et accorder toutes manières de compromis, faire toutes compositions, accors et convenances, faire et poursuivre toutes oppositions et appellations que bon lui semblera, ou renoncer à icelles.

Et pour éviter toutes les lenteurs qui entraveraient les affaires de petite importance, l'assemblée décide et ordonne en outre que ledit procureur et receveur pourra.

10° Despenser et payer sans lectres, mandemens ou commandemens, des deniers de sa recepte par et pour tant de foiz que mestier sera et bon lui semblera, jusques à la somme de vint solz parisis, lesquels ainsi payez seront alloeuz ès comptes et rabatu de la recepte de leur dit procureur sans difficulté.

11° Et généralement de faire, dire, procurer, pourchacer, recevoir, quicter, et autrement ordonner ès choses dessusdites et chacune d'icelles, leurs circonstances et dépendances, tout ce que bon procureur et receveur peut et doit faire, et que lesdicts constituans feroient et faire pourroyent, se présens y estoyent en leurs personnes, jacoit ce qu'il y eust chose qui requiest mandement plus espécial.

Enfin les constituans s'engagent par leur foy et soubz la caution et obligation de tous les biens et communaulté

d'icelle ville présens et advenir qu'ilz ont pour ce soubzmis à toutes justices, à tenir et avoir agréable, ferme et estable à tousiours tout ce que par leurdit procureur sera fait, dit, receu, quicté, baillé, obligé et autrement ordonné ès choses dessusdites et en leurs despendances, ester à droit, et payer l'adiugé, se mestier est.

Pendant que Nicolas du Plessy revêt du scel de la prévôté (1) les lettres qui confèrent pour un an à Jehan Misée les pouvoirs dont nous venons de prendre connaissance, l'assemblée est invitée par maître Pierre Chacerat à désigner les quatre esleuz au gouvernement de ses œuvres et besognes. La majorité des suffrages est réunie par noble homme Jehan de Dicy, escuyer, Jehan Gardembois, Félix Chevrier et Guillaume Brochet, bourgeois de Sens, dont chacun vantait *la loyaulté, sens, preudomie et bonne diligence.*

Et sur l'ordre du prévôt les tabellions enregistrent les pouvoirs que l'assemblée entend leur conférer :

1° Plain povoir, auctorité et mandement espécial de vacquer, besogner et entendre aux euvres et besognes de la ville.

2° De faire despenser les deniers appartenans à la communaulté d'icelle ville ès euvres et besognes et au prouffit d'icelles.

3° De faire et passer sur ce mandemens et quictances teles qu'il appartiendra.

4° Et aussy povoir et auctorité aux dessusdits, esleuz ou à deux d'iceulx du moins ensemble de donner congé

(1) Les lettres d'institution du receveur d'Evreux n'étaient revêtues que du petit scel du baillage, tandis que celles des gouverneurs étaient revêtues du grand scel.

et licence ausdits habitans qui le requerront, et là où ilz verront qu'il sera bon et expédiant, et chose raisonnable de ce faire et nécessité, de descendre vin estrange en icelle ville pour leur gouvernement et nécessité.

5° *Et avecques ce appeler avec eulx ce que bon leur semblera et des plus notables et cognoissans en ce d'icelle ville, et les esleuz qui ont esté au gouvernement d'icelle ville l'année passée.*

6° *De oir les comptes des receptes et mises faites et à faire pour le fait et nécessité de ladite ville et cité de Sens, tant par le procureur receveur général de ladite ville comme autres, en rapportant les debtes ausdits habitans, s'aucunes en sont, en la reddition desdits comptes, pour y pourveoir ainsy comme au cas appartiendra.*

7° *De clorre lesdits comptes et les contredire, ainsy qu'ilz verront qu'il sera expédiant de faire, et généralement de faire en toutes les choses dessusdites et chacune d'icelles, tout ce qu'ilz verront qui sera expédiant et prouffitable de faire pour la communaulté d'icelle ville.*

Et après avoir reçu de l'assemblée les mêmes engagements envers les quatre élus que envers son procureur, et avoir vu sceller du sceau de la prévôté les lettres confirmatives de ces nouvelles élections, maître Pierre Chacerat déclare la séance levée.

Aussitôt les bourgeois, quittant les salles et auditoires du bailliage, se rangent en haies au pied de la tour de l'horloge du palais, à l'entrée de la rue Saint-Maximin (1); et précédés des huit sergents royaux ils accom-

(1) Partie basse de la rue de l'Epée. Rousseau, dans son *histoire manuscrite de Sens*, parle de cette horloge.

pagnent leurs nouveaux administrateurs pour les installer à l'Hôtel-de-Ville. (1).

Le cortège suivit les rues de Saint-Maximin, de l'Epée, de la Tuile, de la Serrurerie (2) et de la Boucherie; (3) puis longeant la place du marché au blé (4), il s'arrêta vers le milieu de la rue Saint-Hilaire (5), où s'élevait depuis quelques années le nouvel Hôtel-de-Ville.

Cet édifice avait son entrée sur la rue, entre l'hôtel des enfants Quatre-Mares et celui de Jehan de Chigy. En 1375, la ville avait acheté, moyennant 40 livres, un terrain, une maison et une ruelle appartenant aux Frères Mineurs qui les tenaient de Clément d'Ostun,

(1) Le premier hôtel-de-ville fut construit sur la porte de la Commune, comme on le voit par ce passage de Geoffroy de Courlon, table 52 : « Illo tempore (1293), Communia Senonensis fecit fieri domum super portellam prope turrim campanarum ville. Illo tempore, Communia Senonensis, sperabat exire cum exercitu pro rege Philippo illustrissimo; et fecerunt maior et cives fieri tantoria pulchra quæ pavilionones vocantur; sed audito quod burgenses pecuniam solverent, videlicet decimam partem bonorum suorum, et quod exercitum non facerent, reposuerunt tantoria sua in communi domo nova facta. »

Plus tard, « la chambre se tenoyt es salles du Roy, desquelles Colard de Caleville, chevalier, bailly de Sens, fit mettre hors les meubles appartenans à icelle ville en hayne des procès meuz entre luy et ladicte ville. Et tint-on ladicte chambre par quelques années en la maison de maître Gonthier Col, secrétaire du Roy, assise au coing Sainte-Colombe qui fut louée six escuz par an, ainsi qu'il se voyt par le compte rendu par Pierre Oger, pour l'an 1393. » Taveau. Inventaire. Chap. 3, f° 38 v°.

(2) Ces deux rues sont aujourd'hui confondues sous le nom de rue Jean-Cousin.

(3) Partie de la rue Allix comprise entre la place du Samedi et la rue Dauphine.

(4) Place du Samedi.

(5) Aujourd'hui rue Allix.

paroissien de Villenavotte. (1) Elle avait fait murer la poterne de Garnier du Pré (2), par laquelle les Frères Mineurs allaient autrefois à leur ancien couvent; et dans cet enclos, elle avait fait construire sa chambre et ses magasins. (3)

Après la cérémonie de l'installation, lorsque la foule se fut écoulée, il fut décidé que, vu les incursions journalières des Anglais et autres gens d'armes, il serait fait dès le lendemain une visite des murs et des fossés de la ville, ainsi que des portes et des ponts-levis. En conséquence, messeigneurs les élus firent prier Colot Droot et Jehan Fluteau, maîtres-charpentiers, Perrin Flavy, maître maçon, Odin Guillefaut, maître-couvreux et Geuffron Paslon, maître-serrurier et gouverneur de l'horloge, de s'adjoindre à eux comme des plus *notables et connoissans en ce* pour opérer ladite visite, estimer le coût des réparations les plus urgentes pour la conservation des fortifications actuelles, et aviser à rendre la place tout-à-fait inexpugnable. (4)

§ 3. ÉTAT DES FORTIFICATIONS DE LA VILLE.

Le lendemain donc et jours suivants, messeigneurs les élus et les ouvriers experts en leur art se mirent à l'œuvre, et commencèrent leur visite par la porte d'Yonne. C'était la plus forte des cinq qui donnaient accès

(1) Taveau. Invent. Chap. 3, f° 38.

(2) Voir pour l'origine du nom de cette poterne encore existante. T. VI p. 23 du Bulletin de la Société Archéologique de Sens.

(3) Cet emplacement est occupé aujourd'hui par la pension de M. Roy.

(4) Nulla expugnabilis arte. Devise qui accompagne quelquefois les armes de la ville.

dans la ville. (1) Elle était réputée imprenable à cause du voisinage de la *Grosse tour* (2) et de la rivière, et aussi à cause de ses trois ponts-levis et de ses trois corps-de-garde. Perrin Flavy déclara les tournelles et les murs de la chambre haute, qui surmonte la porte, en état de résister aux couleuvrines et même aux canons. Odin Guillefaut fit remarquer qu'une des fermes de la toiture avait besoin d'être renouvelée.

Les maîtres-charpentiers furent d'avis de remplacer une des aisselles du *pont Saint-Morise* (3) de refaire à neuf la bascule du pont-levis de la *tour de Saint-Morise* *estant sur les pons d'Yonne* (4) de remplacer quatre chevrons vermoulus au *pont de bois de la petite Yonne*, de refaire l'estrappe du pont-levis de la porte d'Yonne, et l'un des *vantaux de la basse-court de ladite porte qui est du costé en allant au Clox-le-Roy* *atenant de la chambre des portiers d'icelle*, (5) et enfin de faire à la basse-court

(1) Les cinq portes alors ouvertes seront énumérées plus loin. Les autres, c'est-à-dire les portes Saint-Remi, Saint-Hilaire et Formeau n'étaient que des poternes, ou étaient murées. La porte Royale ne fut percée que bien plus tard.

(2) Cette tour fut construite avant l'an 999 par le comte de Sens, Rainard le Petit-vieux. Voici le texte de Geoffroi de Courlon, singulièrement défiguré dans l'Histoire de Sens de M. de Lavernade p. 92 et 358.

Illo tempore, Rainardus comes vetulus abbatiam Sanctæ-Columbæ per-joravit, et ac cœnobium Sanctæ-Faræ et abbatiam Sanctæ-Mariæ de Porta. In possessione dictæ abbatie Sanctæ-Mariæ firmavit castrum Joingnaci. aliudque castrum firmavit in terra monasterii Ferrariensis quod dicitur Castrum-Rainardi. Et turrin vero maximam Senonis fecit. Anno Domini millesimo minus uno obiit .. Table 35.

(3) CC 1. f° 30.

(4) CC 1 f° 39. Cette tour avait été construite avec les matériaux provenant de la démolition d'une chapelle de Saint-Louis située dans le Clos des Jacobins et détruite en 1368. Taveau Inventaire. Folio 173.

(5) CC 1. f° 37 v°.

de la porte des barrières colisses atenant desdits vantant et de ladite chambre du costé devers la bonde des fossés d'icelle porte. Et le serrurier Geuffron Paslon fit remarquer que la chaîne qui barrait d'ordinaire la maîtresse arche des pons dionne, afin que les mariniers ne passassent pardessous lesdits pons sans acquicter ce qu'ils devroyent à la ville, était rompue. On le chargea de tout remettre en état, et pour cela de prendre la chaîne qui pend au coing de la rue du grant Hostel-Dieu avec celle qui est à l'Hotel-de-ville, de les rattacher par des S de fer et de mettre et cloer une serrure à bote au toret de bois qui est sur la grant arche par lequel on monte et descend-on ladite grosse chesne, et de fournir une déliée chesne qui angole ladite grosse chesne, et se botte dedans ladite serrure en manière de queue de veron, quant on la veult fermer. (1).

De la porte d'Yonne, on se rendit à la porte de la Commune, par la Grande rue et la rue Couverte. Arrivé au puits de la Halle, à l'entrée de la rue de la Gastellerie, (2) Odin Guillefault montra la tour neuve de la porte et déclara que la toiture devait en être refaite tout à neuf. Jehan Fleuteau ayant fait abaisser la harche fit voir que l'un des bras était brisé, que le pont-levis atachant les murs de la ville et celui du bolvart d'icelle porte devaient être replanchiés et mis à point ; que la barre tornisse qui est devant le pont dormant dudit bolvart était rompue, et qu'enfin il serait prudent d'asseoir un garde fol lez le thoret de la harche pour garder

(1) CC 1, f° 66 v°

(2) La rue Couverte et la rue de la Gastellerie forment aujourd'hui la rue Dauphine.

que les guetz et autres d'icelle ville qui vogent sur ladite porte, ne cheussent de hault en bas sur le pavé ; (1) enfin qu'il ne faudrait pas tarder à descendre une poutre de bois fichée d'un côté en la vis de pierre par laquelle on monte sur ladite porte et d'autre part dans le mur de Guillaume Brochet. *Laquelle poltre est toute pourrie et en voye de cheoir et blecer aucunes personnes en ouvrant ou cloant ladite porte ou autrement* (2).

La porte Notre-Dame avait été murée à l'occasion des Anglais et autres ennemis, qui corroyent devant la ville et n'y passoit-on point. On décida qu'elle resterait murée ; mais qu'il était urgent de remplacer deux des fermes de la toiture. Mieux bâtie, plus élégante et plus légère que la porte d'Yonne, elle était moins forte. Et pourtant elle était défendue par deux ponts-levis, qui enfermaient dans la basse-court, un corps-de-garde protégé par des barrières et deux grosses terrasses. Elle était soutenue par deux tours, et surmontée d'une grande chambre avec quatre tournelles aux angles. Une herse de bois carré, armée de pointes de fer, pouvait être abaissée comme à la porte de la Commune. (3.)

Les Romains avaient si bien construit les murailles d'enceinte et les tourelles, qu'elles n'exigèrent aucune ré-

(1) CC 1. f° 38. On trouve dans le même registre f° 33 le détail suivant qu'on peut rapprocher de celui-ci :

A Pierre Turpin, sergent du roy, notre sire, demeurant à Sens pour ung mosle de bois par lui baillé audit mois de décembre duquel ont esté fait des esclaz pour mettre es falloz que l'on porte de nuit en faisant le guet par dessus les murs de ladite ville et pour avoir faiz lesditz esclaz et iceulx séchiez en ung four vi s. iiii d. t.

(2) CC 2. f° 120 v°.

(3) Histoire de Sens par J.R.C.D.S.R. Mnss. du XVII^e siècle conservé à la bibliothèque de Sens.

paration ; mais on décida qu'il serait fait des *roz ou aigoz* sur les murs, afin que l'eau ne se tenist et demorast sur iceulx et ne les gastast et pourrist, mais eust son cours et délivrance par lesdits *roz* (1). On dut remettre une couverture neuve à l'eschiffe qui était sur les murs en la tour *Popine* (2), et estayer celle qui avoisinait l'église Saint-Hilaire. Les *allées* qui se trouvaient sur les murs à l'endroit du jardin messire Etienne Petitpas, chanoine, et Jehan Loze ainsi que celles qui passaient derrière la maison de Ponthigny, où demeurait feu Jehan Guiart (3), eurent besoin de grosses réparations, de même que les garde-fols et les défenses qui étaient sur les murs. Il fut aussi convenu qu'on remonterait à l'aide d'un panier les rateliers et les pierres *estant cheus des murs ès fossés*, et iceulx remis et assis sur lesdits murs en leurs places ; que l'eschelle derrière l'ostel de Jehan Picard, bourgeois, par laquelle on monte de la ville sur les murs seraient *fuisclée* tout à neuf ainsi que plusieurs autres échelles des eschiffes qui étaient sur lesdits murs et que deux aisselles seraient mises ès degrés de la montée qui se trouve à l'endroit du *puits-aux-asnes* (4).

Enfin messeigneurs les élus proposèrent de faire sur l'enceinte des murs des *carneaux* et au milieu d'iceulx *ung miroer du rond d'une teste d'omme*, pour regarder de dessus lesdits murs dehors et ès fosses de ladite ville,

(1) CC 1. f° 35 v°

(2) CC 1. f° 30 v°.

(3) C'est de ce nom que dérive par corruption le nom actuel de la rue Champfeullard.

(4) CC 1. f° 39.

et d'autres qui seraient *estouppés à sec de pierres prises sur lesdits murs* (1).

Perrin Flavy consulté sur la dépense répondit que la façon de deux de ces carneaux estouppés l'un à sec et l'autre à plâtre ne valait pas moins de 4 s. 2 d. Et il fut convenu qu'il en ferait pour la présente année vingt-huit de chaque sorte, entre la porte Saint-Antoine et la porte d'Yonne; et que l'année suivante, on aviserait à continuer cet ouvrage (2).

Une dernière visite restait à faire. C'était celle *de l'auge et du chenef par lequel l'eau venant à issaur de Mondereau en ladite auge chet et descend au second et derrenier fossé de la ville lez la porte Notre-Dame* (3). Mais l'eau des fossés ne permettant pas de voir l'état dans lequel ils se trouvaient, on manda deux mariniers, Thomas de la Mote et Jehan Charles, qui reçurent l'ordre de lever par eux et leurs aides la bonde du fossé de la basse-court de la porte d'Yonne pour vider les fossés, comme ils avaient coutume de le faire chaque hiver, afin que la glace se rompit.

Dès que l'eau se fut écoulée, Joachim le Potier, manouvrier, *osta la terre de dessus le chenef du fossé du milieu*; et l'on vit qu'il *estoit fendu et despéri, et ne le pouvait-on trouver* (4). Incontinent le chambrilleur Jehan de la Court fut appelé, et chargé d'appareiller le chenef et sa bonde et autorisé à prendre en la provision de l'Hotel-de-Ville jusques à 7 pièces de bois et 3 aisselles, et chez le

(1) CC 1. f° 40.

(2) CC 2. f° 123.

(3) CC 1. f° 38 et 39.

(4) CC 1. f° 36 v°

mercier Laurens de la Roche *deux cens de clo à nef* pour *faire tringlage en l'auge*.

Messeigneurs les procureur et élus voulurent encore savoir la quantité de haies d'espines nécessaires pour mettre *ou fossé plus prochain et ou par dehors des murs depuis et entre chaque porte pour servir à la fortification et deffense de la ville*. Il se trouva qu'il en fallait faire environ 1450 à 1500 toises estimées *pelz, perches, espines et 4 pées de geneuvre par chacune toise* (1), à la somme de 20 deniers tournois la toise.

Chaque jour après la visite du matin, messeigneurs les élus se réunissaient en la chambre de ville ; et à l'aide de 50 *gets d'airain* tout neufs *achetés 2 s. 6 dt. à Colot le Loat de Villemor* (2), ils calculaient les dépenses. Chaque jour aussi, Jehan Misée leur répétait que ses recettes ne suffiraient pas en ce temps de cherté. Il le répéta si souvent, qu'il finit par persuader les élus de la vérité de ses dires ; et il fut décidé qu'on demanderait au bailli ou à son lieutenant l'autorisation de tenir en la chambre de ville une assemblée générale des bourgeois, afin d'en obtenir un subside nécessaire pour l'établissement des haies d'épine. Et pour célébrer la fin de ce pénible travail, ils appelèrent à un diner que Pierre Mitolet ou Jehan Laisié leur servit en son hotel, les charpentiers, couvreurs et maçons qui leur avaient prêté le concours de leurs connaissances (3).

L'autorisation, demandée à maître Jehan Chacerat pour convoquer en la chambre de ville une assemblée

(1) CC 1. f^o 42.

(2) CC 1. f^o 32.

(3) CC 1. f^o 65.

générale, se fit d'autant moins attendre, que cette réunion avait pour but, en ce temps de guerres continuelles, d'augmenter les moyens de défense de la cité, et de concourir ainsi à l'expulsion des Anglais et au rétablissement du roi dans l'intégrité de son royaume. Aussi la fixa-t-on au 17 courant.

Il y fut décidé que non-seulement des haies sèches seraient faites au pied des murs ; mais encore que des épines seraient placées sur leur sommet ; que le meunier Gilles Hallier surveillerait la confection des haies, et que les dizainiers du guet disposeraient les épines sur les murs, chacun au droit de sa dizaine ; et que pour payer cette dépense, on lèverait sur la ville un impôt de 106 lt. 18 s. 2 d. ainsi répartis : 36 lt. 15 s. sur le quartier d'Yonne, 23 lt. 8 s. sur le quartier Saint-Antoine, 16 lt. 16 s. 2 d. sur le petit quartier et 29 lt. 14 s. sur le grand quartier. Enfin quatre des sergents du roi furent désignés pour être les collecteurs de cet impôt. (1)

En bon procureur qu'il était, Jehan Misée vit bien que la somme votée serait insuffisante, et qu'elle n'arriverait certes pas dans ses coffres sans être quelque peu diminuée. Mais il se tut, car il prévoyait que d'autres impôts bien autrement lourds viendraient peser sur la communauté, et que d'ailleurs il pourrait combler le déficit. Ses prévisions étaient fondées ; aucun des quatre sergents ne parvint, même après plusieurs démarches, à lui apporter la totalité de la somme qu'il était chargé de percevoir. *Le résidu d'icelui impost n'est point venu ens*, disaient-ils, *pour ce que les autres demorans audit*

(1) CC 1. f° 43.

*quartier estoient et sont gens d'église, et n'en ont voulu
rens payer, (1) et les autres n'avoient de quoy. Pour
cette fois, le procureur ne dût encaisser que 94 lt. 7 s.
10 d. déduction faite de 10 d. par livre attribués à
chaque collecteur; et la dépense s'éleva à 117 lt. 8 s.
9 d. (2)*

Malgré la rigueur du froid, qui força cette année là
à vider par deux fois les fossés de la ville, et à rompre
la glace sous les ponts d'Yonne, *pour eschever que
ladite glace ne les rompist*, les travaux furent poussés
avec activité; car l'ennemi était de plus en plus mena-
çant.

§ IV. INQUIÉTUDES ET TRIBULATIONS DES SÉNONAIS. —
VOYAGES DE FRANÇOIS DE VILLUIS, LIEUTENANT DE MGR
LE BAILLI DE SENS A VILLENEUVE-LE-ROI. — VOYAGES
DES DÉPUTÉS DE SENS AUX ÉTATS DE TROYES.

Des lettres adressées par le capitaine de Moret, à
l'archevêque de Sens, aux élus et au procureur de la

(1) En 1430, Sens était rentré sous l'autorité du roi Charles VII; mais
les Anglais occupaient encore Villeneuve-le-Roi sous le commandement
d'un capitaine nommé Perrinet Gressart. Pour obtenir la paix de ce ca-
pitaine, les Sénonais promirent, avec l'autorisation du roi, une somme de
200 saluts d'or. Mais, se trouvant dans l'impossibilité de payer, les élus
s'adressèrent aux églises et aux abbayes qui ouvrirent leurs trésors,
et mirent à leur disposition argent, joyaux et vases sacrés. Tous ces ob-
jets furent donnés en gage audit Gressart qui les emporta avec lui à
la Charité, où les élus de Sens furent plus tard obligés d'envoyer les
retirer moyennant rançon. [CC 2. f^o 149.] C'est ce qui explique la mauvaise
volonté des *gens d'église*.

(2) CC 1. f^o 24 et suivants.

ville, annonçaient que Thomas Guérard, capitaine de Montereau, tenant peu de compte des démarches faites auprès de lui par messire Audry Petitmotet au nom de la ville de Sens (1) touchant les conventions faites avec lui, avait réuni des *escheleurs et gens de cheval en grant nombre, garniz d'escheles pour prendre et escheler villes, et faisoit doubte ledit cappitaine de Moret que ce ne fust ceste ville ou autre sur la rivière d'Ionne, afin de soy tenir sur ses gardes* (2).

Montargis était aussi entre les mains des Anglais, et des messagers en étaient venus apporter des détails non moins alarmants.

Melun tenait prisonnier dans ses murs le prévôt de Paris, et l'on avait fait savoir à l'archevêque de Sens, Louis de Melun, que ce prisonnier entretenait avec les Anglais des intelligences secrètes, et qu'il cherchait à leur livrer la ville (3).

Joigny et Villeneuve-le-Roi s'étaient rendus au roi ; mais la garnison de Villeneuve, par ses incursions sur le territoire du duc de Bourgogne, avait encouru la colère du « *bastard de Vergy* (4) *qui avoit entrepris de courir devant la ville de Sens et celle de Villeneuve-le-Roy pour ce que la garnison de ladite Villeneuve courroit chacun jour en Bourgogne* (5).

(1) CC 2. f° 140.

(2) CC 1. f° 57.

(3) CC 1. f. 58.

(4) Antoine de Vergy, qui fut nommé maréchal de France par le roi d'Angleterre Henri V. En 1423, il était capitaine général des états de Bourgogne, et en 1427 gouverneur de Champagne pour le roi d'Angleterre.

(5) CC 1. f° 58 v°.

Les capitaines de Villeneuve-l'Archevêque et de Courgenay envoyaient des messagers secrets *« dire de boche
« que on se tenist sur ses gardes en icelle ville de Sens ;
« car ils avoyent eu nouvelles audit Courgenay, que les
« gens d'armes, nommez escorcheurs, avoyent passé la ri-
« vière de Seine à Merey, et devoient corir sur la rivière
« d'Ionne, et que de présent estoyent logés sur la rivière
« de Seine (1). »*

Enfin certains capitaines du parti français, par un zèle outré, par une négligence coupable, ou peut-être en haine des privilèges accordés par le roi à la ville de Sens, augmentaient encore les inquiétudes et les tourments des Sénonais, qui n'avaient point de garnison étrangère dans leurs murs, et gardaient leur ville eux-mêmes (2).

Ainsi les capitaines de la Motte-Tilly et de Noolon faisaient prisonniers les marchands de Sens qui allaient trafiquer avec les Anglais, bien qu'ils y eussent été autorisés par le roi, en raison de leur fidélité et des souffrances qu'ils avaient endurées pour sa cause. (3). Celui de Villeneuve-le-Roi laissait ou envoyait les hommes de sa garnison marauder et fourrager jusqu'aux portes de Sens. Tantôt ils enlevaient quelques bêtes de somme, tantôt une charretée de blé en gerbe, d'autre fois les convois de blé qui descendaient la rivière. Si bien que de temps à autre, les juges ou les élus étaient obligés de déléguer quelques uns d'entre eux pour obtenir la reddition des objets enlevés ou faire valoir leurs privilèges. (4).

(1) CC 1. n° 58 et 59.

(2) Article 23 de la Charte de Charles VII donnée à Meung-sur-Yèvre le 17 janvier 1429.

(3) Article 7 même Charte.

(4) Pour les despens de François de Villuis, lieutenant de monseigneur

Une de ces députations fut nécessitée par les circonstances que voici : Une femme de Villeneuve-le-Roi vint dans le cours de juin « *apporter à Sens lettres closes de Pierre Ferrand de Mule, capitaine de ladite Villeneuve,*

le bailli de Sens, et Dreue de Viezchastel, receveur du domaine du roy, nostre sire, audit Sens, lesquels audit mois de may, furent envoyez de par la justice, bourgeois et habitans de Sens à Villeneuve-le-Roy pardevers le capitaine et garnison d'icelle, lesquels avoient coru devant ladite ville de Sens et pris et emmené plusieurs bestes d'icelle ville, lesquelles iceulx lieutenant et receveur ramenèrent à Sens, fut par ledit procureur, par l'ordonnance desditz esleuz, payé pour leurs despens faiz à ladite Villeneuve xi st.

A Jehan Laisie, hostelier demeurant à Sens, pour les despens d'un soper fait en son hostel, ou quel estoient lesdits François et Dreue, qui estoient arrivez audit Sens et avoyent admené de ladite Villeneuve icelles bestes, payé par l'ordonnance desditz esleuz iii st.

A Pierre Fasse, hostelier demeurant à Sens, pour les despens d'un homme de ladite garnison de Villeneuve-le-Roy, faiz en son hostel, audit mois de may, lequel fut pris par ceulx de ladite ville de Sens, quant ils vinrent corir devant icelle, et prindrent et emmenèrent lesdites bestes, payé par l'ordonnance desditz esleuz, après que ceulx de ladite garnison eurent rendu lesdites bestes x st.

Audit capitaine de Villeneuve-le-Roy fut donné de par ladite ville et par l'ordonnance de la justice et desditz esleuz deux septiers d'avoine du pris de ii s. i dt. le bichet afin qu'il rendist lesdites bestes valant xxxiii s. iiii dt.

Pour les despens de François de Villuis et Dreue de Viezchastel, bourgeois de Sens, lesquels le 11 du mois de juing échéant en ce présent compte, furent envoyez de par les officiers du roy, nostre sire, et lesditz esleuz, pardevers ledit capitaine de Villeneuve-le Roy, pour faire passer par ladite Villeneuve deux bateaux chargez de blef appartenant à maistre Germain Trouvé d'Aucerre, qui venoit et arrivoit en ceste ville de Sens, lesquels ledit capitaine avoit empeschez, et ne voloit laisser venir par ceste ville de Sens. Et aussi pour parler audit capitaine et savoir de lui s'il voloit faire guerre à ladite ville de Sens. lequel capitaine avoit rescript à ceste ville certaines lectres par lesquelles apparoit aucunnement qu'il avoit grant volonté de garroyer sur icelle ville de Sens, payé par l'ordonnance desditz esleuz viii s. iiii d., c'est assavoir iii s. iiii dt. pour

adressans aux gens d'église, esleuz et habitans d'icelle ville, faisant mention que Thomas Guérard, capitaine de Monstereau, avoit rompu et fait rompre par ses gens mesmes son saulconduit, qu'il avoit baillé aux habitans de ladite Villeneuve, sans avoir fait chose pourquoy il le deust avoir rompu, et sans lui faire assavoir, jaçoit ce qu'ilz eussent payé ce qu'ilz devoient audit Guérard, et que le jour du saulconduit ne feust encore escheu. Et que tous ceulx qu'il trouveroit qui aroyent saulconduit dudit Guérard, qu'il les prendroit prisonniers, et que ledit mois de juing passé, les habitans de Sens ne prenis-sent aucun saulconduit, ne payassent patiz audit Guérard, ou autrement il leur feroit dommage » (1).

A la lecture de cette lettre, les officiers du roi et les élus, assemblés pour conférer, déclarèrent qu'il fallait aller trouver Ferrand de Mule, tâcher d'apaiser son courroux, et à tout prix éviter qu'il ne mît à exécution ces détestables résolutions. Les officiers du roi délèguèrent le lieutenant François de Villuis, qui avait déjà traité avec le capitaine, et les élus prièrent Guillaume Brochet, l'un d'entre eux, de se joindre à lui.

leurs despens faiz à ladite Villeneuve et v st. en leur soper à Sens
ledit jour. viii s. iiii dt.

Pour les despens de boche faiz au mois de juillet chéant en ce présent compte par Dreue de Viczchastel, receveur du domainedu roy, notre sire, audit Sens, et ledit procureur, lesquelx le vii^e jour dudit mois furent envoyez de par la justice, bourgeois et habitans de Sens à la Villeneuve-le-Roy pardevers le capitaine et garnison d'icelle, lesquelx avoient coru devant ladite ville de Sens, et pris et emmené ung cheval et une charrette de blef en gerbe, que icculx Dreue et procureur ramenèrent, payé par l'ordonnance desditz esleuz viii s. i dt.

CC. l. f^o 59 et suivants.

(1) CC l. f^o 60.

Pour échapper à quelque mauvaise rencontre par la route de terre, on décida que le voyage serait fait par eau. Et pour la somme de 6 st. 8 d., un marinier se chargea de les conduire et de les ramener (1).

La conférence eut un plein succès, grâce à l'influence d'un diner servi par Margot, veuve de Pierre Garnier, hôtelière de Villeneuve. Et les élus, heureux du résultat, ratifièrent des deux mains la dépense de 23 sols tournois faite pour ce diner.

Vers le même temps, arrive à Sens un messager du Connétable de France, mandant de par le roi aux trois états des baillages de Sens, Troyes et Chaumont, d'avoir à se faire représenter par devant lui et son conseil, en la ville de Troyes le 18 juin prochain. Une assemblée des bourgeois et habitants est aussitôt demandée à la justice et obtenue pour le lundi 11 du mois. Quatre députés y sont désignés. Ce sont : Guillaume d'Ostun, garde de la prévôté, Loys Laplote, avocat au baillage, Jehan Piccart, ancien receveur et procureur, et Guillaume Brochet, l'un des élus.

Il est décidé que messires d'Ostun et Brochet partiront à cheval et seront accompagnés par Jehan Philippon, sergent du roi, qui recevra 25 st. pour ce service extraordinaire, et par Thomas Labbé, varlet de guerre de la compagnie de Noolon, pour les guider et garder des gens d'armes, et à qui l'on donnera 40 st. En conséquence le mercredi 19, les sergents Guillaume Dalifol, Jaquet le Moinat, Jehan Philippon, Perrin Flavy et Geuffron, Paslon, recoivent l'ordre de quérir et rechercher les

(1) CC 1. f° 60 v°. La distance par la rivière est de 16 kilomètres.

chevaux qui se trouvent dans la ville, afin qu'on en choisit trois pour nos voyageurs.

Ceux qu'on prit appartenaient au lieutenant Pierre Chacerat, au sergent Robin Paillart dit Crevot et à un laboureur nommé Guillaume Bourgongne. On leur donna à chacun 40 sols tournois pour le louage. On fit réparer les harnais par le sellier Jehan du Puis moyennant 15 s. Le maréchal demanda 20 deniers pour remettre deux fers qui auraient manqué pendant la route. Le cordonnier Girard Pleart vendit des hozeaux de vache pour les cavaliers. Et en attendant le départ, on logea, chez les hôteliers Jehan Laisié et Pierre Face, le varlet de guerre et les chevaux (1).

Enfin, après un retard dont nous ne connaissons pas les raisons, la caravane se met en route. Toutefois craignant d'être rencontrés par quelques ennemis, ils laissent à Sens leurs procurations, lettres closes, mémoires et instructions, les confient à un messager à pied, nommé Jehan Brisejon, dit le Tanneur, chargé de les suivre à un jour d'intervalle.

Le voyage se fit sans encombre, et la nouvelle de leur heureuse arrivée à Troyes fut apportée à Sens par F. Pierre des Gros, cordelier, qui reçut 5 sols pour sa peine.

Ils trouvèrent à Troyes le capitaine de Villeneuve-le-Roi dont ils connaissaient le côté faible. Et désireux d'obtenir ses bonnes grâces pour leur ville, et son appui près du Connétable, ils lui offrirent au nom de la communauté des bourgeois de Sens un excellent souper, et lui

(1) CC 1, f^o 61 et 62.

donnèrent en présent *douze chefs de poulaille et une dozenne de cailles*. (1)

Que fut-il décidé aux états de Troyes ? Jehan Misée ne nous en dit pas un mot, et je regrette de me trouver dans la nécessité de faire comme lui, en attendant que quelque Troyen nous l'apprenne.

§ V. — FRÈRE RAOL EST DÉPUTÉ A CHARLES VII
POUR L'ENGAGER A VENIR METTRE LE SIÈGE DEVANT
MONTEREAU.

Pour fêter le retour des députés, et se mettre au courant des nouvelles qu'ils apportaient, les gens du conseil du roi, les élus et d'autres notables s'assemblèrent. Ils passèrent la journée à discuter des affaires de la ville, de sa situation déplorable et de l'état non moins déplorable de la France. Et à la suite d'un diner où l'on consumma *une longe de viel et deux espauls de moston du prix de 8 st. 4 d., « une dozenne de possins du prix de 12 st. et en pain vin et belle chère seulement 25 st.*, il fut décidé que l'on écrirait *au roi et à messeigneurs de son grant conseil, qui estoient en la ville de Gien, afin de les mouvoir de venir meetre leur siège devant la ville et chastel de Montereau, que les Anglois, anciens ennemis de ce royaume, tenoyent et occupoyent »* (2).

Séance tenante, les lettres furent rédigées, scellées et confiées à F. Raol Ravier, religieux des Célestins de Sens (3), qu'on manda sur le champ, « Frère Raol, lui

(1) CC 1. f° 61.

(2) CC 1. f° 64 v°.

(3) CC 1. f° 45.

dit Guillaume Brochet, voici lettres closes, adressans au roy, notre sire et à messires de son grand conseil. De par l'ordonnance de nous ici présens, élus au gouvernement d'icelle ville de Sens, nous vous mandons de les porter à Gien. Partez en grande hâte, usez de prudence, allez, venez, agissez en faveur de nos requêtes, et ne revenez pas avant d'avoir une réponse. *

Pendant le voyage de F. Raol, qui dura six semaines, on se hâta de terminer les travaux destinés à mettre la ville en état de résister à un siège ou à tout autre événement. Nous avons vu avec quel soin les murailles, les portes, les ponts-levis, les *eschiffes* avaient été passés en revue, et quelles réparations et améliorations on avait apportées. Le recensement des grains avait été fait dès les premiers jours de mars (1); la ville était approvisionnée, autant qu'on avait pu le faire. Ceux du dehors, qui avaient par prudence emmagasiné leurs grains dans l'enceinte des murs, ne pouvaient les sortir de la ville sans congé, passe-portes, cédules et acquit de l'aide. Le moulin que la ville possédait sur la place du marché au blé, avait été mis en état de moudre dans le cas où l'ennemi eût empêché d'aller aux moulins du dehors (2). Le barrage du pont avait souffert des grandes eaux du mois de mai; on remit des chevrons au travers des petites arches et l'on s'assura du bon état de la chaîne de fer qui, tendue en avant de la maîtresse arche, empêchait les bateaux de passer. On fit aussi quelques reprises au pavage des ponts. La surveillance des gardiens des portes et du guet fut confiée à Jean de Dicy, écuyer, l'un

(1) CC 1. f° 64.

(2) CC 1. f° 34.

des élus, et à Jehan de Chanteprime, aussi écuyer, seigneur de Champlost (1). Jour et nuit les guetteurs se tenaient en observation au sommet de la tour de l'église; et des rondes étaient régulièrement faites sur les murs. Pour ne point tomber du haut en bas des murs, là où il n'y avait ni garde-fous, ni créneaux, les veilleurs s'éclairaient dans leurs tournées nocturnes à l'aide de fallots, dans lesquels ils faisaient brûler des éclats de bois séchés au four. (2).

Cependant Jehan Misée, l'habile procureur à qui nous devons tous ces détails s'était rendu à Montereau pour s'enquérir du gouvernement et de la provision de vivres de la place (3). Et il avait envoyé à Gien de nouvelles lettres (4) à l'adresse de F. Raol et de messeigneurs du grand conseil, leur apprenant ce qu'il avait pu savoir, et les conjurant de ne pas tarder davantage.

Ces dernières lettres achevèrent de déterminer le roi ; car bientôt après F. Raol arriva de Gien, annonçant que touché du rescrit des élus et persuadé par tant de bonnes raisons, le roi se décidait enfin à prendre dans ses mains sa propre cause ; qu'il avait arrêté de mettre *son ost devant le chastel et la ville de Monstereau* et de purger enfin la France des Anglais ses anciens ennemis ; qu'il ne tarderait pas à arriver.

(1) CC 1. f° 64.

(2) CC 1. f° 32 et 33.

(3) CC 1. f° 76 v°.

(4) CC 1. f° 45 v°.

§ VI. — CHARLES VII A SENS. — PRÉSENTS FAITS PAR LA VILLE AU ROI ET A SA SUITE. — LEVÉE D'UN IMPÔT DE 480 SALUTS D'OR. — DÉPART D'OUVRIERS ET DE MANOUVRIERS POUR LE SIÈGE DE MONTEREAU. — DÉPART DU ROI. — RETOUR DES OUVRIERS.

En effet, le 11 août dans l'après-dinée, les guetteurs en observation dans la tour de l'église signalèrent, sur le sommet de la colline, et dans le chemin de la Ruchièvre qui descend au pont Liébault, une troupe de cavaliers et de soldats, dont les armures brillantes étincelaient au soleil. C'était le roi et son escorte.

Depuis le matin, les élus et autres notables étaient réunis à l'hôtel de ville, et se concertaient sur ce qu'il fallait faire en pareille occurrence. Pour ne point perdre un instant, ils avaient fait venir de chez l'hôtelier une quarte de vin, un petit pain et un demi-fromage; et ils avaient dîné tout en délibérant (1).

Il est regrettable que notre bon procureur ne nous ait point conservé le cérémonial de l'entrée du monarque et de sa réception. Tout ce qu'il nous a dit se résume en ceci: Charles VII était accompagné de son fils, le Dauphin Loys, âgé de 14 ans, de son beau frère Charles d'Anjou, de son confesseur, de l'archevêque de Sens Louis de Melun, de l'évêque de Clermont, Martin Gouge de Charpaigne, chancelier de France, de l'archevêque de Toulouse, Denis du Moulin, de l'évêque de Magonne, Robert de Rouvres, et de Messire Christoffe de Hartcourt, comte de Tancarville, son chambellan. La

(1) CC 4. f° 45.

ville offrit à chacun d'eux un présent en vin et en avoine.

Le roi reçut quatre muids de vin et quatre d'avoine. Le dauphin et Charles d'Anjou chacun deux muids de vin et deux d'avoine ; l'archevêque de Sens un muid de vin et un demi-muid d'avoine ; les autres chacun un muid de vin (1).

Pour tous ces présents, Jehan Misée fut obligé de porter en dépense 214 lt. 12 s. 9 d. et ses coffres étaient vides ; mais il fallait faire honneur à ses hôtes (2).

Du reste le roi parut satisfait de cet accueil. Il déclara que son intention était de s'arrêter le moins longtemps qu'il le pourrait, qu'il lui tardait de mettre *sa bastille devant la ville et chastel de Montereau* ; mais que pour cette entreprise il manquait d'hommes et d'argent, et qu'il faisait appel au dévouement de tous ceux qui avaient en horreur les Anglais, anciens ennemis de la patrie, et qui tenaient à honneur de rétablir le royaume de France, de chasser les usurpateurs et de replacer sur le trône leur prince légitime.

La présence du roi et ses bonnes paroles redoublèrent le zèle des Sénonais. Aussi les jours suivants, même le jour de la fête de l'Assomption de la Vierge, les officiers du roi, les élus et une partie des notables tinrent des

(1) CC 1. f^o 47. Le muid, mesure de compte pour les grains, valait 12 setiers ; le setier, 8 bichets ; le bichet, 2 boisseaux. Si le boisseau d'alors peut être évalué à 11¹/₂, 22 hectolitres et demi représenteront l'équivalent d'un muid d'avoine.

Le muid, mesure de capacité employée pour les liquides, contenait 36 setiers, le setier 4 quartes, et la quarte 2 pintes ; ce qui fait 288 pintes pour le muid. Si le muid valait, ce qu'il vaut encore, 272 litres, l'équivalent de la pinte est 0¹/₉₄₄.

assemblées continuelles en la chambre de ville pour adviser, mettre sur et imposer ung ayde tant pour le fait dudit siège de Monstereau comme pour payer le double du patis que les ennemis estans pour lors audit Monstereau avoyent levé et eu de ladite ville montant à *iiii^e iiiii^{xx} sa-* luz d'or (1); et aussy pour supporter, faire et payer plusieurs fraiz et missions que, tant pour la venue du roi, notredit sire, comme pour charroiz manouvriers et autre despense, il convint faire. (2).

Le 18 août, les rôles étaient terminés et remis aux sergents-collecteurs. Mais il fallait immédiatement de l'argent, il était impossible d'attendre la levée de cet impôt. Aussi imagina-t-on, comme cela se fait encore aujourd'hui, d'emprunter à divers particuliers riches et de bonne volonté l'argent nécessaire pour verser un premier à compte de 100 livres entre les mains du receveur des aides Milet de Bragelongue.

Plusieurs jours après, cet impôt fut réparti entre les divers quartiers et paroisses de la ville, de la manière suivante :

1^o QUARTIER SAINT-ANTOINE.

Collecteurs : Jehan Robin et Robin Roger.

Paroisse Sainte-Croix,	46 lt. 10 s.	»
Paroisse Saint-Didier,	29 lt. 18 s.	4 d.
Paroisse Saint-Benoit,	59 lt. 17 s.	6 d.
Total pour le quartier,	136 lt. 5 s.	10 d.
Recette,	136 lt. 5 s.	10 d.

(1) Cette somme, comme on le verra par un calcul établi plus loin, équivaldrait à 760 livres tournois et aujourd'hui à 18,240 francs de notre monnaie.

(2) CC 1. f^o 47 v^o.

2° QUARTIER D'YONNE.

Collecteurs : Jehan Legoz et Jehan le Boscherat.

Paroisse Saint-Mesmin,	148 lt.	1 s.	8 d.
Paroisse Saint-Morise,	12 lt.	"	"
Total pour le quartier,	160 lt.	1 s.	8 d.

3° PETIT QUARTIER.

Collecteurs : Hebert le Riche et Guillaume Dalifo.

Paroisse Saint-Hilaire,	446 lt.	5 s.	10 d.
Paroisse Saint-Père-du-Donjon,	100 lt.	19 s.	2 d.
Total pour le quartier,	547 lt.	5 s.	"
Recette,	542 lt.		

4° GRAND QUARTIER.

Collecteurs : Jaquet le Moinat et Pierre Turpin.

Paroisse Saint-Père-le-Rond,	285 lt.	7 s.	6 d.
Paroisse Sainte-Colombe,	179 lt.	13 s.	4 d.
Paroisse Saint-Romain,	68 lt.	18 s.	4 d.
Total pour le quartier,	533 lt.	19 s.	2 d.
Recette,	532 lt.	16 s.	8 d.

Le total de la recette fut de : 1369 lt. 9 s. 4 d., (1), sur lesquels Jehan Misée encaissa 1337 lt. 9 s. 2 d. remettant 32 livres aux collecteurs pour leur peine et salaire.

En même temps, on envoya de tout côté quérir les manouvriers, les laboureurs, les charpentiers et les maçons avec des chariots, des charrettes et des chevaux. On les requit au nom du roi pour aller à Montereau,

(1) En se servant de la base déjà employée, cette somme équivaldrait à 32,865 francs de notre monnaie.

travailler à la tuition fortification et deffense de l'ost dudit roy; et l'on enregistra, avec les noms de tous ces ouvriers, le détail des vêtements et des outils qu'ils emportaient avec eux (2). On fit aussi appareiller et mettre à point par le chambrilleur Jaquin Liébault les panais de la ville pour les mener au siège de Monstereau (1).

Et le 21 au matin, tout étant prêt pour le départ, trente-neuf manouvriers sous les ordres de Simon le Croleux, qu'on leur donna pour chef et capitaine, quatre maitres charpentiers, Michau le Maindre, Jehan Fleuteau, Colot Droot et le varlet Jehan Meusnier, deux maçons, Robin de la Voye et Thomas Chevrier, vingt chevaux, six charrettes et treize varlets pour les conduire quittaient la ville et se dirigeaient sur Montereau. La tête de cette petite armée avait déjà dépassé l'abbaye de Sainte-Colombe, quand l'arrière-garde défilait sous la porte Saint-Didier.

Cependant le séjour du roi dans la ville se prolongeait plus qu'on ne l'avait pensé tout d'abord. Sans doute Charles VII attendait que les travaux entrepris pour le siège fussent terminés. Nous ne trouvons dans nos registres aucune trace de ses actes à Sens, si ce n'est

(1) CCI. f° 49.

(2) Voici les noms de ces trente-neuf manouvriers : Gilet le Prestat, Guillaume le Seure, Jehan Gueurre, Gilet le Mites, Adeny Quay, Guillaume Pijocte, Perrin Dollet, Jehan Cordier, Jehan aux Aulx, Philippon Cousin, Huguenin Moreau, Perrin Bovier, Thomas Channeau, Philippon Bochet, Joachim Chevrier, Colin Lanet, Gilet Aucerrois, Guillaume le Roy, Perrin Cors, Perrin Gauchier, Thomas le Mirat, Perrin Renard, Symon Girard, Thomas Gaucher, Joachim Aigneau, Guillaume Clofontaine, Perrin Brissot, Jehan Velle, Thomas Gueurre, Girard le Long, Girard Tonnellier, Jehan Bardin, Joachim Fournier, Jaquin Chicalavoine, Perrin Cousin, Le Belliquant, Jaquet Dozon et Perrin Pelée.

qu'il donna l'ordre de démurer la porte Notre-Dame, dont les vantaux avaient été brûlés par les Anglais, et que l'on avait murée à cause de leurs fréquentes irrutions, et d'en rétablir les ponts-levis. Ce travail coûta encore à la ville la somme de 180 st. ; mais le roi voulait passer par cette porte (1).

Le 31 août, Charles VII est encore à Sens. Il y reçoit la visite de Guy ou Louis de la Trémoille, comte de Joigny. Et la ville, malgré sa détresse, offre à ce puissant seigneur un présent de dix-sept pintes de vin vermeil et deux douzaines de petits pains.

Le lendemain, 1^{er} septembre, elle offre encore au confesseur du roi deux quarts de vin vermeil et un oison gras (2). C'était vraisemblablement pour lui permettre de célébrer dignement la fête de saint Loup, l'un des patrons de la cité.

Le 2 septembre, arriva en toute hâte de Montereau Simon le Croleux, chef des manouvriers. Il venait annoncer que les travaux du siège, poussés avec activité, touchaient à leur fin, et que le retour pourrait s'effectuer dans deux jours, si l'on mettait à sa disposition l'argent nécessaire pour le paiement de sa troupe. Comme l'impôt avait été levé et encaissé, il fut facile

(1) CCI. f^o 40. v^o

(2) Le vin vendu par Laurent de la Rochette, mercier, contenait 18 dt. la pinte, et le pain fourni par Jaquin Geuffron boulanger coûtait 5 dt. le pain. Ce présent représentait donc une somme de 24 st. 2 d. Le vin donné au confesseur était le même, l'oison gras avait coûté 6 s. 8 dt. et pour ce dernier présent, on avait dépensé 8 s. 4 dt. Si du total nous retranchons le prix de l'oison gras, il ne reste que 20 dt. pour le prix des deux quarts. Or, la quarte valait deux pintes, et la pinte coûtait 10 dt. Notre comptable s'est trompé dans ses écritures.

de le satisfaire. Il repartit donc avec les sommes indispensables. Et afin que son voyage fut plus rapide, on lui confia un cheval qu'il renvoya trois jours après.

La nouvelle apportée par Simon le Croleux détermina le départ du roi. A son arrivée à Montereau, il laissa les ouvriers et manouvriers s'en aller librement chez eux ; mais il retint encore les charpentiers pendant trois jours.

Tous frais compris, la ville paya tant pour les journées d'ouvriers que pour les louages des chevaux et des charrettes, et pour les indemnités accordées à titre d'avaries de charrettes et de mort de chevaux la somme de 339 lt. 18 s. 4 d. (1)

§ VII. ÉTATS DE BRAY-SUR-SEINE. — NOUVEL IMPÔT DE 2,500 LIVRES TOURNOIS MIS SUR L'ÉLECTION DE SENS. — LE TRÉSORIER DE FRANCE VIENT A SENS LEVER L'IMPÔT. — LES ÉLUS PRISONNIERS A L'HÔTEL DE VILLE. — RÉPARTITION DE LA QUOTE-PART DE 800 LIVRES DUE PAR LA VILLE DE SENS. — IMPÔT DE 100 LIVRES SUR LE CLERGÉ.

La fin de septembre et le commencement d'octobre furent employés par les Sénonais à exécuter divers travaux sur la rivière d'Yonne, pour l'empêcher d'être guéable à certains endroits. L'ordre en avait été apporté de Montereau par Gabriel de Barnes, maître d'hôtel du Dauphin, et par Ferrand de Miles, capitaine de Ville-

(1) Il est à noter que trois de ceux qui avaient prêté leur charrette : Perrin Bouverin, Jehan Hardi et Jehan Lailler, ne réclamèrent rien pour ce service. CCl. f°.

neuve-le-Roi, que son humeur guerroyante avait entraîné à la suite de Charles VII. Cet ordre fut transmis de Sens aux villes de Villeneuve-le-Roi, Césy et Joigny, assises en amont sur la rivière d'Yonne (1).

On eût d'abord l'idée de mettre en travers des gués, des arches en bois, et les charpentiers se mirent à l'œuvre ; mais on fut obligé de reculer devant la dépense. Et l'on se contenta, ce que l'on aurait pu faire tout d'abord, *de rompre ces gués à force de gens*, et d'y faire creuser des fossés par les manouvriers de la ville (2).

On fit descendre aussi à Montereau un bateau rempli de claies et de fagots pour aider au siège de la place, treize pierres à canon, et une longue et forte chaîne de fer composée de dix chainons, qu'on enleva de dix *carrons de rue*, et que le serrurier Geuffron Paslon rattacha à l'aide de neuf S en fer (3). Cette chaîne devait servir à barrer la rivière.

Enfin le 5 octobre, Jehan Misée versa au nom de la ville entre les mains de Milet de Bragelongue, receveur du roi, 480 écus d'or qui, avec les 100 livres précédemment versées, complétaient sa part de l'aide de 2304 livres 15 sols naguères accordée au roi (4) ; mais qu'était-ce que cette somme en des besoins si pressants ?

(1) CCI. f° 53 et 54.

(2) CCI. f° 54.

(3) CCI. f 55.

(4) D'après nos registres de compte f° 56 et 136, l'écu d'or était alors reçu pour 27 s. 6 dt. Les 480 écus formaient donc une somme de 660 livres tournois. Si l'on y ajoute les 100 livres versées le 18 août précédent, on arrive à un total de 760 livres tournois pour la quote-part de la ville. D'un autre côté, cette même somme est indiquée comme se montant à

Aussi *les gens des trois étatz des pays de son royaume pardeça la rivière de Loire* furent-ils mandés à Bray-sur-Seine par le roi. Et, sur les raisons qui leur furent exposées, ils se virent dans la nécessité d'accorder un nouvel aide au roi. La quote-part de la ville et élection de Sens fut fixée à la somme de 2,500 livres tournois (1) et celle de la ville à 800 livres (2).

Soit que les députés de la ville aux états de Bray (3) eussent voté contre l'établissement de ce nouvel impôt, soit que le *pourchaz* fait à Nogent et à Bray, par Jehan Guerreau, clerc juré de la prévôté, délégué par les gouverneurs de la ville pour obtenir *que les aydes n'eussent aucuns cours en la ville de Sens*, conformément à ses

480 saluts d'or. Il en résulte qu'alors le salut d'or valait 31 s. 4 d. t. Ailleurs f° 148 il est compté comme valant 30 s. t. ; et f° 150, il ne vaut plus que 28 s. 4 d. t.

La journée d'un manouvrier, qui se paye aujourd'hui 3 francs, se payait alors 2 s. 6 dt. En prenant comme base ce point de comparaison, la livre d'alors équivaldrait à 24 f. d'aujourd'hui. L'impôt de 2304 l. 15 st. serait représenté par 55,314 francs et la part proportionnelle de la ville, 760 livres tournois, par 18,240 francs.

Outre les écus et les saluts, les caisses de la ville recevaient encore parfois d'autres monnaies d'or, des *dorderetz* et des écus de Tournay qu'on ne devait recevoir, les premiers que pour 15 sols et les seconds pour 28 s. 4 d. t. CC 2 f° 133.

(1) CC. 2. f° 108. Cette somme équivaut d'après la même base à 60,000 francs de notre monnaie.

(2) CC 2 f° 130. Environ 19,200 francs d'aujourd'hui.

(3) Ces députés étaient R. P. en Dieu monseigneur Giles du Tertre docteur en décret, abbé de Sainte-Colombe-lez-Sens, qui fut, pendant son voyage, appelé par les Sénonais au gouvernement de leur ville, à titre d'élu, et honorable homme et sage maître Guillaume d'Ostun, licencié en lois et en décret, prévôt de Sens. Ils partirent à cheval accompagnés le premier de son chapelain, et le second d'un de ses clercs, le 18 septembre ; et leur voyage dura vingt-huit jours.

lettres royaux du 17 janvier 1439 (1), eût indisposé le roi contre les Sénonais, toujours est-il que le 11 octobre, avant le retour des députés, on vit arriver à Sens et descendre en l'hôtel de Gilet le Compasseur (2), le Trésorier de France en personne, maître Jehan Tavernier accompagné d'un sergent.

Si les Sénonais attendaient quelque messenger royal, certes ce n'était pas celui-là. Ce jour même, ils procédaient aux élections annuelles de leurs procureur et élus (3); et ils venaient d'apprendre que le roi, à la tête de ses troupes, avait du la veille donner l'assaut à la ville de Montereau. Il leur tardait de connaître le résultat de cette entreprise hardie, qu'ils avaient provoquée. Elle leur apparaissait comme une aurore nouvelle, le réveil de la royauté, le salut de la France.

A peine descendu de cheval, maître Tavernier mande près de lui Loys Laplote, avocat du roi au baillage, et lui annonce qu'il vient lever l'aide, et que le roi l'a désigné pour l'assister dans ses opérations. Il lui déclare en même temps qu'il ne quittera pas la place sans emporter la somme qu'il a reçu l'ordre de toucher.

Cependant le lieutenant du bailli, deux des nouveaux élus, Félix Chevrier et Denis le Pelletier, assistés de Philippe Rosseau, Jehan Guerreau, Jaquet le Moinat et autres, étaient encore rassemblés à l'hôtel de ville. Prévenus de l'arrivée du maître Tavernier, du but de son

(1) Inventaire de Taveau. f° 11 v°.

(2) CC. 2 f° 129.

(3) Le procureur Jehan Misée conserva son office. Les nouveaux élus furent Giles du Tertre, abbé de Sainte-Colombe, Denis le Pelletier, Félix Chevrier et Guillaume Brochet, bourgeois de Sens.

voyage et de ses dispositions, ils passèrent la journée à délibérer sur ce qu'il convenait de faire en de telles conjonctures (1).

Dans l'espoir d'adoucir la rigueur du Trésorier-commissaire, ils lui envoient en présent, au nom de la ville, et pendant qu'il dinait chez le receveur des aides, Milet de Bragelongue, dix-huit pintes de vin achetées à Guillaume Brochet à raison de 10 dt. la pinte, une douzaine de petits pains pris chez Jehan des Roises *bolenger* au prix de 6 d. ob. t. le pain, et le lendemain, un cochon qui coûtait bien 7 sols 6 dt. et quatre chapons que le *bocher* Jehan Notard n'avait pas voulu céder à moins de 5 s. t. chacun (2).

Mais le Trésorier-commissaire royal ne connaissait que les ordres de son royal maître. Et loin d'endormir son activité, ces présents semblèrent l'irriter et doubler son zèle. Il envoya son sergent à l'hôtel-de-ville dire à ceux qui s'y trouvaient assemblés qu'il les arrêtait prisonniers (3), et qu'il leur défendait de sortir avant de lui avoir fait remettre la somme votée par les états.

Ce remerciement peu gracieux apprit aux élus qu'il ne leur restait qu'à s'exécuter le plus promptement possible. Ils dépêchèrent dans les divers quartiers de la ville les sergents munis des rôles de chaque paroisse et de chaque feu, avec ordre de mener rapidement leur travail, et de venir plusieurs fois par jour leur rendre compte des recettes. Pour eux, confinés par la grande

(1) CC. 2 f° 128 v°

(2) CC. 2. f° 128 et 129.

(3) CC. 2 f° 129. Les personnes composant l'assemblée étaient le lieutenant du bailli, deux élus et autres bourgeois, marchands et habitants.

chambre de ville, ils cherchèrent, le premier jour, à tromper leur dépit, en faisant bonne chère autant qu'on pouvait se le permettre un jour maigre, un samedi. Ils se firent apporter par l'hôtelier Jaquin Sainton douze grands pains de chacun 13 d. ob. t., vingt-deux pintes de vin, à 10 dt. la pinte, du poisson pour 12 s. 6 dt., des épices, du vinaigre, du vert, du fromage et de la belle chère, pour 5 s. 9 d. La dépense, pour ce seul diner fut de 50 s. 1 d. Le souper fut plus modeste, il consistait en œufs et fromage, et ne coûta que 12 sols. Et le diner du lendemain, composé de chair et de tripes, coûta 19 s. 7 d. (1).

Enfin après deux jours de captivité, le 14 octobre, ils achevaient de verser entre les mains de Milet de Bragelongue les diverses sommes reçues. Elles formaient un à compte de 730 livres tournois sur la somme de 800 livres à laquelle avait été taxée la ville. Maître Tavernier, pressé de retourner à Montereau, dut se contenter provisoirement de cette somme ; et nous verrons que le roi abandonna à la ville les 70 livres qui restaient à payer.

Voici comment fut prélevé cet aide, dont les rôles, en prévision des recouvrements difficiles ou impossibles, formaient un total de 950 l. 14 s. 6 dt. et qui produisit 856 l. 17 st.

1° GRAND QUARTIER.

Collecteurs : Pierre Turpin et Jaques le Moinat, sergents.

(1) CC. 2 f° 129.

Paroisse Saint-Père-le-Rond,	193 lt. 4 s. 7 d.
Paroisse Sainte-Colombe,	128 lt. 5 s. 8 d.
Paroisse Saint-Romain,	46 lt. 11 s. 8 d.
Total de l'impôt,	368 lt. 1 s. 11 d.
Recette,	330 lt. 9 s. 5 d.
Différence,	37 lt. 12 s. 6 d.

qui se partagent ainsi :

Damoiselle veuve Gonthier Col refuse de payer 8 lt. Guillaume Lenfant 6 s. 8 d. et Jehan Massé, seigneur de Chambertrand, canonier, 20 s. Ils plaident avec la ville pardevant les élus. Perrin Minoye n'avait pas de quoi payer 6 s. 8 d. Guillaume Bodot, procureur juré ès cours et auditoires de M. le bailli et prévôt de Sens, a gardé en paiement de ses services la somme de 50 st. à laquelle il avait été imposé. Les collecteurs ont retenu 10 lt., et une dernière somme de 15 lt. 9 s. 2 d. s'est trouvée perdue, ou n'a pas été touchée.

2^o PETIT QUARTIER.

Collecteurs : Hébert le Riche et Guillaume Dalifo, sergents :

Paroisse Saint-Hilaire,	311 lt. 8 s. 4 d.
Paroisse Saint-Père-du-Donjon,	67 lt. 13 s. "
Total de l'impôt,	379 lt. 1 s. 4 d.
Recette,	342 lt. 14 s. 8 d.
Différence,	36 lt. 6 s. 8 d.

qui se partagent ainsi :

François de Villuis a été tenu quitte de ses 8 lt. d'impôt, *parce qu'il estoit lieutenant de Mgr le bailli de Sens*

avoit la garde des clefs d'icelle ville et avoit eu peine à asseoir et veoir asseoir et imposer ladite ville. Guillaume d'Ostun imposé à 106 s. 8 d. a été aussi tenu quitte ; cette somme étant considérée comme l'équivalent de ses gages et pension à être du conseil et plaider les causes de ladite ville pardevant Mgr le bailli et devant les esluiz sur le fait des aydes pour la guerre et autrepars comme à minuter et veoir plusieurs lectres et supplications, etc.

La veuve de Pierre de Jeure a pareillement été tenue quitte de ses 40 s. t. d'impôt par les élus à la requête et prière de maître Tavernier, commissaire.

Louis la Plote, en qualité de commissaire-adjoint pour lever l'impôt avec maître Tavernier, a été également tenu quitte de sa part d'impôt s'élevant à 8 lt. Nicolas du Plessy, imposé à 40 s. a été tenu quitte tant par pauvreté comme à la requeste de Milet de Bragelongue son frère, receveur des aydes à Sens.

Jehan de la Court n'a pas payé 13 s. 4 d. parce qu'il était de Montargis. Jehan Didier dit de Semeur, barbier, n'avait pas de quoi payer 6 s. 8 d. Les collecteurs gardèrent 10 lt. pour leur salaire.

3° QUARTIER SAINT-ANTOINE.

Collecteur : Robin Roger, sergent.

Paroisse Sainte-Croix,	30 lt. 7 s. 20 d.
Paroisse Saint-Benoît,	43 lt. " "
Paroisse Saint-Didier,	20 lt. " "
Total de l'impôt,	93 lt. 13 s. 4 d.
Recette,	89 lt. 13 s. 4 d.
Différence,	4 lt. " "

qui ont été attribuées au collecteur.

4° QUARTIER D'YONNE.

Collecteurs : Jehan Legouz et Jehan le Boscherat.

Paroisse Saint-Mesmy,	100 lt. 17 s. 1 d.
Paroisse Saint-Morise,	8 lt. " 10 d.
Total de l'impôt,	108 lt. 17 s. 11 d.
Recette,	103 lt. 19 s. 7 d.
Différence,	4 lt. 18 4

qui se partagent ainsi :

4 livres pour les collecteurs, 18 s. 4 d. dont on a tenu quittes, Jehan Renard, concierge de l'hôtel de M. le bailli, à la demande de son maître, et Didier Luard, qui ne pouvait payer par pauvreté.

Dans ces circonstances, un impôt extraordinaire de 100 livres fut aussi demandé au clergé de la ville ; en voici la répartition et les recettes :

	TAXÉS A	VERSENT
Les doyen et chapitre de Sens	53 l. 6 s 8 d.	140 l.
Les religieux, abbé et couvent de St-Pierre-le-Vif-lez-Sens	10 l. 13 s. 4 d.	7 l. 2 s. 6 d.
Les religieux, abbé et couvent de Saint-Jehan.	7 l. 6 s. 8 d.	60 s.
Les religieux, abbé et couvent de Ste-Colombe-lez-Sens.	10 l. 13 s. 4 d.	106 s. 8 d.
Les religieux, abbé et couvent de Saint-Rémy.	7 l. 5 s. 8 d.	7 l. 6 s. 8 d.
Les religieux, prieur et couvent de N.-D. du Charnier.	4 l.	55 s.
Les religieux, abbé et couvent de Saint-Pol-sur-Vanne-lez-Sens, déclarent n'avoir ni rentes ni revenus et pas de quoi payer.	4 l.	30 s.
Les religieuses prieuses et couvent de St-Antoine.	60 s.	60 s.
Les religieux, prieur et couvent de N. D. des Célestins, n'en ont voulu rien payer	10 l.	
Recette postérieure de divers gens d'église.		13 l. 13 s. 7 d.
	110 l. 6 s. 8 d.	83 l. 14 s. 5 d.

Et est assavoir que le résidu et ce qui est deu desdites sommes n'a point esté payé par lesdits gens d'église, ne esté receu par ledit procureur. Et ne les a on peu faire payer, parce que on ne avoit point de compulsoire contre eulx.

Il serait injuste de voir de la mauvaise volonté de la part des établissements religieux de la ville. Nous avons dit précédemment que dès 1430 les églises et les abbayes avaient prêté leurs joyaux et leurs vases d'argent à la ville, et que malgré toutes les démarches tentées par les sergents de la ville, les Célestins et les Cordeliers, Perrinet Gressard, devenu capitaine de la Charité, se refusait à rien restituer (1).

§ VIII. VOYAGE DE JEAN MISÉE ET DE FRÈRE RAOL A PARIS. — TRAVAUX POUR LA DÉFENSE DE LA VILLE. — BRIGANDAGE DES ÉCORCHEURS ET AUTRES GENS D'ARMES.

Notre bon comptable ne nous donne aucun renseignement particulier sur les exploits du roi et du dauphin devant Montereau, ni sur la modération et la clémence avec lesquelles les assiégés furent traités. Nous le voyons seulement aller, *incontinent après ce que ladite ville et chastel de Monstereau furent pris et réduiz en l'obéissance du Roy, quérir les chesnes de fer que la ville avoit envoyées*, et veiller à ce qu'elles soient de nouveau séparées et scellées aux angles des rues d'où elles avaient été enlevées (2).

Le mois suivant, il entreprend un nouveau voyage de vingt-six jours, en compagnie de Frère Raol Ramier,

(1) CC. 2. f° 149 et 150.

(2) CC. 2. f° 131.

prieur des Célestins. Ils se rendent à Melun et à Paris, près du roi, pour solliciter un rabais sur la taille de 800 livres tournois votée par les états de Bray, et que la ville de Sens n'avait pas encore pu solder entièrement, et aussi pour obtenir de lui, que pendant huit ans, la ville soit exemptée de toutes tailles et aides conformément à la charte qu'elle avait reçue de lui en 1429, lorsqu'elle se mit sous son obéissance (1).

Forts de l'appui de l'archevêque Louis de Melun (2), ils se présentèrent à la cour, où le roi les accueillit avec bienveillance, leur déclara se contenter pour les aides anciens des sommes déjà versées, et les tenir quittes de ce qui pouvait rester encore à payer. Puis sans consentir à les affranchir de toutes tailles et aides, il leur octroya seulement *le quart des aides qui avoient cours en la ville et forbours pour deux ans comançant à la saint Remy, premier jour d'octobre* (3).

Après leur retour, afin de pouvoir s'entendre avec les officiers du roi, au sujet de cette remise (70 livres tournois) et de cet octroi, il ne fallut rien moins qu'un diner fait aux dépens de la ville chez Félix Cheyrier, l'un des élus.

En voici le menu et la carte : (4)

(1) *Art. XXIV. Que les dessusdictz de Sens attendu leur pauvreté ne soyent imposez ne contrainctz payer au Roy taille, subside, ou nouvel ayde d'icy a douze ans.* Charte donnée par Charles VII à la ville de Sens le 17 janvier 1429 et datée de Meung-sur-Yèvre. Dans l'inventaire de Taureau, f^o 11 v^o

(2) Pour le remercier de ses services, la ville, lors de son retour à Sens au mois de décembre lui offrit en présent un demi muid d'avoine. CC. 2. f^o 134. C'était un présent de 7 livres tournois équivalent à 168 f.

(3) CC. 2. f^o 132.

(4) CC. 2. f^o 132 et 133.

<i>Trente petiz pains</i>	<i>xvi s. x d. ob. t.</i>
<i>Eschaudez</i>	<i>v s.</i>
<i>Douze harens blans et huit soretz</i>	<i>vii s. 4 d.</i>
<i>Poisson de Colin de Gentelles</i>	<i>xl v s.</i>
<i>Deux cens de chatoilles en friture à la</i>	
<i>Ilénaude</i>	<i>vi s. viii d.</i>
<i>Dix huit quartes de vin</i>	<i>xxxvii s.</i>
<i>Une livre de ris, demie livre d'amende, trois onces</i>	
<i>d'espices, saffran, sucre en poldre payé à Jehan Lombart</i>	
<i>dit de Soissons, espicier</i>	<i>xii s. vi d.</i>
<i>Belle chère et autre despens</i>	<i>xxiiis iiiid.</i>
<i>Total</i>	<i>vi l. xiv s. 8 d. ob. t.</i>

Environ 161 f. 25 de notre monnaie. C'était un dîner maigre et cela s'explique. La réunion avait lieu le 18 janvier 1438, un samedi; et alors malgré la dureté des temps, on observait rigoureusement les préceptes de l'Eglise.

La prise de Montereau (1) n'amena pas dans nos pays, comme on aurait pu l'espérer, le calme et la tranquillité. Nos registres en font foi. Nous voyons nos administrateurs continuer à fortifier la ville; consolider une allée de bois *qui est sur les murs de ladite ville à l'endroit de l'ostel Verain Moreau, maistre des euvres du Roy et atochant de l'eschiffe qui est sur la porte Notre-Dame, une autre à l'endroit du champ feu Guiart (2) et une troisième au droit l'eschiffe dite au Perier entre l'église*

(1) Le siège de Montereau avait coûté à la ville de Sens 2185 liv. 6 s. 6 d. tournois, c'est-à-dire 51,447 f. 80. Nos registres n'indiquent pas ce que fournit le reste de l'élection.

(2) CC. 2, f° 118.

de Saint-Benoit et le Cloistre (1) réparer les degrés qui conduisent sur les murs d'enceinte dans la cour du *Bon-Raisin*, sur la place du marché au blef et près de la *gehene* atenant des murs de l'*ostel Thenon Richebois* ; murer la porte Notre-Dame, en détruire les ponts-levis ; consolider les ferrements des autres portes et s'en partager la garde avec les gardiens ordinaires (2) ; établir des barrières devant l'église *Saint-Morise* atenant de la tour qui est sur les ponts, et d'autres qui cloent le *boluart* de la porte de la *Commune* atenant du rû de *Mondereau*, l'une du costé de vers l'église de *Saint-Remy* et l'autre du costé de la rue des *Vicz-Cordeliers* (3) ; renouveler les cordes et les poulies qui permettent au guetteur de la cathédrale de sonner la cloche d'alarme sans quitter sa logette (4) ; enfin mettre en état de moudre le moulin à blé de la place du marché (5), et faire la cerche des blefs qui estoient en ladite ville pour éviter quelle ne fust desnudée de blef veu le cher temps qui lors y estoit (6). Et ce n'était pas sans raison que toutes ces mesures étaient prises.

Le capitaine de Montargis refusait de laisser circuler ; et ce ne fut qu'après quatre députations qu'on parvint, à prix d'argent, à obtenir de lui des sauf-conduits (7).

De tout côté, revenaient des récits navrants des bru-

..(1) CC. 2. f° 12 .

(2) Jehan de Chanteprime, seigneur de Champlost avait la garde des portes Notre-Dame et Saint-Antoine ; loys Blanchet, seigneur de la Queue-en-Brie, celle des portes d'Yonne et de la Commune.

(3) CC. 2. f° 117.

(4) CC. 2. f° 121.

(5) CC. 2. f° 124 et 125.

(6) CC. 2. f° 138 v°

(7) CC. 2. f° 140 à 142.

talités et des exactions commises par les gens d'armes que le peuple avait surnommés *les escorcheurs* et qu'on craignait peut être encore plus que les Anglais. C'est ainsi qu'au mois de mars, un messenger adressé par le capitaine de Bray à l'archevêque de Sens vient prévenir *qu'ils estoient logez à Treignel* (1); et quelques jours après, nos élus envoient un autre messenger Jehan Brisejon *en Champagne* (2), pour s'assurer de la route qu'ils avaient prise.

Jehan de Corbenton, capitaine de Montereau, voulut, au mois de mai, fortifier l'église de Pont-sur-Yonne et y envoya certains *compagnons de guerre* qui par leur contenance et leur nombre alarmèrent les élus. Et leur terreur fut bien plus grande encore, quand ils virent Jehan de Corbenton se présenter aux portes de Sens *pour veoir se ladite ville lui ayderoit à payer et sodoyer ses gens d'armes*. Cependant ils l'accueillirent de leur mieux: monseigneur l'archevêque de Sens et monseigneur l'abbé de Sainte-Colombe le reçurent à leur table (3) avec certains notables de la ville, et un vin généreux aidant, ils parvinrent à persuader le capitaine de l'impossibilité où se trouvait la ville de faire droit à sa demande.

Puis ce furent les capitaines Floquet et Brusac qui vinrent camper à *tant grant compagnie de gens d'armes*

(1) CC. 2. f^o 137.

(2) Situé sur les confins de la Bourgogne et de la Champagne, Sens ne dépendait ni de l'un ni de l'autre de ces deux comtés. Après avoir été comté indépendant cette ville avait fait retour à la couronne au XI^e siècle.

(3) CC. 2. f^o 138. Ces diners se firent aux frais de la ville dans l'intérêt de laquelle ils étaient offerts. Celui de l'archevêque coûta 56 s. 8 dt. et celui de l'abbé de Sainte-Colombe, 67 s. 6 dt.

devant la ville de Sens, et ne osoit-on aler moudre aux molins à eau qui estoient dehors icelle ville (1).

Et pour obtenir la permission de moudre à ces moulins, il fallut livrer à Floquet, et même lui porter à l'abbaye de Sainte-Colombe, où il avait établi son quartier général, deux couleuvrines qui coûtèrent 20 s. t. chacune, et y joindre six pintes de vin (2).

Après eux, deux capitaines de Brienon-l'Archevêque, l'un nommé Le Bœuf et l'autre Le Prince, envoyèrent demander à la ville une députation chargée de composer avec eux si l'on voulait éviter de les voir se porter sous ses murs (3).

Le bailli de Sens lui-même parcourait le pays à la tête de ses gens d'armes ; mais il ne fit que traverser la ville et les ponts d'Yonne sans s'arrêter. Il conduisit sa troupe *vivre sur la rivière de Loire*. Notre procureur en fut quitte pour un dîner offert aux gardiens des portes, du bois *pour eux ledit jour* (4) et un présent de *six polles du prix de xv sols et six connins du prix de xii s. vi dt.*, fait à monseigneur de Villars le bailli (5).

Voici une dernière preuve du peu de sûreté des routes. L'archevêque de Sens, se rendant à Bray dont il était seigneur, fut fait prisonnier au Ponceau-Réon (6) par

(1) CC. 2. f° 139

(2) CC. 2. f° 124.

(3) CC. 2. f° 135 v°

(4) C'était le premier janvier.

(5) Raimond de Villars eut pour successeur comme bailli de Sens Guillaume Juvenel [Jouvenel des Ursins], seigneur de Treignel, qui vint prendre possession dans le cours de l'an 1438.

(6) C'était un pont sur l'Oreuse entre la Pommeraie et Gisy-les-Nobles, dont le moulin porte encore le nom de *Moulin du Ponceau*.

les Anglais ; et sa ville archiépiscopale se crut obligée de lui offrir une indemnité de trente écus d'or valant 41 l. 5 s. *par deffault d'omme et de devoirs à lui non faiz* (1).

§ IX. RESSOURCES ORDINAIRES DE LA VILLE POUR LES ANNÉES 1436-37 ET 1437-38. — ÉTABLISSEMENT DU GRENIER A SEL.

Nous avons vu par quels moyens les impôts extraordinaires arrivaient dans la caisse du procureur ; voyons maintenant quelles étaient les ressources ordinaires de la ville pour toutes les dépenses journalières concernant la communauté.

Elle affermaît, au plus offrant et dernier enchérisseur, à peu près comme cela se fait encore pour les droits de place sur nos marchés, les divers droits qu'elle avait à percevoir. *C'est assavoir : l'ayde de la maille ; la ferme du xiiii^e du vin vendu à destail ; la ferme du vin vendu en gros, qui est de v d. t. sur chacun muy de vin sur le vendeur et autant sur l'acheteur ; de de chacun muy de vin boté en ladite ville par homme d'icelle ii s. vi d. t. et par homme estrange v s. t. ; de chacun muy de vin mis hors de ladite ville par les gens d'icelle xx d. t. et par homme estrange ii s. vi. d. t. ; de chacun muy d'uille mis hors de ladite ville v s. t. ; de chacun minot de sel mis hors de ladite ville xx d. t. (2), et sur chacun minot de sel passant par les destroiz (3)*

(1) CC. 2. f^o 136. Au mois de décembre, la ville avait offert une indemnité de 10 livres au seigneur de Fleurigny pour le *rompement de son chastel*.

(2) L'année précédente ce droit était de 3. s. 4 d. t.

(3) Il est probable que par les *destroiz* de Sens, il faut entendre les

d'icelle ville ville sans entrer en icelle x d. t.; et de chacun pois de laine passant par les destroiz d'icelle ville x d. t. (1).

Voici quels furent les adjudicataires de ces fermes et les sommes qu'elles produisirent pendant l'année 1436-37.

Jaquet le Moinat obtint l'aide de la maille à prendre sur chaque pain de chapitre vendu dans la ville. Son offre fut de 62 l. 8 s. p. sur lesquels il versa 55 l. 13 s. p. valant 69 l. 11. s. 3 d t. (2). Et pour compléter la somme, il joignit plusieurs cédules *tant de Mgr l'arcevesque de Sens, du pain despensé en son hostel, comme de l'officier du pain de chapitre de Sens pour ung an, qui montent à lxxvii sextiers iiii bichetz de blef; c'est assavoir le pain de la despense de l'ostel dudit Mgr l'arcevesque à xv sextiers vbichetz et desdits de chapitre à li sextiers vii bichetz qui valent à ii s. p. le sextier vi l. xv s. p. pour le droit de ladite ferme.*

Le serrurier Geuffron Paslon obtint pour la somme de 63 l. p. l'aide du vingt-quatrième du vin vendu en détail; pour 6 l. 16 s. parisis, la ferme de 10 d. t. à

sept châteaux : Montereau, Marolles-sur-Seine, Bray-sur-Seine, Trainel, Villemaur, Joigny et Courtenay, qui servaient autrefois de limites dans la perception des impôts analogues levés et partagés entre le roi et le vicomte de Sens. « Huilles qui passe parmi Sanz, et il passe par antre les vii chastiaus... Savoir devez quel sont li vii chastiau : Mosterriaus, Merroles, Breiz, Treigniaus, Vilemors, Joeignis, Cortenaiz. » Les coutumes et péages de Sens par A. Lecoy de la Marche, p. 29.

(1) CC. 1. f° 4 v°.

(2) La livre parisis valait 25 sols tournois. Jehan Misée n'emploie la livre parisis que pour ces adjudications. Dans tout le reste de ses comptes, il emploie toujours la livre tournois.

prendre sur chaque poinçon (1) de vin vendu en gros et payables moitié par le vendeur et moitié par l'acheteur ; mais il ne rendit de ces deux fermes que 54 l. 16 s. p. se réservant 20 l. pour *ses gages et salaire et pension d'avoir gouverné et fait sonner l'auloge*.

Les habitants faisant partie de la communauté ne pouvaient entrer en franchise que le vin de leur récolte ; ils devaient, sous peine de confiscation, payer l'entrée du vin étranger à la localité, et la sortie de toute espèce de vin. Les habitants étrangers à la communauté payaient des droits plus élevés (2). Jehan Picart offrit 39 l. p. pour l'aide de l'entrée du vin et 22 l. p. pour la sortie, et de plus 4 l. p. pour l'aide de la sortie de l'huile. Mais comme les gens d'armes de Noolon, Courgenay et autres furent autorisés par les élus à entrer et sortir leur vin sans payer aucun droit, et que le siège de Montereau empêcha la circulation par eau et par terre, il fut fait remise à Jean Picart de la somme de 9 l. 12 s. p.

Pour 8 l. p. Jehan Perdrier eut la ferme de l'impôt sur le sel et pour 20 s. p. les revenus de l'aide sur la laine qui passerait par les détroits de Sens.

Enfin Gabriel Ymbert moyennant 116 s. p. perçut les droits de la ville sur la vente du chanvre à raison de 15 d. t. par chaque *pois* (3), moitié sur le vendeur et moitié sur l'acheteur.

La ville de Sens prélevait encore un droit de 5 d. t. par *sertier de blef* et 10 d. t. par *muy de vin trentain* passant par dessous les ponts d'Yonne. Cette année là,

(1) Poinçon est synonyme de muid.

(2) Voir plus haut quels étaient ces droits.

(3) Pois pondus livre.

personne ne voulut se rendre adjudicataire de ce péage. Aussi le receveur fut-il obligé de faire la recette lui-même. Du 10 octobre 1436 au 3 juin 1437 il perçut 92 l. 12 s. 8 dt. pour 1956 muids et 13 queues de vin, et 74 muids et demi de blé (1). A partir de cette époque, la querelle survenue entre les capitaines de Villeneuve-le-Roi et de Montereau et le siège de cette dernière ville empêchent tout transport par la rivière, et la ville cesse de percevoir ses droits.

La taxe de la sortie du grain, à raison de 5 d. t. par bichet de blé, 3 par bichet de seigle et 2 par bichet d'avoine ou d'orge, produisit, du 16 février au 16 juillet 9 l. 4 s. 2 d. t.

En réunissant ces diverses sommes, Jehan Misée se

(1) Le chiffre des recettes devrait être un peu plus élevé ; mais cela tient à ce que les élus accordaient une remise sur les grandes quantités. Ainsi *Estienne Gonthier d'Aucerre pour le passage de v^e lx muis de vin* paie seulement 22 livres *par appointment et oetroy à lui fait par les esleuz* ; *Pierre Laplote bourgeois d'Aucerre*, ne paie pour la même raison que 6 l. t. pour 200 muids de vin.

Ajoutons aussi le détail suivant qui porte avec lui son enseignement : « De Jehan Chanteprime, escuyer seigneur de Bonneil demorant à Paris qui la veille de l'ascension Notre Seigneur, audit an mil iiii^e xxxvii fist passer par dessoubz lesdits pons d'lonne xvi muis de blef, n'en a rens esté receu par ledit procureur, tant parce que oudit jour il estoit en la ville de Monstereau pour les besongnes et affaires de ladite ville comme parce que François de Villuis, pour lors lieutenant de mgr le bailli de Sens, fist rompre, au desceu desdits esleuz, la chesne de l'arche desdits pons pour faire passer ledit blef sans en rens payer, et de fait fist mettre en prison Jaquin Talon, sergent royal qui avoit la garde dudit pons en l'absence dudit procureur, pour ce que icelui Talon ne lui voutt bailler les clefz de ladite chesne, jaçoit ce qu'il ne les eust pas, et que l'un des esleuz les eust. Pour ce.... Néant. » CC. 1. f^o 14.

En marge on lit : Transeat veu les lettres royaulx obtenues par ledit procureur et le serment de Guillaume Brouchet lors esleu....

trouva avoir encaissé pour la première année de son administration, 329 l. 13 s 11 d. t. qui représentent 7912 fr. 70. L'année avait été malheureuse et ne peut nous donner une idée exacte des recettes ordinaires de la ville. Jetons un coup d'œil sur les comptes de l'année suivante.

Le droit de maille affermé à raison de 60 l. p. par Geuffron Paslon ne produit que 40 l. 3 s. 4 d. 1 ob. 1 poeioise tournois. La différence est complétée par des cédules et une quittance : les cédules qui s'élèvent à 7 l. 7 d. 1 ob. p. montrent que la consommation de la maison de l'archevêque et du chapitre fut de 70 sextiers 2 bichets et 1 boisseau, dont 63 sextiers 7 bichets et un boisseau pour le chapitre; la quittance est de 20 l. 16 s 8 d. p., elle représente les gages de Paslon comme gouverneur de l'horloge.

L'entrée du vin fut adjudgée à Jehan Picart pour 40 l. 16 s. p.

La sortie du vin, affermée à raison de 30 l. p. par Paslon, ne produisit que 28 l. 13 s. 8 d. p , les élus ayant fait remise des droits à *Mgr l'Arcevesque et à Mgr le bailli, seigneur de Treignel, pour certaines causes à ce les mouvans.*

L'impôt sur le sel que Jehan Perdrier avait obtenu sur la mise à prix de 6 l. 12 s. p. produisit, du 29 octobre au 15 mars suivant, 53 s. 10 d. p. A cette époque, le roi établit à Sens un grenier à sel ; et levant lui-même cet impôt, il interdit à la ville le droit de le percevoir.

L'impôt sur la vente du chanvre fut adjudgé à Gabriel Ymbert moyennant 4 l. p.

L'aide, que levait la ville sur la vente du vin en gros

et détail, lui fut retiré, comme la gabelle, et remplacé par un droit perçu par le roi. Ce droit était de un huitième sur le vin vendu en détail au lieu de un vingt-quatrième.

L'impôt sur l'huile ne produisit rien; les noyers avaient été gelés. Et l'on ne trouva pas d'adjudicataire pour l'impôt sur la laine. Ce dernier détail montre à quel point la guerre avait ruiné l'agriculture le commerce et l'industrie, puisque Sens figurait au nombre des dix-sept villes *drapantes* portées sur plusieurs listes du moyen-âge (1)

Le passage du vin et du blé sous les ponts d'Yonne produisit 241 l. 15 s. 10 d. t. pour 2610 muids de vin et 536 muids 1 sextier de blé (2), c'est-à-dire 7,099 hectolitres de vin et 12,462 hectolitres de blé.

(1) Les coutumes et péages de Sens par A. Lecoy de la Marche, p. 20.

(2) Le dépouillement de ce long chapitre du registre CG. 2. f° 90 à f° 106 nous montre que pour le blé les mesures employées étaient le *sex-tier*, de 8 bichets, le *trentain*, qui valait 2 setiers, la *queue* 3 setiers et le *muid* 12 setiers.

Pour le vin les mots *muid*, *poignon* et *trentain* sont indifféremment employés et paient les mêmes droits; la *queue* de vin vaut un muid et demi.

Cela ressort des articles suivants :

F° 96. De la Malhotesse de Monstereau, pour huit sextiers de grain, le-
dit jour. iii s. liii d. t.

Le setier paie 5 d. t.

F° 91. De Jehan Misère, qui ledit jour fit avaller par dessoubz lesdits
pons xii xxx. *ains* de blef. x s. t.

Le trentain paie 10 d. t., le double du setier.

F° 99. De Agnès la Sainnecte, pour deux queues de blef, le xx^e jour du-
dit mois. ii s. vi d. t.

La queue paie 30 d. t., le triple du setier.

F° 92. De Hébert Charblanche, qui, ledit tiers jour, passa par dessoubz
lesdits pons trois muis de blef. xv s. t.

Le muid paie 5 s. t. ou 60 d. t., douze fois plus que le setier.

La ville louait ordinairement la maison de son moulin sise sur la place du marché au blé, la pêche des fossés qui baignaient ses murs d'enceinte, et un jardin situé près de la porte Saint-Didier. Pendant ces deux années, le moulin ne fut pas loué, le locataire de la pêche des fossés ne rendit rien à la ville qui avait contracté des engagements avec lui, et le jardin ne rapportait que 2 s. 1 d. t. Enfin les élus *pour certaines causes à ce les mouvans* avaient supprimé l'impôt sur les grains sortis de la ville.

Jehan Misée réunissant toutes les recettes que nous venons d'énumérer et y ajoutant un reliquat de 39 l. 9 s. 5 d. 1 ob. t. (1), avait reçu cette année là 416 l. 15 s. 3 d. 1 ob. 1 pogeoise tournois (2), environ 10,000 francs de notre monnaie.

F° 96. De l'Abbesse des Isles, pour le passage de neuf muis de vin, ledit jour vii s. vi d. t.

Le muid paie 10 d. t.

F° 99. De Jehan de la Court, pour vint queues de vin, ledit jour. xxv s. t.

La queue paie 15 d. t., une fois et demi plus que le muid.

F° 91. De Arnolet Turgis, qui, ledit jour, fit avaller par dessoubz lesdits pons lxviii queues de vin et liii trentains de vin et liiii ^m de blef, vii l. liiii s. ii d. t.
reçu

3 muids de blé paient 15 s. t.; 68 queues de vin 4 l. 5 s. t. Total 5 l. t. qui déduites de 7 l. 4 s. 2 d. t. donnent 2 l. 4 s. 2 d. t. pour les 53 trentains ou 10 d. t. par trentain comme par muid.

Enfin dans le titre du chapitre, nous lisons: *Et de chacun poinson de vin x d. t.* de même que pour le muid.

D'une dépense portée f° 53, il résulte que deux setiers de vin, à 10 d. t., la pinte, ont coûté 13 s. 4 d. t., ce qui met la pinte à 6 s. 8 d. t., et donne au setier une contenance de 8 pintes.

(1) CC. 2. f° 86, 87 et 145 f°.

(2) Deux pogeaises faisaient une obole; et deux oboles, un denier. La pogeoise était donc la quarante-huitième partie du sou.

A cette somme il devait ajouter le quart des aides ordonnés pour la guerre et levés sur la ville et les faubourgs, selon l'octroi qui en avait été fait aux bourgeois et habitants de la ville. Cette somme s'éleva cette année à 155 l. 10 s. 5 d. t. que Milet de Bragelongue, receveur royal, versa entre les mains de notre procureur. Mais la disette, qui avait déjà forcé les élus à fermer les yeux, et à tolérer l'introduction de vins étrangers(1), les obligea encore à supprimer la partie de ces droits pesant sur les vendeurs de blé et de pain qui venaient du dehors. Malgré l'adjudication qui en avait été faite en la chambre de ville, l'impôt cessa d'être levé *pour eschever la famine qui ou temps de ce présent compte estoit grande, afin que les marchans admenassent et vinssent plus volontiers vendre blef et pain à cause de ladite franchise* (2).

G. JULLIOT.

(1) De la confiscation appartenant à ladite ville des vins estranges creuz hors de la banlieue d'icelle ville qui ne se peuvent ou doivent descendre en ladite ville sur peine de confiscation sans le congé et licence des esleuz au gouvernement d'icelle n'a aucune chose esté receu, pour ce que sans préjudice des privilèges de ladite ville, il fut en ladite année tolléré et permis par lesditz esleuz d'y en povoir admener et descendre, considéré le temps de la guerre et la faulte et charté de vin, en payant au prouffit d'icelle ville l'ayde devant dû de ladite descendue du vin, pour ce cy... Néant.

CC. 2. f^o 106 v^o.

(2) CC. 2. f^o 114 v^o.

NOTICE

SUR

LE DOCTEUR VICTOR BALLY

Membre de la Société archéologique de Sens

Le vendredi, 4 juin 1847, le Congrès archéologique de France qui avait choisi la ville de Sens pour y tenir sa 14^e session, s'était livré, sous la direction de M. de Caumont, fondateur de la Société française pour la conservation des Monuments historiques, à une excursion ayant pour but d'examiner les portes, la tour du donjon et l'église de Villeneuve-le-Roi dont l'origine remonte au 13^e siècle.

Après les fatigues d'une journée fructueusement employée pour la science, les personnes qui avaient pris part à cette excursion se disposaient à retourner à Sens, « lorsque, guidées par M. le Maire de Villeneuve-le-Roi, « elles arrivèrent dans un jardin escarpé en labyrinthe, « dominant une maison de plaisance dit de *la Butte*. Au « détour d'un sentier, dans un ancien four à chaux converti en une charmante salle de verdure, elles furent « agréablement surprises à la vue d'une table abondamment couverte d'une excellente collation et dont *M. le*

« *D^r Bally*, environné de sa famille, leur fit gracieusement
« les honneurs.

« Mais (ajoute M. Vignon dans le compte rendu qu'il
« fut chargé de faire de cette excursion) une hospitalité
« si bienveillante ne pouvait nous retenir toujours, il
« fallait partir. Alors, M. l'abbé Crosnier, avec un bon-
« heur d'expression que je renonce à rendre, porte un
« toast de remerciements à notre hôte vénérable, *un des*
« *patriarches de la médecine, dont le dévouement célèbre*
« *à l'humanité et à la science suffit pour immortaliser un*
« *homme de bien et de savoir !... »*

Ce peu de mots, messieurs, renferme un éloge bien digne pour la personne à laquelle ils s'appliquaient. Aujourd'hui, M. Bally n'est plus, mais beaucoup d'entre nous se rappellent encore sa figure douce et grave, ses manières affables, ses rapports bienveillants. Il était membre de la Société archéologique de Sens, et à ce titre, j'ai pensé que la lecture des documents que je possède sur les différentes phases de son existence ne serait pas sans vous offrir un certain intérêt.

Le D^r Victor Bally naquit le 2 avril 1775 à Beaurepaire, en Dauphiné. Elevé au collège de Grenoble où il se fit distinguer par son intelligence précoce et par son ardeur au travail, il avait terminé ses études à l'âge de 14 ans.

En 92, à cette époque où 80,000 Prussiens avant-garde de la coalition formée contre nous par l'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse, s'apprêtaient sous les ordres du duc de Brunswick à envahir notre territoire, l'Assemblée législative confiante dans le dévouement des populations pour la défense du pays, venait de déclarer

la patrie en danger. Cet appel, d'un bout de la France à l'autre, avait, comme une étincelle électrique, enflammé tous les cœurs ; la jeunesse demandait des armes, et partout, les municipalités se tenaient en permanence pour recevoir les enrôlements.

Bally voulut se joindre aux bandes de volontaires qui se rendaient à la frontière des Alpes, mais la faiblesse de sa constitution s'opposa à l'exécution de ce projet. Cet obstacle ne le rebuta point ; il savait que l'on peut encore servir son pays autrement que par les armes, et c'est à l'une de ces professions qui semblent résumer dans leur pratique tout ce que l'œuvre de l'humanité peut inspirer d'abnégation et de dévouement, c'est à la médecine qu'il vint demander les moyens de satisfaire aux nobles aspirations de son cœur. Il entra en qualité d'élève à l'hôpital militaire de Grenoble, et bientôt, sur ce même champ de bataille où il ne lui avait pas été permis d'agir comme soldat, il prodigua ses soins, en qualité de chirurgien-major aux blessés, vainqueurs ou vaincus, sans distinction de nationalité. Au bout de 4 ans, il obtint un congé et se fit recevoir à Montpellier docteur en médecine. Il avait 19 ans à peine....

A partir de cette époque, Bally fut employé à l'armée d'Italie et assista le 14 juin 1800 à cette triple bataille de Marengo où la victoire un moment infidèle fut ramenée sous nos drapeaux par le valeureux Desaix qui paya de sa vie son éclatant succès.

Attaché ensuite comme médecin aux hôpitaux d'Antibes et de Toulon, il fut dirigé de cette dernière ville sur l'armée d'Espagne et fut investi des fonctions de médecin en chef de l'hôpital de Valladolid.

Un peu plus tard, il est envoyé en Portugal et attaché comme médecin en chef au corps d'armée du général Leclerc, beau-frère du premier consul. Bally allait avoir bientôt une occasion nouvelle d'exercer son dévouement.

Parmi les colonies restituées à la France par le traité d'Amiens, la plus importante, Saint-Domingue, avait cherché à s'affranchir du joug de la métropole pour se constituer en état indépendant. Le premier consul Bonaparte, pour ramener Haïti à l'obéissance, envoya 30,000 hommes sous le commandement du général Leclerc. Bally s'embarqua avec le corps d'expédition et fut placé à la tête du service de santé civile et militaire de cette belle colonie. Il était alors âgé de 27 ans.

Personne n'ignore la triste issue de cette expédition. Après quelques succès, l'armée française fut littéralement exterminée par la fièvre jaune. Le général Leclerc lui-même, succomba. « Quant à Bally, fixé au quartier « général, il s'y était réservé d'une manière absolue la « direction de l'hôpital affecté au traitement du vomito. « Il en faisait une étude chimique approfondie, et, de « l'atmosphère pestilentielle des salles il passait, sans « transition, dans celle de l'amphithéâtre où, pendant « des matinées entières et sous ce ciel brûlant, il interrogeait la dépouille des morts pour saisir les causes « du fléau qu'il était destiné à revoir plus tard en Europe. » (*Extrait de la Gazette du Midi*).

Après la capitulation de notre armée, Bally resta quelque temps prisonnier des Anglais à la Jamaïque, puis ayant été mis en liberté sur parole, il revint en France par la Hollande, après avoir visité successive-

ment la Havane et les Etats-Unis, dans le seul but de poursuivre dans ces contrées ses études de la fièvre jaune.

En 1805, à l'occasion de la nouvelle apparition de cette maladie en Europe, il fit partie avec les D^{rs} Desgenette et Duméril, d'une commission envoyée en Espagne par le gouvernement français pour rechercher l'origine exotique et locale de ce fléau. Il employa près de six mois à visiter les différentes localités comprises entre Barcelone et Cadix, et ce fut après avoir rempli cette mission que de retour en France, il donna sa démission de son grade dans l'armée pour rentrer dans la vie civile. Son âge (31 ans environ) et son amour du travail ne lui permettaient pas de rester inactif, et c'est alors qu'il composa son traité de la fièvre jaune, ouvrage qui lui assura tout d'abord une place distinguée parmi ses collègues.

D'autres occupations plus modestes, mais non moins utiles, s'ajoutèrent encore pour remplir ses loisirs. L'opinion publique réclamait depuis longtemps de nombreuses réformes dans les méthodes si défectueuses suivies à cette époque pour l'enseignement primaire.

Le D^r Bally était sympathique à l'enfance, comme tous les esprits sérieux, il comprenait l'influence que peut exercer sur l'avenir des classes laborieuses une éducation bien dirigée, et ses idées, à cet égard, étaient trop bien connues pour qu'une place ne lui fut pas réservée dans les différentes commissions qui allaient avoir à s'occuper des réformes projetées. Aussi, voyons-nous son nom figurer sur la première liste du Conseil d'administration de la Société fondée en juin 1815 pour l'ins-

truction élémentaire. Il fit partie des Comités créés pour la publication des bulletins, pour l'inspection des livres et des maîtres. En 1834 il fut élu Vice-Président de cette Société, puis Secrétaire en 1835.

C'est lui qui fut chargé d'organiser la première école d'enseignement mutuel, fondée à Paris, rue de Popincourt, par les soins et aux frais de cette même société, dans un local mis pour cet objet à sa disposition par M. le comte Chabrol, préfet de la Seine (arrêté du 26 septembre 1815). C'est dans le salon même de M. Bally que furent exercés et formés les premiers moniteurs de l'école et le 19 février 1816, il présentait à l'assemblée générale un rapport dans lequel il rendait compte des résultats obtenus dès le principe par l'application de la méthode mutuelle dans l'école Popincourt :

« En visitant (disait-il) l'enceinte que vous avez consacrée à un genre de bienfaisance si bien entendu, l'ami de l'humanité sent épanouir son cœur. Il sourit de voir que tout s'y passe avec harmonie, que tout s'y exécute avec hilarité. Il est heureux d'apprendre qu'on ait enfin trouvé le secret de diriger une jeunesse turbulente, sans lui infliger des peines corporelles. Il cherche, et ne trouve pas ces disciplines qui ne semblent destinées qu'à déchirer les membres délicats de l'enfant : chez vous, l'âme n'est point contristée par l'accent de la douleur : tout y respire la paix, la satisfaction, parce que tout y est calculé sur les besoins du jeune âge. Si vous voulez avoir la solution de ce problème important, elle se trouve dans l'emploi de deux grands mobiles, l'espoir des récompenses

« justement distribuées et la crainte de ne point les
« mériter, ou celle du blâme, plus pénible encore: elle
« se trouve aussi dans l'art de faire passer rapidement
« les élèves d'un objet à l'autre, sans les forcer à une
« trop longue contention qui finit par altérer les facultés
« morales et physiques. »

Nous lui devons encore le guide de l'enseignement mutuel qu'il composa de 1816 à 1818, ainsi que les premiers tableaux de la grammaire française employés dans les écoles mutuelles, et un certain nombre d'articles importants sur l'éducation physique des enfants, sur l'utilité de la gymnastique et ses heureux effets pour les écoles, sur les divers modes d'enseignement considérés sous le rapport de la santé des enfants.

Enfin, après la mort du respectable abbé Gaultier, c'est le docteur Bally qui fut choisi pour le remplacer au Conseil d'instruction formé à la préfecture de la Seine.

Mais le moment allait arriver où le docteur Bally devait s'arracher à ces douces et paisibles occupations pour faire preuve une fois encore de son dévouement.

La fièvre jaune venait de se déclarer à Barcelone. L'émigration provoquée par la peur était devenue si considérable que sur une population de 150,000 âmes il ne resta dans cette ville que 80,000, d'autres vont jusqu'à dire 50,000 habitants. Il mourut jusqu'à 500 personnes par jour, et en moins de quatre mois, on évalua la perte totale à 22,000 individus. Des mesures étaient à prendre pour préserver de la contagion nos provinces du Midi, et une commission médicale fut nommée par le

gouvernement français pour recueillir et lui transmettre les renseignements dont il avait besoin à cet effet. Au nombre des membres qui composaient cette commission furent compris le docteur Bally, qui s'adjoignit son vieil ami le docteur François, son compagnon aux armées d'Espagne et de saint Domingue, et le docteur Pariset qui fit choix pour adjoint du jeune docteur Mazet.

Cette commission arrivée à Barcelone le 9 octobre dans la soirée entra immédiatement en fonctions. Pariset fut chargé de la correspondance et de la rédaction des documents; Bally et François, hommes d'action, eurent en partage les visites à l'hôpital et en ville. Quant à Mazet on lui avait prescrit un repos de quelques jours. Mais ne tenant aucun compte de cette défense, (dit un extrait de la Gazette du Midi) il vit un malade le 11, c'est-à-dire le surlendemain de son arrivée, sentit à la seconde visite une bouffée miasmatique le pénétrer pendant qu'il examinait de très-près le fond de la gorge de son malade, s'alita le 12 et mourut le 22 avec le vomissement noir, au milieu d'un délire épouvantable. Bally ne le perdit pas de vue un seul instant pendant sa maladie et le soigna avec la plus grande affection, le prenant à bras le corps pour le remettre en place lorsque celui-ci, dans son délire, s'échappait de son lit.

Le 24, deux jours après la mort de Mazet, le docteur Bally fut atteint lui-même de la fièvre jaune et resta huit jours en danger de mort; mais une sueur extraordinaire qui se prononça chez lui au moment le plus critique lui sauva la vie. Cette sueur dura six jours. Elle était ruisselante; un malheureux domestique français dont la besogne consistait à changer le malade de linge,

toutes les heures, fut emporté en une seule nuit, après avoir offert les symptômes les plus redoutables du fléau. (Extrait de la Gazette du Midi, mois de mai 1866.)

La convalescence de Bally fut pénible et entravée surtout par son dévouement, car à peine pût-il se tenir debout, et avant même que son estomac eut repris ses fonctions normales, il voulut, poussé par l'énergie qui le caractérisait, retourner dans les hôpitaux et reprendre ses recherches cadavériques. En vain le fléau destructeur entassait autour de lui victimes sur victimes, toujours calme dans ces foyers d'infection, rien ne pouvait l'arrêter, aucune crainte n'avait prise sur son cœur, il semblait qu'étonnée de l'audace et de l'énergie de cet homme, la mort, au milieu même de ses sinistres conquêtes, reculât devant lui.

Enfin dans le courant de novembre, la Commission médicale, ayant terminé ses travaux, revint à Paris où elle fut accueillie avec un véritable enthousiasme. La mission de Barcelone fut mise au concours par l'Académie française, et ce fut Delphine Gay (M^{me} de Girardin) dont le poème fut couronné. La sculpture, la peinture, la musique se montrèrent aussi reconnaissantes que la poésie, et le docteur Bally si modeste, et habituellement si heureux de cacher sa vie, dut se résigner, dit un auteur contemporain, à entendre son nom au théâtre et dans les chants populaires, à le lire dans les poètes et dans les historiens.

Je ne saurais non plus passer sous silence le moyen aussi touchant qu'ingénieux qui fut employé par la Société pour l'instruction élémentaire, pour témoigner au Dr Bally l'estime et l'admiration que lui avait causé son

noble dévouement ; dans sa séance du 16 janvier 1822 et sur la proposition d'une commission composée de M. de Gerando, de Lasteyrie, de Jomard et Francœur, le Conseil adopta un tableau de lecture où se trouvait exposée la conduite des médecins français. Ce tableau, dit M. de Gerando, rapporteur, n'est que l'exposition simple et fidèle de ce qui s'est passé à Barcelone, car il est des choses qui ne peuvent être mieux louées qu'en se bornant à les raconter. Ce sera aussi une sorte de médaille, une médaille animée, vivante, mais dont l'empreinte sera gravée dans les âmes. La voix des petits enfants répétera cet admirable récit, et en perpétuera le souvenir dans nos moindres villages... Comme une semence féconde, il y excitera l'émulation pour les actions généreuses.

Le gouvernement français et le gouvernement espagnol voulurent également payer leur dette de reconnaissance, et le D^r Bally fut décoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur, du grand cordon de saint Nicolas et des ordres de saint Ferdinand et de Charles d'Espagne. Il fut nommé successivement président de l'Académie de médecine, membre du Conseil supérieur de santé du royaume, médecin en chef de l'hospice de la Pitié et de l'Hôtel-Dieu. Enfin le 22 février 1822, un projet de loi fut présenté au nom du roi, à la Chambre des députés, pour faire allouer à chaque membre de la Commission et à la mère de l'infortuné Mazet une pension viagère de 2,000 francs. Plus tard, le D^r Bally fut chargé de rédiger le programme des mesures sanitaires demandé par Mehemet-Ali au Conseil supérieur de santé de France, à l'époque

où le choléra menaçait l'Égypte de son invasion.

Enfin, lors de l'apparition de ce fléau à Paris, en 1832, on lui confia le service des salles des cholériques à l'Hôtel-Dieu. Dans cette lugubre période qui dura depuis le mois de mars 1832 jusqu'au mois de janvier 1833, Bally s'acquitta de ses pénibles fonctions avec le zèle et le dévouement dont il avait fait preuve à Saint-Domingue et à Barcelone.

En 1839, le D^r Bally, comblé d'honneurs, quittait la capitale pour habiter sa propriété de la Butte, près Villeneuve-sur-Yonne; toutefois, il n'abandonna pas ses nombreuses relations avec les sociétés savantes dont il faisait partie.

Il assista en septembre 1846 au Congrès scientifique de Marseille où il fut élu président de la section de médecine. Il fut nommé président général du Congrès tenu à Tours en 1847 et vice-président de celui qui eut lieu à Grenoble en 1858. Ces distinctions témoignent suffisamment de la haute estime que l'on faisait de son mérite.

Accueilli avec la plus franche cordialité par M. Bally lors de mon installation à Villeneuve-le-Roi, j'allais souvent le voir dans la retraite qu'il s'était choisie. Il y vivait de l'existence du sage, entouré des soins d'une épouse chérie, partageant ses loisirs entre la lecture des philosophes grecs, ses auteurs favoris, et l'étude de la botanique, lorsqu'un accident affreux vint plonger sa vieillesse dans le deuil et détruire à jamais le bonheur dont il jouissait.

Un chien de garde de forte taille et d'une nature dan-

gereuse s'élança sur M^{me} Bally, dans sa propriété de la Butte, la terrassa et lui déchira horriblement les jambes. Elle succomba après 25 ou 30 jours de souffrances !

A partir de ce moment, une mélancolie profonde s'empara du Dr Bally; son énergie voulut encore lutter, mais sa douleur était de celles qui, lorsqu'elles ont mordu au cœur, s'y attachent et le rongent jusqu'à ce qu'il ait cessé de battre.

Cédant aux sollicitations de sa famille qui avait espéré qu'en l'éloignant des lieux qui lui rappelaient chaque jour l'horrible catastrophe dont M^{me} Bally avait été victime, le temps apporterait un adoucissement plus facile aux souffrances morales qu'il endurait, le Dr Bally quitta en novembre 1865 sa propriété de la Butte pour aller vivre à Salon; mais arrivé dans cette ville, sa santé déclina rapidement. Peut-être cet exil volontaire, au lieu d'apporter un soulagement à ses peines, ne fit-il qu'ajouter à l'amertume de ses regrets. C'est qu'en effet, cette paisible retraite qu'il venait de quitter, si elle ravivait dans son âme de cruels souvenirs, lui rappelait aussi que c'était dans cette solitude auprès d'une épouse tendrement aimée qu'il avait passé les plus douces années de sa vie.

La perte de cette épouse, l'exil auquel il s'était résigné loin des lieux où tout lui parlait d'elle, c'était trop à la fois pour notre pauvre Bally, et cinq mois après son arrivée à Salon, le 21 avril 1866, il rendait sa belle âme aux mains de son Créateur....

Lorsqu'en 1822, M. de Gerando, au nom de la commission dont il était le rapporteur, présentait au Conseil

d'instruction formé à la préfecture de la Seine, le tableau de lecture destiné à retracer le dévouement du Dr Bally et de ses collègues à Barcelone, il terminait son rapport en s'excusant de n'avoir peut-être pas su se défendre d'un juste orgueil en voyant au nombre des membres qui composaient ce Conseil, l'un de ces hommes intrépides qui n'avaient pas craint d'exposer leur vie pour prodiguer leurs soins aux malheureux atteints par le fléau pestilentiel qui désolait cette ville.

Qu'il nous soit permis, Messieurs, de partager ce légitime orgueil, car, nous aussi, nous avons compté le Dr Bally au nombre des membres de notre Société.

Mais je m'arrête ; aussi bien, pourrais-je craindre d'avoir, par la longueur de cette notice, abusé de votre bienveillante attention.

Toutefois, si, dominé par le souvenir des relations affectueuses qui m'unissaient à notre ancien collègue, je me suis laissé entraîner, trop complaisamment peut-être, au delà des limites dans lesquelles j'aurais dû me renfermer, du moins, ai-je la conviction, dans le tribut d'éloges que j'ai cru devoir payer à sa mémoire, d'avoir été l'interprète des sentiments que ne pouvait manquer de susciter dans vos cœurs le récit d'une existence aussi noblement remplie au service de l'humanité.

BRISSAUD.

INVENTAIRE DE TITRES

CONCERNANT

LA SEIGNEURIE QUE LES RELIGIEUSES DE L'ABBAYE
ROYALE N.-D. DU LYS, PRÈS MELUN,
POSSÉDAIENT A MALAY-LE-ROI.

§ I^{er}. DONATIONS ET ACQUISITIONS.

1253. *Charte latine.* — Acquisition devant l'official de Sens, moyennant 100 l. t., par les religieuses du Lys, des prieur et couvent de Clairlieu, O. de Clairvaux, de moitié d'une vigne dite la Garenne, située entre les deux chemins, à Mâlay-le-Roi ; plus, de l'aisance d'un pressoir et maisons pour reposer les vins ; de la 4^e partie de la saulsaie sur l'étang de Mâlay ; le tout légué autrefois au couvent de Clairlieu par feu Guy Legaigneur, de Mâlay. — Par cette vente, le prieur se réserve deux arpents de vigne près la chapelle de Mâlay. — Il se trouvait joint à l'acte inventorié une ratification par Gilles dit Hermand, Marie, sa femme, et Guiberte, sœur de feu Guy Legaigneur, de la donation faite par ce dernier.

Mai 1252. — Donation par Guibert, de Mâlay, à

Guillaume, son cousin, et à Gilles de Tranglier, d'un bois au-dessus de Mâlay-le-Roi.

Décembre 1252. — Acquisition passée devant Pierre, official de Sens, et Nicolas de Monet, bailli de Sens : par les religieuses du Lys, de Félix de Pontarlier et d'Isabelle, sa femme, d'une maison, cellier et dépendances en la paroisse Saint-Hilaire de Sens, moyennant 194 l. t.

Décembre 1253. Parchemin, Charte latine. — Acquisition devant l'official de Sens : par les dames du Lys, de Pierre de Châteauvieux, de Sens, et Félice, sa femme, des maison, grange, pourpris, vignes et appartenances qu'ils avaient à Mâlay, mouvant en censive et seigneurie du roi ; saussaie devant la maison, contenant arpent et demi, et 14 quareilles sur la rivière de Vanne ; plus 20 pièces de terre et une pièce de pré, contenant 24 arpents et demi, sises à l'Épinette de Pasqui, joignant la petite terre de la Maison-Dieu de Sens, à l'île Pêche-Véron, à la terre feu Thibaut, à la terre Jacques Challe, etc. ; plus 26 d. parisis de cens annuel à prendre à Mâlay le jour de l'Exaltation de la sainte Croix. Le tout moyennant 665 l. t. Lesdits biens assujettis aux cens et dîmes, mais exempts de tous fiefs et servitudes, si ce n'est la maison chargée d'un setier d'avoine, 2 pains et gélines de coutume annuelle, et la saussaie chargée de 3 setiers d'avoine, 6 pains et gélines aussi de coutume.

Samedi après Lætare, 1254. — Acquisition par les dames du Lys d'une maison à Mâlay, devant la maison desdites religieuses, provenant d'Étienne Juignes et d'Agnès, sa femme, moyennant 22 l. 10 s.

1254. *Parchemin, Charte latine.* — Donation devant l'official de Sens, par Guillaume, prêtre de la Chapelle, chapelain de feu Guy Le Gaigneur, de Mâlay-le-Roi, neveu du défunt, au profit des religieuses du Lys, de tout ce qui peut lui échoir dans la succession de son oncle, notamment d'un bois sis à Mâlay, entre les bois de Pasqui et les usages de Mâlay.

Janvier 1254, *Charte latine.* — Vente aux religieuses du Lys par Thomas, fils d'Hermand, et Marie, sa femme, de Mâlay, d'une terre joignant les corvées du roi et la terre de Hugon Charmiau, moyennant 11 l. 5 s. t.

Mars 1254. *Charte latine.* — Vente par Guillaume, prêtre de Noé, doyen de la ripaire de Vanne (?), Gilles, prêtre de Mâlay, et Renaud Ménard, de Tilly, exécuteurs testamentaires de feu Gilles Hermand, de Mâlay, au profit des dames du Lys : de 6 pièces de terre et une pièce de vigne, terroir du roi en la paroisse de Mâlay, lieux dits près la Croix, au Val Littré, devers Villiers, la Terre de Roche ; en tout 18 arpents et demi de roi, moyennant 84 l. t.

1254. *Charte latine.* — Acquisition par les dames du Lys de la veuve de Gilles Hermand de Mâlay, de tenures au terroir du roi à Mâlay, lieux dits près le Bordel des Lépreux, le Champ Saint-Martin, la Terre d'Emelinette, etc., moyennant 40 l. t.

1254. *Charte latine.* — Acquisition devant l'official de Sens, par les religieuses du Lys, de Guillaume de Dimion et Isabelle, sa femme, d'une pièce sur la rivière de Vanne, paroisse de Mâlay, franche de charges autres que la dîme et 1 d. p. de cens ; moyennant 40 l. t.

Décembre 1254. *Charte latine.* — Acquisition par les

dames du Lys, de Guillaume, prêtre, chapelain de feu Guy Le Gaigneur, son oncle, d'une terre entre Mâlay-le-Roi et Mâlay-le-Vicomte, joignant le chemin royal et la terre de feu Morel Bourguignon; moyennant 22 l. 5 s.

Juillet 1255. Charte latine. — Acquisition du même, d'un pressoir à Mâlay, pour 20 l. 5 s.

Acquisition de terres et vignes à Mâlay, provenant de Gilles Latour, dit le Palès, de Hugues, fils de Blanche, de Thomas, fils de feu Hermand, et d'Elisabeth dite la Belle, lieu dit le Champ de la Colombe.

Juin 1255. Charte latine datée de Melun. — Donation par le roi saint Louis aux dames du Lys qu'il a fondées, du bois de Mâlay-le-Roi, autrefois concédé moyennant 40 l. parisis de ferme annuelle, à feu Guy Le Gaigneur et à ses hoirs; à charge par les religieuses de servir cette rente de 40 l.

1256-1260. — Acquisitions de terres, vignes, maisons et prés, par lesdites religieuses, de Agnès Coëdeau, *citoyenne* de Sens, Pierre Clerc, son fils, Hugues de Mâlay, fils de Jocelin, etc.

Décembre 1260. — Remises de censives et redevances par le roi saint Louis aux religieuses du Lys, sur des biens à Mâlay, notamment sur ce qui fut à Pierre Vielcastel, de Sens, et à Hugon, dit Sergent; sous la réserve seulement de la justice.

1263-1296. — Acquisitions de terres à Mâlay par les dames du Lys: de Gilles Cimentier et consorts, du faubourg Saint-Jean de Sens; de Robert Cordubanier, de Mâlay; de Pierre dit Villars et Isabelle, de Mâlay-le-Vicomte; de Gilles le cordonnier, fils de feu Etienne de

Fontaine ; de Guillaume de Dijon, et Isabelle, *paroissiens* de Mâlay-le-Roi ; de Raoul de Villemor, clerc, et Pétronille, sa femme ; des héritiers de feu Humbert, dit Foace, de Saint-Pierre-le-Vif de Sens ; d'Etienne Paqui, dit le Riche ; de Jacques, dit le Campenois ; de Félix, de Mâlay-Saint-Pierre ; de Jean, dit le Médecin, fils de feu Remy Charles de Mâlay-le-Roi ; de P. Dubois, de Saligny, etc.

Ces actes sont passés devant l'official, devant Gilles Le Pelletier et Milles du Vieil-Marché, gardes du scel de la prévôté de Sens (1280), devant le prévôt, devant Jean Le Petit, garde-scel de la prévôté (1287), Guillaume de Dicy, garde-scel (1293), et Guillaume de Machault, id. (1296.)

1287. — Donation par dévotion, au profit des religieuses du Lys, par Etienne Raveneau, de Mâlay-le-Roi, d'une pièce de terre devant le Bourdel, à Mâlay.

1296. — Vente de maison à Mâlay, par Guillaume de Borron et Allix, sa femme, moyennant 15 l. t.

Juin 1306. *Charte latine*. — Donation aux religieuses du Lys, par Philippe-le-Bel, de 50 l. de rente perpétuelle sur la ferme du Bois de Mâlay, à condition de célébrer en leur église un anniversaire pour la reine Jeanne, et une messe du Saint-Esprit pour le roi, avec anniversaire après sa mort.

1341. — Vente devant Guillaume Le Pelletier, garde-scel de la prévôté de Sens, par Guillaume de Trignel, et Césile, sa femme, d'une vigne sise à Mâlay, moyennant 120 l. t.

23 *février* 1686. — Acquisition par les religieuses du Lys de 3 arpents de bois au finage de la Cave du Lys,

provenant des Carmélites de Sens, moyennant la remise d'un droit de lods et vente.

§ II. ÉCHANGES.

1266. — Échange entre les dames du Lys et la prieure de Saint-Antoine, près Sens, de terres sises à l'Épinette et au-dessus de Valvy, paroisse de Mâlay.

1273. — Autre, avec Isabelle de Parans, Pierre de la Ruelle, son fils ;

1340. Autre avec Thibault Matheau, etc.

§ III. DROITS SEIGNEURIAUX.

24 mars 1339. — Arrêt du parlement qui maintient les dames du Lys dans leur justice sur les bois et forêt de leur terre de Mâlay, contre les prétentions de Louis Sacrocésar, chevalier.

10 mars 1497. — Sentence de la prévôté de Sens, confirmant les droits de h. m. et basse justice des religieuses sur les bois, les hommes et femmes de leur terre de Mâlay-le-Roi, contre les prétentions des gens du roi.

3 janvier 1547. — Aveu et dénombrement par les dames du Lys : « ... Art. 24. Le taillis de Mâlay, contenant 300 arpents avec la justice, à elle donnés par le roi Philippe en 1306, au mois de juin. »

17 janvier 1666. — Bail de la terre, ferme et seigneurie de Mâlay, par les religieuses du Lys, moyennant 800 l. par an, plus 400 fagots à fournir au prévôt, et 100 s. t. pour les gages du procureur fiscal.

20 janvier 1669. — Aveu et dénombrement rendus au roi par les religieuses, comprenant à Mâlay la sei-

gneurie des Caves-Bois-le-Roi, consistant en cens, rentes, haute, moyenne et basse justice, etc.

21 *décembre* 1682. — Bail de la terre de Mâlay, moyennant 1,250 l. par an, plus les fagots, etc.

12 *avril* 1731. — Procès-verbal de visite des bois de Mâlay incendiés, appartenant à l'abbaye du Lys.

§ IV. BAUX A CENS ET RENTES.

25 *novembre* 1478. — Bail à cens devant Guillaume Poilesc, substitut juré de Gilles Odot, tabellion en la prévôté de Sens : biens à Mâlay, concédés à Barthélemy Pierraut, Tassin, Gauchart, etc.

4 *octobre* 1490. — Bail à cens d'une place nommée les Caves, paroisse de Saligny, et de 120 arpents de terre, moyennant 6 s. t. pour la place et 6 s. parisis par arpent de terre, à Jacques Naudet, laboureur à Saint-Clément.

1498-1515. — Autres baux au profit de Jacques et Jean Naudet, Pierre de Labbaye, seigneur de Chanteloup, etc.

§ V. BAUX A LOYER.

17 *mars* 1628. — Bail pour neuf ans, par les dames du Lys, à Jean Garnier et Jean Doze, des terres de Mâlay : 50 arpents 32 carreaux 1/2 de terre, 10 arpents 1/2 16 carreaux de pré, 300 arpents de bois taillis, le tout au finage et seigneurie des Caves, moyennant 900 l. t. par an.

20 *janvier* 1645. — Autre bail, avec location des cen-

sives et droits seigneuriaux du fief des Caves-Bois-le-Roi, moyennant 1,200 l. par an.

§ VI. ARPENTAGES ET PLANS.

15 octobre 1637. — Procès-verbal d'arpentage par Gilles Simon, arpenteur royal juré au bailliage de Melun, d'un bois aux Caves-Bois-le-Roi (305 arpents).

23 décembre 1686. — Procès-verbal d'arpentage par Joseph Potain, de Sens, des bois du Lys à la Cave et Mâlay, comprenant les ventes de Boquerans, du Chemin noir, les coupes de la vallée de Sureau, du Chêne au Cocu, de la Haute-Borne, etc. (316 arp. 33. p. 1/2.)

1694. — Plan des bois de Mâlay, en 4 coupes, par L. Jabot, arpenteur juré.

11 août 1731. — Déclaration par Nicolas-Zorobabel Nonat, procureur fiscal à Sens, à Olivier-François Ternelle, avocat en parlement, prévôt des dames du Lys, aux Caves-Bois-le-Roi, à l'occasion d'un incendie qui a éclaté ledit jour dans la vente des Boulins, alors exploitée par J. Béranger et ses ouvriers, et qui a dévoré 47 arpents 50 perches de bois.

11 septembre 1731. — Arrêt du conseil d'Etat, ordonnant de recéper les bois de Mâlay, appartenant aux dames du Lys, incendiés un mois auparavant.

§ VII. AVEUX.

13 décembre 1470. — Aveu et dénombrement rendus au roi par les religieuses du Lys, pour tous leurs biens, etc.

3 janvier 1547. — Aveu et dénombrement comprenant : le taillis de Mâlay-le-Roi, près Sens, consistant en 300 arpents avec justice, donnés par le roi Philippe en 1366 ;... audit Mâlay, le manoir, 60 arpents environ de terres et prés baillés à 89 ans pour 20 l. t. et 2 l. de cire ; droit de cens pouvant valoir 100 sols tournois ; le manoir et la seigneurie des Caves, contenant 108 arp. de terre baillés à 3 vies, moyennant 60 sols parisis.

20 janvier 1669. — Aveu et dénombrement comprenant de plus : fourneau à cuire tuiles et briques.

1727. — Déclaration au bureau du clergé de Sens des revenus que l'abbaye du Lys possède dans le diocèse :
« L'abbaye du Lys, près Melun, etc. La seigneurie des Caves-Bois-le-Roi, près Sens, avec 195 arpents de bois taillis, plus 65 arpents en réserve, coupés en 1720 pour la provision de Paris ; 50 arpents 33 carreaux 1/2 de terre, à Mâlay-le-Roi, et 30 arpents de bois taillis ; 10 arpents 1/2, 16 carreaux de pré à Mâlay ; des cens, rentes, lods et ventes ; haute, moyenne et basse justice et prévôté ; le tout loué moyennant 650 livres. »

§ VIII. PROCÈS.

24 mars 1339 (*Pièce latine*). — Arrêt du parlement rendu en faveur des Dames du Lys contre Louis de Sacréœur, chevalier, au sujet de la justice des bois et forêt de Mâlay.

17 janvier 1666. — Inventaire de production de pièces, pour l'abbesse du Lys, contre Barthélemy Gateau, leur fermier de la terre des Caves-Bois-le-Roi, au sujet d'arrérages de loyer. Pièces de procédure.

13 *février* 1753. — Procès entre les religieuses du Lys et maître Antoine de Mégret d'Etigny, chevalier, conseiller du roi en tous ses conseils, maître des requêtes ordinaire, intendant de police, justice et finances, seigneur de Theil et autres lieux, acquéreur de Charles Gédéon de Conquérant, seigneur de Joigny, et de Madeleine de Soisy, sa femme ; au sujet de l'acquisition sur saisie de moitié indivise de la terre de Málai-le-Roi, de Conemore ou la Madeleine et du fief de Dilo, et afin de distraire la moitié appartenant aux dames du Lys, à cause de leur seigneurie des Caves-Bois-le-Roi, etc. — Etat des titres fournis à M^{re} Louis Laurent de Cuffereau, seigneur de Travercy, et à M^{re} Gédéon de Conquérant ; notamment acquisition par les religieuses du Lys de P. de Vimy-Chartraut et sa femme, de maison et 32 arpents de dépendances (décembre 1253) ; — Charte de saint Louis, pour la remise des censives sur cette acquisition (décembre 1260) ; — Charte de Philippe (juin 1306) pour la remise de 50 l. de rente dues à cause de la ferme de Bois-Málai, etc.

20 *février* 1752. — Mémoire des habitants de Málai-le-Roi à l'intendant de la généralité, au sujet d'une taxe pour réparation de l'église, et de la part à imposer aux dames du Lys pour les travaux de la nef et du clocher. — Pouvoir donné au fermier des religieuses pour payer 1,132 l. 10 s. à M^{lle} de Grassin, à raison des réparations et construction à leur charge. — Réclamation contre une taxe supplémentaire pour augmentation des ouvrages.

§ IX. TERRIERS.

Terrier de la terre et seigneurie des Caves, proche Málav, dressé en 1669 par Bollogne, notaire à Sens; 1 vol. in-fº relié en parchemin, avec lettres royaux du 22 novembre 1668 et entérinement au bailliage.

30 déclarations; — en tout: 135 arpents 13 p. 1/4, chargés de 10 d. t. par arpent, plus une rente de 4 l. sur le moulin des Bénédictins de Saint-Pierre-le-Vif de Sens.

Pour extrait :

TH. LHUILLIER,

Secrétaire général de la Société archéologique
de Seine-et-Marne.

SUR DIVERSES SÉPULTURES

DÉCOUVERTES A L'ABBAYE DE SAINTE-COLOMBE

ET EN PARTICULIER SUR

UNE CROSSE EN BRONZE ÉMAILLÉ ET DORÉ.

*Rapport présenté à la Société archéologique de Sens,
le 3 mai 1869.*

MESSIEURS ,

L'église de Sainte-Colombe (1), entreprise par notre vénérable et regretté collègue, M. l'abbé Brullée, n'est pas encore prête à recevoir sa consécration ; mais les travaux, suspendus pendant quelque temps, viennent d'être repris avec activité. La crypte est terminée depuis longtemps, et vous avez tous pu en apprécier la beauté et l'effet saisissant. Le sanctuaire et le chœur attendent des voûtes et des vitraux, et voici que l'on creuse les fondations des autres parties de l'édifice.

Comme vous le savez, cette église s'élève sur le même emplacement que celles qui l'ont précédée ; aussi les fouilles ont-elles amené la découverte d'objets de diffé-

(1) L'abbaye de Sainte-Colombe est située à 2 kilomètres au Nord de Sens.

rents âges, que M. l'abbé Brullée se faisait un devoir et un bonheur de nous communiquer (1).

Les tranchées, que l'on vient de faire pour asseoir les dernières fondations de la nouvelle église, ont mis à découvert plusieurs sépultures. On devait s'y attendre, puisque les dimensions du nouvel édifice sont moindres que celles de la dernière abbatiale, et que les tranchées actuelles traversent le sol de l'ancien vaisseau. Deux cercueils de pierre furent trouvés l'un au-dessus de l'autre dans la tranchée faite pour le mur du sud. (Voir la planche n^{os} 5 et 6.) Ils ont été brisés et les débris employés comme moellons.

Quatre autres furent découverts à 2 m. 70 au-dessous du sol actuel, dans la tranchée destinée à recevoir le mur occidental. Ils reposaient sur un sol que la main de l'homme n'avait pas encore entamé, parallèlement les uns à côté des autres, comme l'indique la planche n^{os} 1, 2, 3 et 4..

Le premier est remarquable par la nature de la pierre dont il est fait, et par les gravures qui en ornent la tête. Il est creusé dans un bloc de grès très-poreux et présente les dimensions suivantes : longueur 2 m. 10 ; largeur à la tête 0 m. 78, aux pieds 0 m. 43 ; épaisseur 0 m. 09. Il était fermé par un couvercle de même nature un peu plus large et bombé. Ce couvercle a été brisé, il n'en reste plus qu'un fragment. Voir la planche n^{os} 7 et 8.

(1) Ces objets, et entre autres les premières pierres de la dernière abbatiale, posées en 1143 par l'abbé Théobald et l'archevêque de Sens Henri Sanglier, sont conservés précieusement ; mais nous regrettons qu'il n'en soit pas de même du cercueil de pierre attribué au roi Raoul qui reste exposé aux injures de l'air, et en ce moment, est utilisé par les maçons comme réservoir d'eau pour confectionner leur mortier.

A la tête de ce cercueil, une main inhabile a sculpté en relief trois croix légèrement pattées posées sur trois monticules, la médiane plus élevée que les deux latérales. Ces dernières supportent chacune une colombe tournée vers la croix du milieu qu'elles semblent becqueter. Voir la planche n° 8.

Les trois croix nous offrent un souvenir du calvaire. Quant aux colombes, elles sont une image des fidèles se désaltérant à la source de la vérité et de la vie, et en même temps elles sont aussi un emblème de la sainte, sous la protection de laquelle étaient placées ces sépultures. Je n'ose fixer d'une manière précise la date de ce monument; mais je le crois antérieur au VIII^e siècle.

Le tombeau de saint Calétric, évêque de Chartres, mort vers l'an 573 d'après les bollandistes, présente aussi trois croix pattées analogues à celles que je viens de décrire (1).

Le second cercueil, trouvé à gauche du premier, est de forme rectangulaire. Il a été taillé dans un bloc en pierre blanche et à peine dégrossi. On a pu l'exhumer tout entier comme le précédent; et les ossements qu'il renfermait ont été recueillis et réunis à ceux que l'on a trouvés dans le sol pendant les travaux. Son couvercle mieux travaillé avait la forme d'un demi-cylindre évidé, dont les bords reposaient sur un empatement assez large et dont la partie supérieure présentait un bandeau en saillie régnant dans toute la longueur. Ce couvercle a été aussi brisé, je n'en ai trouvé qu'un fragment.

(1) Inscriptions chrétiennes de la Gaule, par Ed. Le Blant, T. I, pl. 22, n° 139.

Un troisième cercueil de forme identique à celui-ci, mais avec une couverture plate, fut trouvé à côté des deux premiers ; il n'a pas été conservé. Les fragments ont servi de moellons.

Mais la découverte la plus précieuse, à cause des objets qui en proviennent, est celle d'un quatrième cercueil d'un travail aussi grossier que le second et le troisième. Il a été brisé dans la tranchée ; une partie des éclats ont été employés dans la maçonnerie, les autres sont restés engagés sous le sol.

Près du squelette, qui reposait dans cette sépulture, on a recueilli des débris d'une étoffe tissée d'or, un calice en plomb avec sa patène, et une crosse en bronze doré et émaillé.

L'étoffe provient des ornements sacerdotaux, étole ou chasuble du défunt, peut-être n'est-ce qu'un simple galon. Le calice et la patène, entièrement oxydés et déformés, appartiennent au type de celui de Hervée de Troyes, et sont identiques à ceux qu'on a déjà découverts dans de nombreuses sépultures de nos environs, à Sainte-Colombe même, à Saint-Sauveur-des-Vignes, dans la cathédrale.

Quant à la crosse, c'est un de ces admirables bijoux d'un travail exquis, dont l'apparition remonte au XI^e siècle, que l'on désigne sous le nom de crosses à tige fleuronnée et à fleur épanouie, et qui furent en usage jusqu'à la fin du XIII^e siècle.

Celle-ci se compose de cinq parties distinctes : la douille, le nœud, la volute, le fleuron et la couronne. Je vais successivement décrire chacune de ces parties.

La douille, haute de 0 m. 094, est ornée de huit filets

d'or dont les hélices contrariées engendrent douze losanges disposés sur trois rangs et huit triangles qui remplissent en haut et en bas les avides laissés par les losanges. Huit de ces losanges sont remplis par un émail d'un bleu pâle, sur lequel se dessinent des dragons d'or aux ailes éployées. Les quatre autres, avec lesquels ils alternent, sont d'un bleu plus foncé, et présentent des fleurs aux nuances variées et fondues, enveloppées par leurs tiges d'or gracieusement contournées. Les huit triangles sont opposés par la pointe à ces quatre derniers losanges, et sur l'émail de leur fond, qui est bleu foncé, se détachent des fleurons aux couleurs fondues, offrant du rouge, puis du bleu ou du vert foncé qui vire au blanc ou au jaune par toutes les nuances intermédiaires.

Le nœud a la forme d'une sphère aplatie en haut et en bas et renflée horizontalement. Son diamètre est de 0 m. 066, sa hauteur de 0 m. 050. Il présente quatre médaillons reliés par des quatre-feuilles. Les intervalles qui les séparent sont ornés de fleurons semblables à ceux de la douille. Sur les médaillons dont le fond est d'un bleu nuancé de blanc vers la partie supérieure, se détachent quatre anges gravés au trait sur un fond d'or. Ils sont nimbés et hissant de nuages qui cachent la partie inférieure de leur corps. Deux d'entre eux soutiennent de leur main gauche un livre appuyé contre leur poitrine ; les deux autres ont devant eux un pupitre sur lequel leurs yeux sont attentivement fixés.

La volute, dont la hauteur est de 0 m. 14, est faite de deux pièces symétriques rapprochées et soudées ensemble, comme on peut le voir par certain endroit où

l'oxydation a détruit la soudure. A sa naissance, elle a un diamètre un peu plus petit que celui de la douille, puis elle va en diminuant graduellement jusqu'au centre où elle se termine par un léger épanouissement. Alors les deux plaques se séparent et s'entrouvrent pour former comme les deux bractées opposées d'une fleur. L'émail, qui recouvre les deux premiers tiers de la longueur, est bleu nuancé de blanc vers la base ; et une tige volubile dorée s'élance, sur ce fond d'azur, en enveloppant de ses nombreux rinceaux des fleurs identiques à celles de la douille, puis des fleurs simplement dorées et ciselées. La courbure extérieure de cette volute est ornée d'une sorte de crête qui rappelle la forme d'un épi légèrement recourbé. Trois rameaux dorés sans émail servent à relier entre eux les différentes tours de la volute. Un quatrième plus important que les autres, joint le premier tour de spire avec la partie rectiligne, et s'entr'ouvre pour laisser apercevoir un fruit.

Le fleuron, qui termine la volute, est formé de trois grandes feuilles émaillées rouge, bleu et blanc, entre lesquelles naissent deux feuilles plus petites. Sur le tout se détachent les folioles du calice émaillées rouge, vert et jaune. Les extrémités des trois pétales principaux se terminent par des rameaux fructifères dorés semblables à celui dont il vient d'être question.

Enfin la couronne, qui relie la volute avec le nœud, a été remplacée ou mutilée par une main inhabile, assez téméraire pour entreprendre une restauration dont elle était incapable.

Un fragment de la hampe en bois subsistait encore ; son extrémité était encore entourée d'une bandelette de

linge qui avait servi à la maintenir dans la douille.

Cette crosse est presque identique à celle du musée d'Angers, trouvée dans un tombeau de l'église de Toussaint, dessinée dans le Bulletin des Comités en 1850(1), et reproduite avec des variantes sous le n° 89 dans le *Bâton pastoral* du R. P. A. Martin. Elle en diffère par les dragons qui rampent autour de sa douille, par la couronne et par la crête de la volute qui remplace douze petits crochets recourbés en arrière, et enfin par le dernier tour de spire qui est tout or, tandis que la volute de la crosse de Toussaint est entièrement émaillée, et ornée, à son extrémité supérieure, de quatre-feuilles et de globules d'or, qui se détachent sur l'émail.

La crosse de Sainte-Colombe est sans contredit un des plus beaux spécimens connus de ces bâtons pastoraux à tige fleuronnée et à fleur épanouie, que certains orfèvres du XII^e et du XIII^e siècles essayaient de substituer aux crosses à serpent. Ces dernières en effet rappelaient la verge mystérieuse que Dieu changea en serpent devant Moïse, et à laquelle il rendit ensuite sa forme primitive, pour en faire, entre les mains de Moïse et de son frère Aaron, l'instrument de sa puissance et du salut de son peuple (2). Tandis que les crosses à fleur épanouie rappelaient une autre verge mystérieuse, moins terrible que celle de Moïse, celle d'Aaron, que Dieu ordonna à Moïse de mettre pour la tribu de Lévi

(1) Bulletin du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, T. IV.

(2) Exode chapitre IV, 2, 3, 17 et 20. Chap. VII, 9, 10, 12, 15, 17, 19, 20. Chap. VIII, 16, 17. Chap. IX, 23. Chap. X, 13. Chap. XIV, 16. Chap. XVII, 5, 6, 9. Nombres. Chap. XX, 8, 9, 11.

avec les verges des princes des douze tribus d'Israël, dans le tabernacle de l'alliance devant l'arche du témoignage. Et Moïse les ayant mises devant le Seigneur, « trouva, le jour suivant, lorsqu'il revint, que la verge d'Aaron, qui était pour la famille de Lévi, avait fleuri ; et qu'ayant poussé des boutons, il en était sorti des fleurs, d'où, après que les feuilles s'étaient ouvertes, il s'était formé des amandes. » Nombres. Chap. 17, v 8.

C'était le signe auquel Dieu avait dit à Moïse qu'il reconnaîtrait l'élu de son choix pour le sacerdoce.

Deux autres crosses fournies par le diocèse de Sens peuvent être rapprochées de la crosse de Sainte-Colombe.

La première, publiée par Willemin, T. I, pl. 29, reproduite dans le *Bâton pastoral* du R. P. Martin, fol. 88, et dans le *Bulletin du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de la France*, T. IV, p. 459, aurait été, selon le texte de Willemin, qui s'était renseigné à Sens, trouvée dans le tombeau du vénérable Ataldus, archevêque de Sens, dans le chœur de la cathédrale (1). Or, ce pré-

(1) Les recherches que j'ai faites pour retrouver cette crosse ont été vaines. Elles m'ont seulement amené à la découverte du document suivant que je copie textuellement : « Le lundi 4 juin 1742, 10 heures du matin, en fouillant dans le sanctuaire de la cathédrale pour les fondations du grand autel, que M. Languet a fait reconstruire et qu'il a fait rapprocher de l'autel de saint Pierre, on a trouvé, sous une tombe de plomb, un corps dans un cercueil de pierre, dans sa situation naturelle, les pieds vers l'Orient, revêtu d'habits pontificaux formant une espèce de mosaïque, où on voyait des chiens et d'autres figures, une crosse de sapin, garnie de cuivre en haut et en bas, mais consumée par la rouille, avec ces mots autour de la douille en cuivre, caractères romains et en partie gothiques : PRIMA TRAHIT PLACIDOS PARS, PUNGIT ACUTA PROTERVOS. Au-dessus il y avait une autre inscription, dont une partie a été cassée :

lat mourut le 7 des calendes d'octobre 933 ; et le lieu de sa sépulture est resté incertain malgré l'inscription moderne qu'on lit sur une dalle du sanctuaire de Saint-Etienne, puisque cette sépulture était revendiquée par les chanoines de Saint-Etienne, les moines de Saint-Pierre-le-Vif et ceux de Sainte-Colombe (1). D'autre part, cette crosse, d'après le R. P. Martin, ne peut pas remonter à une époque aussi ancienne ; elle pourrait dater de la fin du XI^e siècle ou du commencement du XII^e siècle. Et M. le comte de Bastard pense que le style saxon de ce monument peut, sans trop d'hésitation, le faire attribuer à Thomas Becquet, archevêque de Cantorbéry.

On sait en effet que ce saint prélat, persécuté par

QUOS PUNGIT DAMNAT, QUOS TRAHIT ILLA BEAT. On y trouva aussi un anneau d'or et émaillé ; sur la plus grande face il y avait le monogramme A. D. P. et au côté opposé une croix toute simple dans un rond. On y trouva aussi un calice et une patène d'étain ; ce tombeau, qui renfermait tous ces divers objets, était plus étroit vers les pieds que vers la tête, il avait 6 pieds de long en dedans et était assez profond. »

« La crosse d'Ataldus, dont nous donnons ici le dessin quant au trait, était de cèdre, et le croison de cuivre rouge émaillé et doré. L'anneau d'or était soudé ; on a trouvé dans la crosse du vieux parchemin ; dans le tombeau, deux petits morceaux carrés d'étoffes brodées, dans un était une main qui avait ses deux doigts d'après le pouce étendus, et les autres fermés, et autour ces mots : MANUS DOMINI. Il y avait aussi des deux côtés de cette main un croissant et une fleur à quatre pétales ; dans l'autre pièce il y avait un agneau avec une croix et une bannière, et autour : *Agnus Dei qui tollis*. On trouva enfin dans le même tombeau deux aiguilles d'argent petites et fort noires » [Histoire manuscrite des archevêques de Sens, par J. Maucier, 1825, page 229.]

Rien ici n'indique que ce tombeau fut celui d'Ataldus plutôt que d'un autre prélat sénonais.

(1) Gallia Christiana, T. XIII et D. Mathoud. Catalogus archiepiscoporum senonensium.

Henri II, roi d'Angleterre, demanda asile à Louis-le-Jeune, roi de France; qu'il vint à Sens trouver le pape Alexandre III, exilé comme lui; et qu'il se retira d'abord dans l'abbaye de Pontigny, où il prit l'habit de saint Benoît. Les menaces formulées par le roi d'Angleterre contre l'ordre qui avait offert l'hospitalité au pontife persécuté, le déterminèrent à quitter Pontigny. Il revint à Sens, où il resta quatre ans, logé dans l'abbaye de Sainte-Colombe aux frais du roi de France. Il a pu laisser à Sens, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il y avait reçue, ses ornements et sa crosse. Et, de fait le trésor de la cathédrale de Sens a conservé, en souvenir de ce saint martyr, divers ornements sacerdotaux, dont voici la liste d'après un inventaire des premières années du dernier siècle : *Item sancti Thomæ Cantuariensis, episcopi et martyris, casula sericea coloris violacei, stolaque cum manipulo et alba, cui insunt ante et retro paramenta textili auro facta, necnon crismata ad stolam et manipulum appensa* (1). Il n'y est point question de crosse. Du reste, la relation, fournie par M. Maucier, au sujet de la découverte de cette crosse, vient détruire la supposition de M. de Bastard, sans permettre de préciser à quel archevêque de Sens on peut l'attribuer.

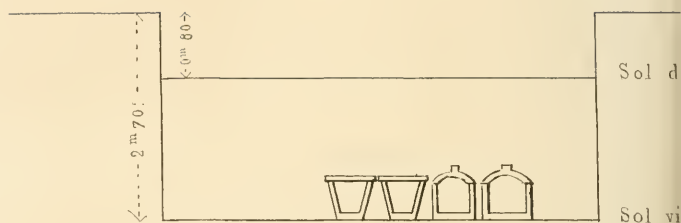
Je regrette de ne point trouver, concernant la découverte de cette tombe archiépiscopale, des détails plus circonstanciés, et je regrette plus encore de ne pouvoir indiquer ce qu'est devenue cette crosse. Je n'en ai retrouvé

(1) Ces divers objets sont conservés encore aujourd'hui dans une des vitrines du trésor de la cathédrale de Sens. On y voit en plus une mitre, un bonnet et une cordelière.

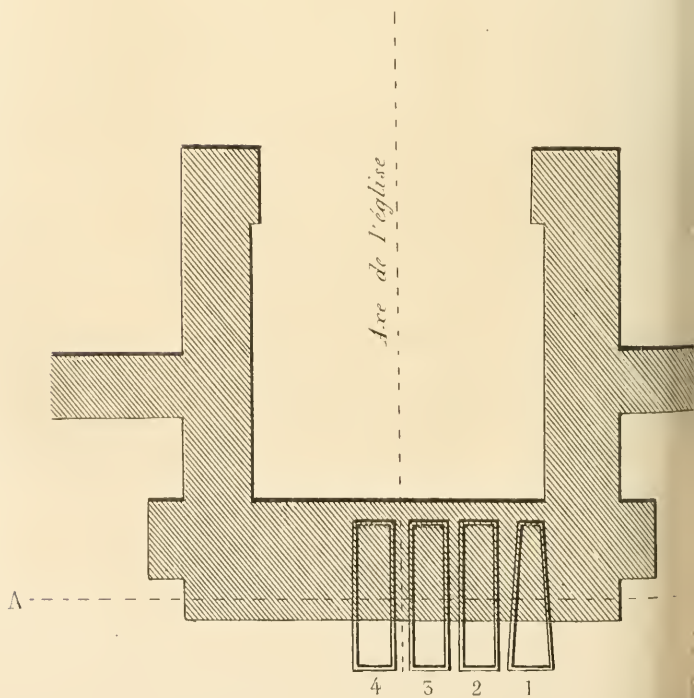
que le dessin conservé dans le manuscrit de M. Maucler. Ce dessin est-il celui qui a été communiqué à Willemin. On peut le croire. Le trait est le même, l'inscription donnée par le texte de M. Maucler manque sur l'un comme sur l'autre. Le dessin du manuscrit Maucler est colorié; mais nous avons quelques raisons de ne pas nous fier à l'exactitude des couleurs indiquées.

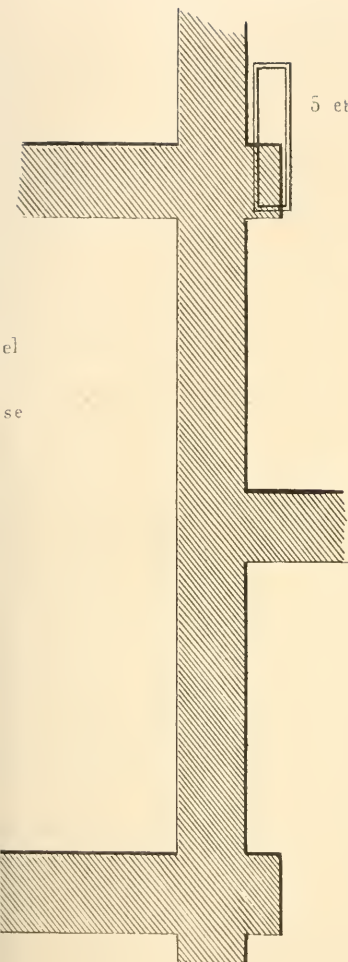
«Il est difficile, dit le R. P. A. Martin, de rien voir de plus animé que le mouvement de la tige de cette crosse, et de plus radieux que l'épanouissement de la fleur. Ne dirait-on pas que l'artiste a voulu lutter de pompe avec la description de Moïse : *Et turgentibus gemmis, eruperunt flores qui foliis dilatatis in amygdalas deformati sunt*. Num. XVII, 8. Seulement la verve de l'artiste n'est pas encore modérée dans son élan par la juste mesure sans laquelle le goût éclairé ne saurait être satisfait.» Cette juste mesure nous croyons la trouver dans la crosse de Sainte-Colombe.

La seconde crosse, fournie par le diocèse de Sens, a été trouvée en 1856 dans le tombeau de Jean de Chantlay, évêque du Mans, mort en 1291 et inhumé dans l'abbaye de N. D. de Prully ou Preuilly. Cette crosse, reproduite au tiers de sa grandeur dans le travail de M. de Bastard, est de celles qui rappellent la verge de Moïse. La volute émaillée et fleuronée, et ornée d'une crête à dentelures fines et rappelant des écailles, se termine par une tête de serpent à l'attitude menaçante. Le nœud est garni d'anges analogues à ceux de la crosse de Sainte-Colombe, et la douille est couverte d'entrelacs et de fleurons. Il semble que l'orfèvre ait voulu rappeler à la fois les deux verges mystérieuses, en remplaçant

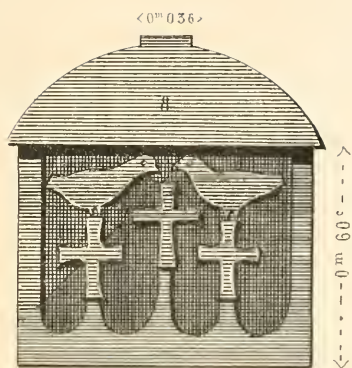


Section suivant AB





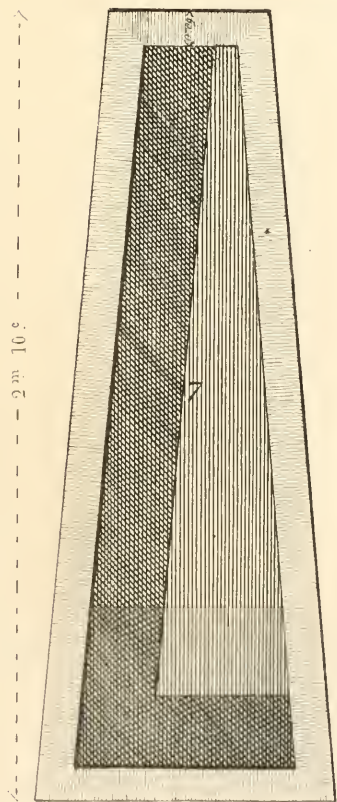
5 et 6



<0^m 036>

8

0.60 m



<0^m 079>

7

2 m

0.78 m

les écailles du serpent par des fleurs, mais ce n'est là qu'un timide essai.

Dans la crosse de Sainte-Colombe, la volute n'est plus un souvenir du serpent ; c'est la courbe gracieuse de certaines inflorescences, tout y est fleurs et feuillages, et la tête du serpent a fait place à la fleur tripartite qui s'épanouit et donne des fruits, c'est toujours le symbole de la puissance divine ; mais l'image en est plus agréable. La crête qui régnait tout le long du dos du serpent est rebroussée et transformée en une sorte d'épi ; elle peut ainsi rappeler la jeune fronde du palmier.

Suivant quelques archéologues, le nœud qui relie la volute à la douille est le symbole du Messie envoyé pour réconcilier l'homme avec son créateur. Les anges, qui décorent les quatre médaillons de ce nœud, sont l'emblème des vertus qui doivent briller dans celui qui la tient entre ses mains comme marque de son autorité. Deux anges portent l'Evangile et deux autres le publient ; ils sont tournés vers les quatre points cardinaux. Porter et publier l'Evangile aux nations des quatre vents du monde, n'est-ce pas la mission des apôtres et celle de leurs successeurs ?

Enfin les quatre dragons qui voltigent autour de la douille caractérisent la vigilance avec laquelle les évêques et les abbés doivent veiller sur le troupeau dont la garde leur a été confiée, la fidélité avec laquelle ils doivent conserver, sans l'altérer, le trésor de la vérité dont ils sont les dépositaires, et la prudence dont ils doivent user à l'égard des pécheurs.

Je voudrais, en terminant, pouvoir dire à qui cette

crosse a pu appartenir, et quels personnages renfermaient les tombeaux ; mais les documents que j'ai pu réunir jusqu'à présent sont insuffisants. La série des abbés de Sainte-Colombe donnée par M. l'abbé Brullée, dans son histoire de cette abbaye, présente des différences nombreuses avec celle du *Gallia Christiana* jusqu'à la fin du X^e siècle ; et la liste des personnages marquants indiqués par le même auteur comme ayant reçu les honneurs de la sépulture dans le monastère est incomplète. Le lieu de ces sépultures n'est pas indiqué et le plan de l'ancienne église fait défaut.

S'il fallait attribuer à l'un des abbés de Sainte-Colombe, cette crosse, dont les semblables ont été, d'après M. le comte de Bastard, en usage du commencement du XII^e siècle jusqu'à la fin du XIV^e, on pourrait la considérer comme ayant appartenu à l'abbé Henri I^{er}, qui en 1252 reçut du pape Innocent IV le privilège d'officier pontificalement, avec les insignes de la dignité épiscopale. Mais on sait que la crosse n'est pas comprise dans l'énumération que les souverains pontifes font de ces insignes en accordant de tels privilèges, et cela par la raison que depuis le VII^e siècle et peut-être antérieurement, les abbés, au jour de leur consécration, recevaient la crosse des mains de l'officiant, et nous trouvons dans un pontifical sénonais du XIII^e siècle, conservé à la bibliothèque de Sens, la formule suivante qui accompagnait la remise de la crosse à un abbé : *Accipe baculum pastoralitatis quem preferens caterve tibi commisse ad exemplum juste severitatis et correctionis.*

D'ailleurs la crosse de Sainte-Colombe, par l'état

dans lequel elle se trouve, montre qu'elle a fait un long service et probablement appartenu à plusieurs abbés ; car diverses cassures aux petits crochets qui relient entre eux les tours de la volute et le raccommodage de la couronne annoncent des accidents arrivés pendant l'usage et non des détériorations produites par un ensevelissement séculaire.

Dans la tombe où elle se trouvait, les crues de la rivière pouvaient seules agir sur elle, en pourrissant la hampe de bois et en recouvrant l'émail et le métal de sédiments calcaires et d'une oxydation qui rendaient fort difficiles à voir tous les détails qu'à force de patience j'ai pu découvrir et dessiner pour vous en donner un aperçu.

G. JULLIOT.

EXTRAIT

DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 3 Janvier 1866.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Préfet de la Seine-Inférieure tendant à obtenir de la société un échange de publications avec la Commission d'Antiquités instituée par l'administration dans son département. Cette demande est accueillie favorablement.

M. le Président donne lecture de deux lettres de S. Exc. M. le Ministre de l'instruction publique ; la première accuse réception des exemplaires du *Catalogue des Inscriptions du Musée Gallo-romain de Sens* destinés aux sociétés savantes ; par la seconde S. E. accorde à la Société une subvention de 300 fr.

M. le Maire, président de la commission des hospices, dépose sur ce bureau un exemplaire de l'*Inventaire des Archives hospitalières antérieures à 1790*.

Sur la proposition de MM. Déligand, Giguët et Provent le titre de membre titulaire est conféré à M. de Caze, sous-préfet de Sens et membre d'honneur.

M. de Caze offre à la société une petite statuette en bronze représentant un enfant assis et qu'il croit d'o-

rigine gallo-romaine. Cette statuette a été trouvée sous le pavage de la rue Saint-Didier. A ce don, M. de Caze ajoute un grand bronze d'Hadrien au revers DACIA trouvée dans les terrassements de la nouvelle sous-préfecture.

M. Julliot dépose sur le bureau divers fragments de poterie rouge trouvés au Clos-de-Bellenave par les cantonniers de la ville et un petit bronze de Valentinien au revers GLORIA ROMANORUM, offerte par M. Sévelle avec une médaille religieuse.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'une note qui complète son travail sur le *Séjour du Pape Alexandre III à Sens* et d'un extrait de notes historiques insérées aux registres paroissiaux de Thorigny.

Séance du 5 Février 1866.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président donne lecture 1^o d'un passage de la Revue des sociétés savantes relatif au tome 8 du bulletin de la Société archéologique de Sens,

2^o de la circulaire de S. E. M. le Ministre de l'instruction publique relative à la réunion des sociétés savantes à la Sorbonne.

Le catalogue de la vente après décès des collections de M. Pernot, peintre à Vassy et membre correspondant, est déposé sur le bureau.

M. Bréan, ingénieur à Gien, présenté par MM. Julliot, Hamblot et Lallier, M. Légier, percepteur à Thorigny, présenté par MM. Cornat, Bonnard, Carlier et

Boudin, et M. Damien, présenté par MM. Lefort, Tonnellier et Roblot sont admis comme membres correspondants.

M. Lallier donne lecture de la Charte d'affranchissement donnée aux habitants de Villemanoché par Héloïse, dame de Chaumont, et Pierre des Barres son fils.

M. Philippon lit au nom de M. Julliot une notice sur les cloches de la cathédrale de Sens.

M. l'abbé Prunier continue la lecture qu'il a commencée à la dernière séance.

Séance du 5 Mars 1866.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président donne lecture de la circulaire de M. de Caumont concernant le congrès des délégués des sociétés savantes, session de mars 1866.

M. le Président annonce l'ouverture d'un congrès archéologique international organisé par l'Académie d'Archéologie de Belgique de concert avec la Société Française d'archéologie pour le 12 août 1866.

M. le Président rappelle la circulaire ministérielle concernant les réunions de la Sorbonne, invite les membres qui auraient quelques lectures à y faire, à vouloir bien remettre au plus tôt leurs manuscrits; et prie MM. Genouille et Julliot de vouloir bien représenter la société à ces réunions.

M. le Secrétaire offre au nom de M. Marcotte de

Quivières, conservateur des eaux et forêts à Pau, un vase de verre trouvé dans les sablières de Gisy-les-Nobles, où déjà l'on a rencontré plusieurs sépultures anciennes.

Séance du 2 Avril 1866.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. Lallier analyse un ouvrage de M. Lecoy de la Marche intitulé : Coutumes et Péages de Sens.

M. Julliot offre à la société :

1° Une meule de moulin à bras en granit trouvée à Saint-Paul-lès-Sens dans les fondations de la maison de M. Querelle.

2° Une petite hachette en jade poli parfaitement conservée et un fragment d'une autre. Ces deux objets ont été trouvés dans la plaine Champbertrand non loin de la Motte-du-Ciar.

3° Un cachet en cuivre de forme ronde et d'un diamètre de 0 m. 016. Il représente une lancette entrouverte placée dans le champ et la légende : S. I. COLIN BARBIER.

4° Un autre cachet également en cuivre, de forme ronde et d'un diamètre de 0 m. 029. Le champ est rempli par une croix cantonnée de quatre molettes sans indication qui puisse donner la couleur des émaux. La légende qui l'entoure est : S. MIRCALDI D'ECILAICO MILITIS.

5° Deux vases trouvés dans des sépultures à Mâlay-le-Roi.

L'ordre du jour appelle le renouvellement du bureau; mais les membres titulaires présents n'étant qu'au nombre de dix-neuf et ne constituant pas la majorité absolue, les élections sont remises à la prochaine séance.

Séance du 7 Mai 1866.

PRÉSIDENCE DE M. BUZY, VICE-PRÉSIDENT.

Le renouvellement du bureau ajourné à la dernière séance devait être fait aujourd'hui; mais prenant en considération le désir plusieurs fois exprimé par divers membres de la société, de voir abréger cette opération qui chaque année remplit une séance, le bureau propose de modifier l'article XIII du règlement et de ne renouveler chaque année qu'une partie des membres du bureau ou bien de ne faire des élections nouvelles et totales que tous les deux ou trois ans. Cette proposition sera discutée à la séance prochaine.

La parole est donnée à M. Déligand qui donne lecture d'une *Notice historique sur le rû de Mondereau*.

Séance du 4 Juin 1866.

PRÉSIDENCE DE M. BUZY, VICE-PRÉSIDENT.

M. le Secrétaire dépose au nom de M. Humblot une lame d'épée trouvée près d'Etigny, et divers objets trouvés dans des fouilles exécutées près du pont de Joigny : huit clefs anciennes en fer et en bronze, un compas en fer, et un robinet en bronze.

M. Julliot dépose sur le bureau un couteau de l'époque de la renaissance et de style allemand trouvé dans les déblais provenant des voûtes de la cathédrale.

M. Duquenelle, membre de l'Académie de Reims, présenté par MM. Buzy, Genouille et Julliot est admis au nombre des membres correspondants ainsi que M. Lecoy de la Marche, archiviste aux Archives de l'empire, présenté par MM. Lallier Buzy et Julliot.

M. le Président donne lecture d'une circulaire qu'il a reçue de Rouen et tendant à obtenir de la société une souscription pour le rachat d'une tour dite de Jeanne-d'Arc, ancien donjon du Vieux-Château de Rouen. La souscription s'adresse à toute la France ; elle est patronnée par le conseil municipal de Rouen qui s'est inscrit pour une somme de 25,000 francs. Le bureau propose à la société d'adhérer à cette souscription pour un chiffre qui sera fixé à la prochaine séance.

L'ordre du jour appelle la révision de l'article XIII du règlement ainsi conçu : Les membres du bureau sont élus au scrutin secret et renouvelés tous les ans à la séance d'avril. Les membres sortant peuvent être réélus.

Il résulte de la discussion soulevée à ce sujet qu'une nouvelle modification apportée à un article du règlement rendra impossible aux nouveaux membres l'exécution d'articles disséminés dans les procès-verbaux. La société décide que l'on procédera cette année au renouvellement du bureau suivant les anciens usages, et que le bureau reste chargé de réviser entièrement le règlement, comme il en avait déjà été chargé dans la séance du 4 février 1861.

Le scrutin ouvert pour le renouvellement du bureau donne les résultats suivants :

Président,	LALLIER.
Vice-président,	BUZY.
Secrétaire,	G. JULLIOT.
Pro-secrétaire,	PHILIPPON.
Archiviste,	MAURICE.
Vice-archiviste,	PROU.
Trésorier,	JACQUEMUS.

Séance du 2 Juillet 1866.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

Le titre de membre correspondant est conféré à M. A. Forgeais sur la présentation de M. Déligand, maire de Sens, et celle du bureau de la Société.

M. Leseur, architecte à Sens, est nommé membre titulaire sur la présentation de MM. Julliot, Buzy et Perrin.

M. le Président annonce pour le 11 août prochain l'ouverture d'un congrès scientifique à Douai.

M. Jacquemus offre à la société une médaille grand module commémorative de la construction de l'hôtel-de-ville de Lyon : l'une des faces représente l'édifice avec la légende : ANNO DOMINI MILLESIMO SEXCENTESIMO QUADRAGESIMO SEXTO DIE QVINTA MENSIS SEPTEMBRIS. Et en exergue sur une banderolle : une échelle de proportion sur laquelle on lit : REIGLES 1. 10. 20. 30. 40 PIEDS.

L'autre face est remplie par l'inscription suivante :

DEO OPT. MAX. AVSPICE
REGNANTE LUDOVICO XIII.
A DEO DATO, MAGNIS MAIORIBVS
MAIORE, ANNA AVSTRIACA, PRINCIPIBVS
RETRO FÆMINIS LONGE EXCELLENTIORE
REGIS IMPVBERIS NOMINE REGNVN
ADMINISTRANTE, NIC. DE NEVFVILLE
MARCH. VILLAREGIO LVDGD. PROV. MODERANTE
EODEMQVE EDVCATIONI REGIÆ PREPOSITO,
CAM. DE NEVFVILLE ATHENÆI ABBATE, PROREGE
PERILLVST. VIR P. DE SEW BARO DE FLECHERES
SANCTIORIS CONSILII REGIS CONSIL. IN LVGD. CVRIA
PRIMARIVS PRÆTOR SECVNDVM MERC. PRÆFECTVS,
NOBILES IO. VIDAVD D. DE LA TOVR IO. DE MOVLCEAV
VRBIA SECRETIS, REM. SEVERAT MILITVM
TRIBVNVS FR. BASSET, CIVES ET COSS. COMITALIS
HVIVS BASILICÆ QVE LVGD. DECEAT CIVITATEM
PARTIBVS OMNIBVS TVM AD ORNAMENTVM
TVM AD VSVS PVBLICOS REQUISITIS VT PAR
ERIT ABSOLVTÆ IDEAM PROPOSVERVNT
FVNDAMENTA IECERVNT ET
LAPIDEM HVNC INITIALEM
SOLEMNITER
POSVERVNT.

M. de Caze offre, au nom de M. L. de Fontaine un exemplaire du Coran imprimé dans l'Inde et rapporté du Sénégal.

L'ordre du jour appelle une discussion sur la proposition de souscrire en faveur du rachat de la tour de Jeanne d'Arc à Rouen. La Société décide qu'il y a lieu de souscrire ; mais vu l'état de ses finances, elle borne à 25 francs le chiffre de sa souscription.

M. le Président rappelle que depuis longtemps les Sociétés de Sens et d'Auxerre étaient dans l'usage de tenir chaque année une séance publique alternativement à Sens et à Auxerre, que depuis trois ans aucune réu-

nion n'a eu lieu à Sens, et que cependant il est bon de ne pas laisser tomber en désuétude ces réunions scientifiques et littéraires qui sont le lien et la vie des sociétés de province. Il propose donc à la Société archéologique de tenir une séance publique dans les premiers jours de novembre prochain et d'inviter à cette réunion les membres de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne et de la Société d'études d'Avallon.

Le bureau a pensé que le mois de novembre serait préférable à toute autre époque, parce que alors les rentrées seront faites partout, et que les jours seront assez longs et assez beaux pour permettre aux Avallonnais et aux Auxerrois de faire le voyage.

La proposition est adoptée et le bureau chargé d'étudier la question de savoir s'il ne serait pas intéressant et utile d'organiser soit quelques chœurs de musique ancienne, soit une exposition artistique et archéologique, comme cela s'est fait à de précédentes réunions.

M. l'abbé Prunier commence la lecture d'un travail intitulé : *Essai sur les enfants de chœur de Sens*.

Séance du 6 Août 1866.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président donne lecture d'une circulaire de M. Leysenne, secrétaire général du Congrès archéologique qui doit s'ouvrir à Nice dans le courant de janvier.

M. le Président signale dans l'*Almanach de l'Archéologue* un article rempli d'inexactitudes concernant le Musée lapidaire de Sens.

M. le Président offre, au nom de M. Vignon, une série de dessins de diverses pierres sculptées trouvées dans les murs de ville pendant le séjour de M. Vignon à Sens. M. Vignon a accompagné ces dessins d'une note dont M. le Président donne lecture. La Société prie M. le président de vouloir bien transmettre ses remerciements à M. Vignon.

Le R. P. Cornat commence la lecture d'un travail considérable contenant en résumé tous les documents concernant la partie de l'ancien diocèse de Sens limitée par le département de l'Yonne, qui se trouvent dans la Patrologie de Migne, 221 vol. in-4°. La séance se termine par une longue discussion concernant l'exposition d'objets d'art que l'on doit organiser pour la séance de novembre et dans laquelle on espère voir figurer cinq toiles de Jean Cousin appartenant à M. Bouvyer, receveur principal à Agen.

Séance du 15 octobre 1866.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

En l'absence de M. le Secrétaire, retenu chez lui pour cause de maladie, M. le Pro-secrétaire est chargé de rédiger le procès-verbal de la séance.

M. le Président donne lecture 1° des sujets mis au concours par la Société académique de Saint-Quentin ; 2° d'une lettre de remerciements adressés par le Comité central de souscription pour le rachat de la tour de Jeanne d'Arc ; 3° d'une lettre de M. Lecoy de la Marche, qui remercie la Société de l'avoir nommé membre correspondant : 4° d'une lettre de M. Maurice,

archiviste, qui exprime ses regrets de ne plus pouvoir prendre part aux travaux de la Société, par suite de son prochain départ.

MM. Déligand, Boudin et Philippon présentent, comme membre titulaire, M. Compérat, docteur-médecin à Sens.

MM. Déligand, Carlier et Leclair présentent comme membre titulaire M. l'abbé Vivien, docteur en théologie, chapelain de l'Hôtel-Dieu de Sens.

MM. Lallier, Cornat et Bonnard présentent comme membres correspondants : M. l'abbé Séguin, curé de Villeneuve-la-Guyard, et M. l'abbé Viardot, aumônier de l'Hôtel-Dieu de Tonnerre.

Il sera statué sur ces présentations à la prochaine séance.

M. le Président annonce qu'il a reçu de M. Challe, président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, et de M. l'abbé Gally, président de la Société d'études d'Avallon, des lettres qui assurent à la Société archéologique de Sens le concours de ces deux compagnies pour la séance publique de novembre prochain.

La question d'une exposition d'objets d'art et d'antiquité est de nouveau examinée et admise en principe. Une commission, composée de MM. Salleron, Petipas, Rolland, Duchemin et Fillemin, est chargée d'en préparer et d'en surveiller les détails.

Provisoirement la Société fixe la date de la séance publique au 22 novembre, si ce jour convient à S. G. Monseigneur l'Archevêque, membre d'honneur qui doit en être le président.

Le R. P. Cornat continue la lecture commencée à la dernière séance.

Séance du 5 novembre 1866.

PRÉSIDENTE DE M. LALLIER.

MM. Prunier et Gouyer, membres correspondants, assistent à la réunion.

M. le docteur Compérat et M. l'abbé Vivien sont élus membres titulaires, et M. l'abbé Séguin, ainsi que M. l'abbé Viardot, sont élus correspondants.

MM. Lallier, Duchemin, Humblot et M. l'abbé Brissot présentent comme membre titulaire M. l'abbé de Champgobert.

MM. Lallier, Duchemin, Jacquemus et Tonnellier présentent comme membre titulaire M. Brissaud, juge de paix.

M. Bréan, membre correspondant, fait hommage d'un moulage d'une terre cuite trouvée sur le chemin perré près de Gien.

M. le Président donne lecture de quelques lettres concernant la séance du 22 courant. Les lectures annoncées seront suffisantes pour remplir la séance, et Monseigneur l'Archevêque accepte la présidence si sa santé lui permet de venir à la réunion.

Séance générale du 22 novembre 1866.

PRÉSIDENTE DE M. LALLIER.

Prennent place au bureau : à droite du Président

M. Challe, président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne ; M. Pichenot, vicaire général ; M. Quantin, archiviste de l'Yonne ; M. Giguet, M. Buzy, M. Philippon et M. Monceau ; à gauche, M. Delligand, maire, membre d'honneur ; M. Chérest, vice-président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne ; M. Prou et M. Jacquemus.

Se sont excusés de ne pouvoir assister à la séance : MM. Larabit, sénateur ; Doucet, membre du Conseil général de l'Yonne ; Leroy, membre correspondant à Melun ; Blin, professeur au collège d'Auxerre ; l'abbé Tridon, de Troyes ; le duc d'Albert de Luynes ; Monty, recteur de l'académie de Dijon, et la Saussaie, recteur de l'académie de Lyon, qui fait hommage de son *Histoire du Château de Blois*.

M. le Président annonce que par suite du mauvais état de sa santé, Monseigneur l'Archevêque s'est vu dans la nécessité de renoncer à la présidence de cette réunion. Il lit ensuite une lettre de M. le Préfet, que ses nombreux travaux retiennent à la préfecture. Un événement de famille retient chez lui M. le sous-préfet de Sens.

M. Bréan, membre correspondant à Gien, qui assiste à la séance, offre une tuile romaine trouvée dans les fouilles faites près de Gien.

M. Lallier offre un exemplaire de la seconde édition de l'*Ilias latina*, par M. Lallier, ancien vicaire général et chanoine de Sens.

MM. Quantin et Chérest font également hommage du premier volume des *Lettres de l'abbé Lebœuf*.

M. Quantin donne lecture d'un travail intitulé : *Origine des Archives du Sénonais*.

M. Déligand lit quelques passages de sa *Notice sur Jean Cousin*, notamment en ce qui concerne les person-nages dont les portraits sont exposés.

M. le docteur Fillemin lit au nom de son frère un travail intitulé : *Considérations sur la cathédrale de Séville et la mosquée de Cordoue*.

M. Giguet donne lecture d'un travail : *Sur l'eau potable*.

M. Buzy lit une poésie intitulée : *L'Ile d'Yonne*.

M. Lallier lit un mémoire sur le prix des façons de la vigne au XVI^e siècle.

M. Prunier donne lecture d'une *Notice sur le R. P. Chapet, d'Auxerre*.

Enfin M. l'abbé Vidot clot la séance par une lecture sur le sens des mots *sacerdoce et prêtre*.

Après la séance, l'Assemblée se répand dans les salles d'exposition.

Séance du 3 décembre 1866.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique, qui continue pour cette année la subvention de 300 francs, précédemment accordée.

M. l'abbé de Champgobert et M. Brissaud, juge de paix, sont à l'unanimité élus membres titulaires de la Société.

MM. Loriferne, Roblot, Lefort, Prou et Philippon présentent comme membre titulaire M. Alfred Tonnelier, avoué à Sens.

MM. Tonnellier, Loriferne, Roblot, Boudin, Prou et Philippon présentent également comme membre titulaire M. Charlochet.

M. le Président dépose sur le bureau une empreinte de sceau (Joseph Wistzky) offerte par M. Chailley, de Villeneuve-l'Archevêque ; 2° un plomb de la manufacture royale de velours de Sens, offert par M. Prou.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un travail sur la trouvaille faite par un habitant de Saint-Martin-sur-Oreuse, sur le territoire de cette commune, de 32 pièces pour la plupart monnaies de Genève de 1551 à 1567. Au nom de l'auteur de la trouvaille, il fait hommage de quatre de ces pièces.

M. l'abbé Cornat continue la lecture de la liste des documents relatifs au diocèse de Sens et contenus dans la Patrologie de Migne.

Séance du 7 janvier 1867.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. Victor Petit, membre honoraire, fait hommage d'une lithographie qu'il vient de publier représentant le panorama de la ville de Sens.

M. Déligand fait également hommage de divers échantillons de géologie et du moulage d'un meneau placé à l'une des fenêtres du palais synodal.

M. l'abbé Carlier offre au nom de M. Charpentier de Sergines une lettre autographe de Louis XVI adressée à Necker et conçue en ces termes :

Versailles, 16 juillet 1789.

Je vous avois écrit monsieur que dans un temps plus calme je vous donnerais des preuves de mes sentiments, mais cependant le désir que les Etats Généraux de la Ville de Paris témoigne m'engage à hâter le moment de votre retour. Je vous invite donc à revenir le plus tost possible, reprendre auprès de moi votre place. Vous m'avez parlé en me quittant de votre attachement, la preuve que je vous demande est la plus grande que vous puissiez me donner dans cette circonstance.

LOUIS.

MM. Tonnellier et Charlochet sont admis à l'unanimité comme membres titulaires.

MM. Julliot, Buzy, Déligand, Philippon et Al. Dubois présentent en qualité de membre titulaire M. Mauroy, propriétaire à Sens.

M. le Maire, présent à la séance, annonce que la famille Sallot de Montacher vient de lui envoyer, pour être réintégrés dans les archives de la ville, divers titres et chartes restés en sa possession depuis de nombreuses années. Parmi ces chartes se trouve l'acte de fondation des marchés du lundi daté de 1511; une autre pièce datée de 1773 constate la démolition de la grosse tour; d'autres concernent le collège, l'ancienne fontaine de la ville, etc.

M. le Président remercie M. le Maire de cette communication.

M. l'abbé Prunier dépose sur le bureau une série de monnaies et jetons trouvés à Saint-Clément et demande si la Société désire les acquérir.

M. l'abbé de Champgobert lit un mémoire intitulé : *Utilité de l'Archéologie.*

Séance du 4 février 1867.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Chauvelot, maire de La Villeneuve-au-Roi (Haute-Marne) annonçant la découverte sur le territoire de sa commune, d'un trésor de monnaies gauloises dont le catalogue a été dressé par M. de Saulcy. La Société serait désireuse d'enrichir son médaillier d'une série de ces monnaies ; mais elle ne peut accepter les conditions faites par M. Chauvelot.

M. Prou, président du tribunal de Châteaudun, ancien président de la Société, qui, par suite de son éloignement de Sens avait été nommé membre honoraire, annonce qu'il vient prendre sa retraite à Sens et exprime le désir d'échanger son titre contre celui de membre titulaire. Un vote n'est pas jugé nécessaire, M. Prou rentrera dans ses droits anciens.

Dans la même lettre M. Prou demande à la Société si elle consentirait à échanger ses publications avec la Société Dunoise récemment fondée. Cette proposition est acceptée.

M. Julliot offre à la Société cinq carreaux en terre cuite émaillée provenant du château de Cudot ; les dessins de plusieurs de ces carreaux sont encore inédits.

M. Amb. Dubois propose à la Société l'acquisition d'un florin d'or trouvé au Champ d'Allou près de la fabrique de noir animal. M. Dubois est autorisé à faire cette acquisition.

M. Mauroy est admis à l'unanimité comme membre titulaire.

MM. Lallier, Dubois et Julliot présentent en qualité de membre titulaire M. Ch. Roy, sous-préfet en disponibilité.

M. l'abbé Prunier signale à la Société la découverte d'un trésor composé de monnaies françaises, anglaises et autrichiennes à Douchy (Loiret). Ces monnaies ont été acquises par un horloger de Sens avec lequel M. le Secrétaire est chargé de négocier l'acquisition d'une série de ces monnaies.

Le R. P. Cornat continue la lecture de son travail sur la Patrologie de Migne, et d'une dissertation sur l'emplacement de Juilly-les-Nonains qu'on place tantôt à Juilly-le-Châtel, tantôt à Juilly-sous-Ravières.

Séance du 4 mars 1867.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique fixant au 27 avril la distribution des récompenses accordées aux sociétés savantes des départements. Cette distribution sera précédée de 4 jours de lectures publiques les 23, 24, 25 et 26 avril.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. de Caumont fixant au 15 avril prochain l'ouverture de la 34^e session du Congrès scientifique de France.

M. le Président annonce à la Société la mort de l'un de ses membres honoraires, M. le vicomte de Cussy.

M. Roy est admis à l'unanimité comme membre titulaire.

M. Déligand offre à la Société : 1° un petit bronze de Valentinien ; 2° un cachet dont la gravure représente une chèvre ; et 3° une médaille commémorative du voyage de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice à Auxerre.

M. Julliot donne lecture d'une note sur le trésor de Douchy et sur le choix qu'il a fait d'une série de ces pièces pour le médaillier de la Société.

Le trésor de Douchy se composait de 93 pièces d'or et d'un anneau également en or.

Les pièces se répartissent ainsi : 66 royales de France frappées sous les règnes de Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François I^{er} ; 3 du duché de Bretagne frappées par le duc François II et les rois Louis XII et François I^{er} ; 15 du duché de Bourgogne frappées par Philippe-le-Bon et Philippe-le-Beau ; 5 d'Angleterre frappées par Edouard VI et Henri VIII ; une de Sigismond, roi de Hongrie ; une du pape Jules II, et enfin une de Florence.

L'anneau est une chevalière ayant pour chaton un cristal en forme d'écu incolore transparent gravé en creux laissant par transparence voir les couleurs qui permettent de blasonner ainsi les armes du possesseur : de gueules à 3 bandes d'or accompagnées de 6 étoiles ou molettes disposées entre les bandes d'or 3 2 1.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un travail sur l'origine probable du puits *qui-est-fait* à Soucy.

Séance du 1^{er} avril 1867.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. Julliot offre à la Société : 1^o divers fragments de poterie trouvés dans les terres amoncelées à l'intérieur du mur de ville démolí sur le Mail (maison Blaque); 2^o une bague en bronze avec une clef pour chaton, un fragment intéressant de vase en verre et une monnaie romaine fruste. Ces trois derniers objets proviennent de la plaine Champbertrand, non loin de la Motte du Ciar.

M. le Président annonce à la Société la mort de deux de ses membres correspondants : M. le baron de Sarcus et M. C. Dormois de Tonnerre.

M. le Président rappelle à la Société les réunions qui doivent avoir lieu le 15, rue Bonaparte, pour le Congrès scientifique, et le 23, à la Sorbonne, pour les lectures publiques et la distribution des récompenses accordées aux sociétés savantes.

L'ordre du jour appelle le renouvellement du bureau qui sera ainsi constitué pour l'année 1867-1868.

Président M. PROU.

Vice-président M. BUZY.

Secrétaire M. JULLIOT.

Pro-secrétaire M. PHILIPPON.

Archiviste M. MAUROY.

Vice-archiviste M. L. PROU.

Trésorier M. JACQUEMUS.

Séance du 6 mai 1867.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le Président annonce que M. Julliot, secrétaire de la Société, a reçu les palmes d'Officier d'Académie aux dernières réunions de la Sorbonne.

Lecture est donnée d'une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique, ayant pour but la création de collections scientifiques destinées à l'Enseignement spécial. Une commission composée de MM. Julliot, Loriferne et Philippon est chargée d'aviser aux moyens de répondre au vœu de M. le Ministre.

M. A. Desjardins, avocat général, près la cour d'Aix, écrit pour savoir s'il a été publié à Sens un travail quelconque sur les mandats donnés ou les cahiers dressés pour les Etats généraux jusqu'en 1614 inclusive-ment. Aucun membre de la Société n'a connaissance d'une publication sénonaise relative à ce sujet.

M. Huillard-Bréholles, membre correspondant, s'informe si la Société a publié dans son Bulletin la suite du travail de M. Déy, sur la géographie du département de l'Yonne.

M. l'abbé Pigeon, présenté à l'une des précédentes séances, est admis en qualité de membre correspondant.

M. l'abbé Brissot et MM. Loriferne, Tonnellier, Charlochet, Julliot et Prou proposent de conférer à M. l'abbé Choudey, membre titulaire, récemment nommé à la cure de Villeneuve-le-Roi, le titre de correspondant. Cette proposition est acceptée à l'unanimité.

MM. Julliot, Philippon, Loriferne et Prou présentent comme membre titulaire, M. Pernot, pharmacien, à Sens.

M. Brissaud offre à la Société, 1^o une médaille à bélière en bronze doré, commémorative de la Confédération des Français, le 14 juillet 1790, 2^o une monnaie en argent de Louis XIV, et 3^o un moyen bronze d'Alexandre Sévère.

M. Deligand offre une chaîne de fer très fortement oxydée, terminée par une sorte de serrure ou de cadenas trouvée près des Arènes avec deux grands bronzes de l'époque des Antonins et un petit bronze de Posthume.

M. Julliot offre un fragment de statue du moyen âge, représentant une main qui soutient la boule du monde.

M. Prou offre plusieurs fragments d'un fossile de la craie trouvé à Pont-sur-Yonne.

M. Lallier donne lecture d'une charte, datée de mars 1296, par laquelle Bouchard de Montmorency autorise Jean de Marcilly à vendre ou donner à l'Eglise N.-D. du Val de Provins, quatre-vingts arpents de terre, situés sur le territoire de Villiers-Saint-Georges.

M. l'abbé Prunier entretient la Société de quelques détails nouveaux concernant Jean Cousin.

Séance du 2 juin 1867.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le Président donne lecture d'une circulaire de

MM. les Secrétaires généraux du Congrès scientifique qui doit s'ouvrir à Amiens, le 3 juin courant.

M. Lallier offre à la Société divers vitraux peints du XVI^e siècle, représentant des têtes de fantaisie et peut-être un portrait.

La Société, informée du prochain départ de Mgr Mellon Jolly qui a donné, à cause de sa mauvaise santé, sa démission d'Archevêque de Sens, confère à Mgr Jolly, comme titre attaché à sa personne, le titre de membre d'honneur qui jusqu'alors n'était attaché qu'à sa dignité. Elle délègue le bureau pour lui offrir, avec cette faible marque de sa respectueuse sympathie et de son sincère attachement, l'expression des regrets que lui fait éprouver son départ.

M. l'Archiviste propose soit de modifier la forme des corps de bibliothèque existants, soit d'acquérir de nouveaux meubles, les anciens se trouvant trop étroits. A la suite d'une discussion entre divers membres, il est convenu qu'avant de rien décider, on demandera à l'administration municipale, si les bâtiments de l'Hôtel de ville ne pourraient pas offrir quelqueendroit pour recevoir les archives de la Société.

M. le Secrétaire expose que, autorisé par la Société, il a acheté pour elle, moyennant 15 fr., une pièce d'or de Philippe Auguste, et que depuis cette acquisition il s'est assuré que cette pièce a une grande valeur, et trouverait amateur pour 600 fr. Il demande à la Société si elle entend laisser profiter de cette petite fortune l'auteur de la trouvaille. Une discussion assez longue s'engage sur les circonstances de la découverte; et l'on décide que la monnaie sera rendue à celui qui l'a trouvée.

M. Pernot est admis à l'unanimité comme membre titulaire.

M. Julliot expose sur le bureau des estampages d'inscriptions provenant de l'église de Lailly.

Séance du 1^{er} juillet 1867.

PRÉSIDENCE DE M. PROU

M. le Secrétaire donne lecture d'une lettre de M. Bréan, membre correspondant à Gien, qui demande l'opinion de la Société sur l'inscription AVG. RVDIOBO SACRVM etc., gravée sur le socle du cheval de bronze, trouvé à Neuvy en Sullias. M. le Secrétaire fait remarquer que le texte fourni par M. Bréan diffère sensiblement de celui qui a été publié par la Société archéologique de l'Orléanais, et qu'avant d'entrer en discussion, M. Bréan sera prié d'envoyer une photographie ou un estampage de l'inscription.

MM. Lallier, Duchemin, Carré, Al. Dubois, Charlochet et Prou présentent comme membre correspondant le R. P. Mémain de la congrégation de Saint-Edme de Pontigny au Mont-Saint-Michel.

MM. Humblot, Lallier, de Cazes, Prou et Julliot présentent en qualité de membre titulaire, M. Lévy, ingénieur des ponts et chaussées.

M. Charlochet rend compte des travaux contenus dans le dernier trimestre du Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

M. Giguet lit une étude sur la traduction d'Homère en vers latins, par M. J. P. J. Lallier, chanoine de Sens.

Séance du 5 août 1867.

PRÉSIDENTE DE M. PROU.

M. Julliot offre à la Société 12 jetons, un méreau, un poids, une médaille à bélière, une monnaie de Suisse et un fac-simile de la monnaie d'or dont il a été question à l'une des précédentes séances.

M. Lévy est admis à l'unanimité comme membre titulaire et le R. P. Mémain comme membre correspondant.

M. Charlochet continue la lecture qu'il a commencée à la dernière séance.

M. l'abbé Prunier signale plusieurs passages du Regeste Genévois ayant trait à l'histoire locale ; il indique plusieurs chartes de Guillaume de Champagne, archevêque de Sens, insérées dans le le Cartulaire de N.-D. des Vaux de Cernay.

Avec une patience inconnue de nos jours, le même membre a extrait d'un morceau de carton une foule de fragments de parchemins qu'il a reconnus comme ayant appartenu aux archives ecclésiastiques du diocèse de Sens, et dont la perte est fort regrettable.

Séance du 14 octobre 1867.

PRÉSIDENTE DE M. BUZY, VICE-PRÉSIDENT.

M. l'abbé Carlier offre deux monnaies gauloises trouvées au château de Senan, arrondissement de Joigny, (Yonne), toutes deux sont au type du cheval très-défiguré et portent pour revers une tête barbare.

Le même membre offre au nom de M. Mourrut, supé-

rieur du grand séminaire, les objets suivants qu'il a reçus de la Chine.

1° Une statuette en bronze doré avec retouches de peintures de diverses couleurs. Cette statuette est celle d'une divinité assise, les jambes croisées, ayant trois faces et huit bras qui semblent lui servir à distribuer des richesses.

2° Une autre statuette plus grande en bronze qui conserve des traces d'une dorure appliquée à l'aide d'un vernis. C'est encore une divinité assise comme la précédente, mais n'ayant qu'une face ornée de très-grandes oreilles et seulement deux bras ramenés en avant de la poitrine.

3° Une troisième statuette qui semble être celle de la déesse de la guerre. Elle est assise sur un animal monstrueux ; ses vêtements sont très-compliqués et les attributs qu'elle porte sont incomplets.

4° Une statuette également en bronze représentant un personnage debout les mains jointes.

5° Une petite statuette représentant un personnage debout, le pied gauche appuyé sur un poisson ; les attributs que portait ce personnage font défaut.

6° Un grotesque en terre émaillée jaune représentant un personnage joufflu et ventru, à demi couché, laissant voir ses épaules, sa poitrine et ses seins retombant d'une manière hideuse sur son vaste abdomen.

7° Une bonbonnière en laque.

La Société prie M. l'abbé Carlier de vouloir bien transmettre à M. l'abbé Mourrut, l'expression de ses remerciements.

MM. Buzy, Genouille et Julliot, présentent comme

membre correspondant, M. l'abbé Cerf, chanoine honoraire de Reims.

M. Charlochet demande si lors de la mort de M. l'abbé Chauveau, ancien grand vicaire du diocèse et archiviste de la Société, une notice nécrologique a été présentée à la Société.

M. le Secrétaire répond qu'aucune notice de ce genre n'existe aux archives de la Société.

M. l'abbé Carlier ajoute qu'à cette époque la Société l'a chargé de réunir les pièces nécessaires.

Séance du 5 novembre 1867.

PRÉSIDENCE DE M. BUZY, VICE-PRÉSIDENT.

M. le Président de la Société de Vitry-le-François, écrit pour demander à la Société un échange en publications. Il est fait droit à cette demande. M. le Président donne lecture d'une analyse du dernier Bulletin de la Société insérée par M. P. Clément, dans la Revue des Sociétés savantes.

M. l'abbé Cerf est admis à l'unanimité comme membre correspondant.

M. Déligand donne lecture d'une notice sur Jean Cousin.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'une analyse des parchemins laissés par M. l'abbé Laureau d'Auxerre qui intéressent l'histoire de Sens.

M. le Maire présent à la séance annonce que le dépouillement des archives municipales de Sens confié à M. Quantin, archiviste de l'Yonne, est terminé.

Séance du 2 décembre 1867.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

Le R. P. Mémain fait hommage de ses *Etudes chronologiques* pour servir à l'histoire de N. S. Jésus-Christ.

M. Julliot offre à la Société au nom de M. Adolphe Lorne un torque en bronze trouvé à la Tournerie près du chemin de grande communication n° 28, dans une marinière où l'on a déjà rencontré des armes et des colliers analogues.

Le même membre offre au nom de M. Blaque, serrurier rue Thénard, une poignée d'épée trouvée dans le terrain compris entre sa maison et le mur de ville.

M. Mou écrit à M. le Président de vouloir bien faire accepter à la Société sa démission de membre titulaire, sa santé ne lui permettant pas de prendre part aux travaux, ni d'assister aux séances.

MM. Déligand, Prou et Julliot présentent comme membre titulaire M. Morin de Champrousse, ancien professeur.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un travail sur un compte de recettes et dépenses des Ursulines de Sens en 1711 et 1712.

M. Charlochet rend compte d'une brochure de M. Lemaitre de Tonnerre intitulée : Marguerite de Bourgogne, reine de Naples et de Jérusalem et comtesse de Tonnerre.

Séance du 6 janvier 1868.

PRÉSIDENCE DE M. BUZY, VICE-PRÉSIDENT.

M. l'abbé Cerf écrit pour remercier la Société de l'avoir admis au nombre de ses correspondants.

MM. Déligand, Lefort et Julliot présentent en qualité de membre titulaire M. Muleur, manufacturier à Sens.

MM. Giguet, Julliot et Déligand présentent comme membre titulaire M. Créteil, ancien professeur du collège de Sens, l'un des membres fondateurs de la Société, M. Créteil est immédiatement autorisé à reprendre son ancien titre.

MM. Julliot, Lallier et Carlier présentent comme membre honoraire M. Taillar, président honoraire de la cour impériale de Douai.

M. Morin de Champrousse est admis à l'unanimité comme membre titulaire.

M. le Président annonce la mort de M. le duc de Luynes, membre d'honneur de la Société.

M. Julliot dépose sur le bureau divers fragments d'amphores trouvés dans les sablières de Sainte-Colombe avec une lampe antique en terre cuite. Ces objets proviennent de la couche de terre végétale qui recouvre le sable. Une sépulture sans caractère particulier a été aussi rencontrée dans cette même localité le long d'un fossé comblé depuis de longues années et dirigé suivant la même ligne que le chemin de Saint-Sauveur à Sainte-Colombe. Dans les sables sous-jacents il a été aussi découvert des cornes de cerf qui ont été remise à M. l'ingénieur Humblot. Il serait intéressant de savoir si ces cornes portent des traces du travail de l'homme et doi-

vent être considérées comme des monuments de l'âge de pierre ou comme des fossiles appartenant aux dépôts de la vallée de l'Yonne, et si les sables de Sainte-Colombe sont de formation aussi ancienne que ceux du Clos de Bellenave. Une discussion s'engage entre MM. Humblot, Julliot et Lallier. Des fouilles qui seront faites pour les travaux de dérivation de la Vanne viendront élucider la question.

L'administration municipale consultée pour savoir si l'Hôtel-de-Ville pourrait offrir un local à la Société pour y déposer une partie de ses archives a répondu que son intention était de transformer la salle des séances de la Société en un Musée où seraient exposées les peintures que possède déjà la ville; qu'alors non seulement la Société ne pouvait pas penser à installer un nouveau meuble pour ses archives et sa bibliothèque, mais qu'elle devrait au contraire retirer ceux qui s'y trouvent, la ville offrant de faire à frais communs avec la Société un grand meuble qui serait placé dans la grande salle de la bibliothèque, et servirait à contenir les livres et les collections de la Société. La Société pourrait faire face à cette dépense par la vente de ses meubles actuels.

Ce projet donne naissance à une discussion assez vive à la suite de laquelle un vote de la Société accepte les projets de l'administration municipale.

Séance du 3 février 1868.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. Créteil remercie la Société de l'avoir admis comme membre titulaire.

M. Taillar est admis à l'unanimité comme membre honoraire ; M. Muleur est également admis comme membre titulaire.

M. Prou donne lecture d'un travail de M. Barbey de Fismes, intitulé *l'Ane bacchique* à propos d'un bronze trouvé à Brasle (Marne).

M. l'abbé Prunier donne lecture d'une note sur le Centenaire de la *Virgo paritura* de Jean Cousin à Soucy.

Séance du 2 mars 1868.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

S. G. Monseigneur l'Archevêque assiste à la séance ainsi que M. le Supérieur général des Lazaristes, M. le Procureur général et plusieurs autres ecclésiastiques.

M. Prou donne lecture de quelques extraits d'un travail qu'il prépare sur la baronnie de Bray, ancien fief des archevêques de Sens.

M. Julliot donne lecture d'un mémoire en réponse à une proposition faite à S. G. Monseigneur Bernadou de lui remettre, pour la replacer dans sa sépulture, une tête que l'on prétend être celle du cardinal chancelier Du Prat. Contrairement à l'opinion de M. P. Margry, auteur de la proposition, M. Julliot croit que la sépulture de l'illustre chancelier n'a pas été violée.

M. Buzy, lit au nom de M. Giguet, une note sur les monuments celtiques et en particulier sur les tombelles de Saint-Martin-du-Tertre, et sur divers objets recueillis dans les ferriers de l'arrondissement.

Monseigneur l'Archevêque adresse à la Société quel-

ques paroles d'encouragement et de félicitations auxquelles répond M. le Président qui se fait l'interprète des sentiments de la Société.

Monseigneur entretient ensuite la Société du projet de suppression des jubés de la cathédrale. Ce projet a été approuvé autrefois par la majorité de ses membres. Aujourd'hui, il réunirait certainement tous les suffrages, puisqu'en eux-mêmes les jubés ne sont point un travail artistique, qu'ils nuisent à l'harmonie de l'édifice, et qu'ils empêchent les fidèles de voir les cérémonies de l'office.

Séance du 6 avril 1868.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

L'ordre du jour appelle le renouvellement des membres du bureau. Les élections confirment chaque membre dans ses fonctions. Le bureau reste donc constitué comme il l'était l'année précédente.

M. Prou donne quelques détails de vive voix sur un fragment de poterie provenant de la plaine de Sainte-Colombe. Il le considère comme un tuyau pour la conduite de la vapeur. On en a trouvé de semblables dans de divers Thermes ; il en a rencontré lui-même à la Motte du Ciar et à Champigny.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'une note sur le *Stabat Mater* qu'il croit d'origine Sénonaise et qu'il attribue à Pierre de Corbeil, archevêque de Sens.

! Séance du 4 mai 1868.

PRÉSIDENCE DE M. BUZY, VICE-PRÉSIDENT.

M. Amb. Dubois écrit pour donner sa démission motivée par son départ de Sens. Pour continuer avec M. Dubois les bonnes relations qui durent depuis longtemps déjà, la Société lui confère le titre de correspondant.

MM. Duchemin, Carlier et Julliot présentent comme membre correspondant M. l'abbé Blondel, curé de Lainsecq. Les mêmes membres auxquels se joint M. Jacquemus présentent M. Bréard, propriétaire à Villeneuve-l'Archevêque comme membre correspondant.

M. l'abbé Gouyer combat l'opinion émise par M. l'abbé Prunier à la dernière séance au sujet du *Stabat* il ne croit pas qu'on puisse l'attribuer à Pierre de Corbeil mais à Jacopone (*Jacobus de benedictis*).

Le même membre donne lecture d'une notice sur l'union du prieuré de Saint-Bond au grand séminaire de Sens destinée à compléter le sens de l'article des Bollandistes sur saint Bond.

M. Créteil expose les motifs qui l'ont engagé à traduire de l'hébreu certains passages des Saintes-Ecritures qu'il se propose d'étudier au point de vue littéraire.

M. Brissaud lit une notice sur Villeneuve-le-Roi.

Le R. P. Cornat continue la lecture de ses extraits de la Patrologie de Migne.

Séance du 1^{er} juin 1868.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. l'abbé Blondel et M. Bréard sont admis à l'unanimité comme membres correspondants.

M. Julliot offre à la Société le plan en relief réduit au 20^e d'une pierre ayant servi à polir les haches de silex. Ce polissoir, analogue à celui de Cérilly aujourd'hui transporté à Paris, et à celui de Marcilly-le-Hayer transporté au Musée de Troyes, se trouve dans le bois du Fauconnais, commune de Courgenay, non loin du hameau appelé le Marchais-au-Prieur. On le connaît sous le nom de *Pierre aux neufs coups*. C'est un énorme bloc de grès long de 5 mètres et large de 4 mètres dans la partie qui émerge du sol. A une époque que l'on ne saurait indiquer, on a essayé d'exploiter ce rocher et il a été fendu en plusieurs blocs dont un seul a été enlevé. Ce travail a nécessité des fouilles dans lesquelles l'eau s'est accumulée et a formé une sorte de fontaine à côté de la pierre.

A la surface du bloc principal on voit neuf rainures dont la longueur varie de 0^m 36 à 0^m 74, la largeur de 0^m 05 à 0^m 65 et la profondeur de 0^m, 011 à 0^m 017. Ces rainures sont le résultat du travail par lequel on polissait les hachettes de silex, après les avoir dégrossies en enlevant des éclats par le choc d'une autre pierre.

M. Julliot signale encore dans un autre point du même bois appelé la *Vallée d'Enfer*, un autre polissoir qui a été brisé et dont il reste un bloc dont la partie visible mesure 1^m 90 de long sur 0^m 80 de large. Ce fragment ne présente que quatre rainures de 1^m à 1^m 35 de long sur

0^m 05 de large et 0^m 035 de profondeur. Il demande si l'on ne pourrait pas assurer, sans les déplacer, la conservation de ces monuments vénérables par leur antiquité, qui perdent une grande partie de leur intérêt quand ils se trouvent transportés au milieu des salles ou des cours d'un musée.

M. l'Inspecteur des forêts a donné une promesse formelle que ces deux pierres ne seraient pas livrées, comme celles du bois des Roches, aux ouvriers chargés d'approvisionner les entrepreneurs de maçonnerie.

M. Julliot offre un fragment en lave de Volvic de la meule supérieure d'un moulin à bras trouvé à Saint-Paul-lès-Sens. Déjà deux meules de granit ont été trouvées au même endroit.

M. Julliot donne ensuite quelques détails sur une exploration qu'il a faite en compagnie de M. Mauroy, archiviste de la Société, dans l'aqueduc gallo-romain, connu sous le nom de *Conduit de Saint-Philbert*, par lequel les eaux d'une fontaine (1), située à 12 kilomètres de la ville non loin de Pont-sur-Vanne, étaient amenées sur la place Saint-Etienne de Sens.

Cet aqueduc vient d'être mis à découvert dans la sablière de Mâlay-le-Vicomte à droite de la route de Sens à Troyes. On y a pratiqué une ouverture qui permet de le parcourir sur une étendue de 160 mètres. Des me-

(1) Cette fontaine, placée sous l'invocation de Saint-Philbert, vient d'être acquise par la ville de Paris; et ses eaux, reconnues d'une qualité supérieure par les Romains aussi bien que par les chimistes modernes, vont se rendre à Paris malgré les réclamations des Sénonais qui s'aperçoivent mais trop tard que les puits de leur ville ne leur fournissent que des eaux de qualité inférieure.

sures prises par ces messieurs il résulte que l'aqueduc passe sous la chaussée de la route. Il serait intéressant de s'assurer s'il y a là une bifurcation ou simplement un coude ; car de Sens à Mâlay, le conduit se trouve toujours sur la droite de la route. Et cependant les habitants du faubourg Saint-Savinien prétendent qu'un conduit souterrain existe sur la gauche, et se dirige vers les Arènes. Une somme de 100 francs est mise à la disposition de M. Julliot, pour continuer ses recherches sur l'aqueduc de Saint-Philbert.

M. l'abbé Prunier communique divers documents concernant Mgr Fortin de la Hoguette, archevêque de Sens, mort en 1715.

Séance du 6 juillet 1868.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. Bréard et M. Blondel remercient la Société de les avoir admis au nombre de ses correspondants.

M. le docteur Fillemin commence la lecture d'un travail de son frère intitulé : *Visite aux pyramides d'Égypte*.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'une notice sur les aqueducs en général et termine par un essai d'étymologie du nom de *Formeau* donné à l'une des portes de la ville. Fenel et Lebœuf étaient tentés de dériver ce nom de *formosa* ou de *firma* ou bien encore de *forum aquæ* ; parce que c'est par cette porte qu'entre dans la ville l'eau vive qui en parcourt les rues. M. l'abbé Prunier le ferait dériver de *porta formarum*, le mot *formæ* étant spécialement consacré dans les édits des empereurs pour dési-

gner les aqueducs. Et il semble, d'après les recherches récentes de M. Julliot, que les Romains ont fait entrer les eaux de la fontaine de Saint-Philbert non loin de cette porte.

M. Julliot dépose sur le bureau un certain nombre de cartes relevées sur les plans cadastraux. Il y a marqué les divers points où il a pu reconnaître d'une manière certaine l'existence du conduit de Saint-Philbert.

Sur la proposition de M. Genouille la Société vote des remerciements à M. Julliot.

Le même membre offre à la Société une seconde meule en lave de Volvic trouvée dans le cimetière non loin du Clos de Bellenave.

Séance du 3 août 1868.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le Président annonce que M. le Ministre de l'Instruction publique a mis à la disposition de la Société une allocation de 300 francs.

M. l'abbé Carlier soumet à l'appréciation de la Société l'empreinte en cire rouge d'un sceau trouvé près de l'église de Cudot.

Ce sceau présente une légende que l'on s'accorde à lire S. I. BART. I. N; mais le champ présente un sujet dans lequel M. l'abbé Carlier voit une ancre, un faisceau de pavillons et un porte-voix, tandis que M. Julliot n'y voit qu'un arbre auquel une trompe de chasse est suspendue.

M. l'abbé Carlier dépose sur le bureau les fragments

d'un tuyau en terre cuite trouvés à 2^m 50 de profondeur au-dessous du sol de l'aile droite de l'Hôtel-Dieu. La destination de ce tuyau donne lieu à diverses conjectures.

M. Julliot entretient la Société de plusieurs traditions qu'il a recueillies sur des conduits souterrains qui existeraient sous le sol de la ville. L'un d'eux partirait d'une maison rue du Plat-d'Etain pour se rendre sous la place Saint-Étienne, où il aboutirait au milieu d'une grande salle voûtée, d'où rayonneraient d'autres conduits semblables. Un autre partirait de la porte Saint-Didier pour rejoindre l'abbaye de Sainte-Colombe. L'existence de ce dernier conduit est contestée par M. Lefort qui a relevé le plan d'un conduit semi-lunaire destiné sans doute à protéger l'entrée de la porte Saint-Didier. Il ne peut admettre, comme le fait M. Quantin dans le Cartulaire de l'Yonne, t. 1, p. 129, que ce passage de la charte d'Eudes en faveur de l'abbaye de Sainte-Colombe, suppose des passages souterrains : « Statuimus etiam pro Dei amore et sanctorum ejus veneratione atque monachorum congrua utilitate et imminenti necessitate posternam ad præfatam aream pertinentem semper habere apertam, quæ iter secretius eis ad monasterium præbeat, et totius substantiæ intus mittendi aut foras expellendi adiutum absque cujus libet contradictione tribuat. »

Un troisième souterrain régnerait sous les rues Beaurepaire et Saint-Didier ; un quatrième rue de l'Epée ; d'autres, Grande-Rue, maison Pléau, rue de l'Ecrivain maisons Lorne et Durand.

La Société émet le vœu que M. Julliot continue ses recherches à ce sujet.

M. Fillemmin continue la lecture commencée à la dernière séance.

Séance du 5 octobre 1868.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. Julliot appelle l'attention de la Société sur une brochure de M. F. Lenoir concernant un polissoir trouvé par lui en 1866 à Marcilly-le-Hayer. La brochure de M. Lenoir est accompagné de planches qui reproduisent très-fidèlement les divers détails de cette pierre et d'autres analogues.

M. le Président soumet à l'examen des membres présents la photographie et le dessin d'un des monuments du musée lapidaire. Ce monument déjà publié dans le tome 1^{er} du Bulletin de la Société représente une scène incomplète dans laquelle le personnage principal est assis dans un fauteuil d'osier. Rapprochant ce sujet d'une statuette de déesse-mère trouvée autrefois à Sens dans le faubourg Saint-Antoine, M. Prou croit voir dans ce fauteuil la cyste mystique que l'on retrouve dans les cérémonies du culte de Cérès et de Bacchus. M. le Président n'a pas encore reçu les renseignements nécessaires pour arrêter le prix de revient d'une planche et présenter à la Société un projet de publication de notre Musée lapidaire.

M. le Secrétaire annonce à la Société que par les soins de M. l'Archiviste et les siens les livres et objets d'antiquité de la Société ont été transférés dans le nouveau meuble installé dans la grande salle de la Bibliothèque ; et que provisoirement les anciens meubles de la Société

ont été déposés rue Allix dans une maison où M. Lallier a bien voulu offrir un local. Les autres petits meubles contenant les médailliers et les collections de minéralogie trouveront aussi leur place dans la salle de la Bibliothèque.

Séance du 2 novembre 1868.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

Par exception la réunion a lieu dans la salle des séances du Conseil municipal, le lieu ordinaire des réunions étant occupé par des ouvriers qui restaurent le parquet et les peintures.

M. le Président annonce qu'il attend de M. Cocheris qui a bien voulu les demander, les renseignements nécessaires pour publier le Musée lapidaire par la Phototypie. M. Cocheris affirme en outre que si la Société entreprenait une publication de cette importance, elle trouverait certainement un appui près du gouvernement. Des essais de ce genre ont déjà été tentés autrefois mais le chiffre énorme des dépenses nécessaires pour obtenir de bonnes reproductions a toujours fait ajourner cette publication.

Une discussion s'élève au sujet de l'annonce d'une publication entreprise par l'*Annuaire de l'Yonne*. Il s'agit de dessins des monuments du Musée lapidaire formé par la Société archéologique de Sens, signés par M. E. Dauvin, ancien archiviste de la Société et publiés par lui à l'insu de la Société. La Société décide qu'il sera écrit à ce sujet à M. Perriquet, éditeur de l'*Annuaire*.

Sur la présentation de MM. Charlochet, Lefort et Ro-

blot, M. Dubois, professeur de musique, est admis membre titulaire de la Société.

Séance du 7 décembre 1868.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. Gaultry, ancien membre titulaire de la Société qui avait quitté Sens, ayant témoigné à M. le Président le désir de rentrer dans le sein de la Société à titre de membre titulaire, la Société sans procéder au scrutin secret admet à l'unanimité M. Gaultry au nombre de ses membres titulaires.

Sur la proposition de M. le Président, et après un examen fait par le bureau, et une discussion à laquelle prennent part divers membres de la Société, il est décidé que le bureau fera exécuter par M. Dujardin, qui exploite un procédé de photogravure (Procédé Garnier) dont les résultats ont paru supérieurs à tous les autres, trois planches du Musée lapidaire à titre d'essai.

Une longue discussion s'engage au sujet de la publication entreprise par l'*Annuaire de l'Yonne* et des lettres reçues par M. le Président de MM. Perriquet et Daudin. Plusieurs membres sont d'avis de s'opposer à cette publication faite sans autorisation, d'autres pensent qu'il vaut mieux la laisser suivre son cours et que la comparaison des planches éditées par la Société avec celles de l'*Annuaire* montrera d'une manière évidente le peu de valeur de ces dernières au point de vue de l'exactitude et de l'exécution.

M. le Président informe la Société que M. l'Archiviste veut bien se tenir le vendredi de chaque semaine, de une

heure à deux, à la disposition des membres qui voudraient prendre communication des livres ou autres objets confiés à sa garde.

Séance du 4 janvier 1869.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. l'Inspecteur d'Académie relative à un projet émané de S. M. l'Empereur de fonder dans chaque académie un prix de mille francs qui serait donné chaque année au mémoire ou à l'ouvrage jugé le meilleur sur quelque point d'archéologie, d'histoire politique et littéraire ou de science intéressant les provinces comprises dans le ressort académique. Une commission formée en majorité des présidents ou des membres des Sociétés savantes de l'Académie décernerait ce prix.

Une commission composée de MM. Buzy, Cornat, Genouille, Julliot, Lallier et Prou est chargée de répondre à M. l'Inspecteur d'Académie.

M. le Président dépose ensuite sur le bureau une épreuve des photographies obtenues par M. Dujardin pour les trois planches qu'il doit exécuter. Ces photographies comparées aux dessins de l'*Annuaire* montrent d'une manière évidente que ces dessins ne peuvent donner qu'une idée fausse et fâcheuse des richesses de notre Musée.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. l'abbé de Champgobert donne sa démission de membre titulaire, démission motivée par son départ de Sens,

et sollicite le titre de correspondant. La Société fait droit à cette demande.

MM. Tonnellier père et fils et M. Jacquemus présentent comme membre titulaire M. Cornaille, notaire à Sens.

M. l'abbé Gouyer rend compte des travaux contenus dans le dernier volume de mémoires publié par la Société des antiquaires de France.

Séance du 1^{er} février 1869.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le Président annonce que conformément à l'avis émis par la commission nommée à la dernière séance, il a répondu à M. l'Inspecteur d'Académie que la Société applaudissait à cette nouvelle fondation d'un prix académique, qu'elle émettait le vœu de voir le choix du sujet laissé à l'initiative des Sociétés savantes ou même au choix des auteurs, et enfin qu'elle pensait que le jury d'examen pourrait être formé des présidents ou des délégués des Sociétés, et des membres du Conseil académique.

Lecture est donnée d'une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique relative aux réunions de la Sorbonne aux 30, 31 avril 1^{er}, 2 et 3 mars.

M. le Président dépose sur le bureau les premiers exemplaires des planches photogravées du Musée lapidaire parmi lesquelles se trouvent l'Orestéide et le Sommeil d'Endymion. La Société décide qu'elle publiera immédiatement quinze autres planches et que pour subvenir aux premiers frais elle s'imposera d'une cotisation supplémentaire s'il est nécessaire.

M. Cornaille, présenté à la dernière séance, est admis comme membre titulaire.

M. Genouille, Julliot et Buzy présentent M. Aublé, professeur au Lycée, comme membre titulaire.

MM. Julliot, Jacquemus et Genouille présentent comme membre correspondant M. Segond-Cresp, avocat à Marseille.

Le R. P. Cornat continue la suite de ses lectures.

Séance du 1^{er} mars 1869.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. Boudin, qui vient d'être appelé à la Bibliothèque impériale demande à échanger son titre de membre titulaire contre celui de correspondant; il est fait droit à cette demande.

MM. Bonnard, Charlochet, Julliot, Morin et Prou sont délégués par la Société pour les réunions de la Sorbonne.

M. Aublé est nommé à l'unanimité membre titulaire et M. Segond-Cresp membre correspondant.

M. Buzy donne lecture d'une pièce de poésie intitulée *les Bourdons Sénonais*.

M. Prou continue la lecture de son travail sur les fiefs de Montereau et de Bray.

La Société, avertie que M. Prou se propose de lire son mémoire aux prochaines réunions de la Sorbonne, décide que ce mémoire, conformément à la dernière circu-

laire, sera envoyé au Ministre en même temps que les noms des délégués.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'une note sur la *Chapelle des Cinq joies de Marie*, aujourd'hui chapelle du Lycée, et sur quelques fragments de pierres tombales qu'elle renferme.

M. l'abbé Gouyer continue sa lecture commencée à la dernière séance.

Séance du 5 avril 1869.

PRÉSIDENCE DE M. BUZY, VICE-PRÉSIDENT

M. Buzy qui préside la séance annonce à la Société que M. Prou, son président, a été nommé officier d'Académie à la dernière réunion de la Sorbonne. M. De Caze, se fait l'interprète de la Société, pour féliciter M. Prou.

L'ordre du jour amène le renouvellement des membres du bureau.

Le scrutin confirme chacun des membres dans ses fonctions et le bureau reste ainsi constitué.

Président	M. PROU.
Vice-président	M. BUZY.
Secrétaire	M. JULLIOT.
Pro-secrétaire	M. PHILIPPON.
Archiviste	M. MAUROY.
Vice-archiviste	M. PROU fils.
Trésorier	M. JACQUEMUS.

M. Cocheris cherche à réunir à la Bibliothèque impériale la collection des Bulletins des Sociétés savantes et sollicite l'envoi d'une collection complète des Bulle-

tins de la Société archéologique de Sens. La Société décide qu'il sera fait droit à cette demande.

Séance du 3 mai 1869.

PRÉSIDENCE DE M. PROU

M. le Trésorier dépose sur le bureau un état de la caisse de la Société.

M. Julliot rend compte de la découverte de diverses sépultures dans l'abbaye de Sainte Colombe. Au nombre des objets trouvés dans les cercueils figure une magnifique crose en bronze émaillé et doré que l'on a bien voulu confier à M. Julliot pour qu'il la communique à la Société. Il en donne la description et en présente un dessin colorié et rehaussé d'or.

Séance du 7 juin 1869.

PRÉSIDENCE DE M. BUZY.

M. Créteil donne lecture d'une traduction qu'il a faite de l'hébreu du troisième chapitre d'Habacuc.

M. Buzy donne lecture d'un travail qu'il intitule : *Chant funèbre sur la bataille de Fontenay livrée en 841 un samedi 25 juin.*

M. l'abbé Gouyer dépose sur le bureau l'indication des Bulles d'Alexandre III datées de Sens que renferment certains manuscrits de la Bibliothèque impériale.

Séance du 5 juillet 1869.

PRÉSIDENTENCE DE M. PROU.

M. le Président annonce que le M. le Ministre de l'Instruction publique a mis à la disposition de la Société une subvention de 500 francs applicable à la publication du Musée lapidaire.

M. le Président rappelle à la Société que les mémoires destinés au concours académique de 1869 doivent être adressés à l'Académie avant le 31 juillet. Il ajoute que la Société est invitée à nommer un délégué pour la représenter au sein de la commission qui doit former le jury d'examen. M. Julliot est chargé de cette mission.

Séance du 2 août 1869.

PRÉSIDENTENCE DE M. BUZY.

M. le Président annonce à la Société la perte douloureuse qu'elle vient de faire en la personne de M. Philippon son pro-secrétaire et se fait l'interprète des sentiments de la Société.

M. Créteil donne lecture de la traduction qu'il a faite de l'hébreu du psaume 89.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'une note intitulée *Requête au futur concile sur l'unité du chant liturgique.*

M. Buzy donne lecture d'une notice historique et archéologique sur sainte Théodéchilde.

Séance du 11 octobre 1869.

PRÉSIDENTENCE DE M. BUZY.

M. le Vice-président donne lecture d'une lettre de

M. le Président retenu chez lui par un deuil de famille. Il résulte des démarches faites par M. le Président qu'une nouvelle subvention de 300 francs a été accordée le 11 août dernier par M. le ministre de l'Instruction publique, et que le Conseil municipal a voté de son côté une allocation de 500 francs. Ces deux sommes réunies aux fonds qui restent en caisse permettront de faire face aux premières dépenses nécessitées par la publication du Musée lapidaire.

Le R. P. Cornat termine la lecture de son travail sur la Patrologie de Migne.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'une note sur les événements Sénonais de 1669.

M. Julliot rend compte de sa mission en qualité de délégué à Dijon pour représenter la Société au concours académique. Huit ouvrages avaient été adressés pour ce concours ; celui qui a été couronné est l'Histoire de Vézelay par M. Chérest d'Auxerre. Avant de se séparer, les membres du jury ont émis le vœu que chaque Société voulut bien désigner deux délégués, l'un devant remplacer l'autre dans le cas où le premier ferait défaut, et que les réunions eussent lieu au commencement ou à la fin des vacances.

Séance du 8 novembre 1869.

PRÉSIDENCE DE M. BUZY.

M. le Président annonce à la Société la perte nouvelle qu'elle vient de faire en la personne de deux de ses membres M. l'abbé Bonnard et M. le docteur Fillemmin. Se faisant l'organe de la Société, il demande qu'un dernier té-

moignage de douleur et de regrets soit mentionné au procès-verbal.

La Société, pour arriver plus activement à la publication de son Musée Gallo-romain, décide qu'une cotisation extraordinaire sera versée par chaque membre titulaire entre les mains du trésorier.

M. Charlochet lit une analyse des travaux publiés par la revue publiée à Dijon sous le titre de *La Bourgogne*.

M. l'abbé Prunier entretient la Société de détails historiques à propos d'une petite monnaie en or de Justinien trouvée à Soucy.

Séance du 6 décembre 1869.

PRÉSIDENTENCE DE M. PROU.

M. l'abbé Vivien donne lecture de la première partie d'un travail sur le temps de l'Apostolat de saint Savinien à Sens.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'une note sur un écu au soleil de François I^{er} trouvé à Soucy et portant au revers une croix cantonnée de deux F et de 2 fleurs de lys.

Séance du 3 janvier 1870.

PRÉSIDENTENCE DE M. BUZY.

M. l'abbé Gouyer donne lecture d'une note tendant à remplir une lacune dans le tome XII du *Gallia Christiana* et concernant le premier concile de Sens tenu au VII^e siècle, sous le pontificat de saint Arthème, archevêque de Sens.

M. Julliot demande si quelque membre de la Société aurait connaissance de la devise : *Deus rex amici senonenses* accompagnant les armes de la ville de Sens, et si l'on pourrait en trouver l'origine. Il a rencontré cette devise et ces armes sur des boutons d'uniforme en cuivre doré remontant au siècle dernier.

Séance du 7 février 1870.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. Tonnellier a fait des recherches pour répondre à la demande de M. Julliot concernant le bouton d'uniforme par lui indiqué à la dernière séance. Il a trouvé dans les registres des arrêtés de la municipalité de Sens, à la date de septembre 1789, un règlement pour la milice bourgeoise, dont l'article 2, ainsi conçu, fournit les renseignements demandés :

Art. 2. L'habillement de la milice nationale de Sens sera un habit de drap bleu, collet, revers et parements écarlat. Le collet sera montant et proportionné à la hauteur du col ; les vestes et les culottes seront blanches ; les boutons et distinctions seront jaunes ; les boutons seront timbrés aux armes de la ville et auront pour légende : *Deus rex amici senonenses*.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique relative à la neuvième réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne, qui doit avoir lieu les 20, 21, 22 et 23 avril prochain, et pour laquelle les dispositions restent les mêmes que les années précédentes.

M. Noel, chef d'escadron en retraite, est présenté comme membre titulaire par MM. Morin, Mauroy et Vivien.

M. l'abbé Carlier offre, au nom de M. Foussé fils, un couteau en silex trouvé dans la plaine Champbertrand, à cinquante centimètres de profondeur, avec quelques débris humains. La Société regrette de n'avoir pas été prévenue en temps utile de la découverte de cette sépulture qui pouvait offrir le plus grand intérêt.

M. l'abbé Vivien continue la lecture de son travail sur l'Apostolicité de saint Savinien et de saint Potentien.

M. Julliot donne lecture de la première partie d'une étude sur Sens au xv^e siècle.

Séance du 7 mars 1870.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

La Société délègue MM. Morin, Charlochet et Julliot pour la représenter aux réunions de la Sorbonne.

M. Noel, présenté à la dernière séance, est admis comme membre titulaire.

M. le Président annonce qu'il a reçu de M. le Ministre l'avis d'une allocation de 500 francs applicables à la publication du Musée Gallo-romain.

M. Julliot continue la lecture de son étude sur Sens au xv^e siècle d'après les registres de compte de Jehan Misée, procureur et receveur de la ville.

Séance du 4 avril 1870.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

Mgr Pichenot, membre titulaire de la Société, récem-

ment nommé évêque de Tarbes, ayant manifesté le désir de conserver, malgré son éloignement, des relations avec la Société archéologique de Sens, est à l'unanimité proclamé membre honoraire.

M. le docteur Mouchet est présenté comme membre titulaire par MM. Julliot, Mauroy, Jacquemus, Vivien, Morin et Tonnellier.

L'ordre du jour amène le renouvellement des membres du bureau.

Le scrutin donne la composition suivante du bureau pour l'année 1870-1871.

Président	M. G. JULLIOT.
Vice-président	M. le docteur COMPÉRAT.
Secrétaire	M. l'abbé VIVIEN.
Pro-secrétaire	M. L. PROU.
Archiviste	M. MAUROY.
Vice-archiviste	M. LORIFERNE.
Trésorier	M. JACQUEMUS.

M. Julliot offre, au nom de M. Compérat, propriétaire à Sens, faubourg Saint-Antoine, une statuette en pierre du ^{xv}^e siècle représentant une sainte debout tenant un chapelet de la main droite et un livre de la main gauche. Malgré les mutilations qu'a subies cette statuette, on voit qu'elle est l'œuvre d'une main habile. Elle a été trouvée dans les fondations d'un mur de jardin à l'angle du Mail et du faubourg avec quatre chapiteaux du ^{xii}^e siècle, dont M. Compérat fait également hommage à la Société. La Société vote des remerciements à M. Compérat.

M. Déligand offre un petit bronze de Marc-Aurèle et un méreau allemand trouvés près du mur d'enceinte de

la ville dans les travaux de terrassement du jardin de M. Chaperon.

M. Julliot offre un fragment de mosaïque et un objet en terre cuite provenant du même endroit.

Ces travaux ont mis à découvert les fondations d'un édifice qui a été incendié comme le témoignent les cendres et le charbon qui les recouvraient. Il semble que ces fondations soient antérieures au mur d'enceinte de la ville, autant qu'on en peut juger par les mortiers, la taille des pierres et la disposition de ces ruines.

Séance du 2 mai 1870.

PRÉSIDENCE DE M. JULLIOT.

Sur la proposition de M. le Président, la Société vote des remerciements à M. Prou, président sortant pour tout le zèle qu'il a déployé pendant la durée de ses fonctions, et associe à ce vote M. Buzy, qui depuis huit ans partage avec M. le Président la direction des travaux et des séances de la Société.

M. le docteur Mouchet est à l'unanimité admis comme membre titulaire.

M. Challard, professeur de dessin, est présenté en qualité de membre titulaire par MM. Genouille, Carlier et Julliot.

M. Garban, professeur au Lycée, est également présenté comme membre titulaire par MM. Genouille, Julliot, Buzy et Charlochet.

M. le Président rend compte des séances tenues à la Sorbonne à la fin du mois dernier, et des démarches qu'il

a tentées pour activer la publication du Musée Gallo-romain.

M. Mauroy offre une hachette en silex qu'il a trouvée dans la plaine Champbertrand.

M. Julliot dépose sur le bureau un fer de lance, une clé de bronze et un fragment de poterie Samienne portant une marque de fabrique. Ces trois objets ont été trouvés à Saint-Paul-lès-Sens.

M. le Président annonce à la Société que Mgr Pichenot, évêque nommé de Tarbes et ancien membre de la Société, vient d'être nommé officier d'Académie. Il lit ensuite une notice sur Mgr Pichenot insérée dans *La Bourgogne*. La Société s'associe aux justes éloges que donne cette revue aux vertus et au mérite du nouvel élu.

M. l'abbé Prunier lit une note sur une monnaie de cuivre trouvée à Soucy.

Séance du 13 juin 1870.

PRÉSIDENCE DE M. JULLIOT.

M. le Président présente à la Société un vase antique trouvé à Armentières dans les fouilles opérées pour la dérivation de la Vanne. Ce vase est rempli de monnaies romaines en bronze au nombre d'environ 3,000 pièces, la plupart tellement empâtées par l'oxidation qu'il est impossible de les extraire du vase ou de les séparer les unes des autres sans les casser : quelques-unes cependant sont assez bien conservées pour pouvoir être classées et parmi ces dernières figurent deux pièces d'argent l'une à l'effigie de Constance Chlore et l'autre de Maximin Hercule.

Ces médailles et d'autres objets provenant de la même trouvaille doivent enrichir le Musée de l'hôtel Carnavalet.

M. Julliot offre au nom de M. A. de Barthélemy, membre correspondant, une médaille gauloise malheureusement incomplète attribuée à Sens (Agendicum) à cause de la légende $\Delta \Gamma H \Delta$ qu'elle porte sur l'une de ses faces.

M. Noel, offre une obole de Charles VI ou Charles VII.

MM. Julliot et Mauroy offrent divers objets trouvés dans les tourbières de Mâlay, à huit mètres de profondeur, entre autres une dent de cheval, une branche de vigne.

Sur l'invitation d'une commission centrale qui entreprend de faire frapper une médaille à la mémoire de M. Montalembert, la Société vote une somme de 10 francs comme souscription.

Une lettre de M. Leras, inspecteur de l'Académie de Dijon pour le département de l'Yonne, invite la Société à nommer un délégué pour la représenter à Dijon au jury chargé de décerner le prix annuel. La Société décide que M. Mignard, membre correspondant à Dijon, sera prié de vouloir bien se charger de cette mission.

M. Garban et Challard sont à l'unanimité admis comme membres titulaires de la Société.

M. Buzy donne lecture d'une notice historique sur Héloïse et Abailard

Séance du 4 juillet 1870.

PRÉSIDENCE DE M. JULLIOT.

M. Jacquemus offre un petit bronze de Posthume trouvé à Sens sur l'emplacement des Arènes.

M. le Président lit une note de M. Lhuillier, secrétaire de la Société d'Archéologie de Seine-et-Marne, touchant les biens que possédaient les religieuses Bernardines de l'abbaye du Lys (paroisse de Dammarie) sur le territoire de Màlay-le-Roi près Sens.

M. Loriferne lit un travail sur quelques espèces de la famille des Bombyx et de celle des Ichneumons.

M. l'abbé Prunier lit une note concernant sainte Béate, martyre du pays Sénonais, qui aurait été confondue par le R. P. Mémain avec une autre sainte Béate, également vierge et martyre. M. l'abbé Prunier et M. l'abbé Carlier sont priés d'étudier la question avec le R. P. Mémain.

M. Julliot continue la lecture de son travail sur Sens au xv^e siècle.

Une remarquable peinture sur bois appartenant à l'église de Cudot est présentée à la Société par M. le Maire et M. le Curé de Cudot qui assistent à la séance. Diverses opinions sont émises sur le mérite de ce tableau qui représente une Adoration des Mages, semble remonter à l'époque de la renaissance, et avoir une origine allemande.

Séance du 7 août 1870.

PRÉSIDENCE DE M. JULLIOT.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Cha-

bouillet, conservateur des Antiques de la Bibliothèque Impériale, à qui communication a été faite de la médaille de Titus au revers *Judaea navalis* faisant partie du médaillier légué à la Société par M. G. Dubois. M. Chabouillet s'appuyant de l'avis de tout le cabinet des médailles considère cette médaille comme fausse.

M. le Président donne ensuite lecture de la correspondance échangée autrefois au sujet de cette monnaie entre M. du Mersan et M. Léys. (*La France départementale* 3^e année 8^e livraison).

M. Julliot offre une hache en silex polie trouvée dans le bois de la Chapelle-sur-Oreuse et deux autres en silex taillé trouvées aux Hautes-Bergeries commune de Voisines.

Dans une séance extraordinaire tenue au mois d'octobre à laquelle assiste M. le maire, des mesures sont arrêtées pour mettre en lieu de sûreté les objets les plus précieux des archives et des collections de la ville et de la Société.

Séance du 7 novembre 1870.

PRÉSIDENCE DE M. JULLIOT.

M. Tonnellier père donne lecture de divers extraits des délibérations du Conseil municipal de la ville de Sens de 1776 à 1790 présentant des analogies avec les tristes circonstances que nous traversons.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un travail sur les revenus des abbayes de Saint-Remy et de Saint-Pierre-le-Vif.

L'occupation de la ville de Sens par l'armée prussienne entrée à Sens le 12 novembre, force la Société à suspendre ses réunions.

Séance du 3 avril 1871.

PRÉSIDENCE DE M. JULLIOT.

M. le Président fait connaître à la Société le départ et la démission de M. Charles Dubois, la mort de M. Alexandre Dubois, et le départ de M. Charlochet, qui demande à échanger son titre contre celui de correspondant.

M. Couret, substitut du procureur de la République, est présenté comme membre titulaire par MM. Julliot, Lallier et Mauroy.

M. Hatton de Pont-sur-Yonne, est présenté comme membre titulaire par MM. Julliot, Loriferne et Mauroy.

M. Buzy donne lecture d'une pièce de vers intitulée : Nos soldats en Prusse.

L'ordre du jour amène le renouvellement du bureau pour l'année 1870-71. L'ancien bureau rééligible est confirmé dans ses fonctions.

M. Julliot offre deux petits bas-reliefs trouvés dans un mur du moulin des Boutours, et au nom de M. Bréard, de Villeneuve-l'Archevêque, membre correspondant, une pierre provenant de l'abbaye de Vaultisant, portant les armoiries de quelque abbé.

Séance du 1^{er} mai 1871.

PRÉSIDENTE DE M. JULLIOT.

M. Délégand offre sept pièces de monnaies, 4 prussiennes, 2 belges, 2 badoises et une française à l'effigie de Louis XV.

MM. Couret et Hatton sont à l'unanimité admis comme membres titulaires.

M. Lévy, qui a quitté Sens, offre sa démission de membre titulaire ; la Société lui confère le titre de membre correspondant.

M. le Président annonce à la Société la mort de M. Huillard-Bréholles, l'un de ses membres honoraires, enlevé prématurément par suite de souffrances endurées pendant le siège de Paris. La Société demande que ses regrets unanimes soient consignés au procès-verbal.

M. Charles Lucas, architecte à Paris, est présenté comme membre titulaire par MM. Carlier, Délégand, Julliot et Roblot.

M. Julliot entretient la Société de la *Commune de Sens* en 1144, et de sa suppression officielle en 1147. Il signale un épisode peu connu. C'est le fait des funérailles de l'abbé Herbert et de son neveu en présence du roi Louis VII, qui fait ériger, sur la tombe du neveu qui lui était cher, un monument existant encore au XVII^e siècle. A cette époque, les moines de Saint-Pierre-le-Vif venaient encore chaque année au 1^{er} mai couvrir les tombes de violettes et réciter des prières solennelles.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'une note relative à l'archevêque de Sens, Hardouin Fortin de la Hoguette.

Séance du 5 juin 1871

PRÉSIDENCE DE M. JULLIOT.

M. Ch. Lucas, présenté à la dernière séance, est admis comme membre titulaire.

M. Tonnellier donne lecture 1^o d'une délibération de la Commune de Sens de l'année 1786 tendant à obtenir le maintien des Ursulines contre un arrêt du cardinal de Luynes qui les remplaçait par une autre communauté ; 2^o d'une autre délibération en date du 27 février 1784, relative à la plantation de la promenade qui va de la porte Saint-Didier à la porte d'Yonne.

M. l'abbé Prunier lit ensuite quelques extraits de délibérations de conseil de la Commune de Noé en 1793.

M. le Trésorier dépose sur le bureau le relevé des comptes de la Société.

Séance du 3 juillet 1871

PRÉSIDENCE DE M. JULLIOT.

M. Charles Roy ayant quitté Sens demande à échanger son titre de membre titulaire contre celui de correspondant. Cet échange est accordé à l'unanimité.

M. le Président est autorisé par la Société à faire l'acquisition de divers objets trouvés dans les fouilles du chemin de fer d'Auxerre à Clamecy. Ce sont 2 vases de terre cuite, un vase de verre, une patère ornée de feuillages, deux clés et deux fibules.

M. Brissaud lit une notice nécrologique sur M. le docteur Bally, ancien président de l'Académie de médecine, ancien membre correspondant de la Société. Vivement

intéressée par cette lecture, la Société en demande l'insertion au Bulletin comme hommage à la mémoire de M. le docteur Bally.

M. le Président demande quelques explications sur une statue de la Vierge Mère, dont la tête est ornée d'une couronne de laurier, et qu'on lui a dit provenir de la porte Saint-Didier. Cette statue se trouve dans le jardin de M. de Mellanville. On cherche sans résultat l'explication de cette couronne inusitée dans les images de la Vierge Mère.

M. Tonnellier donne lecture d'une séance révolutionnaire de l'année 1792, au sujet d'un certain Bédouison, incarcéré préventivement par l'autorité, et mis en liberté par le peuple de Sens au mépris de l'autorité et des lois.

Séance du 7 août 1871

PRÉSIDENCE DE M. JULLIOT.

M. le Président dépose sur le bureau avec deux médailles romaines, l'une de Faustine jeune et l'autre fruste, une tenaille de forgeron trouvée à Villethierry et un fragment de hache en silex trouvé sur le territoire de la commune de Paron.

Sur une observation du bureau présentée par M. le Président, la Société décide que désormais le paiement des cotisations se fera à l'avance, comme cela se faisait primitivement, et que les membres inscrits depuis 1859 devront opérer un double versement avant d'entrer dans le premier semestre 1872, pour se mettre de pair avec les anciens membres.

M. Ch. Lucas donne lecture d'une lettre adressée à lui par M. Engelhardt, secrétaire de la Société royale des antiquaires du nord à Copenhague, et destinée à rectifier un passage de la notice sur les comtes de Joigny par M. l'abbé Carlier touchant *Isabelle de Joigny mariée en 1295 à Haquin fils puiné d'Eric, roi de Norvège*.

“ Le roi Erik Prestehader, mort en 1299, avait un frère le duc Haakon V, fils de Magnus, né en 1270 mort en 1319, pour qui Isabelle de Joigny fut demandée en mariage l'an 1296 ou 1295. Mais le mariage ne s'accomplit jamais ; la princesse mourut, dit-on, pendant le voyage en Norvège et fut enterrée, dit-on, dans l'église de Fjore, baillage de Nedenes, province de Christiansand, où se trouve en effet une pierre tumulaire avec l'inscription :

HIC USMAC NATA RECUBET

DE PROLE BEATE REGIS NORVEGIE PRINCIPIS ET DACIE.

qu'on a voulu interpréter comme concernant la princesse de Joigny ; mais comme elle parle d'une fille du roi de Norvège et d'une princesse danoise, il n'est pas probable qu'on l'ait fait avec raison. ”

A la suite de cette note, M. Engelhardt cite diverses sources de renseignements.

M. Lucas donne ensuite lecture de quelques observations sur l'abus des liqueurs alcooliques et d'une pétition adressée à l'Assemblée nationale tendant à détruire cet abus déplorable.

Enfin déposant sur le bureau un fragment de porcelaine et une feuille de la collection des Conciles qu'il a recueillis dans les ruines fumantes de l'Hôtel-de-Ville

et du Louvre, il donne lecture des impressions qu'a fait naître en lui l'horrible incendie de nos palais nationaux.

M. l'abbé Prunier donne lecture de quelques notes sur les inscriptions manuscrites dont était couvert l'intérieur des jubés de la cathédrale.

Séance du 9 octobre 1871.

PRÉSIDENCE DE M. JULLIOT.

Sur des demandes qui lui ont été adressées par M. le Bibliothécaire de la Préfecture de la Police et par M. le Président de la Société d'Archéologie Lorraine, la Société décide qu'il sera envoyé tant à la Préfecture de police qu'à la Société d'Archéologie Lorraine une collection des Bulletins.

Sur les instances de deux membres dont l'un est Lorrain, la Société joint à son envoi pour la Société d'Archéologie Lorraine une somme de 100 francs destinée à concourir à la restauration du palais des ducs de Lorraine.

M. le Président annonce que M. le Ministre de l'Instruction publique a mis à la disposition de la Société une allocation de 500 francs.

M. le Président offre à la Société : 1° deux médailles romaines trouvées dans les ferriers de Saint-Sérotin, l'une est d'Auguste ; l'autre fruste porte au revers un boisseau d'où s'élèvent des épis et des pavots ; 2° un fragment de hache en pierre trouvé par lui dans les champs de Carnac en Bretagne ; 3° des fragments de

vases de verre trouvés dans des fouilles à Pont-sur-Seine (Aube).

M. Brissaud lit une note sur les manuscrits légués par M^{me} veuve Crou à la bibliothèque de la ville de Sens.

M. l'abbé Prunier lit ensuite un travail sur un édit de Louis XVI contre les devins et débitants de produits vénéneux.

Séance du 6 novembre 1871.

PRÉSIDENCE DE M. JULLIOT.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Garban qui, obligé de quitter Sens, demande à échanger son titre de membre titulaire contre celui de correspondant.

M. Julliot offre à la Société : 1^o une clé et un clou en fer trouvés dans le ru de Mondereau par M. Gaujard ; 2^o deux haches en silex, l'une taillée, l'autre polie, et un grattoir également en silex, provenant de Cérilly (Yonne) ; 3^o un fragment de hache en jade, trouvé à Sens, plaine Champbertrand.

M. l'abbé Carlier offre la copie suivante d'une épitaphe sur l'anagramme de très-noble et très-vertueuse damoiselle madame du Puy dame de Senan :

EPITAPHE SUR L'ANAGRAMME DE TRÈS
NOBLE ET TRÈS VERTUEUSE DAMOISELLE
MARIE DV PUIS DAME DE SENAM FEMME
DE NOBLE SEIGNEVR GILLES DE BRACHET
ESCVIER SEIGNEVR DE VILLARS ET DANGÉ
LAQUELLE DÉCEDDA EN LAAGE DE XXV ANS
LE XXVIII^{me} DE IVILLET MIL VI^c XXI.

ANNAGRAMME

MARIE DVPVIS

DIEV MA PRISE

*Sy la mort dont la faulx toutes choses moissonne
Ma prise en mon printemps en voici la raison
Dieu veut faire durer ma plus belle saison
Et me faire euitier les orages d'Autonne
Chasses dong cher epoux lannui qui vous maitrise
Séchez ses deux torrentz qui tumbent de vos yeux
Et puis que par ma mort ie vy dedans les cieulx
Benissez pour jamais le jour que DIEV MA PRISE.*

M. le Président annonce la mort de M. V. Petit, dessinateur, membre correspondant. La Société demande que l'expression de ses regrets soit portée au procès-verbal.

M. l'abbé Prunier donne lecture de l'inventaire de la bibliothèque d'un château du Sénonais en 1787.

Séance du 4 décembre 1871.

PRÉSIDENCE DE M. JULLIOT.

M. Julliot offre à la Société divers fragments de poterie samienne trouvés à Saint-Paul dans la propriété de M. Querelle.

M. le Président donne connaissance d'un projet de règlement dont les divers articles seront discutés à la prochaine séance.

M. Julliot donne lecture de la traduction par Taveau de la Charte de la commune de Sens.

M. l'abbé Prunier lit une notice nécrologique sur M. V. Petit, membre correspondant.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS.

MEMBRES D'HONNEUR.

Monseigneur l'Archevêque de Sens.

MM. le Préfet de l'Yonne.

Le Sous-Préfet de Sens.

Le Maire de Sens.

Mgr JOLLY, ancien archevêque de Sens, chanoine de Saint-Denis.

MEMBRES DU BUREAU

Année 1871-1872.

MM. G. JULLIOT, président.

A. COMPÉRAT, vice-président.

VIVIEN, secrétaire.

L. PROU, pro-secrétaire.

MAUROY, archiviste.

LORIFERNE, vice-archiviste.

JACQUEMUS, trésorier.

MEMBRES TITULAIRES.

MM. LALLIER, président du tribunal civil.	17 avril 1844.
Prou, président honoraire.	id.
CRÉTEIL, ancien inspecteur d'académie.	id.
DÉLIGAND ✱, conseiller général.	22 avril 1844.
TONNELIER, ancien greffier du tribunal civil.	id.
LEFORT, architecte.	15 mai 1847.
PROVENT, avoué.	15 mai 1847.
LECLAIR, notaire honoraire.	4 juin 1849.

L'abbé CARLIER, ✱, chanoine.	3 février 1850.
E. SALLERON, ingénieur civil.	13 juillet 1850.
CH. DUCHEMIN, imprimeur.	2 juin 1851.
ROLLAND, docteur-médecin.	6 octobre 1851.
Le R. P. CORNAT, aumônier de de St-Antoine.	4 juillet 1853.
PROU (Louis), notaire.	6 mars 1854.
G. JULLIOT, professeur au Lycée.	1 ^{er} mai 1854.
JACQUEMUS, propriétaire.	2 février 1857.
LORIFERNE, pharmacien de 1 ^{re} classe	4 janvier 1858.
ROBLLOT, architecte.	7 mars 1859.
BUZY, professeur au Lycée.	2 janvier 1860.
L'abbé BRISSET, curé de St-Pierre-le-Rond.	5 novembre 1860.
PERRIN, juge au tribunal civil.	4 novembre 1861.
CARRÉ, agent-voyer d'arrondissement.	5 mai 1862.
GENOUILLE, ✱, proviseur du Lycée.	4 août 1862.
L'abbé VIDOT, archiprêtre.	5 janvier 1863.
PETIPAS, juge de paix du canton nord.	6 juin 1863.
PERRONNE, docteur-médecin.	id.
LESEUR, architecte.	2 juillet 1866.
COMPÉRAT, docteur-médecin.	5 octobre 1866.
L'abbé VIVIEN, chapelain de l'Hôtel-Dieu.	5 octobre 1866.
BRISAUD, juge de paix du canton sud.	3 décembre 1866.
A. TONNELIER, avoué.	7 janvier 1867.
MAUROY, propriétaire.	4 février 1867.
MORIN DE CHAMPROUSSE, biblioth. de la ville.	6 janvier 1868.
F. MULEUR, manufacturier.	3 février 1868.
GAULTRY, juge suppléant.	7 décembre 1868.
CORNAILLE, notaire.	1 ^{er} février 1869.
AUBLÉ, professeur au Lycée.	1 ^{er} mars 1869.
NOEL, O. ✱, chef d'escadron en retraite.	7 mars 1870.
MOUCHET, docteur-médecin.	2 mai 1870.
GARBAN, professeur au Lycée.	13 juin 1870.
CHALLARD, professeur de dessin.	13 juin 1870.
COURET, substitut.	1 ^{er} mai 1871.
HATTON, à Pont-sur-Yonne.	1 ^{er} mai 1871.
LUCAS, Ch. architecte.	5 juin 1871.

TABLE DES MATIÈRES.

Le ru de Mondereau, par M. E. Déligand	1
La cathédrale de Séville et l'ancienne mosquée de Cordoue, par M. A. Fillemin	17
Des frais de culture de la vigne et particulièrement du salaire des vigneron, il y a 330 ans, par M. Lallier.	42
Utilité de l'archéologie, par M. l'abbé Leclerc de Champgo- bert	71
Sur l'Iliade et l'Odyssée (traduites en vers latins par M. l'abbé Lallier, et éditées par M. F. Lallier) par M. Giguet . . .	88
Notice historique sur Jean-Cousin, par M. E. Déligand . .	103
Notice sur Villeneuve-le-Roi, par M. Brissaud.	129
Sur l'Eau potable, par M. Giguet	146
L'Ile d'Yonne, poésie par M. Buzy	155
Notice sur deux statuettes gallo-romaines trouvées à Sens (1 ^{re} partie), par M. Prou	161
Chant funèbre sur la bataille de Fontenay livrée l'an 840, un samedi 25 juin ; texte latin avec traduction et remar- ques littéraires par M. Buzy	178
Les Bourdons sénonais ; poésie par M. Buzy	188
Etude historique et littéraire sur sainte Théodéchilde, fon- datrice du monastère de Saint-Pierre-le-Vif, par M. Buzy	197
Notice historique et littéraire sur Héloïse et Abailard, par M. Buzy.	210

Répertoire de ce qui concerne le diocèse de Sens et le département de l'Yonne dans la Patrologie latine de Migne par le R. P. Cornat	225
Sens en 1436-1438. Esquisses historiques d'après les registres de compte de Jehan Misée procureur et receveur de la communauté de la ville et cité de Sens, par M. G. Julliot.	275
Notice sur le docteur Victor Bally, membre de la Société archéologique de Sens, par M. Brissaud	334
Inventaire de titres concernant la seigneurie que les religieuses de l'abbaye royale de N. D. du Lys près Melun, possédaient à Mâlay-le-Roy, par M. Th. Lhuillier	347
Sur divers sépultures découvertes à l'abbaye de Sainte-Colombe et en particulier sur une crosse en bronze émaillée et dorée. Rapport par M. G. Julliot	358
Extrait des procès verbaux	372
Liste des membres titulaires de la Société.	437

GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00696 6069

